1000
1 vol

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/despassionsdansl01belo

DES

PASSIONS.

IMPRIMÉ, A ANGERS, PAR CORNILLEAU ET MAIGE.

DES PASSIONS

DANS LEURS RAPPORTS

AVEC

LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA PHYSIOLOGIE ET LA MÉDECINE LÉGALE,

PAR P. BELOUINO,

Docteur Médecin.

—

PREMIER VOLUME.

—

PARIS,

CHEZ WAILLE, LIBRAIRE,

RUE CASSETTE, 6 ET 8.

—

1844.

PRÉFACE.

Bien des livres ont été écrits sur le sujet que je traite; je dois expliquer au lecteur pour quelles raisons j'ai publié le mien. Dirai-je qu'il entre dans le plan d'une série de travaux que j'ai entrepris; que, d'après ce plan, je devais nécessairement parler des passions humaines ? C'est là un rêve de ma pensée que le temps peut effacer d'un coup d'aile, que mes efforts n'auront peut-être jamais la puissance de réaliser. Je prie qu'on me pardonne cette première raison, cette illusion, peut-être.

D'autres motifs plus élevés m'avaient encouragé. Je voulais faire un livre où la science et le dogme marchassent de front, appuyés l'un sur l'autre; un livre

duquel je ne dirai pas le sentiment religieux, mais le Catholicisme, fut le fondement tout entier. Je voulais sinon proclamer, du moins reproduire scientifiquement, autant que le comportent les questions que je traite, que les croyances de notre religion, que les récits de nos livres saints, sont complètement d'accord avec les besoins de notre nature, avec les lois qui président à la vie morale et physique de l'homme. Je voulais faire l'histoire de nos passions sous ce double point de vue religieux et physiologique; les étudier dans leurs rapports avec la vie présente, dans leurs tendances vers la vie future. Pour faire ce travail, que je donne au public comme une œuvre de conscience avant tout, je me suis donc inspiré des croyances de la foi chrétienne. S'il m'avait fallu m'isoler de cette lumière, pour parler le langage de la science livrée à elle-même, certes le courage m'eût manqué. Je ne sais point bâtir dans le vide, et je ne veux pas mettre mon nom sur une œuvre que ma conscience réprouve. En ne traitant mon sujet qu'en médecin et en philosophe, j'aurais agi, vis-à-vis du public, comme un témoin infidèle qui vient tromper la justice en ne disant la vérité qu'à demi.

A mes yeux, la science n'est qu'une chose vaine, qu'une aberration de l'orgueil humain, qu'un chétif édifice d'hypothèses, quand elle n'enfonce pas ses racines dans les vérités religieuses.

Parler de l'homme moral en dehors de ces idées, ce serait oublier le premier chapitre de son histoire, qui doit dire d'où il vient, et le dernier, qui doit dire où

il va. Ce serait rayer d'un trait de plume son origine et son but éternel.

J'ai puisé mes principes de morale dans l'enseignement de l'Eglise, dans les croyances émanées de l'éternelle vérité, et admis par le bon sens général. Autant que je l'ai pu, j'ai pris dans les auteurs sacrés, dans les pères, les idées que j'émets. L'ancien et le nouveau Testament m'ont très souvent fourni des textes à l'appui des vérités que j'avance ou que je soutiens.

Les moralistes anciens, les modernes, ont été pour moi une source féconde. Les excellentes conférences de l'abbé Frère m'ont servi pour mes généralités.

Pour la partie médicale et physiologique, j'ai suivi les données de la science actuelle, arrivée, quoi qu'on en dise, à un haut degré de perfection.

Quant aux systèmes nouveaux, tels que la phrénologie, j'en ai parlé avec réserve, ne leur accordant que le degré d'importance qu'ils m'ont paru mériter.

Je n'ai rien dit du magnétisme, parce que je ne crois pas qu'on puisse encore formuler de loi à propos des faits extraordinaires qu'il présente, et que personnellement j'admets en grand nombre. Dans l'état actuel de cette science, les hommes sages doivent observer et se défier surtout, car le charlatanisme et l'immoralité en ont souvent abusé. Je suis également éloigné de l'enthousiasme qui s'engoue, et du dédain superbe qui nie sans regarder suffisamment. Quelques-uns m'ont fait le reproche d'avoir étudié ces phénomènes. Quel crime, en effet, que de vouloir s'instruire ! Ils ont lâchement exploité ce reproche contre moi.

Tant pis pour eux ! Une mauvaise action ne tarde pas à punir celui qui la commet. Je suis heureux de la leur pardonner.

Si j'ai donné une nouvelle division des passions, je ne l'ai point fait par envie d'innover, mais parce qu'elle m'a paru vraie, fondée surtout sur l'observation du cœur humain, sur la destination de l'homme et sur les vérités révélées.

On me reprochera peut-être d'avoir fait entrer dans mon cadre, des sentiments, des vertus, qui ne sont pas, à proprement parler, des passions. Ainsi la charité, par exemple. J'ai étudié le cœur humain dans ses instincts primitifs, dans ses passions émanées de l'éducation, de la civilisation. Pourquoi ne l'aurais-je pas étudié sous l'empire de la grace ? Si la charité, par exemple, vient plus encore du secours d'en haut que de l'homme lui-même, une fois qu'elle existe, elle n'en est pas moins un sentiment, une vertu, une passion de son cœur, ou plutôt la sanctification de toutes les passions nobles et généreuses qu'il renferme. Je ne pouvais, ce me semble, me dispenser d'en parler.

Pour traiter ce sujet si vaste, si difficile, j'ai puisé largement à des sources étrangères ; mais je me suis autant aidé de l'observation que j'ai faite des hommes. On observe vite, quand on veut s'en donner la peine ; maintenant les événements se précipitent, et les hommes lâchent la bride aux penchants de leurs cœurs. Il est rare que je n'aie pas décrit d'après des types, des modèles que j'aie rencontrés dans la société. Elle nous montre rapidement, à nous médecins, ses joies et ses

douleurs, ses vertus et ses vices. Notre ministère nous conduit, dans la même journée, près du chevet des heureux du siècle, et du grabat des infortunés.

J'ai cherché dans cet ouvrage à jeter sur les détails de la science un vêtement agréable : cependant je ne crois pas m'être laissé égarer par les séductions de l'imagination. J'ai parlé comme j'ai senti, et j'ose dire qu'à défaut d'autres qualités, mon livre aura celle d'être l'expression entière de ma pensée. Ceux qui le liront, n'y trouveront point un amusement pour leur esprit, mais j'espère qu'ils y trouveront de bons sentiments pour leur cœur, des vérités pour leur conscience. Je m'estimerais trop heureux si le bien de quelques-uns et la sympathie d'un seul de mes lecteurs étaient la récompense des heures de travail et de fatigue qu'il m'a coûtées. Je n'ai rien ravi, pour le faire, aux exigences de ma profession : les heures de mes journées appartiennent aux malades et aux malheureux. C'est le fruit des heures de mon repos qui m'appartiennent, à moi, que je prie mes lecteurs d'accepter.

Ceux qui chercheraient dans ce livre des opinions politiques, chercheraient en vain. Je n'ai point trempé ma plume dans le fiel et dans la boue, cette encre des partis. Les principes et les vérités sont, dans ma pensée, bien au-dessus des fluctuations de l'opinion. Dieu ne veut pas qu'on les incline devant tel ou tel qui domine ou qui succombe; mais il ordonne à tous, qu'ils se nomment monarques ou tribuns, de les respecter et de les prendre pour règle. Je ne descendrai pas dans cette arène, j'y ai vu des choses

trop douloureuses et trop misérables. Il en est qui disent que la liberté repousse la foi : d'autres que la foi repousse la liberté ; il y a scandale dans ces exclusions réciproques. Pour faire les appréciations auxquelles j'ai nécessairement dû me livrer, je me suis tenu au-dessus de ces régions infimes où s'agitent les intérêts politiques ; je n'ai voulu les voir et les juger qu'au point de vue de la vérité.

Ce livre est-il un livre de médecine? Incontestablement, pour ceux qui comprennent l'homme. Quant à ceux qui le matérialisent et qui ne traitent que des plaies ou des inflammations, ils ne le penseront peut-être pas. Je vais dire encore : tant pis pour eux ! Les maladies de l'ame sont plus nombreuses, plus difficiles souvent à traiter que celles du corps; il est peu de ces dernières qu'il soit permis de considérer isolément et au point de vue de l'anatomie pathologique toute seule. Celui qui, au lit d'un malade, ne s'occupe que de son corps, forfait étrangement à sa noble mission. Quant à moi, je le crois indigne des fonctions qu'il exerce. Heureusement tous ne sont pas ainsi sous l'empire des idées matérielles; il est beaucoup d'hommes qui sont, par leur talent et par leur science, la gloire de la profession que j'ai l'honneur d'exercer. Consolateurs de ceux qui souffrent, ministres envoyés de Dieu vers les ames qui gémissent, ils ont une main secourable pour les plaies du corps, et de douces paroles pour celles du cœur. Qu'ils daignent accepter cet hommage que je leur offre, s'ils trouvent dans ce livre les sentiments généreux que l'humanité, que la souffrance, sont si

heureuses de rencontrer en eux, s'ils y voient le fruit de la semence qu'ils ont jetée en moi par leurs leçons, par leurs exemples, leur approbation sera pour moi une flatteuse récompense.

A côté des médecins institués par la science, il en est d'autres institués par Dieu et par l'Église, et revêtus d'un caractère sacré. Ils ont, ainsi que les premiers, besoin de connaître l'homme tout entier. Il importe qu'ils comprennent les influences réciproques qu'exercent l'une sur l'autre les deux parties de nous-même.

Il est regrettable que les médecins se bornent, la plupart du temps, à des études physiques et matérielles, et que les prêtres ne connaissent pas davantage le corps et ses fonctions, ainsi que l'action qu'il a sur l'ame. On divise ainsi une science faite pour être une et indivisible, comme son objet. Il est fâcheux que les médecins, une fois quittes de leurs humanités, abandonnent les études psycologiques. Il est fâcheux qu'on ne fasse pas dans tous nos séminaires des cours de physiologie, d'anatomie, dans leurs applications morales et théologiques.

En général, les prêtres se défient trop des écrits des laïques; ils ont pourtant besoin du concours de la science, et si, pendant qu'ils se livrent aux sublimités de leur ministère, qu'ils courent à tous ceux qui souffrent ou qui pleurent, il est des hommes qui se dévouent à l'étude, ils doivent accepter leur aide avec reconnaissance, avec empressement.

Avant de publier ce travail, pour lequel j'ai reçu des encouragements bien flatteurs, s'ils ne sont trop

bienveillants, je me suis entouré de conseils éclairés, afin que ma plume ne laissât rien échapper d'hétérodoxe.

Je remercie tous ceux dont l'amitié m'a conseillé, encouragé, soutenu. Si quelques-uns de mes amis reconnaissent dans ce livre des pensées qui ne me seraient peut-être pas venues sans eux, qu'ils n'en soient point étonnés, désirant m'adresser aux cœurs, je me suis naturellement servi de préférence de ce qui arrivait le mieux au mien.

GÉNÉRALITÉS SUR L'HOMME.

DOUBLE NATURE DE L'HOMME.

L'homme, esprit et matière, est formé de deux êtres dont la nature est si dissemblable, que le lien qui les unit sera toujours un profond mystère. Chacun d'eux est doué de facultés, de puissances, en rapport avec sa nature; de là une double vie, celle de la matière et celle de l'intelligence. Grace à cette existence double, l'homme correspond directement au monde absolu et incréé qui est Dieu, et au monde créé qui est l'univers. Point de contact où viennent se joindre les deux modes de l'être, l'esprit et la matière, chaînon qui unit la terre et le ciel, en lui s'opère l'union de l'esprit et des corps.

Dans cette incompréhensible incarnation, l'esprit régit la matière en s'abaissant jusqu'à elle; et la matière, devenue sensible, s'élève par l'esprit jusqu'à son auteur et le glorifie par ses actes. Ainsi, tenant le milieu, et comme suspendu entre l'univers et Dieu, l'homme ne comprend ni l'un ni l'autre. Il ne sait pas l'essence des êtres, non plus que leur principe et leur fin. Il monte jusqu'à Dieu, il descend jusqu'à la matière, et son intelligence est également repoussée par l'infini et par le néant. Son esprit est un flambeau qui éclaire le milieu des choses, tandis que les deux extrêmes restent dans l'obscurité.

L'homme sent qu'il existe; il a conscience de ses rapports avec les êtres extérieurs à lui; il comprend la bonté et la malice de ses actes; il sait la différence du bien et du mal. Son ame sent qu'elle est faite pour être la maîtresse et la souveraine du corps; qu'elle devrait le dominer, quelles que fussent ses révoltes, et le faire agir comme son instrument. L'homme, en effet, est une intelligence qui se sert des organes. (*Homo est anima corpore utens.* — Saint Augustin traduisant Platon.) Cette belle définition nous indique à la fois les deux natures qui sont en lui, et leur hiérarchie. En nous montrant le corps comme partie secondaire et sujette, elle nous fait sentir quelle importance nous devons attacher à l'étude de l'ame. C'est dans cette étude seulement que nous trouverons la vraie science de l'homme; c'est là qu'est la source de toute philosophie et de toute morale.

L'HOMME EST UN ÊTRE DÉCHU.

Évidemment l'homme actuel est une déviation d'un type originel plus parfait; à défaut de la foi, la raison seule le proclame. Qui que vous soyez, descendez en vous-même, vous y trouverez, d'un côté, comme un vague instinct de bonheur et de puissance, en rapport avec votre état primitif et normal; de l'autre, un sentiment profond de vos misères et de vos faiblesses, en rapport avec votre dégradation actuelle. Vous dominez toute la création par la pensée; vous sentez votre ame plus puissante que la matière; vous avez, dans l'essence de votre être, une soif immense de bonheur, de gloire, de puissance, et cependant les objets créés agissent sur vous, vous dominent, vous enchaînent par les sens. La matière est l'objet de votre concupiscence, la chair et les formes vous attirent et vous charment. Vous éprouvez un besoin impérieux de connaître, et vous sentez, entre vous et toute chose, une barrière que forme votre impuissance.

Cette nature orgueilleuse et rampante, à la fois avide de

bonheur et abreuvée de misères, pleine du sentiment instinctif de sa puissance et environnée de liens et de faiblesse, qu'annonce-t-elle donc, sinon un être déplacé, assujetti et humilié? Car, si elle n'avait connu le bonheur, sentirait-elle sa misère? si elle n'avait connu la lumière, percevrait-elle les ténèbres dont elle est entourée? En un mot, aurait-elle conscience comme de deux natures en elle, une qui tend au ciel, et l'autre qui de son poids gravite vers la terre? Aurait-elle la science du bien et du mal, l'amour du souverain bien, avec la concupiscence des choses d'ici-bas?

Ici est un mystère qu'il faut admettre sans le comprendre, une reconnaissance que fait tacitement la raison de sa force et de sa faiblesse, c'est-à-dire des contradictions étonnantes qui existent dans l'ame. Par sa force, la raison s'oblige à croire sans comprendre, et sa faiblesse ressort de cette impuissance même de comprendre. A chaque pas, il en est ainsi; pour vivre intellectuellement une seconde, il faut que la partie de l'ame qui voit clair, s'appuie sur celle qui croit sans voir. Il faut que ce que Dieu a laissé de lumière à l'homme, l'avertisse qu'il lui en cache davantage, qu'il a obscurci son intelligence, pour mettre à sa place la foi, qui est quelque chose d'infirme et d'incomplet dans l'être. Évidemment c'est chose étrange que la dégradation que subit l'humanité, mais, si on ne l'admet pas, que penser de la justice de Dieu qui met en nous l'image de la gloire et du bonheur, et qui nous accable de misères et d'abjection? Comment expliquer notre existence avec ses mystères de grandeur et de faiblesse, de science et d'ignorance, avec ses oppositions et ses contrariétés sans nombre? Comment expliquer le bien et le mal? Pourquoi la vie commence-t-elle au milieu des gémissements et des déchirements d'entrailles; pourquoi la traversons-nous au milieu du malheur et des larmes, pour devenir la proie de la mort, malgré nos antipathies pour elle et la soif immense de bonheur que Dieu a mise en nous?

Personne, parmi ceux qui réfléchissent, ne conteste, en pré

nous arrêterions dans cette voie de perfectionnement? Peut-être verrions-nous bientôt l'orang-outang de nos ménageries se transformer tout-à-coup en homme raisonnable, et venir réclamer une place et des droits parmi nous. D'autres font de nous une parcelle de Dieu : nous ne serions d'après eux que quelques-uns des nombreux atomes qui s'agitent au sein de la grande ame universelle, recevant sans cesse des modifications de forme et de propriétés. Etrange idée de Dieu que celle des panthéistes! Selon eux, Dieu serait un être éternel que le temps frappe incessamment de mort dans toutes ses parties ; un être infini, et cependant mesuré dans les étroites limites de l'espace et du temps ; un être immuable, soumis à tous les caprices de la forme. Il serait souverainement intelligent, et composé de parties brutes ou dont l'intelligence ne serait point en communication avec celle de l'ensemble ; souverainement heureux et bouleversé, dans ses parties purement matérielles, par des cataclysmes, enfants du désordre, et, dans celles qui sont animées, par des souffrances morales et physiques sans nombre. Mais qu'importe l'absurdité de pareils systèmes ? L'esprit est comme un enfant qui fuit la maison paternelle, il faut qu'il s'arrête quelque part ; dans sa misère et sa pénurie, le plus chétif abri lui devient bon.

D'autres, pour trancher le nœud de toute difficulté, disent que de toute éternité les hommes existent sur la terre. Mais, par malheur pour ce système, toute succession suppose un commencement, et quelque faculté qu'ait l'esprit de le reculer dans la nuit des siècles, il faut bien qu'il l'admette. Tout ce qui se compte commence nécessairement par l'unité, et c'est zéro, c'est-à-dire le néant qui précède ce principe de toute nomenclature. Or, l'homme qui naît aujourd'hui pour mourir dans quelques jours, qui n'est en contact qu'avec un instant insaisissable du temps qui s'envole, est évidemment l'effet d'une cause en dehors de lui-même, et cette cause, on la doit placer au principe des générations.

Sera-t-elle un homme?

Concevra-t-on un être qui a la puissance d'exister par lui-même et qui meurt ; qui n'a pas eu de commencement, et qui a une fin ; qui crée, par voie de génération, des êtres qui n'ont de sa nature que les infirmités, de sorte que dans cette génération, loin de produire il détruise, il anéantisse ce qui faisait le fond, l'essence de sa nature? Car ce qui était éternel devient soumis à la mort ; ce qui était puissant devient infirme ; ce qui était par soi, et sans autre cause que soi, devient une simple succession d'effets.

Plutôt que de tomber dans une aussi grande absurdité, l'homme doit écouter celui qui seul a le droit de lui dévoiler son origine, puisque c'est lui qui l'a créé. Quand il n'existait pas encore, assistait-il aux conseils de la sagesse de Dieu? Ouvrage du créateur, est-ce à lui de dire comment il a été fait ou bien est-ce à l'ouvrier ? L'enfant sait-il les mystères de la conception dans le sein maternel ? Peut-il dire, en puisant dans ses souvenirs, comment son corps s'est organisé, et comment une ame est venue l'habiter? Si l'homme ignore ces choses, comment expliquerait-il cet enfantement qui s'est fait en Dieu, cette création qu'aucune existence humaine n'avait précédée? Il est évident que si Dieu ne lui avait pas révélé son origine, rien ne la lui aurait apprise. Écoutons donc le narrateur inspiré des œuvres de Dieu nous les raconter dans la sublime simplicité de son langage :

Un acte de la volonté suprême venait d'accomplir la création ; mais il manquait encore à cette œuvre sublime un être intelligent, pour régner sur elle et en offrir l'hommage à son auteur, pour en être, en un mot, le prêtre et le roi.

Dieu va le former ; c'est de la terre qu'il le tire. « Le Seigneur forma donc l'homme du limon de la terre. » L'une des parties de l'homme, le corps, existe donc; comment Dieu va-t-il donner naissance à l'autre? Est-ce dans la matière qu'il la prendra aussi? Non ; l'homme tient assez par le corps à la nature matérielle; voilà la première moitié de la chaîne établie, un premier mode de création mis en œuvre; c'est

une substance d'un ordre nouveau qui va naître, ce n'est plus de la matière : c'est un souffle de vie que Dieu répand sur le visage de l'homme, et il devient vivant et animé. « Il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé. » Impénétrable mystère dont le secret est en Dieu, dogme sublime de l'union de l'ame immatérielle, et du corps sorti du limon de la terre; qui donc, si ce n'est Dieu, vous a révélés d'une manière si précise à l'auteur de la *Genèse*, pendant que les plus grands philosophes de l'antiquité n'ont eu à cet égard que des données si incertaines?

C'est sur le visage de l'homme que Dieu répandit ce souffle de vie qui l'anime, et c'est lui qu'on appellera le miroir de l'ame. C'est sur ses traits que se manifestera la pensée, et dans la forme du corps, la supériorité humaine se montrera majestueuse et incontestable. La pensée, placée au sommet de l'édifice, contemple les cieux à plein regard, elle domine, comme d'un trône, tous les êtres qui l'entourent. Elle fait en souveraine l'inspection de son empire.

L'homme si magnifiquement doué du côté du corps, le fut encore mieux du côté de l'intelligence. Son corps tiré de la matière, en garda les propriétés, c'est à dire les imperfections; son ame, souffle de vie, immatérielle et immortelle comme Dieu, faite à son image et ressemblance, brillait de tout le reflet des splendeurs divines. Le corps tenait sa nature de la matière, et la matière était sa nourriture; mais l'ame participant de la nature de Dieu, avait pour aliment Dieu même qui est la science, elle le connaissait autant que sa qualité de créature le lui permettait. L'homme jouissait pleinement de tous les avantages que lui conférait cette connaissance qu'il avait de Dieu, qui n'avait pas pu dans sa justice la lui refuser en le créant. La destination qu'il avait reçue, en est du reste la preuve la plus frappante et la plus claire. Dieu l'avait créé pour commander à l'univers, il lui en avait expressément donné l'empire; or pouvait-il l'investir d'un commandement sans lui donner la connaissance parfaite des êtres qu'il était appelé à

gouverner; lui faire le cadeau illusoire de choses que son intelligence n'aurait pas connues? Il n'en était pas ainsi, l'homme connaissait intimement les êtres créés et leurs rapports entre eux. C'est ce que signifie ce passage de la *Genèse;* « Il (le Seigneur) les amena devant Adam, afin qu'il vît comment il les appellerait, et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux, est son nom véritable.» (*Genèse*, chap. 2, verset 19.) Nous voyons clairement par ce passage, que l'intelligence d'Adam n'étudia pas la science de tous ces êtres; mais qu'elle en fut illuminée.

Dieu ne dit pas : pour qu'il cherchât, mais pour qu'il vît comment il les appellerait; et ces mots : « le nom qu'Adam donna à chacun des animaux, est son nom véritable,» dénotent une science intime, complète de la nature de ces êtres, de leurs rapports et de leur destination.

Quand Adam reçut ainsi l'investiture de son royaume, que Dieu lui fit exercer le premier acte de sa souveraineté, la femme n'existait pas. La nature avait son roi, mais lui-même était seul, il n'avait aucun aide semblable à lui, et Dieu avait vu dans sa sagesse que cela n'était pas bon. Alors il forma la femme de la substance même de l'homme, pour qu'ils fussent unis, comme deux tiges poussées sur le même tronc, et que le lien d'amour qui doit unir l'espèce, puisât sa force dans l'unité de l'origine de la chair, aussi bien que dans l'unité de l'origine de l'ame en Dieu. Ceux qui disent que la femme n'entra pas dans le plan primitif de Dieu, qui vont même jusqu'à dire, en se fondant sur le verset 27 du premier chapitre de la *Genèse*, qu'il avait donné à l'homme les deux sexes, ne font pas attention que ce premier chapitre raconte sommairement toute la création sans entrer dans les détails, tandis qu'une portion du chapitre 2 reprenant les faits, est consacrée à nous raconter en détail ce qui a trait à la création de nos premiers parents. Sans aucun doute, celle de la femme eut lieu dans la durée du 6e jour ou de la sixième époque aussi bien que celle de l'homme. Les considérations que nous venons de faire eussent pu éviter à M. Guiraud bien des suppositions qui, pour

être ingénieuses, ne sont nullement fondées; et en s'y arrêtant, saint Jean-Damascène n'eût pas dit que la femme avait été créée seulement dans la prévision du péché originel. Le verset 27 ainsi conçu : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il les créa mâle et femelle » a deux parties bien distinctes, et les commentaires interlignés du père de Carrière nous en expliquent parfaitement le sens. Voici le verset commenté : « Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, *l'ayant rendu capable de béatitude, de connaissance et d'amour;* il les créa mâle et femelle, *comme on le dira dans la suite.* »

Après avoir créé l'homme et la femme, Dieu leur dit : » Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez. » (*Genèse*, chap. 1, verset 28.) Evidemment il voulut que le monde se multipliât par voie de génération. Il n'avait pas pu créer l'homme et la femme dans un but différent, et pourquoi eût-il fait, sous ce rapport, pour l'espèce humaine, une autre loi que celle qui régit tous les êtres animés? Il n'a imposé à ses créatures que des lois peu nombreuses, et le secret de sa toute puissance, est de faire naître la multiplicité des effets de la simplicité des causes.

La femme créée pour être l'aide de l'homme, l'associée de ses destinées, fut aussi, dès le commencement, la compagne de sa grandeur; son ame, de même nature que celle d'Adam, jouit des mêmes priviléges. « Dieu créa en eux la science de l'esprit, dit l'*Ecclésiastique,* et il remplit leur cœur de sens. » Ainsi chez l'homme la faculté de connaître existait dans l'esprit et venait se fortifier dans le cœur par l'amour. Admirable distinction qui nous explique parfaitement l'état moral dans lequel il était. Connaître, c'était voir Dieu qui est toute vérité et toute science; aimer, c'était s'attacher à lui par une juste appréciation de son excellente bonté. Connaître, était pour l'homme quelque chose de passif. Car il était éclairé par la lumière de Dieu « qui, dit l'Écriture, faisait luire son œil sur leurs cœurs. »

Dieu se manifestait à l'esprit, mais laissait au cœur la faculté d'aimer; il l'avait rempli de sens, et lui faisait voir les biens et les maux. Là, étaient l'activité, la liberté, le choix. Être privilégié, élevé, lors de sa création, au dessus de toutes les créatures visibles, combien l'homme devait être reconnaissant envers son créateur! Avant de lui donner la liberté, il lui avait donné la science, et de plus, ses ordonnances et ses préceptes. Il lui avait prescrit l'ordre de sa conduite, l'avait honoré jusqu'à lui faire entendre sa voix, et faire luire à ses yeux les merveilles de sa gloire. Puis alors, il l'avait laissé entre les mains de son propre conseil, rendu en quelque sorte dépositaire de la loi de vie. Devant lui étaient l'eau et le feu, la vie et la mort, le bien et le mal. De quel côté va-t-il porter la main, car ce qu'il aura choisi lui sera donné? Voilà donc l'homme avec la science et l'amour, avec la liberté de s'attacher à son auteur ou de s'en séparer. Dans l'hypothèse de sa persévérance dans le bien, quel devait être son état sur la terre, quelle était sa destination? Nous le savons déjà en partie. Il devait croître et multiplier, remplir la terre et se l'assujettir, dominer sur toute la création, en être le roi. Dieu l'avait placé dans un jardin délicieux, pour qu'il le cultivât et qu'il le gardât. Il lui avait permis de manger des fruits et des herbes de la terre; seulement, parmi les arbres du paradis, il en était un, auquel il lui était défendu de toucher, sous peine de mort.

Ainsi l'homme, roi de la nature, supérieur à toute la création, devait être le plus heureux des êtres visibles, comme il en était le plus parfait. Rester uni à son auteur, était la condition obligée de sa félicité, car à cette union étaient attachées la science et la vie; l'action directe de Dieu les entretenait incessamment en lui, comme la lumière du soleil entretient la vie dans les plantes de la terre. Dieu n'avait créé ni la mort, ni l'ignorance, et l'humanité devait être à jamais exempte de toutes ces faiblesses d'une nature tombée, comme de toute souffrance morale ou physique

L'homme devait manger pour nourrir son corps, parce que le corps était né de la matière; mais la faim ne déchirait pas ses entrailles, et la nourriture du lendemain n'était pas l'objet des inquiétudes de la veille. Les fruits de la terre suffisaient à ses besoins, et nous devons croire qu'une partie de ce qu'il y a de matériel et de grossier dans les fonctions de la nutrition, n'existait pas alors; le corps ne prenait probablement que ce que son entretien réclamait. Les besoins, peu nombreux et peu étendus, étaient faciles à satisfaire.

La chair et le sang ne souillaient pas la bouche de l'homme; immortel comme Dieu, il ne devait pas pouvoir détruire les êtres vivants et puiser dans la mort ses éléments d'existence. L'Écriture nous dit qu'il était nu; et en effet, les vêtements qui sont un moyen de protection, devaient être inutiles à l'être que la souffrance et la destruction ne pouvaient pas atteindre. Il devait cultiver la terre, mais cette culture était pour lui une source de jouissances et non pas de fatigues. Connaissant les êtres dans leur nature intime et dans leurs rapports, il pouvait, sans travail pénible, les diriger dans leur accroissement, et les aider à arriver à leur fin naturelle. La terre n'avait pas renfermé ses forces dans son sein, elle n'était pas ingrate à la culture, et produisait sans efforts ce que maintenant les sueurs sont obligées de lui arracher. L'homme, exempt de fatigues, ne devait pas avoir besoin de les réparer, et le sommeil, qui est un assujettissement de la faiblesse et une image de la mort, ne s'appesantissait pas sur ses sens. L'acte de la reproduction ne devait point être entaché de cette souillure des sens qui rend l'ame sujette de la matière. Sans prétendre nier que des plaisirs fussent attachés au rapprochement des sexes, il est nécessaire d'admettre que ces plaisirs, comme tous ceux qui dépendent des actes physiques, étaient subordonnés aux jouissances de l'ame; que cette dernière, vu sa supériorité, devait en éprouver par elle-même d'infiniment plus grands que ceux qui lui arrivaient par l'intermédiaire des organes. Du reste, elle ne permettait

aux sens d'exercer leur action que dans les limites du bien, et pour le but que Dieu les avait appelés à remplir. Cette dernière vérité nous semble incontestable; les plaisirs de l'amour, tels que les hommes les comprennent, les éprouvent actuellement, ont dû, comme tout le reste, participer de notre dégradation. Platon l'avait si bien compris, qu'il va jusqu'à dire qu'au temps de Saturne, l'acte de la reproduction ne devait pas s'accomplir de la même manière qu'à présent.

L'homme était donc intelligent pour comprendre, autant que possible, son auteur, et pour s'attacher à lui par l'amour; il avait un corps pour obéir à son intelligence et pour être en rapport avec la nature matérielle qu'il devait commander et diriger. L'ame, unie à Dieu, n'avait d'attrait que pour le bien, et le corps, soumis à l'ame, n'agissait que d'après ses impulsions. Les révoltes de la chair contre l'esprit étaient par conséquent impossibles.

L'homme devait pendant un temps vivre sur la terre, mais le nombre de ses jours lui avait été compté, et au bout de ce temps fixé, laissant son héritage terrestre à ses descendants, il devait passer sans effort à un état encore plus parfait, pour jouir au sein de Dieu de la plénitude de sa lumière et des manifestations de sa gloire.

Comment est-il déchu de ses hautes destinées, et quel a été le résultat de sa déchéance, voilà ce qui nous reste à examiner.

L'HOMME DÉGRADÉ.

Les Écritures nous apprennent qu'au commencement Dieu avait fait les anges, qui sont les plus parfaits des êtres créés. L'un d'eux, enivré d'orgueil et se complaisant dans sa propre beauté, crut pouvoir se soustraire à la domination de son auteur. Il se détacha de Dieu, entraîna dans sa désobéissance d'autres anges qui étaient encore, ainsi que lui, à l'état d'épreuve, et qui devinrent malheureux comme lui. Il fut leur chef et leur dominateur. Intelligence indépendante de toute communica-

tion avec la matière, l'ange superbe ne put pas être précipité jusqu'à elle, et ne fut point assujetti à ses entraves. Il ne devint pas ignorant comme l'homme, mais il reçut immédiatement son châtiment irrévocable. Ce châtiment fut la conséquence de ses perfections, car il connaît et voit Dieu, comme centre de tout bonheur et de toute perfection, et Dieu le repousse éternellement de son sein. Sa science immense le dévore et le brûle. Il voit le bien et ne peut l'atteindre, il comprend le bonheur et le malheur l'accable. Sa nature, faite pour jouir du souverain bien, s'élance continuellement vers lui, mais la malédiction de son Dieu le repousse, et, dans sa rage, il maudit à son tour Dieu et tous les êtres. Incapable de bien faire, il cherche une affreuse consolation à entraîner au mal les autres créatures, car la vue du bonheur d'autrui le tourmente et l'irrite. C'est dans ce fait primordial, dans cette chute immense d'un des princes du ciel qu'il faut chercher la cause de la chute de l'humanité.

L'ange déchu, voyant l'innocence et le bonheur d'Adam et de sa compagne, résolut de les perdre, et, pour cela, il s'adressa à la femme, sachant qu'elle était plus faible, plus facile à séduire, qu'Adam serait promptement entraîné par elle. Instruit par sa chute, ayant éprouvé la désastreuse influence de l'orgueil, c'est par lui qu'il attaqua l'homme, et celui-ci, oubliant sa dépendance, conçut aussi la folle idée de devenir semblable à Dieu, et de vivre de sa propre puissance. Déplorable et ridicule aberration de la créature, qui ne tarda pas à recevoir la peine qu'elle avait encourue ! Dieu punit l'homme dans la source de son péché; il s'était élevé par un inconcevable orgueil, et c'est dans cet orgueil qu'il fut frappé. Quand le verbe de Dieu proféra en face de l'homme déchu cette sanglante ironie : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, » combien dût être grand le désespoir du pécheur ! Encore tout plein du souvenir de son bonheur, il se sentait abaissé, humilié et malheureux. Naguère il était puissant, le voilà faible et sujet à souffrir; il était immortel, le voilà soumis à la

mort. La science de Dieu remplissait son ame, et son ame est enveloppée d'ignorance. Son esprit dominait son corps, et son corps se révolte et tourmente incessamment l'esprit par ses appétits grossiers. Déplorable abaissement, malheur sans égal, comment donc êtes-vous devenus le partage de l'humanité? C'est, comme nous l'avons dit déjà, parce que l'homme, dans sa folie, a cru que tout ce qui lui venait de Dieu était de lui et en lui. C'est parce qu'il s'est préféré à son créateur et qu'il s'en est librement séparé. « Le commencement de l'orgueil de l'homme est de renier Dieu. » (*Eccl.* chap. 10, verset 14.) Que fut en effet l'orgueil de l'homme dans le cas dont il s'agit, sinon la révolte de l'être faible par lui-même, qui prend pour des attributs de sa nature tous les dons que la bonté de Dieu lui octroie, qui se proclame indépendant et veut vivre de sa vie propre en s'isolant de celui qui l'a fait? Ingratitude effroyable, mais aveuglement plus effroyable encore! Comment! c'est l'être qui n'était pas hier, qui outrage la main qui l'a créé et qui le soutient. Il vit à l'ombre de la puissance divine et il s'en éloigne! L'insensé, il croit qu'il va devenir Dieu lui-même. Mais, bien loin de là, en s'éloignant de la source de vie, il tombe dans les bras de la mort; en abandonnant le principe de la force, il se livre à sa faiblesse. Dieu va le laisser tomber de sa main, briser le lien qui l'attachait et l'associait en quelque sorte à ses perfections, et le pauvre déchu sera réduit aux imperfections qui sont dans le fond de son être, créé du néant. Il n'a point en lui le principe de la vie, puisqu'il l'a reçue; or, Dieu cessant de le soutenir, sa nature portera les fruits de mort dont le germe est en elle, et l'homme venu de la terre s'en retournera dans la terre, comme les eaux du ciel reviennent au sein des mers d'où elles sont sorties. La mort est partout, excepté dans l'esprit humain qui ne croit pas à l'anéantissement; il répugne à la dissolution du corps, mais il ne peut pas lui donner l'immortalité. Dieu seul le pouvait, il avait créé l'esprit immortel par essence, et avait voulu que le corps, sujet comme

toute matière à la dissolution, vécut cependant toujours. Tels étaient les desseins de sa providence.

Mais il avait remis l'homme entre les mains de son propre conseil ; et celui-ci, dans son orgueil, s'étant éloigné de lui, il l'avait abandonné à lui-même. Les deux parties de son être, n'étant plus soutenues par la puissance divine dans l'ordre établi, suivent chacune de leur côté les tendances de leur nature. De là, ces contrariétés si grandes entre l'ame et le corps, cette guerre incessante et réciproque de la chair et de l'esprit. L'homme matériel obéit aux lois de la matière, il se transforme et se détériore comme elle, puis il finit par devenir le siége de lésions qui empêchent ses fonctions de s'accomplir, et le rendent la proie de la mort. Aussi du berceau jusqu'à la tombe, la vie est un chemin de misères et de souffrances. Le corps est plein de mille infirmités ; il n'est pas un de ses besoins qui n'évoque une douleur, qui ne se satisfasse par la fatigue et le travail. Malgré les efforts continuels qu'on fait pour entretenir la santé en lui, qu'est-ce que la vie humaine ? Une goutte d'eau dans la mer, un grain de sable sur ses rivages, un point insaisissable dans l'immobile éternité, et quelque court que soit cet instant, combien ne renferme-t-il pas de misères, de larmes et de labeurs ?

En vain, ô homme, t'es-tu prêté à toutes les exigences de la chair, en vain pour elle as-tu fertilisé la terre, as-tu tiré de son sein les aliments qui te nourrissent et vaincu par tes efforts et tes sueurs la stérilité dont Dieu l'a frappée ! En vain as-tu idolâtré ce limon que tu nommes ton corps, « souviens-toi qu'il est poussière et qu'il doit retourner en poussière. » Ainsi va le flot des générations; celle qui s'éteint devient cendre que la suivante disperse du pied ; la vie est une proie que la mort doit étouffer tôt ou tard. Continuellement l'homme est en garde contre ses coups ; chacun de ses pas peut le conduire aux embûches qu'elle lui tend, car elle le menace de tous les côtés à la fois. Tout conspire à sa perte, l'insecte qui rampe aussi bien que les bêtes féroces et les éléments

déchaînés. Son semblable lui-même arme contre lui son bras d'un glaive homicide; l'art de tuer les hommes est devenu une science et une source de gloire.

Si Dieu a puni l'homme aussi sévèrement dans son corps, il l'a puni plus sévèrement encore dans l'esprit. Il a cessé d'illuminer l'intelligence humaine des clartés de la science, et il l'a abandonnée à ses propres pensées. Or l'esprit de la créature n'a en lui que ténèbres et ignorance, car la science est en Dieu, qui ne se communique plus. L'esprit n'est plus suffisamment éclairé pour diriger le cœur dans son amour, et l'amour qui s'égare dans son objet, revient à son tour obscurcir l'intelligence. Voilà dans quel cercle s'agite désormais l'ame humaine. Avant la chute, l'esprit éclairé par Dieu percevait distinctement le bien et le vrai; maintenant, livré à ses seules forces qui sont bornées, il est trompé par les apparences des êtres, par ses appétits, par ses besoins. Il ne voit et ne juge les choses que d'une manière incomplète. Il prononce sur ce qu'il voit, et non sur ce que sont les objets en eux-mêmes; car il ne les connaît plus dans l'intimité de leur nature. Incapable de remonter aux causes premières par la force de son intelligence, il est obligé de faire à propos de toute chose un acte de foi. Il n'est pas un événement, pas un être qui ne présente à son esprit quelque mystère profond et impénétrable; de sorte que le résultat de son orgueilleuse révolte est justement le contraire de ce qu'il espérait. Pour lui l'obscurité a remplacé la lumière, l'ignorance a étendu son voile sur ce qu'auparavant il voyait d'une façon claire et distincte. L'incertitude entrave à chaque pas ses progrès et ses études, et après des siècles de pénibles labeurs, d'incessantes recherches, il est forcé d'avouer que de toutes parts les ténèbres l'environnent, et qu'il n'a fait que changer ses erreurs contre d'autres.

Continuellement entraîné par ses appétits charnels, par les passions nées de la tyrannie de son corps, il subit à chaque instant la peine de sa faute, dans ce flétrissant abaissement de

son intelligence. Ce qui était une souveraineté est devenu un esclavage; et ce qu'il y a d'humiliant dans cet assujettissement, c'est que l'ame obéit à son esclave d'autrefois. Elle, si noble et si belle, partage les destinées de la chair et du sang; les pensées corrompues, les désirs brutaux qu'ils enfantent viennent retentir en elle et souvent la dominer. La faim, les maladies la torturent, la mort la fait trembler, car elle aime sa prison.

Déchu de sa grandeur première, l'homme est obligé de vivre à l'état de lutte continuelle pour mériter de reconquérir la noble position qu'il a perdue. Jamais ses efforts n'auraient eu l'efficacité convenable pour le relever de sa chute, si Dieu lui-même n'avait aidé sa faiblesse par l'inestimable bienfait de la rédemption. Pour en profiter, il faut que l'homme combatte incessamment ses penchants vicieux. Sa nature tombée, obéit facilement aux impulsions grossières de la chair et aux aberrations de l'esprit, frappé tout à la fois d'ignorance et d'orgueil.

Désormais voilà donc l'homme soumis à la douleur physique et à la douleur morale ou l'ignorance, cette double affliction que Dieu avait voulu lui laisser ignorer; car il ne faut pas interpréter les Écritures dans ce sens, qu'avant la chute, il n'avait pas idée du bien et du mal moral. Dès qu'il était assujetti par Dieu à une épreuve d'obéissance, il était nécessaire qu'il connût le juste et l'injuste. Quand le Seigneur fit à Adam la défense de manger du fruit de l'arbre du bien et du mal, il lui expliqua le sens de ces paroles en ajoutant : « Car au même temps que vous en mangerez, vous mourrez très certainement. » (*Genèse*, chap. 2, verset 17.) Or la mort, pour un être vivant, est une des plus grandes souffrances physiques et morales. Lorsque le démon, sous la forme du serpent, séduisit Eve par ses promesses, il donna aux paroles de Dieu la fausse interprétation que nous combattons ici. L'homme possédait la science dont un être créé était susceptible, mais il savait bien la distance qui le séparait de Dieu, seul possesseur de la science infinie, qui tient à l'essence divine elle-même.

Aussi le tentateur lui dit, pour flatter son orgueil : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (*Genèse*, chap. 3, verset 5.) Insigne tromperie, qui ne fut hélas ! que trop manifeste pour l'homme, quand il eut éprouvé la peine de son péché. La menace divine fut immédiatement exécutée, et le coupable sentit le joug des sens. « Ils reconnurent qu'ils étaient nus. « (*Genèse*, chap. 3, verset 7), ce dont jusque-là ils ne s'apercevaient pas. Mais dès-lors les aiguillons de la chair leur firent sentir leur nudité, et Dieu porta la fatale sentence qui assujettissait à la douleur tous les enfants des hommes. « Dieu dit aussi à la femme : Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse, vous enfanterez dans la douleur. » (*Genèse*, chap. 3, verset 16.) Il dit ensuite à Adam : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre, d'où vous avez été tiré. » (*Genèse*, chap. 3, verset 19.) C'est ainsi que l'homme fut précipité du ciel en terre, qu'il devint l'esclave de l'ignorance, de la douleur et de la mort. C'est ainsi qu'il tomba, des hautes régions où Dieu l'avait placé, sous la puissance du roi de la matière et des ténèbres.

DES PASSIONS EN GÉNÉRAL.

Avant d'aborder ce sujet, à la fois si intéressant et si difficile, nous avions besoin de poser les grandes vérités qui font l'objet des pages qui précèdent. Sans elles, nous ne pourrions expliquer ni comprendre les passions humaines telles qu'elles existent maintenant. Triste apanage de la dégradation que nous subissons, elles ne pouvaient entrer primitivement dans le plan que s'était tracé la divine sagesse. A elles seules, elles suffisent pour nous démontrer évidemment les vérités que la révélation nous enseigne, et qui sont les fondements de notre foi.

Certes, nous ne contesterons pas que les passions n'aient existé avant la chute, dans ce sens que le corps faisait sentir ses besoins à l'ame, la sollicitait à les satisfaire, et l'en récompensait par le plaisir qu'elle trouvait dans l'action des organes. L'homme, être mixte, à la fois âme et corps, devait jouir de tous les avantages dont cette double condition d'existence le rendait susceptible; mais, comme nous l'avons dit déjà, l'ame dominait le corps, pouvait à son gré maîtriser son action, arrêter ses mouvements. L'entendement, ou la faculté qu'a l'esprit de concevoir la vérité pure, immatérielle, éternelle,

régnait d'une façon souveraine sur l'imagination, sur cette faculté qu'a l'ame de recevoir la pensée par les sens, d'être impressionnée par les organes. Tout était dans l'ordre, et les passions, ainsi gouvernées, entrant dans le plan des œuvres de Dieu, étaient nécessaires à l'homme pour son bonheur. L'ame était simplement unie au corps; depuis la chute, elle lui est assujettie. L'ordre naturel a été détruit par la faute de l'homme, mais il n'en est pas moins l'ordre voulu par Dieu, le type de perfection que nous devons chercher sans cesse à reconquérir. Ce que Dieu avait voulu au commencement, il le veut encore; l'inconstance d'Adam n'a pas pu changer ses desseins éternels. Quoique l'homme ait enfreint la règle, elle n'en est pas moins impérieuse et obligatoire pour le salut. Mais il n'a point en lui-même la force suffisante pour rétablir entre l'ame et le corps ces rapports normaux qui doivent exister; abandonné à lui-même, il resterait éternellement sous le poids de sa déchéance. L'ordre naturel est détruit, comment pourra-t-il y suppléer? En aucune façon, si Dieu ne vient pas à son secours, car il ne peut ajouter aucune perfection à son être, vu qu'il n'a rien que ce que Dieu lui donne, et qu'il ne lui appartient pas de créer le bien là où il est détruit. Il eût donc à jamais été perdu, si Dieu n'eût réparé l'ordre naturel par l'ordre de la grace. C'est ici le lieu de faire voir l'erreur de ceux qui prétendent que les passions sont naturelles à l'homme, et qu'il doit s'abandonner à toutes leurs impulsions. Ce raisonnement captieux s'évanouit devant les considérations que nous venons d'émettre. Sans doute les passions sont naturelles à l'homme, mais seulement dans l'ordre voulu par Dieu, et sous la domination de l'esprit. Quand il les laisse dominer son ame, et qu'il obéit aveuglément à leurs inclinations, il s'éloigne de l'ordre naturel, qui veut que la matière soit soumise à l'intelligence. Le moyen d'obéir à la nature, ce n'est pas de subir le joug des passions, mais de les soumettre avec le secours de la grace d'en haut, faite pour réparer, et non pas pour contrarier la nature.

DÉFINITION DES PASSIONS.

Les passions sont les mouvements de l'ame, poursuivant son bonheur dans la recherche de ce qu'elle croit le bien, et dans la fuite de ce qu'elle croit le mal. Souvent on emploie cette expression, comme nous le faisons quelquefois nous-même, en mauvaise part, et alors elle désigne les mouvements de l'ame, poussés à l'excès, ou se portant vers un but coupable ou mauvais. Le nom de passions, donné aux mouvements de l'ame, vient de ce que, sollicités chez elle par les objets extérieurs, ou par l'influence des organes, ils l'affectent d'une façon passive et indépendante de sa volonté.

SIÉGE DES PASSIONS.

Action que le Corps et l'Ame ont l'un sur l'autre.

Quel est le siége des passions? Notre tâche devient ici fort délicate, nous nous trouvons au milieu d'opinions diamétralement opposées les unes aux autres. Les animistes veulent que l'ame soit le siége unique de nos passions, les matérialistes veulent que ce soient les organes. Gall et ses sectateurs, disent que chacune d'elles habite une partie déterminée du cerveau; d'autres, parmi lesquels Virey, prétendent qu'elles existent toutes dans le grand sympathique. Chacun de ces systèmes a le tort d'être exclusif et de poser ainsi à la vérité d'infranchissables limites. Pour être dans le vrai, il faut considérer la nature de l'homme et l'étudier tel qu'il est. Il n'est pas seulement un être organique, pas plus qu'il n'est un être intelligent pur. Il est composé d'une ame et d'un corps qui ont l'un sur l'autre une influence très grande, et qui, dans l'état de dépendance où Dieu les a placés, ne peuvent produire aucun acte qui n'émane plus ou moins de leur double concours. Le moindre changement des organes re-

tentit dans l'ame et la modifie, et la pensée à son tour ne peut exister, sans que le corps n'en reçoive l'influence. Il ne faut pas essayer de séparer systématiquement ce que Dieu a si intimement uni. La nature n'obéirait point ainsi à nos divisions, et les faits ne se soumettraient point à nos hypothèses.

Il nous semble que tous ceux qui ont prétendu localiser les passions humaines ont commis une grave erreur. Les passions ne peuvent pas exister dans la partie matérielle, parce que la matière ne pense pas et ne sent pas. L'ame toute seule est le siége de ces phénomènes moraux qui s'accomplissent en nous, bien qu'elle ne les éprouve la plupart du temps, nous en convenons, qu'à l'occasion de certaines actions physiques qui les déterminent. C'est dans le corps qu'existe donc le stimulus des passions, et c'est lui qui dispose l'ame à les sentir. La chair est le foyer ardent d'où s'élèvent sans cesse les flammes qui viennent embraser l'esprit. Les sens sont les séducteurs de l'intelligence; continuellement occupés à solliciter d'elle les satisfactions qui les flattent, ils la poussent à leur accorder ce qu'ils désirent, et bientôt ils réagissent sur elle en lui transmettant d'enivrantes émotions. Cette source de nos passions les contient presque toutes, on pourrait les y suivre jusqu'à leur plus intime origine. Ainsi les organes de la génération stimulent sans cesse l'économie tout entière, et sont le point de départ de la passion de l'amour. L'estomac a des excitations fréquentes qui agissent aussi sur l'esprit. Maintenant, que ce soit tantôt au cerveau, tantôt au grand sympathique, que retentissent les actions et les excitations matérielles, pour de là être transmises à l'être pensant, c'est ce que nous ne pouvons pas nier, mais ces centres nerveux ne sont que les conducteurs de l'action physique, qui n'est point la passion, mais seulement sa cause et son excitant. Tous les organes de l'économie, tous les points de sa surface, tous les filets nerveux qui s'épandent en elle, si nombreux et si prodigieusement déliés, ont le pouvoir d'agir sur le corps et sur l'ame. Partout où la sensation trouve une porte pour entrer

en nous, partout il y a une puissance qui peut produire les passions. C'est dans l'ame qu'elles résident ; et c'est dans l'organisme que réside seulement le stimulus qui les éveille ou les fait naître.

Les passions existent dans la faculté de l'esprit qu'on nomme l'imagination; c'est elle qui reçoit l'impression des objets extérieurs; c'est en elle que vient retentir tout ce qui agite les organes. C'est pour ainsi dire la région inférieure de l'ame, l'écho de tous les bruits matériels. C'est d'elle que s'élèvent tous ces troubles qni viennent comme des nuages obscurcir les clartés de la raison et la lucidité de ses jugements. C'est entre ces deux facultés de l'ame humaine, qu'a lieu la lutte incessante de la chair et de l'esprit.

De tout temps, les philosophes, les physiologistes surtout, ont cherché à comprendre, pour expliquer les passions, comment l'action organique pouvait impressionner l'intelligence ; comment il se pouvait qu'une modification matérielle vînt susciter la pensée. Jusqu'à présent, tous leurs efforts ont été vains, et nous ne pensons pas que l'avenir déchire le voile qui couvre ce mystère. Tant d'antipathies existent entre l'esprit et le corps; leurs propriétés et leur essence sont si opposées, que l'on ne peut concevoir entre eux que haine et profond éloignement. Pas un point de ressemblance ne les unit, et pourtant ils agissent l'un sur l'autre ; c'est dans ce contact qu'est le mystère, c'est là que vient se briser notre orgueil, et qu'en dépit de nos prétentions, nous sommes forcés de mettre à nu notre ignorance. Ceux qui demandent qu'on leur explique les rapports de l'ame et du corps, qui comptent qu'un jour le scalpel de quelque anatomiste leur apprendra cette union, sont dans une profonde erreur. Ce n'est point la convenance des éléments constitutifs de ces deux parties de nous-mêmes, mais bien la volonté divine, qui opère incessamment cette réciprocité d'action du physique sur le moral et du moral sur le physique. L'anatomiste ne franchit pas la matière, sa science s'arrête aux limites de l'organisme ou bien

elle va se perdre dans les minutieux détails qu'il présente. Le plus habile anatomiste n'en sait pas plus sur le sujet qui nous occupe que celui qui ignore la structure du corps humain; et quand, par malheur, il n'est pas doué d'un sens droit, il s'égare dans de vains systèmes enfantés par l'orgueil de son savoir et par l'habitude qu'il a de tout rapporter à la matière.

Le psycologiste, cet anatomiste de la pensée, qui connaît toutes les facultés de l'ame, est de son côté tout aussi impuissant, quand il veut descendre de l'esprit à l'organisation, et saisir le lien qui les unit. Il rencontre, lui aussi, l'abîme effrayant du mystère, et s'il ne veut se perdre dans d'insignifiantes théories, il est obligé d'admettre l'incessante intervention de la divinité pour expliquer l'union de ces deux éléments de l'être humain.

Que l'anatomiste, qui suit l'action du rayon lumineux jusqu'à la rétine, au nerf optique ou au cerveau, nous dise donc ce qu'il peut y avoir de commun entre cette action matérielle, et l'impression que reçoit l'ame? Demandons au psycologiste, quel rapport il y a entre la volonté pure, le commandement que fait la pensée, et le mouvement qu'exécute le corps? L'un et l'autre auront peut-être l'orgueil de répondre, mais leur explication franchira d'un bond, sans l'effleurer, la difficulté qu'ils chercheront à vaincre.

Tout dans la nature, tout dans l'intimité de notre être, est rempli des secrets de Dieu. Dans toutes nos sciences, il est des mystères sans nombre, que nous cachons avec des hypothèses, misérable vêtement dont nous couvrons la faiblesse et les plaies de notre intelligence. Ce que nous savons sur le sujet qui nous occupe, c'est que l'esprit agit sur le corps, et le corps sur l'esprit; que certaines conditions dans l'un amènent certains effets dans l'autre. Presque toujours notre science se borne à constater des faits qu'elle n'expliquera jamais. Libre à nous, cependant, de chercher si parmi toutes les obscurités qui nous environnent, nous ne pourrons pas trouver quelques rayons de lumière. Sans aventurer notre

intelligence dans de vains et stériles systèmes étudions les faits que nous sentons exister en nous-mêmes et les vérités dont Dieu veut bien nous donner l'évidence.

DIVISION DES PASSIONS.

La considération des facultés primordiales de l'esprit humain, avait porté les philosophes de l'antiquité, notamment les Pythagoriciens, à admettre en lui deux parties bien distinctes. L'une, calme et tranquille, régnait en souveraine au cerveau, planant au dessus des tempêtes de l'organisme, et des choses matérielles. C'était la raison, l'entendement, *eudian*. Cette partie de l'ame noble et élevée, n'était point souillée par les passions basses, et les convoitises des sens. En elle, ne venaient point retentir les bruits inférieurs, et son empire pouvait, quand elle le voulait, refréner les écarts de l'autre partie brute et sauvage. Cette dernière que Platon compare au coursier farouche qui mord ses freins, et qui s'élance indompté dans la carrière, habitait les régions inférieures. C'était elle qui recevait le choc des passions brutales et basses, qui éprouvait l'amour grossier des sens, et se vautrait dans la fange de la terre. Ces philosophes nous représentent cette partie de l'ame tourmentée par les passions animales, tantôt énervée par les délices et les jouissances, tantôt abattue par la douleur et les souffrances physiques. Cette division trop absolue peut-être, repose sur de hautes vérités; saint Paul, saint Augustin, et la plupart des pères de l'Église, ont admis la nature raisonnable, et la nature irraisonnable. Mais l'esprit de système ne s'est pas contenté de cette division; et quelques uns des anciens philosophes ont admis trois ames : la raisonnable au cerveau; l'animale ou concupiscible dans le foie; la vitale ou irascible au cœur.

Bichat crut distinguer en nous deux vies, l'une organique, l'autre animale. C'est ainsi qu'un génie supérieur, put s'éga-

rer sous l'influence des préoccupations anatomiques, au point de matérialiser à peu près l'homme tout entier.

La secte Stoïque, d'après son maître Zénon, ne voulut voir dans les passions qu'un résultat des préjugés et de l'opinion. Suivant elle, les biens et les maux n'ont rien de réel et si l'homme ne viciait pas sa nature, par les écarts de son imagination, il serait inaccessible au plaisir et à la douleur. C'est donc de l'opinion fausse qu'on se fait des biens et des maux, que naissent les quatre perturbations qui engendrent toutes nos passions. Le désir et la joie à l'égard des biens; la tristesse et la crainte à l'égard des maux, sont les sources d'où découlent nos penchants, nos vertus et nos vices. Cette division fut longtemps adoptée, les poëtes même, lui donnèrent la sanction prestigieuse de leur talent :

Hinc metuunt, cupiunt que dolent que, gaudent que.
VIRG.

Gaudeat, an doleat, cupiat, metuat ve, quid ad rem?
HOR.

Epicure enseigna qu'il n'y avait que trois passions principales : la joie, la douleur, le désir.

Aristote d'abord, et d'après lui l'école Péripatéticienne du moyen-âge, admirent la génération suivante des passions : 1° Amour et haine. 2° Désir et aversion. 3° Espérance et désespoir. 4° Crainte et audace. 5° Colère. 6° Joie et tristesse. En tout onze passions, que saint Thomas sépare ainsi dans sa somme théologique : six pour la faculté concupiscible : l'amour, la haine, le désir, l'aversion, la joie, la douleur; cinq pour la faculté irascible : l'espérance, le désespoir, la crainte, l'audace et la colère. Telles étaient dans ce système les passions mères, dont on faisait dériver toutes les autres. La Chambre, dans ses caractères des passions, suit les mêmes divisions que saint Thomas.

Descartes, n'admet que six passions primitives : l'admira-

tion, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse : toutes les autres en sont composées.

Les Phrénologistes reconnaissent autant de passions qu'ils comptent de facultés cérébrales ; mais ils ne sont d'accord entre eux ni sur leur nombre, ni sur leur siége.

M. Alibert, l'ingénieux auteur de la physiologie des passions, reconnait comme source de nos affections morales, quatre penchants innés, qui sont, dit-il, les lois primordiales de l'économie animale :

1° L'instinct de conservation ;

2° L'instinct d'imitation ;

3° L'instinct de relation ;

4° L'instinct de reproduction.

Dans un ouvrage récent et remarquable, intitulé : *La Médecine des Passions*, M. Descuret les rapporte toutes à trois classes de besoins ; 1° à des besoins animaux ; 2° à des besoins sociaux ; 3° à des besoins intellectuels. Ce sont trois souches principales desquelles elles s'élancent comme des tiges.

Il ne nous paraît pas qu'on puisse faire une bonne division des passions en les classant sous les trois chefs que nous venons d'indiquer. L'homme n'a peut-être pas une seule passion qui ne corresponde qu'aux besoins de l'ordre moral, ou de l'ordre animal, par exemple. Presque toutes sont mixtes et ne peuvent, par conséquent, être considérées comme se rapportant à une seule classe de besoins, à une seule des trois divisions que nous énonçons. Appuyons ce que nous avançons par un exemple : l'amour qu'un sexe éprouve pour l'autre, est rangé par certains moralistes, dans la catégorie des passions animales ; cependant, il provient tout autant du moral que du physique. Il est vrai que le stimulus particulier, qu'exercent les organes génitaux sur l'économie, est pour beaucoup dans ce sentiment, mais l'amour n'est pas seulement cette pente brutale qui nous porte à satisfaire un besoin matériel ; c'est en même temps une disposition particulière de notre cœur, qui attache ses sympathies, ses affec-

tions, à une personne plutôt qu'à une autre. Il est aussi impossible de le ranger dans les passions animales que dans les passions morales. C'est un produit du double concours du cœur et de l'organisme; il faut l'étudier dans l'ensemble de ses caractères, sous peine de ne le voir que d'un côté et d'une manière imparfaite.

Dans tous ces systèmes plus ou moins rationnels, plus ou moins ingénieux, appuyés d'autorités imposantes, ou étayés de l'opinion toute seule de leurs auteurs; nous ne croyons pas qu'on ait rencontré la vérité. Partout nous en voyons des lambeaux; nulle part nous ne la trouvons tout entière. D'où vient cela? C'est que la plupart de ceux qui ont parlé de ces choses, ont considéré les passions en exercice, et n'ont point remonté jusqu'à leur source intime et cachée. Avec saint Augustin, notre grand Bossuet, le père Senaut, de l'Oratoire, nous pensons que l'amour est la source d'où elles découlent, et qu'il n'en est pas une qui ne provienne de cette faculté qu'on pourrait à juste titre appeler l'essence de l'ame tout entière.

L'ame humaine, en sa qualité d'être intelligent, aime le bonheur et tend vers lui de toute son énergie. Tous ses actes, quels qu'ils soient, ne sont que des manifestations de cet amour qui la préoccupe sans cesse, et qui tantôt la met à la poursuite d'un bien, tantôt lui fait fuir un mal. Primitivement, elle n'était faite que pour aimer, car elle ne connaissait pas la douleur qui est le mal dont parle l'Écriture. Depuis la chute, elle a ouvert son cœur à la haine, parce qu'elle a conçu, éprouvé la douleur : mais la haine qui paraît être l'opposé de l'amour, n'est pourtant que l'amour fuyant ou repoussant un mal qu'il redoute. L'homme ne connaît le mal que par le bien; jamais il ne désire changer de position, de façon d'être, qu'en songeant à un état meilleur pour lui. A le bien prendre, tous les mouvements qui nous agitent, ne sont que des amours déguisés : nos désirs et nos espérances, nos craintes et nos joies, ne sont que des formes diverses de cette faculté essentielle et primordiale de nos ames. « L'amour, dit le père

» Sénaut, est comme la mer qui prend des noms différents » dans les diverses contrées qu'elle baigne de ses flots. » Les payens, regardaient comme des divinités particulières chacune des perfections de Dieu; les philosophes ont fait ainsi à l'égard de l'amour; ils ont jugé que chacune des formes qu'il affecte, était une passion indépendante, au lieu de le regarder comme la source de tous les mouvements de l'ame.

Quand l'amour aspire à la possession d'un bien, il se nomme désir; quand il le possède, il se nomme joie ou plaisir; quand il fuit un mal, il se nomme haine, aversion; quand il le redoute comme pouvant en être atteint, il se nomme crainte. Si malgré ses efforts, il est obligé de le souffrir, il se nomme tristesse ou douleur. Il en est de même de toutes les autres passions; qu'elles soient simples ou mixtes, toujours on trouve qu'elles proviennent de l'amour, qu'elle n'ont pas d'origine ailleurs que dans cette faculté essentielle de l'être intelligent. Ainsi, que l'amour s'approche du bien, par le désir; qu'il se désespère dans sa perte; qu'il s'éloigne du mal par la crainte; qu'il s'attriste en ressentant la douleur; il est toujours le même, quant à son unité d'essence et d'existence.

Peut-être pourrait-on insister sur une objection que nous avons déjà indiquée. La haine, dira-t-on, est le contraire de l'amour, car elle produit des effets qui sont diamétralement opposés aux siens. L'amour est plein de générosité, il pardonne et fait du bien même à ceux qui l'offensent. La haine rancuneuse, cruelle, avide de vengeance, ne saurait exister en même temps que l'amour, tant elle lui est antipathique par sa nature, par ses tendances, et par ses actes. Cette objection spécieuse, peut-être, ne saurait tenir devant un examen sérieux. Comme nous l'avons déjà dit, la haine n'est que la répulsion qu'a l'amour pour le mal. Si dans certains cas, l'amour pardonne, c'est qu'il croit le pouvoir, et qu'il a un intérêt quelconque à le faire. Quand, au contraire, il garde sa haine et se venge; c'est qu'il regarde un mal comme toujours présent et nuisible à son bien-être, et qu'il croit devoir le

repousser incessamment, ou même l'anéantir. Il n'y a point là contradiction essentielle d'effets, mais seulement des effets différents. Tout mouvement nous éloigne d'un objet et nous approche d'un autre. Il est des substances que la chaleur liquéfie, et d'autres qu'elle rend plus dures et plus compactes. A un certain degré, elle réchauffe nos membres, donne à tout notre corps un bien-être indicible ; plus intense, elle nous fait souffrir, nous brûle, et peut même nous occasionner la mort. Il n'est peut-être pas une cause dans la nature qui n'ait ainsi des effets apparemment opposés.

L'amour est donc, suivant nous, la source unique de nos passions. Cependant nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui veulent que dans un traité des passions, on ne s'occupe que de lui, en faisant seulement ressortir quelles sont ses formes diverses. Il faut admettre des passions en grand nombre, et les examiner séparément. Il ne suffit pas d'avoir montré leur base originaire; chacune d'elles a des caractères assez tranchés, assez distinctifs, pour mériter une description particulière.

Ce sera toujours la faculté d'aimer que nous étudierons, mais sous des noms différents, et appliquée successivement aux jouissances du goût, à la famille, à l'individu lui-même, aux autres hommes, aux lieux, aux institutions. Nous l'étudierons ensuite dans sa versatilité, dans ses tendances; en dernier lieu, dans ses répulsions.

FACULTÉ D'AIMER

DANS SES APPLICATIONS SPÉCIALES.	DANS SA VERSATILITÉ.	DANS SES TENDANCES.	DANS SES RÉPULSIONS.
INTEMPÉRANCE.	INCONSTANCE.	CURIOSITÉ.	HAINE.
GOURMANDISE.	REPENTIR.	SENTIMENT RELIGIEUX	ENNUI.
IVROGNERIE.		ESPÉRANCE.	JALOUSIE.
AFFECTIONS DE LA FAMILLE.		CHARITÉ.	ENVIE.
AMOUR MATERNEL.		JOIE.	MÉPRIS.
— PATERNEL.			INGRATITUDE.
— FILIAL.			PEUR.
AMOUR DE SOI.			COLÈRE.
ÉGOÏSME.			VENGEANCE.
ORGUEIL.			TRISTESSE.
MODESTIE.			
PUDEUR.			
VANITÉ.			
AMBITION.			
COURAGE.			
PRUDENCE.			
PARESSE.			
AVARICE.			
AMOUR DES AUTRES.			
AMOUR.			
LIBERTINAGE.			
AMITIÉ.			
RECONNAISSANCE.			
RESPECT.			
PITIÉ.			
AMOUR DES LIEUX, DES INSTITUTIONS.			
AMOUR DE LA TERRE NATALE.			
NOSTALGIE.			
AMOUR DE LA LIBERTÉ.			
PATRIOTISME.			

CAUSES DES PASSIONS.

Les causes des passions sont très nombreuses, et nous n'avons pas la prétention de les énumérer toutes; nous allons nous borner à en signaler les principales. Comme nous l'avons déjà dit, les passions sont déterminées par un concours de circonstances, tel qu'on peut rarement leur assigner une cause unique et distincte. Dans l'action réciproque qu'ont l'un sur l'autre le physique et le moral, il y a une multitude d'influences dont les combinaisons, parfois très compliquées, produisent les mouvements de nos ames.

DES AGES.

Enfance et jeunesse. — Quand l'homme arrive en ce monde, il ne sent presque pas son existence; son corps ne peut se soutenir, et son ame manifeste à peine en lui sa présence; végéter et sentir est toute sa vie. Ici c'est le lieu d'admirer la sagesse de la Providence qui, ayant destiné l'ame humaine à vivre unie au corps, n'a pas voulu qu'elle jouît de la plénitude de ses facultés, avant que les organes fussent en état d'obéir à ses ordres. Autrement, combien n'eût pas été malheureuse la condition de l'homme? Rempli de désirs et inhabile à les satisfaire, doué d'un besoin d'activité immense et incapable de se mouvoir, il eût été comme emprisonné dans son corps; son ame eût souffert un horrible esclavage. Tel n'a pas été le vouloir du Très-Haut, il ne permet pas que l'esprit se développe avant les organes. Si du reste l'intelligence était entière aussitôt que l'homme est né, elle abuserait des forces physiques dès qu'elles seraient capables d'agir, et le corps s'étiolerait dans cette dépense prématurée. L'enfant au berceau n'a pour ainsi dire que des instincts destinés à ses besoins animaux, et ses passions sont fort restreintes. Il manifeste avec énergie l'envie de prendre des aliments; il entre en colère s'il n'obtient pas ce qu'il veut. Déjà une instinctive jalou-

sie s'empare de lui quand un autre est l'objet des soins ou des préférences de sa nourrice. Beaucoup meurent en bas-âge étouffés sous les étreintes de cette passion, sans que les parents aient deviné la cause de leur mal. De nombreuses observations ont prouvé la vérité du fait que nous avançons. Quand les enfants grandissent, la gourmandise, la jalousie encore, la paresse, sont leurs passions principales. Mais bientôt l'horison intellectuel s'élargit, les forces physiques se développent, et le jeune homme entre impétueux et fier dans la carrière que l'avenir ouvre devant lui.

Un sang vif et bouillant excite son cerveau et fait battre son cœur; il semble qu'une exubérance de vie et d'énergie cherche à se faire jour hors de lui. Toutes ses facultés se dilatent et s'épandent. Le visage toujours animé par les ris, toujours embelli par les teintes brillantes de la santé, reflète la joie du cœur et la vigueur du corps. Aucun souci n'a flétri de ses rides la pureté de son front. Le feu du courage éclate de toutes parts dans cette riche et belle organisation. Voyez quelle assurance dans le regard, quelle noble fierté dans le maintien, quelle franchise dans toute l'habitude extérieure. Le jeune homme voit l'avenir à travers les rêves dorés de l'espérance; tout lui sourit et l'appelle; il n'a point encore heurté les tristes réalités de l'existence, et ne sait pas que toutes ces brillantes promesses ne sont qu'un mirage illusoire; il rêve la gloire et les succès, se crée une carrière semée de plaisirs et de triomphes. Il a confiance dans les hommes et dans les choses, car il ne les connaît pas encore; il dédaigne la prudence et se rit des conseils; il a foi dans sa puissance, parce qu'il ne l'a pas encore essayée; généreux et compatissant, il se sacrifie volontiers pour autrui; les larmes qu'il voit répandre font couler les siennes; il se laisse toucher par les démonstrations des trompeurs et des méchants. Pour lui, pas d'impossibilités, il brave les dangers et marche droit aux obstacles ne sachant employer ni la ruse ni la patience. Il méprise l'argent et la fortune, parce qu'il sent en lui suffisam-

ment d'éléments de bonheur. Incapable de dissimulation, de mensonge, de tromperie, il croit à la bonté des autres, et sa candeur est telle, son inexpérience si profonde, qu'il rougirait de prendre vis-à-vis d'eux les plus légères précautions. N'écoutant que l'impétuosité de son cœur et les brûlantes inspirations de son intelligence, il croit tout savoir et n'a foi qu'en lui seul; aussi, se prononce-t-il avec une incroyable facilité, prenant le ton tranchant et affirmatif sur toutes les questions, prétendant dominer dans toute discussion. Quelquefois il se porte aux plus déplorables violences, mais sans les avoir jamais méditées, car il n'y a pas en lui de méchanceté; ses haines n'ont pas de consistance. L'amour le subjugue et le domine facilement; pour cette passion, il n'est pas de sacrifices qu'il ne fasse, pas de dangers qu'il n'affronte. Voluptueux et doué d'une exquisse sensibilité, il cherche avidement les jouissances; l'impétuosité même de ses passions les rend inconstantes et capricieuses. Les plus ordinaires, chez lui, sont l'espérance, l'orgueil, l'amour, l'amitié, le libertinage, le courage, l'inconstance, la curiosité, la pitié, l'amour de la liberté, celui de la terre natale, les affections de la famille, la jalousie. A cette période de la vie, on est capable de grands crimes et de vertus fougueuses.

Age mur — L'homme, à cet âge, a jeté peu à peu derrière lui les illusions de la jeunesse, lutté corps à corps avec les difficultés de toutes sortes, appris à connaître les hommes et les choses. Il met l'expérience à la place de ses rêves, et règle sa conduite d'après les conseils de la prudence; il consulte l'intérêt personnel et ferme peu à peu son cœur à toutes les impulsions généreuses et spontanées qui entraînent le jeune homme. Les choses lui apparaissent d'une façon positive; il connaît le prix de l'or et ne dédaigne plus les faveurs de la fortune; vaniteux et ambitieux, il désire les places, les décorations, le commandement, il veut acquérir et agrandir son domaine. Exempt de la prodigalité du jeune âge, il méprise l'avarice de la vieillesse, mais il devient rangé, économe,

ami de l'ordre. N'agissant qu'après réflexion, il emploie volontiers, pour arriver à son but, la dissimulation et la ruse.

A cette époque de l'existence, un certain calme succède aux entraînements d'autrefois. On prend des habitudes sédentaires, et ce n'est qu'avec peine que l'on s'éloigne de son foyer. Quant aux jouissances qu'on se permet, on les réfléchit comme tout le reste; les plaisirs physiques de l'amour ont alors plus d'attrait que ses douceurs morales. On s'adonne volontiers aux plaisirs de la table; peu à peu le cœur se ferme à la pitié et se fortifie dans ses haines. Parfois les réflexions sérieuses que l'on fait, ramènent à Dieu et à la pratique des devoirs religieux. Les principales passions de l'âge mûr, sont la prudence, l'ambition, la vanité, la dissimulation, la ruse, la gourmandise, l'ivrognerie, l'égoïsme.

Vieillesse. — Quand la triste vieillesse vient affaiblir notre esprit et nos organes, elle nous enlève en grande partie les passions du jeune âge et nous en apporte de nouvelles.

Les facultés du vieillard ne s'épandent plus au dehors, mais se concentrent en lui-même; pour lui, tout se montre à un autre point de vue. Il a fait l'échange de l'avenir contre le passé, de l'espérance contre la résignation; il a mis à la place des douces illusions qui font le charme du printemps de la vie, l'expérience fatale des hommes et des événements. Il sait désormais le dernier mot des destinées humaines. Jeune, il prodiguait sa vie comme un trésor inépuisable; maintenant, circonspect et méticuleux, rapportant tout à lui-même, on dirait qu'il livre avec parcimonie ses jours au torrent des âges. Sa pensée s'attache comme un lierre aux ruines des années, il a d'immenses terreurs du trépas qui le menace, et sait que rien ne peut le détourner de la pente fatale qui mène à la tombe; cependant tous ses efforts tendent à reculer ce moment suprême. L'égoïsme le plus profond domine l'ame du vieillard, les malheurs d'autrui n'éveillent plus sa sensibilité. La mort de ses amis, de ses proches, les désastres qui affligent l'humanité, ne font plus couler ses larmes. Les maux qu'il redoute le

rendent insensible aux calamités des autres. Cette indifférence est un moyen que la Providence emploie pour rendre nos derniers instants moins terribles. La vie est moins pénible à quitter pour celui qui n'aime plus rien ici-bas, et qu'aucun lien ne retient à la terre.

Le vieillard est conteur, menteur même quelquefois; sa mémoire lui retrace tant d'événements divers, qu'il doit naturellement aimer à charmer, en évoquant leur souvenir, les longues heures de sa vieillesse, impuissante à jouir du présent. Si parfois il choque la vérité, c'est qu'il veut attacher plus d'intérêt à ses narrations, ou bien que la mémoire du passé a peu à peu subi l'outrage des ans qu'elle a traversés. Quand il est caduc et complètement affaibli par l'âge, il n'a plus cette lucidité morale qui permet de distinguer le vrai du faux, les bons des méchants. Ne pouvant plus rien vérifier par lui-même, il est facile à surprendre et se laisse abuser par ceux qui ont sa confiance; mais si ses facultés conservent encore quelque énergie, l'expérience qu'il a des hommes, les nombreux mécomptes qu'il a éprouvés, les tromperies dont il a été victime, le rendent soupçonneux, méfiant, le mettent toujours en garde contre ceux qui l'approchent, et font qu'il se laisse difficilement tromper.

Une des passions les plus fréquentes de la vieillesse, c'est l'avarice. A cette dernière période de la vie, l'homme comprend son impuissance et sa faiblesse; il sait qu'il faut acheter les services nécessaires à son grand âge, aux infirmités de toutes sortes qui l'assiégent. Quelque rapproché que soit alors le terme présumé de sa carrière, il s'imagine toujours n'avoir pas assez pour y arriver. Il entasse l'or et l'argent, il thésaurise; du reste, il lui en coûte peu pour restreindre ses dépenses; les goûts, les passions qui le sollicitaient jadis, ont perdu sur lui leur empire. Désormais le soin de sa conservation, de sa santé, est la seule chose qui le préoccupe; mais toujours il revient à sa passion dominante, la crainte de la mort. Au dedans de lui, hors de lui, tout le ramène à cette pensée; ses

forces s'en vont, son esprit baisse, tous ceux qui l'entourent disparaissent successivement de la scène du monde; il ne peut se faire d'illusion sur les nécessités de la loi fatale qui pousse dans le tombeau tous les êtres vivants. Bientôt cette heure suprême va sonner; quelque faibles que soient alors les liens qui le retiennent à la terre, il craint de les briser, il redoute la souffrance et l'anéantissement. Il n'est pas possible, d'ailleurs, qu'il songe sans effroi à ce moment solennel, où son ame, se dégageant de sa prison, va entrer dans un monde nouveau pour elle. Il va falloir quitter ce séjour d'obscurités et de mystères, pour un autre, où la science est le soleil de l'ame, et se trouver en face des splendeurs divines. Il va paraître devant un juge qui sonde le fond des cœurs, devant un juge terrible peut-être, car nul ne sait l'étendue des sévérités du Très-Haut. Il y a dans toutes ces pensées quelque chose qui saisit l'esprit, qui l'étonne et le glace de frayeur. C'est sous leur influence que le vieillard parle sans cesse de la mort, qu'il ne redoute pas, dit-il, parce que c'est la loi commune, le terme obligé de tout ce qui existe. S'il ne la redoutait pas, il ne s'en occuperait pas toujours ainsi ; il ressemble aux hommes qui parlent haut, ou qui chantent dans les ténèbres, pour se donner de l'assurance. S'il a tant d'horreur du trépas, que serait-ce donc, si la Providence ne l'y avait pas préparé, comme nous l'avons déjà dit, en lui enlevant une partie des agréments de la vie, en émoussant ses facultés morales?

DES SEXES.

Au premier âge de la vie, la nature ne met point entre les sexes ces différences tranchées, qui plus tard les font reconnaître. Peu importe, en effet, qu'à cette époque de l'existence, il y ait une ressemblance plus ou moins intime entre le frère et la sœur; ils ne sont point encore appelés à entrer dans la voie de leur destination individuelle. La nature ne veut qu'une seule chose, qu'ils se développent et grandissent.

Dans cet enfant frais et rose, aux longs cheveux bouclés, souvent l'œil le plus attentif ne peut, de prime abord, distinguer le sexe. L'accroissement de l'individu est tout alors pour la nature ; c'est dans le secret et silencieuse, qu'elle accomplit son œuvre et travaille à son but. Rien ne doit entraver la croissance de son cher élève ; aussi, pas de peines de cœur, pas d'inquiétudes d'esprit. La colère et la joie passent fugaces et rapides comme un vent qui ride l'onde et s'efface. Aimer ses parents et ses jeux, voilà l'univers de l'enfant ; jusqu'à ce qu'il soit en état d'user de ses forces physiques et intellectuelles, Dieu n'élargira pas son horizon. Cependant vous ne tardez pas à voir, dans ces enfants qui croissent sous vos yeux, des êtres divers et dont la destination différente commence à se trahir. Une complexion plus molle et plus tendre, des traits plus indécis, plus de souplesse et de délicatesse de formes, un teint plus transparent, des cheveux plus soyeux, distinguent la petite fille du petit garçon. Sa voix est douce et flûtée, sa démarche onduleuse; elle est craintive et timide, se réfugie à la moindre apparence de danger sous l'aile de sa mère. Son intelligence est plus perçante que celle de son petit compagnon. La nature chez celui-ci ne cultivera cette dernière qu'après la force ; aussi, voyez comme il a déjà une taille robuste et bien prise, des membres épais, une tête grosse et carrée, une carnation ferme, un son de voix mâle, de l'assurance dans le regard et de la hardiesse dans l'esprit. Il aime le bruit et le fracas, les exercices violents ; sauter, courir, grimper, lancer des pierres, simuler des batailles, battre la caisse, voilà ses jeux. Il quitte la société de sa mère pour celle de son père ; il aime les revues, les brillants uniformes, les chevaux, les armes ; il prélude ainsi à ce qu'il doit être un jour ; on dirait qu'il pressent sa destinée de travail et de protection. La petite fille a des habitudes plus douces et qui semblent aussi un pressentiment d'avenir. Elle reste auprès de sa mère, la solitude de la maison ne l'ennuie pas ; une aiguille et des chiffons l'occupent une journée ; elle parodie tous les soins du ménage,

habille ses poupées, les couche, les berce et les endort; sa poupée, c'est son enfant; elle lui prodigue mille soins, mille caresses; voyez là faire, c'est une mère véritable qui sait tout ce qui lui convient, qui sait tout ce qu'il lui faut. Admirable instinct! L'eau n'a pas appris à couler, le zéphir à chanter dans les feuilles, la femme à aimer les enfants; c'est sa destinée, sa fonction; petite fille, elle a sa poupée pour enfant; jeune fille, elle a des tentations de baisers pour toutes les joues de poupons roses; elle les prend sur ses bras, les amuse et les berce; mère, elle est sublime de souffrance et d'amour, il se passe en elle d'étranges mystères que nous ne comprenons pas; vieille grand'mère, elle promène son petit-fils; c'est la poupée de sa dernière enfance. Voilà donc la destinée de la femme qui se traduit tout entière dans les sentiments et les habitudes de ses premières années. Bientôt la nature va l'inscrire aussi dans son organisation. A l'homme elle donne la force et la puissance, la mission de protéger; à la femme elle donne la beauté qui captive, qui domine la force et la puissance. Ce que Dieu a fait pour les plantes, il le fait pour l'humanité; la jeune fille a son printemps, elle aussi, avec sa fraîcheur et ses douces harmonies. Elle est la tige sur laquelle doit fleurir l'humanité; le créateur la rend belle comme les fleurs, il la nuance comme les corolles de la rose et du lys; il lui donne la vivacité, l'éclat, la douce pâleur, le velouté des plus brillantes parures des champs, il épuise pour elle tous les trésors et toutes les habiletés de son pinceau. Voyez ce front pur et suave, transparent comme une onde, ces cils longs et soyeux qui voilent ou découvrent l'œil, et dans ce miroir de l'ame, quelle candeur, quelle timidité. Voyez cette bouche vermeille qui sourit ou qui chante, et qui s'entr'ouvre pour laisser voir comme des gouttes de rosée au sein d'une fleur.

Dans ce chef-d'œuvre de la nature, quelle suavité de lignes, quelle pureté de formes; pas une saillie brusque, partout la mollesse de la courbe, qui ondule avec grace, pour franchir

un creux, ou pour amollir la dureté d'un angle. Partout la force est sacrifiée à l'élégance, à la beauté ; les bras sont délicats, arrondis; la main faible, petite, effilée ; le corsage long et flexueux. Mais les hanches s'arrondissent et s'écartent; la partie inférieure du tronc acquiert tout à coup de grandes dimensions, devient proportionnellement beaucoup plus forte que la supérieure. C'est que la nature se ménage l'espace nécessaire pour la gestation ; c'est pour cette fonction importante que toutes ces dispositions sont prises. Voilà d'un côté préparée, la première demeure de l'enfant qui va naître.

De l'autre, deux sources de vie paraissent, qui lui fourniront un doux nectar à son entrée au monde. Voyez le sein s'arrondir sur la poitrine, à la hauteur des bras qui porteront le nouveau-né, auprès du cœur, où de douces pressions maternelles le réchaufferont amoureusement.

Ne croyez pas que le Créateur n'ait voulu donner à la femme qu'un organe utile; il a voulu qu'il lui servît de parure; en effet, suavité des contours, douceur et velouté de la peau, admirable blancheur, où tranche tout à coup une tendre teinte de rose ; tout est réuni pour charmer l'œil et le toucher. Dans la femme, ce qui tient aux fonctions génératrices, paraît être l'objet principal; le reste un simple accessoire. Sa destination est écrite dans chaque fibre de son organisation. Pour qu'elle ne soit pas tentée de l'oublier et d'usurper d'autres fonctions que les siennes, à part sa faiblesse et sa timidité naturelle, Dieu l'a condamnée à la vie sédentaire, en écartant beaucoup les deux cavités cotyloïdes, ce qui lui rend la marche difficile et pénible. Il lui a en outre donné un pied court et peu large, base de sustentation réellement insuffisante, qui ne lui permet pas ces courses fatigantes ou lointaines que l'homme peut faire sans difficulté. De leur côté, les organes de la génération ont pris tout à coup, à l'époque de la puberté, le développement nécessaire.

Le jeune homme aussi, lui, s'est formé. Une physionomie mâle et sérieuse a remplacé les roses de l'enfance, son corps

s'est élancé, ses formes se sont dessinées brusques et saillantes; sa beauté, à lui, c'est la force et la vigueur, rien d'efféminé ne lui sied; sa tête, faite pour le travail intellectuel, doit, dans ses lignes nobles et largement tracées, révéler une pensée vigoureuse; elle se relève avec fierté, parce qu'à elle appartient la royauté du monde; son œil vif regarde en face, car c'est lui dont les éclairs doivent être les précurseurs du courage à l'approche des dangers. Une poitrine large et évasée fournit une base puissante d'implantation a des bras robustes faits pour la défense, l'attaque ou le travail. Son pied n'hésite pas sur le sol; large et apte à la marche, il prend possession de la terre, s'y implante avec puissance. Le système pileux, noble attribut de la virilité, vient ombrager la face et donner aux autres parties du corps un caractère infaillible de vigueur et d'énergie. Les organes de la génération prennent un développement rapide.

Chez la femme, c'est la beauté, c'est l'élégance et la grace qui se sont manifestées; chez l'homme, c'est la force. Tout est sage dans les desseins de Dieu; tout est harmonieux dans ses œuvres.

De cette union de la force et de la beauté, naîtront de nobles générations d'hommes.

C'est ainsi que peu à peu, avec les années, chacun acquiert les caractères propres à son sexe; que le corps et l'ame se développent dans des directions et d'après des tendances diverses. A l'homme la vigueur et l'énergie; à la femme la faiblesse physique et la timidité de l'ame. Au premier, le travail, les dangers, les hasards de l'existence; à la seconde, la tranquillité de la vie intérieure, les soins du ménage, l'éducation des enfants. L'homme est le protecteur naturel de sa famille; la femme, tendre providence des siens, a pour eux les sollicitudes d'un bon ange; sa faiblesse et sa douceur, sont les charmes les plus puissants de l'empire qu'elle exerce. Elle ressemble à ces plantes gracieuses qui, par elles-mêmes ne pouvant résister au souffle des vents s'attachent instinctivement

à l'arbre voisin qui les soutient et les protège. Chacun des deux sexes a des goûts, des inclinations, des passions en rapport avec sa destination.

A l'homme la puissance de la volonté qui commande et fait obéir. A la femme celle des larmes qui obtiennent tout ce qu'elles demandent. L'homme sent bouillonner dans ses veines un sang généreux qui l'excite, ses passions sont énergiques et véhémentes; il connaît la force de son bras, l'agilité de son corps, il ne se détourne pas du danger, il marche au devant de lui, l'affronte et le provoque. La femme, délicate et faible, douée de passions douces, redoute tout ce qui lui paraît un obstacle, un danger. Le petit oiseau se réfugie sous l'aile de sa mère quand l'épervier paraît dans l'air; elle, à la moindre apparence de péril, se réfugie sous le bras protecteur de l'homme; le sentiment intérieur de sa force inspire à ce dernier l'audace, la confiance; le sentiment de son impuissance force la femme à recourir à la ruse et à l'adresse. Fait pour les rapports sociaux, pour travailler non seulement au bonheur des siens, mais encore pour payer au corps social tout entier sa dette de travail et d'assistance, l'homme a des sentiments et des passions qui cherchent à s'épandre. La femme, au contraire, faite pour agir dans un cercle plus restreint, ramène tout à elle et aux siens. De là vient qu'elle est moins capable de dévoûment, d'amitié pour autrui. Celle que la charité n'a pas élevée au dessus des tendances naturelles de son sexe, sacrifie tout à l'égoïsme, et à l'amour restreint de la famille. Aussi, chez les femmes, tout ce qui tient à l'amour proprement dit et aux liens de parenté, est plus vif que chez les hommes.

La jalousie, qu'un auteur de beaucoup d'esprit a nommée un amour empoisonné, atteint chez elles un degré de véhémence inouie. L'isolement dans lequel elles vivent, les rend très sujettes à l'ennui. Le libertinage qui provient de l'abus coupable des jouissances physiques, peut devenir en elles infiniment plus grand que chez l'homme; douées d'une volonté

inférieure à la sienne, d'une sensibilité plus vive, elle sont facilement entraînées, et l'expérience ne prouve que trop à quel degré d'abjection elles sont susceptibles de descendre. Le cœur de la femme peut atteindre aux sublimités de l'amour, et tomber dans les plus honteuses profondeurs de la débauche. La chute est en raison de la hauteur où l'on se trouve, et les femmes, si puissantes pour le bien du côté du cœur, le sont également pour le mal. A cause de leur exquise sensibilité, elles ont plus de délicatesse, de tact, de finesse que les hommes; faciles à blesser, sans cesse occupées à aimer ou à plaire, elles possèdent avec un art infini, ou plutôt avec une incroyable perfection d'instinct, toutes les nuances du sentiment. Un homme peut laisser échapper des choses blessantes sans y songer; il est rare que cela arrive aux femmes. Elles ont, dans leur langage sentimental, une justesse de portée qui les rend maîtresses absolues du but qu'elles visent; elles peuvent à leur gré l'effleurer, ou le frapper en plein centre. Plus malignes que les hommes, elles aiguisent admirablement la pointe du sarcasme et de l'ironie. Envieuses de tout ce qui flatte les sens ou le cœur, elles sont en général exemptes de l'ambition qui naît dans l'esprit, et vise aux grandes choses. Elles ont peu d'amies de leur âge, de leur rang, ou même qui leur soient égales en beauté, elles n'ont que des rivales. Le plus souvent, quand deux femmes paraissent se lier d'amitié, c'est sous toutes réserves de dissimulation réciproque et d'antagonisme de coquetterie. La coquetterie est un des ornements, et en même temps l'un des plus grands vices des femmes. Poison qu'elles jettent dans l'air, et que respirent ceux qui les approchent; poison qui produit au cerveau des vertiges, et obscurcit la raison; qui souffle dans le cœur les ferments du désir, de l'amour malheureux, il fait à lui seul plus de mal aux hommes, aux jeunes gens surtout, que toutes les impulsions de leur propre nature.

En amour, les hommes n'ont point la constance et le dévoûment absolu des femmes; ils sont moins fidèles à leurs

affections; les sens, chez eux, dominent souvent le cœur, et le besoin parle plus haut que le sentiment. Quand la femme devient mauvaise, elle se laisse de plus en plus dominer, entraîner; mais ce qui est la honte de l'homme pervers, c'est qu'il fait souvent le mal de propos déterminé, et moins avec le cœur qu'avec l'esprit.

Il est des passions que les femmes éprouvent beaucoup plus rarement que les hommes; ainsi toutes celles qui dérivent de l'intempérance. Elles ont des besoins physiques moins impératifs que ceux de l'homme. Moins actives que lui, moins faites pour le travail, elles ne sont pas autant obligées à réparer leurs forces; leur estomac est facile à satisfaire, leur digestion prompte, et leurs goûts moins portés à l'usage des viandes et des liqueurs fortes. Elles ne pèchent guères par gourmandise; elles ont inventé un petit défaut qui s'appelle friandise, et qui s'exerce presque innocemment sur les produits sucrés des pâtissiers et des confiseurs. Rarement elles sont adonnées à l'ivrognerie. Elles ont une horreur innée de tout ce qui occasionne au palais de trop vives sensations.

Les hommes, au contraire, se laissent souvent dominer par ces passions brutales qui en amènent tant d'autres à leur suite. Ils sont plus sujets aux emportements de la colère et à toutes les affections violentes. Les femmes commettent plus d'empoisonnements, et les hommes plus d'assassinats à force ouverte. Résumons-nous en disant que les passions du cœur sont plus développées chez les femmes, et que celles des sens et de l'imagination le sont davantage chez les hommes.

DES TEMPÉRAMENTS.

L'expression de tempérament vient des idées qu'avaient les anciens sur la constitution physique des êtres; suivant ces idées, chaque corps était composé d'un certain nombre d'éléments différents, mais combinés de manière à former un ensemble dans lequel les qualités opposées de ces éléments se compensaient, se tempéraient mutuellement, et constituaient

un équilibre plus ou moins parfait. La perfection absolue de cet équilibre donnait lieu au tempérament parfait. Les défauts d'équilibre, résultant de la prédominance de tel ou tel élément, et néanmoins compatibles avec la santé et l'exercice des diverses fonctions, constituaient les variétés des tempéraments. Les qualités essentielles des éléments reconnus par les anciens, étaient le froid et le chaud, le sec et l'humide; ces quatre éléments formaient en se réunissant, quatre combinaisons principales. Celle du chaud avec le sec; celle du chaud avec l'humide; celle du froid avec l'humide; celle du froid avec le sec. Ces combinaisons étaient représentées dans l'économie humaine par quatre humeurs; savoir : le sang, chaud et humide; la bile, chaude et sèche; la pituite, froide et humide; la mélancolie, froide et sèche. La prédominance d'une de ces quatre humeurs donnait des variétés de tempéraments plus ou moins éloignés du parfait, et aux excès desquels correspondaient certains désordres ou intempéries. Les quatre tempéraments principaux étaient, le sanguin, le bilieux, le phlegmatique ou pituiteux, le mélancolique. Cette théorie, fondée sur des idées physiologiques erronées, est complétement ridicule et absurde. Mais si l'on ne considère que les faits généraux qu'elle énonce, indépendamment de l'explication qu'elle en donne, on voit que les anciens avaient rencontré juste dans leur division des tempéraments. Depuis, la science a marché, la physiologie a rectifié ces théories enfantées par l'imagination, en mettant à leur place les résultats de l'observation judicieuse, mais les divisions des anciens sont restées; seulement on a dans ces derniers temps substitué au mot de tempérament, celui de constitution, qui nous paraît plus exact. On a aussi admis des variétes dont l'antiquité ne tenait pas assez compte. Il nous suffira pour le but que nous nous proposons, de jeter un coup d'œil rapide sur les constitutions sanguine, bilieuse, nerveuse, lymphatique et mélancolique.

Constitution sanguine. — L'individu doué de cette constitution est facile à reconnaître. Sa figure épanouie, où flen-

rissent les roses de la santé, n'est sillonnée d'aucune ride. Tous ses traits sont pleins et arrondis; son front, ombragé de cheveux blonds ou châtains, fins et soyeux, ne porte la trace d'aucune souffrance. Ses yeux, le plus souvent bleus et humides, semblent refléter un rayon de l'azur des cieux. Sa bouche vermeille est toujours disposée à sourire. Dans la jeunesse, ses joues sont veloutées d'un léger duvet, qui plus tard se transforme en une barbe ordinairement peu fournie. L'homme de cette constitution tend un peu à l'obésité : du reste, il est bien fait et se pose avantageusement. Son extérieur respire la confiance et un certain air de dignité débonnaire. Ses passions sont douces et expansives. Il est ami des plaisirs, de la bonne chère. L'agitation, le bruit, les dissipations de toutes sortes, le luxe et la magnificence, sont l'élément dans lequel il se trouve heureux. Inconstant et léger, il ne s'arrête à rien et ne sait jamais persévérer dans la même voie. Présomptueux et téméraire, il est prompt à entreprendre, et l'action chez lui précède la réflexion. Le présent seul l'occupe; quant à l'avenir, il n'y songe pas; on dirait que sa vie n'a ni passé ni lendemain. Les affaires les plus sérieuses ne sont pas capables de l'arrêter longtemps; tout lui apparaît sous le côté plaisant. Doué d'un esprit vif et spontané, mais superficiel, il parle de chaque chose avec une grande facilité; la douceur de son langage, le son de sa voix, l'air de bonté répandu sur son visage, charment les oreilles et attirent la confiance de ceux qui l'écoutent. Capable d'effleurer toutes les sciences, il n'en sait approfondir aucune. Généreux et bon, il fait le bien sans jamais craindre qu'on le prenne pour dupe. Une extrême confiance en lui-même fait qu'il ne prend jamais de précautions. Sa sensibilité excessive le porte à s'attendrir sur toutes les infortunes, mais sa légèreté les lui fait vite oublier. Les passions véhémentes ou terribles qui s'emparent de l'ame et la subjuguent, n'ont point d'accès chez lui. Il a plus de galanterie que d'amour, il est volage dans ses affections et victime de toutes les séductions qui se présentent.

Constitution bilieuse. — Le bilieux porte sur son visage l'empreinte des pensées d'une ame fortement trempée. Tous ses traits sont saillants et mobiles. Son front, couronné d'une chevelure rude et épaisse, ordinairement noire ou brune, est sillonnée de rides transversales qui annoncent l'habitude de réfléchir. Ses sourcils épais, fortement arqués et proéminents, font vivement ressortir un œil perçant comme celui de l'aigle, dominateur comme lui. Sa bouche serrée ne connaît guère d'autre sourire que celui de l'ironie amère ou de la dédaigneuse supériorité. L'habitude du corps est plus sèche que chez le sanguin. La taille est ordinairement moins élevée. Le bilieux, violent, emporté, ne connaît point d'obstacles. Sa volonté ferme et persévérante heurte de front les difficultés; fait pour commander, il impose aux autres hommes, les domine par une sorte de fascination magnétique. Orgueilleux et fier, ami du faste et de l'apparat, il s'attache au char de la fortune et poursuit les grandeurs. La sobriété est une de ses vertus. Persévérant dans ses projets, il a l'habileté nécessaire pour les faire réussir. Apte à l'étude, il dédaigne les fleurs du style et du langage, il aborde les choses sérieuses, approfondit les sciences les plus abstraites. Son discours n'a rien d'apprêté, mais il est fortement senti. Il subjugue les masses par la vivacité de ses pensées, et leur communique l'ardeur dont son ame est pleine. C'est l'orateur populaire; c'est lui qui d'un mot entraîne le peuple à la révolte et les armées à la victoire. Il sait, au besoin, se prêter à la ruse et à l'adresse; la fourberie même ne lui est pas étrangère, car la fin lui importe en général beaucoup plus que les moyens. Dans les dangers, il grandit et se multiplie; il affronte le trépas; il enchaîne la fortune, par sa valeur impétueuse, quand il faut agir; par son habileté, quand il faut combiner un plan ou déjouer celui de ses adversaires. Conquérant, hérésiarque, chef de parti, savant remarquable, ou brigand terrible, le bilieux se pose partout au premier rang des vertus ou des crimes de l'humanité. C'est dans ce moule puissant que la nature a formé

tous les dominateurs du monde, toutes ces ames de fer et de feu qui le modifient par les armes ou par la pensée. C'est à cette constitution que sont destinés les honneurs du Panthéon et les flétrissures du bagne. Quand l'homme de ce tempérament ne peut pas s'élever aux premiers rôles de la société, il est dans la vie commune l'ame des entreprises et du commerce. Il réussit dans ses spéculations, là où d'autres n'ont qu'à glaner ou s'endorment dans leur paresse et leur incapacité. Si le bilieux éprouve l'amour, cette passion acquiert chez lui la plus grande énergie. Elle se complique des cruelles angoisses de la jalousie, et quelquefois produit de tragiques résultats.

Constitution nerveuse. — Cette constitution est la plus malheureuse qu'on puisse avoir. Elle consiste dans une excessive prédominance du système nerveux sur les autres appareils. Les individus nerveux ont le corps grêle et élancé, les membres minces. Leur sensibilité s'exalte au moindre contact. Une extrême vivacité de gestes, de langage; une grande promptitude à changer de position, de desseins, les caractérisent. Ils ne sont point organisés pour le travail, qui demande un emploi régulier et continu des forces. Ils se précipitent de prime abord, et aussitôt tombent épuisés. La plus légère fatigue accélère chez eux la circulation et gonfle le cœur. Ils n'ont aucun courage pour supporter la douleur, parce que peut-être ils la ressentent bien plus vivement que d'autres. Leur esprit est doué d'une grande lucidité et d'une haute aptitude aux sciences et aux arts. Ils ont une imagination vive, un cœur excellent, plein de délicatesse et de bonté. Pour eux, les affections sont la vie tout entière. L'amour est l'élément de leurs félicités, mais aussi de leurs peines les plus cuisantes. S'ils aiment avec délire, ils sont jaloux avec frénésie, et quelquefois ils haïssent avec fureur. Soupçonneux et défiants, ils pensent toujours qu'on les trompe : leur faiblesse en est la cause. Les souffrances continuelles qu'ils éprouvent les rendent quinteux et difficiles, changeants et fantasques; car ils cherchent sans cesse une position meilleure que celle qu'ils ont. Avec une

semblable constitution, il est impossible qu'ils soient heureux, rare qu'ils fassent le bonheur des autres, qui sont obligés de supporter toutes les bizarreries, toutes les inégalités de leur caractère. Continuellement avides d'émotions, ils en cherchent partout, même aux dépens de leur félicité. Il leur est impossible de rester heureux longtemps de quelque chose, l'uniformité les tue. Mieux valent pour eux de cruelles émotions qui les bouleversent, qu'un bonheur tranquille qui les berce et les endorme. La plus légère cause, du reste, les modifie. Les changements atmosphériques, le travail de la digestion, la perte du sommeil, un rêve, une pensée futile, une crainte chimérique, un présage, les jettent dans la joie ou dans les larmes. Rien n'égale le charme de leur société, de leur affection, quand ils sont dans leurs bons jours ; mais rien n'est plus terrible à supporter que leurs boutades imprévues de colère, de caprice ou de froideur. Pour bien vivre avec eux, il faudrait les plaindre, plutôt que les blâmer, si toutefois ils pouvaient vivre sans contradiction.

Constitution lymphatique. — Les individus doués de cette constitution sont remarquables à leur coloration blafarde, à leur chair molle et flasque. Leur visage ne reflète presque jamais la pensée. Il y a quelque chose de stupidement immobile dans leurs traits pesants, dans leurs joues larges, dans leurs grosses lèvres et leur mâchoire épaisse. Le lymphatique est indolent et mou, il ne s'émeut de rien, il se résigne, quelle que soit sa position. C'est une ame servile qui n'a pas de ressort et se courbe honteusement sous l'adversité et les humiliations. Tout changement lui répugne; généralement il ne s'applique et n'a d'aptitude à rien. Peu fait pour les occupations sérieuses, pour les passions vives, il se livre aux soins du ménage, il est économe et parcimonieux. Il n'élève jamais son esprit jusqu'aux grandes choses; les plus petites sont pour lui d'une haute importance. Il est généralement débonnaire et patient, s'écarte rarement des routes battues, et n'a pour règle que ce gros bon sens, qui se traîne péniblement à travers les préju-

gés de toutes sortes. Jamais vous ne verrez le lymphatique s'exposer au danger ni se hasarder en rien. Avant tout, il est ami de ses aises, de sa sûreté, de son repos. Ses goûts sont simples et tranquilles. Il déplore les erreurs d'autrui, les écarts des passions, et se moque des souffrances de l'amour. Il ne comprend pas qu'on soit assez ennemi de soi-même pour se laisser aller à ces tourments de l'esprit et du cœur qui rendent si malheureux. Quoique sans imagination, sans esprit, il ne manque parfois pas de jugement. Cependant il est crédule, souvent superstitieux. Il n'a qu'une façon d'aimer qui n'admet presque jamais de nuances. L'affection qu'il a pour sa femme ressemble à celle qu'il a pour ses amis et ses parents.

Constitution mélancolique. — Le mélancolique, doué d'une constitution mixte, est reconnaissable à son air triste et malheureux. Toujours quelque pensée amère assombrit son visage, bizarrement encadré dans des cheveux en désordre. Sa contenance embarrassée, timide, annonce la défiance qu'il a de lui-même. Il n'ose pas se produire, croyant qu'on n'a pour lui aucune bienveillance. Sans cesse absorbé dans ses contemplations, il se retire du monde et cherche la solitude. Les plaisirs n'ont rien qui le flatte et l'attire, et son ame s'abandonne aux sombres rêveries, aux émotions pénibles avec une sorte de charme et de satisfaction douloureuse. Le mélancolique est prudent et sage, discret et religieux. Ses habitudes sont graves et sévères; il ne s'occupe que de choses sérieuses. En littérature, il aime le sublime, les poésies tristes, les descriptions qui provoquent les larmes. Au théâtre, il va voir la tragédie et le drame. Son langage, dépourvu de grace et de fraîcheur, est profond et pittoresque. Peu fait pour les usages du monde, il ne s'astreint guère aux règles de la politesse et des convenances. Il préfère une franchise libre dans ses allures, qui parfois ne ménage pas assez les susceptibilités d'autrui. Souvent le mélancolique tombe dans la misanthropie.

DE L'ALIMENTATION.

On ne peut nier que l'homme ne reçoive en naissant certaines dispositions intérieures, qui développent son organisation d'une façon déterminée. Ces dispositions lui donnent un type de physionomie qui le caractérise. Elles le font ressembler plus ou moins à son père, à sa mère. Elles le font nain ou géant, robuste ou débile, lymphatique ou bilieux. Mais pour que ces levains héréditaires qui sont dans le sang, se développent et agissent, il faut le concours d'une multitude de causes secondaires, sans lesquelles ils restent impuissants ou stériles, dépassent ou n'atteignent pas leur but. Ces causes sont physiques et morales. Parmi les premières, l'alimentation est certainement la plus puissante. Voyez ces enfants étiolés, couverts de scrofules, qui pullulent dans les bas quartiers de nos villes; jamais ils n'ont eu, pour réparer leurs forces, pour développer leur corps, une nourriture suffisante et convenable. Ils préparent à la société des générations chétives et maladives, sans ressort physique et moral. Jamais ils n'éprouveront les passions généreuses qui poussent aux grandes choses, et qui naîtraient en eux sous l'influence d'une bonne alimentation. C'est dans l'enfance surtout que l'homme doit être bien nourri, car il a non seulement à réparer les pertes journalières de l'économie, mais encore à fournir à l'accroissement du corps. Les aliments ont sur nos passions une influence immense. Celui qui fait usage de viandes, de vins généreux, a des passions beaucoup plus vives que celui qui se nourrit de légumes ou de fruits. Rien ne développe les instincts animaux et grossiers, comme l'usage de la chair et du sang. Sous les excitations de cette alimentation fortement réparatrice, le corps sent décupler ses forces, et bientôt la matière domine l'intelligence. Nous n'étions pas faits pour vivre ainsi; il faut l'habitude contractée dès l'enfance pour que nous puissions déchirer ces chairs d'animaux qui naguère étaient palpitantes; pour

que nous fassions de notre estomac le tombeau d'êtres vivants. Chez quiconque réfléchit, il y a quelque chose d'affreux dans cet usage, et quels que soient les raffinements et les déguisements dont l'art culinaire se serve pour voiler cette horreur, elle perce toujours un peu. Tous les sages, tous les philosophes ont fait des efforts pour amener les hommes à revenir, autant que possible, à se nourrir des herbes et des fruits de la terre. Si nous ouvrons la Genèse, nous y voyons que ce n'est qu'après la chute que Dieu nous permit de manger de la chair des animaux.

Jetez les yeux sur ces mangeurs gloutons qui n'ont d'autre bonheur que de se gorger de viandes et de liqueurs; vous trouvez en eux les plus matériels et les plus grossiers des hommes. Ils obéissent à tous les penchants de la brute; chez eux, l'intempérance produit tous les vices. Ils sont impudiques et coleres, paresseux et ignares. L'intelligence, étouffée sous la masse de leur corps, ne peut se livrer à l'étude, à la réflexion. L'imagination n'a plus de ressort, et le plus vil égoïsme remplace les douces qualités du cœur. Tous les hommes qui s'occupent des choses intellectuelles ont été à même de remarquer que le travail leur était beaucoup plus facile quand l'estomac n'était point chargé d'aliments, et quand une nourriture frugale n'alourdissait pas le sang et le cerveau. Rien n'est favorable au développement et au libre exercice de l'esprit, à l'empire de l'ame sur le corps, comme l'habitude de la sobriété. Celui qui veut maintenir son corps dans une juste dépendance, ne doit point allumer ses instincts brutaux par une nourriture trop abondante ou trop succulente. Les législateurs, les chefs de religion ont été convaincus de ces grandes vérités. Les déclamations de quelques Voltairiens, sur le jeûne que prescrit le catholicisme, ne sauraient effacer ces règles suprêmes de physiologie et d'hygiène, qui ont reçu la sanction de l'expérience, et qui ont été respectées par tous les peuples civilisés.

Les Gymnosophistes de l'Inde donnèrent autrefois, comme aujourd'hui les Brachmanes, l'exemple d'une vie frugale et de

jeûnes austères. Les Fakirs, les Bonzes, les Talapoins, au Pégu, à Siam, dans l'Annam, suivent encore les mêmes usages. Les anciens Perses étaient extrêmement sobres. Xénophon raconte que Cyrus établit chez ces peuples la coutume de ne faire qu'un repas par jour. Les Phéniciens, les Égyptiens, les Hébreux avaient beaucoup de jeûnes dans leurs rites. Pour être initié aux mystères d'Isis, il fallait jeûner pendant dix jours. Les Grecs avaient aussi des jeûnes sévères, qui furent étendus jusqu'aux Ilotes et aux bestiaux. Numa, chez les Romains, prescrivit des jeûnes, et les oracles en ordonnaient dans les calamités publiques. On sait quelle était, à l'égard de l'abstinence, la sévérité des Pythagoriciens. Mahomet, en établissant sa religion, rangea, au nombre de ses pratiques les plus importantes, l'observance du jeûne.

Si cet usage a existé chez tous les peuples, il ne faut donc pas voir là, comme le prétendent certains écrivains, la politique des prêtres exploitant les peuples par le fanatisme, mais bien l'expression d'un besoin de notre nature. Du reste, aux yeux de la science, l'abstinence est depuis longtemps lavée de ces accusations. La plupart de nos maladies ne viennent que de pléthore, nos vices sont presque tous dus à notre intempérance, et la diète est le meilleur remède que nous ayons contre les uns et les autres.

Rien n'est comparable à la douceur des mœurs des cénobites et des hommes qui vivent soumis aux règles de la sobriété.

Les femmes doivent leur sensibilité, leur douceur, en grande partie à leur vie tempérante et exempte d'excès.

L'existence est plus longue chez ceux qui s'imposent des privations, que chez ceux qui s'abandonnent à leurs appétits. En additionnant les vies de 150 anachorètes, on a trouvé 11,589 ans, c'est-à-dire, terme moyen pour chacun, 77 ans 5 mois. Celles de 150 académiciens, pris dans les sciences et les lettres, ont donné un total de 10,511 ans; vie moyenne pour chacun, 70 ans. (*Journ. de Médec.*, t. 73, p. 540.)

DES MALADIES.

Quand l'homme est sain de corps et d'esprit, ses fonctions s'accomplissent d'une manière normale: mais si le plus petit dérangement a lieu, soudain il retentit dans l'organisme tout entier et le modifie. L'état maladif développe les passions d'une manière toute spéciale. La sensibilité subit de nombreuses altérations, de nombreux déplacements. L'ame reçoit les impressions tout autrement qu'elle ne les recevait. Les affections inflammatoires, celles du cerveau surtout, produisent à leur début une surexcitation morale extrême; il semble que l'intelligence soit tout-à-coup douée d'une énergie, d'une puissance qu'elle n'avait pas auparavant. Quelquefois cette excitation est portée jusqu'au délire.

A cette période des affections inflammatoires, succède une prostration morale et physique très grande. Les organes affaissés n'ont plus de ressort, et l'ame est de son côté dépourvue de toute énergie. C'est alors que les malades éprouvent ce profond anéantissement, ce désespoir cruel, plus tristes que la mort. De sombres terreurs, d'affreux pressentiments, s'emparent de leur pensée. Assiégés par la peur, ils deviennent défiants ou crédules à l'excès. Tantôt obsédés par l'idée qu'ils ont que ceux qui les entourent désirent leur mort et cherchent à la hâter, ils sont en proie aux craintes les plus cruelles. D'autres fois, au contraire, ils s'abandonnent entièrement aux soins de ceux qui les approchent, n'ont plus de volonté, sont capables d'écouter les plus perfides conseils, et de prendre les engagements les plus contraires à leurs intérêts. Aussi la loi a-t-elle agi sagement, en défendant aux médecins d'accepter aucun legs de ceux à qui ils donnent des soins. Il devrait en être de même des notaires à l'égard de leurs clients, et de tous ceux qui sont appelés près des malades par des fonctions de nature à attirer leur confiance.

Mais souvent l'heure de la mort est aussi celle des répara

tions, et celui qui quitte la terre, doit pouvoir, à la voix du prêtre, faire des restitutions qu'il est nécessaire pour l'honneur des familles de ne pas rendre publiques. Il doit pouvoir effacer, par de bonnes œuvres, les désordres, quelquefois les crimes de sa vie. La position du prêtre, intermédiaire entre la conscience du mourant et la justice de Dieu, est extrêmement délicate. S'il pouvait céder à des motifs intéressés, il commettrait une grande infamie, car la confiance sans bornes qu'on lui accorde lui impose des devoirs fort rigoureux.

Il est des maladies qui produisent bien plus que d'autres la prostration morale dont nous parlions tout-à-l'heure. Toutes celles qui sont chroniques, qui ont occasionné de longues souffrances, les affections abdominales, septiques surtout, sont de ce nombre. Lorsque quelque viscère important est profondément attaqué, et porte en lui le germe d'une mort prochaine, les malades ont comme un vague pressentiment du moment suprême; un voile de tristesse enveloppe leurs pensées, ils se retirent peu à peu des joies et des jouissances de ce monde, et l'ame recueillie semble attendre avec anxiété, avec respect, le dénoûment des grandes choses qui vont s'accomplir.

A chaque pas, nous sommes forcés d'admirer la sagesse et la bonté de Dieu. L'homme ne manque jamais d'avertissements; presque jamais le Très Haut ne le frappe sans lui inspirer ces salutaires pensées qui inclinent doucement son ame vers l'éternité, qui l'engagent à songer au passé, à régler le présent et à mériter le bonheur du ciel par le repentir. Ne fermons point notre oreille à ces voix intérieures qui nous parlent ainsi; écoutons ces révélations intimes qui nous viennent peut-être d'un bon ange que Dieu nous envoie, peut-être même de quelque personne bien chère qui nous a précédé, d'un père, d'une mère ou d'une sœur, dont l'amour se manifeste à notre égard par ce mystérieux langage.

La sensibilité morale se développe bien souvent d'une manière étonnante dans certaines affections. Les paralytiques

versent des larmes à chaque instant. Presque toujours cette excessive sensibilité dénote un désordre grave dans le cerveau ou dans la moelle épinière. Quelquefois de longues souffrances, surtout celles qui n'annoncent pas une mort imminente, aigrissent le caractère, le rendent violent et emporté. Tout le monde connaît l'extrême irritabilité des goutteux, des personnes tourmentées par des névroses, par des affections lentes des voies urinaires, ou rongées par des cancers.

Chez les femmes, l'hystérie, la chlorose, excitent vivement les passions utérines ; on sait quelles pensées lubriques, quelles tentations cuisantes éprouvent les personnes en proie à ces maladies. Tantôt elles sont bercées dans une douce langueur, dans de mélancoliques émotions d'amour, tantôt elles sont en proie à toutes les fureurs de la nymphomanie.

La grossesse occasionne des phénomènes moraux non moins remarquables. Rien n'est bizarre comme le caractère des femmes enceintes. Elles ne sont plus ce qu'elles étaient naguère : la hardiesse, l'irascibilité, ont remplacé la timidité, la douceur. Les désirs les plus dépravés s'emparent quelquefois de leur ame. Les plus étranges aberrations de sensibilité ont lieu dans les organes des sens.

Mais il est une maladie cruelle au-delà de toutes les autres, qui mérite de fixer notre attention : c'est la phthisie pulmonaire. Ver rongeur et caché, elle pique au cœur les plus belles fleurs de l'humanité, elle fait avorter en boutons les plus nobles fruits de l'intelligence. Presque jamais elle ne s'attaque qu'à ces existences d'élite qui dominent les autres par le cœur et par la pensée.

Rien n'est triste et sublime à la fois comme ce spectacle d'une vie riante et pleine d'espoir, qui porte dans son sein un germe de mort infaillible. Quand l'arbuste va périr, il se couvre de fleurs, on dirait qu'il se hâte d'étaler aux regards les trésors qu'il avait en lui. Il en est de même de ces jeunes malades que nous voyons souffrir et mourir au milieu de nous. Dès qu'ils sentent l'atteinte du mal qui va les dévorer, il se fait

en eux une étonnante révolution. Toutes leurs facultés se développent, l'imagination charge son pinceau des plus belles couleurs de l'espérance. L'avenir apparaît avec des charmes ineffables, et la vie, aux portes du tombeau, jette un éclat céleste. Ainsi la flamme est plus brillante et plus pure quand elle consume ces corps légers qui ne l'alimentent qu'un instant.

On ne peut retenir ses larmes quand on entend ces pauvres jeunes gens, victimes vouées au trépas, parler de leurs projets, de leur bonheur futur, des joies qu'ils se promettent, des succès qu'ils attendent. Ils ont dans leur langage, dans leurs gestes, une énergie maladive qui fait frémir. Ils sont doués d'une pénétration d'esprit, d'une puissance de génie vraiment extraordinaires. Leurs passions s'allument plus vives, plus impétueuses. Cependant une sombre tristesse imprime à tout leur être un douloureux caractère. On dirait que leur ame, pressentant la mort, donne le baiser de l'adieu à tout ce qui les environne.

C'est un mauvais présage qu'une intelligence formée avant l'âge, et les mères ne voient pas, sans trembler, leurs enfants montrer dans des corps débiles des passions ardentes et précoces. Le fruit qui va tomber revêt les plus vives couleurs, le jeune malade, lui aussi, s'embellit souvent à son heure dernière, et son visage, animé d'un coloris plus brillant, reflète d'angéliques émotions.

Cette maladie inspire les pensées mélancoliques, porte l'ame aux affections rêveuses, développe toutes les facultés aimantes d'une façon remarquable. Souvent la religion vient adoucir ces moments suprêmes; elle jette ses consolations sur le froid sentier qui mène à la tombe; elle cache l'horreur de ce douloureux passage, et prend l'ame du mourant dans ses mains pour la remettre à Dieu confiante, et sanctifiée.

Les désordres de l'économie, qui ne sont pas même considérés comme des maladies dans le sens rigoureux de ce mot, modifient souvent les passions. De tout temps, la voix popu-

laire a attribué aux infirmes, aux boiteux, un esprit plus vif, plus pénétrant qu'aux autres. C'est un fait vrai, et qu'on peut expliquer facilement. Ces pauvres êtres disgraciés sentent le besoin de réparer du côté de l'intelligence l'injustice dont la nature les a rendus victimes.

Moins aptes aux amusements, aux travaux de tout genre auxquels se livrent les autres, ils ont dû rentrer de bonne heure en eux-mêmes. De sérieuses réflexions, un exercice continuel de la pensée, ont fortifié leur intelligence. Exposés surtout dans l'enfance, aux plaisanteries, aux moqueries de leurs camarades, ils ont dû s'exercer à la repartie. Aussi tous les infirmes ont-ils l'esprit sarcastique, prompt à la réplique, pointilleux et fin. Leur faiblesse les a forcés de recourir à la ruse; quelquefois les injustices dont ils ont été victimes les ont rendus méchants par réaction.

Les aveugles, continuellement renfermés en eux-mêmes, privés du spectacle de la nature, de la source la plus féconde de nos pensées et de nos jouissances, sont en général mélancoliques et rêveurs.

Rarement le sourire soulève le voile de glace qui pèse sur leur visage. Leurs traits immobiles annoncent l'état de leur ame, qui ne peut s'occuper que de choses sérieuses et profondes. En général, ils sont bons et aimants, obligés de plier leur caractère à celui des autres, car ils ont sans cesse besoin qu'on les aide. Ils sont peureux, faciles à émouvoir, compatissants et amis de la solitude. Leur infirmité les éloigne de presque toutes nos sciences et de presque tous nos arts, mais ils ont des dispositions spéciales aux mathématiques et à la philosophie.

Les sourds-muets, privés d'un sens beaucoup moins important que les aveugles, peuvent contempler les merveilles de la création, ils peuvent sans cesse admirer les miracles de la puissance de Dieu, et recevoir toutes les impressions que ce spectacle fait naître. S'ils n'ont pas la parole pour exprimer ce qu'ils sentent, ils ont le geste, cette autre expression de la

pensée, sinon aussi complète, du moins aussi énergique, aussi pittoresque.

La curiosité, chez eux, est poussée à l'excès, et leurs passions se ressentent de ce besoin d'éprouver et de connaître. Ils sont en général envieux, rusés, portés aux plaisirs de l'amour. Ceux qui n'ont pas reçu les bienfaits de l'éducation sont méchants et enclins à la cruauté.

POSITION SOCIALE.

Les hommes, comme les plantes, subissent l'influence des milieux où ils vivent. Leurs passions se ressentent des personnes qu'ils fréquentent, de la fortune qu'ils ont, du genre de vie qu'ils mènent, de l'éducation qu'ils reçoivent. Chaque classe de la société a des goûts, des habitudes, des passions différentes, qui lui impriment un caractère tout à fait spécial. Dans l'échelle des conditions humaines, à mesure que les individus s'élèvent ou s'abaissent, leurs passions se modifient.

Cependant les distinctions sociales que la capricieuse fortune met entre les hommes, ne changent point le fond de leur nature. Dieu nous a tous pétris du même limon, le même sang coule dans nos veines, et quelles que soient à cet égard les illusions de notre orgueil, ce sont des vérités que nous sommes forcés de reconnaître.

Fortune. — Qu'un malheureux, naguère humble et timide, souple et rampant, monte, par un de ces coups inespérés du sort, au faîte de la puissance et des richesses, il aura bientôt oublié son origine, ne tardera pas à se croire infiniment supérieur à ce bas peuple du milieu duquel il est sorti. Il ne reconnaîtra plus ses parents ni ses amis, et prendra des airs de hauteur et de protection avec ses égaux d'hier. Inabordable et dur, il ne permettra pas qu'on laisse approcher de sa personne ces hommes de rien, dont le contact l'humilierait. Toutes les nuances du mépris, tous les tons de l'orgueil lui seront familiers; il sera mille fois plus arrogant que ceux dont naguère il

trouvait la hauteur insupportable. Rien n'égale l'insolence des parvenus, si ce n'est le ridicule qu'ils parviennent à se donner.

Tous les hommes sortis des rangs populaires et qui veulent oublier leur origine, ressemblent à ces comédiens de bas étage qui abordent les grands rôles et n'arrivent qu'à une risible parodie. Il est des circonstances, et les parvenus devraient ne pas l'oublier, dans lesquelles il faut se faire pardonner sa fortune par la modestie, par la bonté et par le bon usage qu'on en sait faire pour le soulagement de la misère.

Malheureusement il est rare que les hommes d'argent aient des entrailles pour l'infortune, ils sont d'autant plus durs, qu'ils ont été plus malheureux eux-mêmes. Jamais la pitié n'ouvre leur cœur, jamais elle ne fait tomber dans le sein de l'indigence la dîme de cette richesse qu'ils consacrent à leurs satisfactions égoïstes. Mais on est sûr de les rencontrer partout où la vanité s'étale, où l'orgueil humain s'exalte dans ses œuvres : ils sont de toutes les associations philantropiques au sein desquelles ils parlent avec emphase de l'émancipation du peuple, du bien être à procurer à tous ; mais ils défendent leur porte à l'indigent qui leur demande un morceau de pain. Ils s'indignent, à 1,800 lieues des colonies, de l'esclavage qui pèse sur les noirs ; et dans leurs maisons, ils font par leur hauteur, leur arrogance et leur dureté, souffrir aux blancs qui les servent un sort tout aussi malheureux.

Presque toujours ces parvenus sont ennemis du pouvoir établi quel qu'il soit ; ils aiment à se donner des airs d'indépendance. A coup sûr, ils sont trop hommes de sens pour partager l'esprit religieux des masses ; ils sont purs Voltairiens. C'est dans cette classe qu'on jure par Dupuis, le dictionnaire philosophique et le curé Meslier.

PAUVRETÉ. — Le pauvre, assujetti, humilié, témoigne peu d'ambition, ses désirs sont modérés. Il est grave et silencieux, rêveur et mélancolique ; il ne se met point en évidence comme le riche ; au contraire, il se dissimule et cherche à passer sans

être vu. Devant les grands, il est mal à l'aise, et son embarras se manifeste dans son langage et dans son maintien. En général, il parle mal parce qu'il manque d'assurance : il sait que dès qu'il ouvre la bouche, on le regarde au lieu de l'écouter, et qu'on se demande : « Quel est cet homme? » tandis que le riche n'a qu'à parler pour qu'on fasse silence et qu'on l'applaudisse.

Le pauvre est honnête, doux et respectueux, toujours serviable, disposé à trouver bien ce qu'on fait, ce qu'on dit ; il approuve toujours, ne se croyant pas le droit de blâmer; il est patient dans le malheur, résigné dans la souffrance, il a l'habitude d'être malheureux et de souffrir. Quand on l'invite, il refuse, il a peur de gêner, de n'être pas à sa place. Partout il prend le dernier rang. Sa reconnaissance est vive quand on a des bontés pour lui, car il sait que bien rarement on lui témoigne de l'affection. Il a peu d'amis qui, pour la plupart, l'abandonnent au moindre embarras ; s'il fait un faux pas, loin de lui tendre la main pour le soutenir, on le pousse pour aider sa chute ; tandis que le riche trouve toujours, pour lui rendre service, un extrême empressement.

Ah ! que le pauvre qui reste vertueux doit avoir de mérites aux yeux de Dieu ! Qu'il lui faut quelquefois de courage pour lutter contre le sort, et ne pas désespérer de l'avenir ! Il a devant lui le spectacle du bonheur des autres, de leurs succès, et rien ne lui réussit. Il faut qu'il passe sur la terre en restreignant tous ses désirs, qu'il y tienne le moins de place possible, qu'il se donne bien de garde d'y coudoyer les puissants et les riches; il faut qu'il courbe son front devant les humiliations qui se présentent, et qu'il dévore en secret toutes ses larmes, car personne ne veut partager sa douleur.

La pauvreté tue bien des intelligences. Quoiqu'on dise, le génie ne déploie librement ses ailes que dans l'air de la liberté et de la fortune. L'homme de talent qui n'a pas d'existence assurée, se préoccupe des éventualités du lendemain; la misère veille à sa porte, et ne laisse point entrer chez lui les

muses et les génies inspirateurs. Ses pensées, ses écrits portent l'empreinte de son sort malheureux, et rendent comme une sombre plainte d'infortune. On entend, en lisant ce qu'il a fait, comme un écho des douleurs et des souffrances de son ame.

Noblesse. — Tout a ici-bas son mauvais côté, la noblesse a le sien. Elle est héréditaire, nous pensons qu'il fallait qu'elle le fût, et nous commençons par le dire. Il était important, il était politique de créer dans les états un ordre qui attachât aux institutions, au pays, un grand nombre de familles entièrement dévouées et prêtes à verser leur sang pour eux. Sous ce rapport, la noblesse de France a largement payé sa dette à la patrie. Il est des noms chez elle, plus glorieux que ceux de bien des princes, qui ont fourni, pendant des siècles, des générations non interrompues de héros.

Mais, à côté de ces avantages, l'hérédité de la noblese a de graves inconvénients; elle confère souvent, à l'indigne fils d'un père illustre, un titre qu'il est incapable de porter. Elle devient, pour un grand nombre, une sorte de privilége à la paresse, à l'orgueil, aux vices de toute espèce. C'est une grande faiblesse, et une bien pitoyable vanité, que de se pavaner sous des titres, quand on n'a pour les faire valoir aucun mérite personnel, comme si les hauts faits des ancêtres n'étaient pas une honte pour des enfants dégénérés; comme si l'éclat de leur nom ne se ternissait pas sur une tête incapable de le soutenir. Que sert au sourd-muet d'être né d'un père entendant clair et parlant bien?

Ceux qui pensent qu'il suffit, pour être noble, d'avoir des parchemins et de compter un certain nombre d'aïeux; qui n'ont rien autre chose à montrer que cette noblesse de chair et de sang, sont les plus vains et les plus ridicules des hommes. Ils parlent sans cesse de leurs terres, de leurs titres, de leurs ancêtres. Avec tout cela, ils ne sont bien souvent que des ignorants, des hommes vicieux, plus vilains du côté du cœur qui fait la vraie noblesse, que le simple paysan qu'ils dédai.

gnent. Si l'on voulait, du reste, discuter les titres de cette fourmilière de hobereaux dont la province est pleine, on les trouverait souvent fort contestables ou fort peu illustres.

Les nobles des vieilles familles poussent très loin l'orgueil de race, ils sont quelquefois peu soucieux de s'instruire, et cela tient à la certitude qu'ils ont de ne manquer de rien ; mais ils sont généralement bons et charitables. Ils ont gardé un certain vernis de bonnes manières, qui les distingue partout des parvenus. Dans ces honorables familles, les vertus se conservent traditionnellement, et la naissance est regardée comme une obligation aussi bien que comme un titre.

Noblesse oblige, a-t-on dit toujours en France ; personne ne devrait oublier cet axiome, chacun devrait vouloir soutenir l'honneur de son nom, et ne pas décheoir de la vertu de ses ancêtres. C'est ainsi qu'un noble sang, transmis du père aux enfants, deviendrait une semence de vertus et de belles actions. Le jeune homme trouverait honteux de se parer d'un titre sans l'avoir personnellement mérité. La noblesse serait transmise comme une obligation, acceptée comme un devoir ; quoi qu'héréditaire, elle deviendrait ainsi personnelle, et l'homme noble de sang l'étant aussi de cœur et d'intelligence, pourrait parer son front d'un éclat réel, au lieu de n'étaler aux regards qu'une sotte vanité ; vanité qu'on pourrait, du reste, bien humilier chez quelques-uns, car en feuilletant l'histoire, on découvrirait peut-être, sur leur noble blason, la trace de quelque bassesse, de quelque crime, achetés à leur père pour un titre : peut-être y trouverait-on la trace de quelque honte maternelle. La vraie noblesse, comme la vertu, existe dans le cœur et dans le présent ; elle n'est plus rien quand elle n'est que dans le souvenir et dans le passé.

Puissance. — De nos jours, la richesse, la noblesse, ne donnent pas la puissance. Nos institutions sont telles que tous les citoyens peuvent, avec de l'instruction, devenir puissants. Nous ne nous laissons plus guère éblouir par l'éclat d'un titre, et l'héritier d'un grand nom passe inaperçu dans la foule. Mais

l'homme, revêtu d'un pouvoir quelconque, administrateur, militaire, est à nos yeux un personnage de haute importance. Tout, jusqu'à l'admiration que nous avons pour les hommes, se ressent de nos mœurs positives et de nos habitudes d'intérêt.

Ceux qui ont en main la puissance, ont en général un orgueil très développé. Ils sentent qu'on a besoin d'eux, et rapportent volontiers à leur personne la déférence et les égards que l'on n'a que pour leur position. Il est d'une ame petite de faire ainsi une spéculation d'amour-propre et de vanité sur le besoin qu'ont les autres de soi. Un homme sage ne doit désirer que les respects qu'on aurait pour lui volontairement, et sans égard à la place qu'il occupe. Peu sont assez grands pour se préserver de cette faiblesse, et la morgue qu'ils ont, l'insolente arrogance qu'ils étalent, sont en général la mesure de leur petite valeur.

Les hommes très haut placés, les ministres par exemple, n'ayant pas la crainte qu'on leur conteste la puissance qu'ils ont, qu'on la mette en doute, sont ordinairement plus abordables que leurs inférieurs. Il est rare qu'un simple commis, qu'un chef de bureau ne se montrent pas plus arrogants que leur supérieur.

Souvent ceux qui ont la puissance en abusent dans l'intérêt de leurs passions. Il est si difficile de s'abstenir par devoir, quand les désirs sont pressants et qu'on a le pouvoir de les satisfaire.

PROFESSIONS. — Elles sont un des plus plus puissants modificateurs qui agissent sur les hommes. Celles qui exigent l'usage et l'application des facultés intellectuelles, développent l'esprit; celles qui ne demandent que l'emploi des forces physiques, développent seulement le corps. L'ame du philosophe, de l'écrivain, du poète, sans cesse occupée des choses de l'intelligence, s'élève et s'agrandit; tandis que celle du manœuvre, de l'homme qui n'exerce que ses bras, tombe de plus en plus dans l'inertie, et finit par s'abrutir.

Quelle que soit la direction que reçoive l'ame, qu'elle s'élève ou s'abaisse, il se développe en elle des passions; car jamais elle n'est exempte de ces troubles intérieurs qui sont la triste conséquence de la chute originelle. Quand elle domine le corps, elle est en proie aux passions de l'imagination; quand c'est le corps qui commande, elle devient l'esclave des passions brutales et basses qui naissent de la matière. Aussi les diverses professions ont-elles à peu près toutes une influence spéciale sur nos affections morales.

Il faudrait pour qu'un juste équilibre existât, pour que les deux parties de notre être fussent, autant que possible, dans le rapport normal, que les hommes se livrassent à des occupations mixtes qui demandassent, à la fois et dans de sages proportions, l'emploi de l'esprit et du corps. Cela ne peut avoir lieu que dans des conditions assez rares de l'existence. Aussi, voyons-nous presque constamment la prédominance du moral sur le physique ou du physique sur le moral, et quand cette prédominance a lieu, elle tend sans cesse à devenir plus forte.

La continuité de l'exercice cérébral donne à l'esprit une force, une activité dont il n'était pas d'abord susceptible, et souvent des hommes qui paraissaient ordinaires et médiocrement doués du côté de l'intelligence, arrivent par le travail à des résultats fort remarquables. Peu de grands génies ont cueilli sans efforts la palme de la supériorité. Il est probable que la plupart des grands hommes qui sont l'honneur de la littérature et des sciences, seraient restés, sans le travail, dans cette foule vulgaire qui renferme, sans qu'on s'en doute, des Homère, des Bossuet, des Chateaubriant, chez lesquels le génie n'a pas été réveillé.

Mais à mesure que l'esprit se développe et se fortifie, à mesure aussi les organes souffrent et s'affaiblissent. Toutes les forces vitales se concentrent au cerveau, et les fonctions réparatrices de l'économie s'accomplissent mal. Chez les hommes livrés à l'étude, le travail de la digestion est ordinairement

mauvais, la respiration est gênée ainsi que la circulation. Les savants sont en général moins aptes aux fonctions génératrices que les hommes qui se livrent aux fatigues corporelles. Souvent l'hypochondrie, les affections du cœur et les névroses de tout genre deviennent le triste partage de ceux chez lesquels l'esprit a beaucoup travaillé.

Il est remarquable que rarement le génie se montre chez des hommes fortement constitués, comme si des formes herculéennes et l'épaisseur des muscles étouffaient l'intelligence. Presque toujours, les écrivains, les poètes, les savants de toute espèce, ont un extérieur chétif et souffrant; le physique chez eux, semble étiolé et amoindri, mais leur front noble et développé révèle une haute capacité, et leur regard étincelle des feux de la pensée. C'est dans ces constitutions débiles et frêles, transparentes en quelque sorte, qu'existent les plus puissantes intelligences, celles qui sont destinées à éclairer, à dominer, à transformer le monde.

Si maintenant nous arrêtons nos regards sur les hommes adonnés au travail du corps, nous remarquerons des phénomènes tout à fait inverses. Dans des organisations d'Hercules, ou taillées sur le modèle de l'Apollon du Belvéder, florissantes de santé, chez lesquelles toutes les fonctions animales s'accomplissent avec une admirable régularité, nous ne trouverons, la plupart du temps, qu'une intelligence languissante. Plus le corps s'exerce, plus il est développé, plus l'esprit devient faible : quand un homme s'occupe à des travaux qui ne demandent de sa part aucune combinaison, aucun effort de l'esprit, l'ame s'endort et reste dans un repos léthargique.

Plus les professions sont matérielles et grossières, plus ce triste résultat est promptement atteint. On dirait que l'homme s'abrutit au contact de la matière.

Chaque profession imprime aux individus qui s'y livrent, une teinte spéciale. Le maçon qui est obligé de réfléchir pour construire régulièrement le mur qu'il élève, pour prévoir l'effet d'une pierre qu'il place, a nécessairement l'esprit

plus exercé que le manœuvre, employé toute l'année à tourner une roue.

Rarement il arrive que les hommes ne subissent pas l'influence de leur profession, presque toujours elle les soumet à certains préjugés, à certaines erreurs. Elle développe en eux des défauts qui lui sont en quelque sorte inhérents, en même temps qu'elle leur donne des qualités qui lui appartiennent aussi.

Les artistes sont généreux, amis des idées chevaleresques, pleins d'humanité, affectueux et reconnaissants; mais ils sont prodigues, envieux, intempérants, doués d'un excessif amour-propre, et complètement dépourvus d'ordre et de prévoyance.

Les marchands sont laborieux, exacts, prudents, sobres; mais ils sont trompeurs, avares, souvent voleurs et avides de gain.

En faisant l'éloge de saint Ives, le seul avocat qu'on trouve au martyrologe, l'Église signale sa probité comme chose extraordinaire.

Advocatus et non latro,
Res miranda populo.
(Hymne du jour).

Les médecins, dévoués au service de l'humanité, font tous les jours acte de courage, de désintéressement. Mais à côté de ces qualités estimables, on rencontre souvent chez eux des défauts bien grands, qui tiennent à l'influence des études physiques auxquelles ils se sont livrés. Presque tous sont irréligieux, beaucoup sont matérialistes. Ils sont habitués à demander au scalpel l'explication des phénomènes de la vie; leur esprit, continuellement à la recherche des lois qui gouvernent la nature animée, ne s'occupe plus guère de psychologie. Ils amassent une somme immense de connaissances physiques et matérielles, et plus tard, c'est avec elles qu'ils veulent approfondir les choses de l'intelligence. Ils n'ont point trouvé l'ame

dans leurs dissections, ils nient qu'elle existe, car ils ont la prétention de ne croire que ce qu'ils expliquent. La plupart du temps ils ne s'aperçoivent pas que leurs explications ne sont que des hypothèses ingénieuses peut-être, mais qui, au fond, sont loin d'être démontrées.

Ce que les médecins pensent être le scepticisme du savoir et de la supériorité, n'est qu'une orgueilleuse ignorance. Ils n'ont étudié la création que sous une de ses faces. Ils ont négligé l'esprit pour la matière.

Les mathématiciens tombent, eux aussi, dans une sorte de matérialisme à peu près semblable; habitués à compter, à mesurer, ils ne voient plus d'évidence que dans les chiffres. Un raisonnement n'a point de force à leurs yeux, quand il ne peut pas s'exprimer dans cette langue matérielle. Aussi les mathématiciens sont-ils en métaphysique de bien tristes raisonneurs. Il ne faudrait pourtant pas faire l'application de ce que nous venons de dire à tous les médecins, à tous les mathématiciens. Nous n'avons voulu parler que du grand nombre, que du vulgaire en quelque sorte. Nous savons que ces classes de savants ont fourni des intelligences de premier ordre, supérieures à cette action de la profession, et qui ont étudié le monde intellectuel aussi bien que le monde physique, sans oublier jamais la suprématie de l'intelligence sur la matière.

Dans toutes les classes de la société, à quelque degré de l'échelle que l'homme soit placé, il ressent l'influence de sa profession. Ouvrier, il est en général querelleur, ivrogne, paresseux et imprévoyant. Domestique, il est menteur, gourmand, ingrat, rampant et flatteur.

INDUSTRIALISME.

Chaque époque a ses tendances particulières; la nôtre est rongée par un mal profond, horrible pour qui sait en prévoir les conséquences, ce mal c'est l'industrialisme. Aux yeux du moraliste surtout, cette plaie est effrayante pour l'avenir. De toutes parts, les hommes se jettent dans le goulfre de l'indus-

trie; ils ne voient plus, comme but de leurs efforts, que l'intérêt personnel, et le plus déplorable égoïsme succède aux nobles sentiments de l'ame.

Partout les machines ont remplacé les bras, partout l'ouvrier cesse d'être l'agent intelligent de son œuvre, il devient un rouage et s'abrutit. Bientôt, grace aux perfectionnements, dix hommes feront l'ouvrage de dix mille, et la misère étendra sa griffe sur la classe travailleuse et pauvre de la société. La richesse sera la proie de quelques industriels puissants, qui exploiteront, au profit de leurs passions, de leur ambition, les troupeaux de serfs enrégimentés dans leurs usines.

Dans ces cloaques, le corps perd sa santé, l'ame, sa pureté native. La misère, la débauche, ravagent l'organisme et la pensée. L'homme dégradé, abruti de plus en plus, s'éloigne du type originel. Déjà nous marchons rapidement dans cette voie funeste, et les améliorations matérielles devant lesquelles nous nous extasions sans cesse, tendent à nous y précipiter de plus en plus.

Bientôt un vaste réseau de chemins de fer va envelopper le le monde. De tous côtés, on nous prône les immenses avantages de ces nouvelles voies de communication. Sans aucun doute, les hommes feront une grande économie de temps; l'important serait de savoir s'ils en trouveront davantage pour être heureux. Nous pensons que, sous bien des rapports, ces prétendus progrès sont des calamités publiques. Ceux qui ne voient que la superficie des choses, qui n'attaquent jamais du regard la profondeur des questions, seront tentés de rire peut-être, et de nous taxer de pessimisme; nous ne croyons pas nous abuser cependant sur les tristes résultats que le règne exclusif de l'industrie nous prépare pour l'avenir.

Qu'arrivera-t-il de l'établissement des chemins de fer par exemple? Les distances disparaîtront en quelque sorte. Trente lieues seront parcourues aussi rapidement qu'à présent trois ou quatre. Les hommes n'auront plus besoin de demeurer aussi près de leurs propriétés, des lieux où des relations

d'affaires les appellent ; les nécessités du commerce les forceront à se réunir aux points les plus centraux. Tandis que les villes intermédiaires disparaîtront, Paris et deux ou trois autres villes augmenteront dans d'énormes proportions; la province sera forcée de les alimenter sans cesse, au détriment moral et physique de l'espèce. N'avons-nous pas la fatale expérience du passé, ne savons-nous pas comment Paris et Londres dévorent leurs habitants ! Ne savons-nous pas combien ces immenses cités démoralisent peu à peu les nations ?

C'est au sein de ces Babylones modernes que vont périr l'innocence et la pureté des mœurs ; c'est de cette mer de corruptions, d'immoralités, que débordent sans cesse les flots impurs qui viennent inonder les cités et les campagnes; c'est là que viennent se briser les liens de la famille; c'est là que les affections maternelles et la surveillance publique ne protègent plus la jeunesse contre les dangers du vice; c'est là que les hommes, sans cesse attirés hors d'eux-mêmes par les distractions de toutes sortes qui les environnent, ne s'occupent plus des choses de l'ame, et ne vivent plus que pour leur corps et ses jouissances.

Nous sacrifions tout aux intérêts matériels et à l'industrie, nous déifions le monde animal, et le panthéïsme, cette expression grossière des tendances de notre époque, s'empare de nos écoles philosophiques.

Nous sommes orgueilleux de notre science, et certes elle est incontestable ; seulement, elle est tout entière appliquée à la matière. Nous tournons toutes nos facultés vers les connaissances physiques; de plus en plus, nous abaissons l'intelligence devant le corps. Dans ces conditions d'existence, toutes les passions se font jour, l'homme n'a plus qu'un seul but : posséder et jouir. Il perfectionne tous les jours ce qui peut augmenter son luxe, son bien-être physique ; il vit comme s'il ne devait jamais mourir, ou comme si la vie terrestre était le dernier mot de sa destinée. Le matérialisme pur n'est pas dans les croyances du grand nombre, mais il est dans la pra-

tique, c'est l'idolâtrie de notre siècle. Nous ne courbons plus nos genoux devant des images de bois ou de pierre; mais nous courbons nos âmes devant les intérêts matériels, nous déshéritons l'intelligence des sublimités de la poésie, de la religion, pour l'asservir au culte du veau d'or.

Nous dédaignons le penseur, nous nous moquons du prêtre, et nous exaltons les industriels et les mathématiciens. Toute notre jeunesse se jette dans l'industrie; à peine daigne-t-elle songer qu'il existe une ame dans l'être humain. Notre société pullule de ces nullités morales, adeptes du négoce, commis-voyageurs de l'industrie. Cette race matérielle, toute dévouée aux intérêts d'ici-bas, est à la fois pleine d'ignorance et de présomption. C'est elle qui parle le jargon stupide des Voltairiens de bas-étage, et traite les plus hautes questions de morale, de politique, de religion, dans les lieux publics, au milieu de l'orgie. Quand la fortune favorise ces hommes, ils deviennent les sommités sociales; c'est parmi eux qu'on choisit des députés, des conseillers municipaux. Rien n'est mençant comme l'avenir d'une société confiée à de pareilles mains.

ÉDUCATION.

Malheureusement l'éducation que reçoit aujourd'hui la jeunesse n'est pas de nature à régler, à réfréner ses passions. On élève les jeunes gens comme si la vie n'avait pas de lendemain, comme s'il n'y avait pas pour eux d'autres intérêts que ceux d'ici-bas; on cherche à en faire des hommes de science, mais on s'occupe fort peu de leur moral.

Dans la plupart des établissements, l'éducation est confiée à des hommes au moins fort indifférents à ce qui regarde la religion. Il en existe qui sont matérialistes, et qui laissent voir clairement à leurs élèves que s'ils ne se montrent pas devant eux ennemis déclarés des croyances religieuses, c'est que la place qu'ils occupent les oblige à garder encore un certain vernis de religiosité.

Quand au déisme, au panthéisme, on les affiche ouverte-

ment. Il semble en vérité que les gouvernements, qui ont pourtant intérêt à se maintenir, ignorent complètement dans quelles conditions ils peuvent le faire. Ils laissent aveuglément donner aux générations naissantes cette éducation sans principes qui permet à toutes les passions de se développer, qui porte en elle le germe de tous les désordres privés et sociaux.

L'éducation devrait être une arche sacrée, où nul ne pourrait porter la main, sans offrir à la société toutes les garanties possibles. On ne devrait admettre dans le corps enseignant que des hommes d'une moralité à toute épreuve, et surtout profondément religieux. S'il en était ainsi, la jeunesse, nourrie des croyances qui seules peuvent faire de bons citoyens, offrirait à l'avenir de consolantes garanties d'ordre et de prospérité.

Spectacles. — De nos jours, la fureur des spectacles s'est tellement augmentée, qu'il n'est pas une petite ville qui n'ait son théâtre. L'homme ne trouve plus dans l'accomplissement de ses devoirs de quoi remplir son ame. Les jouissances naturelles, qui naissent pour lui de la contemplation de la création, les distractions incessantes que lui procurent ses relations privées et sociales, tout cela est trop fade et trop monotone pour lui plaire. Quoique la vie soit si courte et le temps si précieux, nous passons la moitié de nos jours à apprendre comment gaspiller l'autre. Nous cherchons partout un aliment pour les désirs et pour les passions de notre cœur. Blasés par l'habitude et par la précocité des jouissances, il nous faut des émotions factices, après lesquelles nous courons avec avidité.

Sous ce rapport, le théâtre convient à merveille à nos besoins, c'est là que la jeunesse va recevoir les premières leçons de volupté, qu'elle va ouvrir son cœur aux molles langueurs de la passion. Certes on n'y commet pas de mauvaises actions, mais c'est là qu'on s'y dispose. C'est au spectacle de ces intrigues amoureuses que le jeune homme, que la jeune fille, sentent le désir vague d'aimer et d'être aimés; bientôt ils choisiront un objet sur lequel ils épancheront ces premiers

besoins du cœur trop tôt développés. C'est devant ces scènes menteuses d'une vie qui n'est point la vie réelle, que la sensibilité s'exalte et se fausse. C'est là qu'on va s'initier à toutes les infirmités du cœur, à tous les secrets, à toutes les ruses de la passion; c'est là qu'on s'intéresse aux coupables, et qu'on voit souvent la vertu, le devoir, sous un aspect au moins ridicule, s'il n'est odieux.

Jamais on ne met en scène l'homme ferme dans le devoir et maître de son cœur; il aurait trop peu d'attraits pour le spectateur. Ce qui lui plaît, ce qui l'attire, c'est la peinture des faiblesses, c'est l'intrigue amoureuse surtout. Le jeune âge voit là comment on séduit, comment on succombe, quels sont les moyens de tromper un époux, de mettre en défaut la surveillance des parents.

Croyez-vous que la jeune fille reste froide devant des scènes brûlantes de tendresse, de désespoir amoureux? Croyez-vous qu'elle ne désire pas souvent être l'héroïne de ces passions excentriques que rêve l'imagination exaltée, et qui sont tout-à fait en dehors des réalités de l'existence? Croyez-vous que le jeune homme voie sans danger ces femmes, entourées du prestige de la scène, se prêter sans réserve aux situations les plus délicates de l'intrigue? Il faudrait ignorer grandement les dispositions du cœur et la facilité d'impressions du jeune âge?

A ceux qui voudraient, malgré tout, soutenir que le théâtre n'est pas dangereux, qu'il est au contraire une école de mœurs et de goût, nous demanderons pourquoi tout ce qui peut séduire l'ame par les yeux y est étalé sans réserve et sans pudeur? Quoi! ce n'est pas une école d'immoralité que ce lieu où la décence est foulée aux pieds, où des femmes apparaissent à peine vêtues, où la moitié du talent de l'actrice consiste à captiver les yeux et à exciter des désirs?

Nous en sommes arrivés malheureusement à ne trouver le vice que dans la grossièreté du langage. Nous avons horreur des mots deshonnêtes, comme nous avons horreur de l'homme qui s'enivre, et de la femme qui jure; mais nous souffrons,

nous aimons le vice poli, élégant, qui s'insinue dans l'ame avec un certain vernis de belles manières. C'est ce qui fait que nous voyons, que nous écoutons sans rougir tout ce qui se fait, tout ce qui se dit au théâtre.

Un moraliste, dont certes l'autorité ne sera pas suspecte, J.-J. Rousseau, a émis cette pensée en parlant des spectacles : « Que pour qu'un amusement fût permis, il fallait qu'il fût nécessaire. » Sans aller aussi loin, nous voudrions seulement qu'il ne fût pas dangereux.

Romans. — « Il faut des spectacles dans les grandes villes et des romans aux peuples corrompus, » a dit J.-J. Rousseau. De son temps, le peuple lisait moins de romans qu'aujourd'hui, aussi maintenant est-il plus corrompu. Nous ne prétendons pas qu'il le soit plus à la superficie, ostensiblement, mais il l'est davantage au fond. Il s'est défait du cynisme de la régence, voilà tout.

Les romans ont tous les défauts du théâtre, moins la mise en scène; ils en ont de plus grands, en ce qu'ils disent au lecteur tout ce qu'on n'oserait dire à l'auditeur. En lisant un roman, on n'éprouve point la honte qu'on éprouverait en entendant publiquement des choses trop libres ou même indécentes. C'est dans ce tête-à-tête qu'il a avec celui qui lit ses ouvrages que l'auteur du roman fait passer les immoralités de toutes sortes, met sous ses yeux les scènes les plus expressives de débauche et de libertinage, et qu'il peut même franchir dans l'expression la réserve qu'exigerait le débit théâtral.

Les romans peignent à leurs lecteurs les charmes d'un état, d'une position, qui ne sont point les leurs ; ils les identifient avec des personnes dont les actions, les aventures, n'ont rien qui tienne au cours ordinaire de la vie. Les victimes des romans font un échange imaginaire de leur individualité contre celle des héros de roman ; à force de désirer être ce qu'ils ne sont pas, ils finissent par oublier ce qu'ils sont réellement, et tel est le secret du vertige qui vient troubler leur raison.

C'est à la lecture de ces productions que nous devons cette

foule innombrable de prétendus artistes, de femmes incomprises, de jeunes gens misanthropes et fatigués de la vie. C'est grace à ces livres que tant de femmes jouent de funestes rôles dans des intrigues qui compromettent à la fois leur honneur, leur repos et la paix de leur ménage. Ce sont les romans qui poussent tant de malheureux au suicide, tant de coupables au bagne et à l'échafaud.

Ce sont les romans qui jettent à la prostitution le plus grand nombre de ses victimes, qui souillent les plus belles existences, les plus pures et les cœurs les mieux prédestinés par Dieu au bonheur et aux douces jouissances de la vertu. Car le plus souvent ce sont des ames d'élite qui succombent, celles que la nature avait le mieux ornées; les autres échappent au danger à couvert sous leur apathique indifférence et leur nullité morale.

Journaux. — Une des plaies les plus profondes de notre époque, c'est le journalisme. C'est un des plus puissants moyens de corruption qui existent : et certes, il use bien largement de cette puissance pernicieuse. C'est lui qui imprègne les masses des plus désolantes doctrines, qui sape les croyances les plus saintes et les plus conservatrices.

Les hommes ont une tendance fatale à aimer ce qui est en opposition avec le pouvoir, quel qu'il soit; avec l'autorité politique ou religieuse, et c'est là ce qui constitue la force des journaux d'opposition. C'est en flattant les passions qu'ils réussissent, c'est en faisant appel aux mauvais penchants qu'ils se font des prosélytes. Deux ou trois ambitieux n'ont qu'à publier un journal, invectiver l'autorité, attaquer ce qui est honorable, insulter les croyances religieuses, et bientôt ils seront à la tête d'un parti. Honteux succès sans doute, mais à la longue il mène au pouvoir, à la fortune, on arrive à des places ou bien à vendre son silence. Le journalisme de province nous paraît plus honorable sous ce rapport que celui de la capitale ; en général il écrit d'après ses convictions.

Le journalisme pénètre dans la chaumière et dans les châ-

teaux ; dans le cabaret de village et dans les cafés de nos villes. C'est lui qui s'adresse aux désœuvrés et principalement aux ignorants; c'est lui qui leur donne des opinions sur toutes les questions, un certain nombre de formules adaptées à tous les sujets. Il est arrivé au dernier degré d'impudeur et de mauvaise foi ; il se fait corrupteur par système.

Il y a quelque chose d'exorbitant dans le droit qu'on laisse presque sans contrôle à certains hommes de se faire les directeurs de l'opinion publique, et quelque chose de dérisoire dans cette prétendue mission de quelques individus qui se posent ainsi au milieu de leurs concitoyens, et dévastent moralement les villes et les campagnes.

Il y a tant d'hommes qui croient ce qu'ils lisent, tant qui ne peuvent pas vérifier les assertions qu'on leur jette, que l'influence des journaux est immense. Sous prétexte d'apprendre à tous les citoyens quels sont leurs droits, de les éclairer sur leurs devoirs, ils les poussent au désordre et à la haine de l'autorité; ils entretiennent dans les masses une agitation vague, un malaise indéfinissable qui s'opposent incessamment au maintien de l'ordre et de la sécurité publique. Sous prétexte de détruire les préjugés, ils éteignent la foi populaire, ils tournent en dérision les choses saintes, ils insultent les croyances les plus vénérées, les hommes les plus recommandables.

Il existe de bons journaux, par conséquent de bons journalistes; mais en vérité le bien n'équivaut pas au mal, et tout bien compensé, reste au sein de notre ordre social une plaie horrible et des plus dangereuses pour l'avenir; il faut que les douceurs de l'ambition, que les séductions qu'elle exerce soient bien puissantes, pour que des hommes consentent à se faire corrupteurs systématiques de la société, pour qu'ils prennent la responsabilité du mensonge politique ou religieux.

SIGNES PHYSIONOMIQUES ET PHRÉNOLOGIQUES DES PASSIONS.

Bien avant que Lavater vînt exposer son système, bien avant que Gall et Spurzheim eussent imaginé le leur, la physionomie et la phrénologie avaient des croyants. De tout temps les hommes réunis en société eurent intérêt à se connaître mutuellement. Ils cherchèrent de tout temps, et ils réussirent à étudier l'ame dans ses révélations extérieures. Nous allons successivement jeter un coup-d'œil rapide sur ces deux branches de la science.

PHYSIONOMIE.

La physionomie est l'art de juger, par l'inspection des traits du visage, quelles sont les inclinations habituelles et les passions actuelles d'une personne.

La dépendance mutuelle dans laquelle sont l'ame et le corps, fait que tout ce qui agit sur l'un, réagit immédiatement sur l'autre. Dès que le corps éprouve un dérangement, qu'il est en contact avec un objet quelconque, l'ame en est avertie par les nerfs, ces organes si prompts de la sensibilité. Dès que l'ame est modifiée par la passion, son influence souveraine met immédiatement le corps dans les conditions convenables pour obéir à ce qui se passe en elle. Mais c'est surtout sur les traits du visage que viennent s'épanouir les modifications de la pensée. C'est dans ce miroir fidèle que se reflètent vivement toutes les nuances du sentiment et de la passion.

La face, cette noble partie de l'homme, qu'il porte élevée vers le ciel, est pourvue de tous les organes des sens. La vue, l'odorat, l'ouïe, le goût, le toucher, concentrent en elle toutes les affections dont l'ame est susceptible. Les nerfs nombreux qui s'y ramifient lui donnent une exquise sensibilité, et les vaisseaux qui s'y distribuent, une énergie vitale extraordinaire. C'est là qu'est la vie tout entière ; c'est là que viennent

éclater les feux de l'intelligence. Partout ailleurs on ne trouve que des formes matérielles, presque sans animation. La face, c'est la seule partie de l'organisation qui soit en quelque sorte spiritualisée par la pensée; aussi chez tous les peuples, elle est découverte; c'est le livre du cœur, ouvert à quiconque sait y lire.

Les muscles nombreux de la face, destinés à mouvoir, à entraîner les parties molles qui la constituent, combinent leurs actions de mille et mille façons diverses pour donner à la physionomie humaine cette étonnante mobilité d'expression qu'on lui connaît. Chaque passion, chaque pensée, chaque sentiment, les font agir d'une façon particulière. Chaque état de l'ame fait vibrer une des cordes de cet instrument docile.

Si la nature a donné à tous les hommes une physionomie en rapport avec les impressions de leur ame, la civilisation les a forcés à modifier ce que la nature avait fait. Pour que la société soit possible, il faut entre tous ses membres un échange de politesses, d'égards, de procédés nécessaires à la tranquillité commune. Or, ces rapports ne peuvent exister qu'à l'aide de concessions mutuelles qui exigent, de la part des individus, d'incessants sacrifices de leur manière de voir et de sentir.

Ces sacrifices manqueraient leur but s'ils étaient apparents, aussi l'homme civilisé est-il obligé de cacher le plus souvent le véritable état de son ame, au moyen d'une pantomime artificielle qui n'est, à vrai dire, qu'un mensonge de toute la personne.

Les hommes sont sans cesse occupés à chercher la vérité sous ce vernis trompeur; mais cet art est difficile. Sous l'empire de l'éducation, les traits ont une mobilité que la plupart du temps rien ne motive. Le visage s'anime, l'œil devient ardent, tendre, triste ou colère; la bouche s'entrouvre pour sourire, ou se resserre dédaigneusement; le plaisir épanouit les traits, la douleur les voile de ses teintes lugubres, tandis que l'ame, immobile et glacée, est occupée seulement à bien mentir, ou même le fait par habitude et sans y songer. Aussi voit-on dans

le monde le vice effronté prendre tous les dehors de la vertu : l'homme cruel séduire par la douceur de son langage, par l'aménité de sa figure ; enfin, chacun se composer un visage suivant les intérêts divers qui le dominent successivement.

Chez l'homme de la nature, qui n'a point pris tous les raffinements de notre civilisation, on rencontre une physionomie naturelle et vraie. Ordinairement calme et sérieux, il ne sort de son immobilité que quand des motifs réels l'y déterminent, que quand de violentes secousses de l'ame viennent l'agiter.

Il arrive pourtant un moment où, quelle que soit l'habileté de l'homme qui façonne sa physionomie à ses intérêts, ses efforts sont impuissants. C'est dans ces troubles véhéments que l'ame, dominée, maîtrisée par la passion, n'a plus de puissance, et s'abandonne à l'action qui l'entraîne. Alors le trouble intérieur se manifeste au dehors, la passion soulève et bouleverse l'organisme, les muscles du visage vibrent irrésistiblement sous l'impression de la douleur ou du plaisir. La volonté anéantie ressemble au pilote dompté par la tempête, il ne tient plus son gouvernail, et laisse errer son vaisseau au gré des vents et de l'ouragan.

Les modifications que les passions de l'ame impriment au visage sont de deux sortes, gaies ou tristes. Dans le premier cas, la face s'étend, se dilate, s'arrondit ; le bonheur anime tous les traits, il jaillit de tous les points à la fois. L'ame, confiante parce qu'elle est heureuse, illumine de ses clartés la toile vivante qu'elle anime. Dans le second, timide, craintive comme les malheureux, elle se retire et se rapetisse ; elle entraîne la face, qui perd sa rondeur, devient terne et glacée, se couvre de rides profondes et verticales.

Pour exprimer les affections gaies ou tranquilles, la face est dans le relâchement. Tout est mou, souple et moelleux en elle. Le tendon dort et s'efface dans le tissu cellulaire qui l'environne. Le muscle affaissé repose près du muscle voisin, et la peau, doucement étendue, laisse à peine distinguer l'inter-

valle qui les sépare. Partout elle semble glisser, ondoyer mollement; elle adoucit la dureté de l'angle, comble le creux et donne à tous les traits une angélique douceur. Un sang rose circule dans les vaisseaux capillaires, que rien ne comprime, et les teintes les plus suaves illuminent le visage. Ces teintes se marient sans effort, sans brusque transition de la lumière à l'ombre.

Mais si quelque passion triste ou terrible s'empare de l'ame, les muscles se contractent. Tout devient dur et heurté, le tendon raidi se montre comme une corde sous la peau, les angles se dessinent; à la douce sérénité du visage, succède tout-à-coup la sévérité de l'expression. Les muscles, repoussés les uns par les autres, forment des saillies brusques; les sillons qui les séparent se creusent et s'enfoncent. La lumière et l'ombre se heurtent d'une manière désagréable. La peau, qui glissait naguère comme une onde qu'effleure une caresse du vent, monte et descend, s'élève et se précipite, passe du relief au creux sans ménagement pour l'œil. C'est comme une eau qui roule sur un sol déchiré par l'éruption d'un volcan.

Au milieu de ce repos et de ces troubles de la physionomie; le moraliste étudie la pensée; il vient saisir les impressions de l'ame: dans ce miroir fidèle, il voit les secrets du cœur et les mystères de la vie. C'est dans ces états divers que le peintre et le statuaire étudient leurs modèles. L'homme, comme la nature, est beau dans son calme et dans ses tempêtes; comme elle, il a ses jours sereins et ses jours orageux; comme elle, il charme, séduit, épouvante; il a des beautés suaves et douces, et des beautés grandioses et terribles. Examinons successivement quelle part chacune des parties du corps a dans l'expression physionomique, et quelle est la signification des signes qu'elle donne.

Système pileux. — Un système pileux abondant, épais et bien fourni, annonce la force, la vigueur, et, partant, la constance, la fermeté, le courage, l'audace, parfois la dureté. Quand les poils sont rares ou nuls, les individus sont en géné-

ral faibles, mous et pusillanimes. Des cheveux soyeux dénotent la souplesse et la faiblesse du caractère ; blonds, la sensibilité, la tendresse; bruns ou noirs, l'énergie, les passions chaudes et lubriques. Plats et fournis, ils sont l'indice d'un esprit épais et lourd. Rouges, ils sont, dit-on, celui de la méchanceté ; contrastant avec les sourcils, celui de la dissimulation.

Front. — C'est le front qui correspond aux facultés élevées de l'intelligence ; les affections et les instincts sont relégués en arrière. Au degré le plus infime de l'échelle animale, cette partie de la face est absolument nulle. Chez les animaux même les mieux doués, les singes par exemple, elle est étroite, peu élevée et comme rudimentaire. L'homme seul, ce roi du monde par l'intelligence, possède un front majestueux qui, dans les plus belles races de l'espèce, forme à peu près la moitié de la face.

Entre le front étendu, développé en tous sens, presque vertical, de l'homme capable de grandes choses, doué d'un jugement sûr, d'une puissante intelligence, et le front bas, étroit et fuyant, de l'homme frappé d'incapacité intellectuelle, il existe une foule de variétés. Chez la plupart des individus, le front tient le milieu entre ces deux extrêmes ; la médiocrité est le partage du grand nombre. Un front large et renflé aux deux angles externes, plus étendu par conséquent en haut qu'en bas, dénote le génie créateur du poète, de l'écrivain, de l'artiste. Saillant dans son milieu, il annonce l'amour de l'étude et la propension à remonter des effets aux causes. Il signifie la ruse, la finesse, quand il est rétréci au niveau des sourcils et renflé vers les tempes. C'est la physionomie du renard, si frappante chez M. Villèle et chez Fouché. Quand, de chaque côté de la ligne médiane, un peu au-dessus des sourcils, il offre un renflement prononcé, il marque ordinairement l'esprit de saillie, la causticité. Sterne et Rabelais sont des types parfaits de ce genre d'organisation.

Un front droit, très-élevé, mais rétréci, annonce peu d'ima-

gination, de finesse, mais beaucoup de fermeté et de caractère. Chez la femme, le front n'a jamais la même étendue que chez l'homme; ses facultés morales comme ses membres offrent plus de délicatesse, mais moins de puissance. Un front uni, sans aucune ride, est l'indice d'une ame froide, superficielle. Les jeunes gens, les femmes, ont souvent le front poli comme une glace. Les émotions, les travaux de l'intelligence, les soucis de la vie ne l'ont pas encore sillonné de leurs rides; le bonheur ou l'insouciance l'ont toujours épanoui. Des rides horizontales, parallèles et rapprochées des sourcils, sont le résultat de l'attention et de réflexions profondes. Rapprochées de la racine des cheveux, elles expriment la fierté et le dédain. Si elles existent partout et forment des plis épais, elles indiquent de la paresse et de la nonchalance. Des rides croisées en tous sens, appartiennent à un original, à un imbécile ou à un fou; verticales, situées à la racine du nez, entre les sourcils, elles tiennent à des habitudes de réflexion sérieuse, de pensées profondes, ou bien à des idées de haine et de vengeance.

Sourcils. — Le renflement des sourcils au niveau de l'angle externe de l'œil annonce l'esprit de calcul; s'il existe au milieu, le goût musical; si les sourcils sont écartés, plats et minces, ils indiquent peu d'intelligence; mais, au contraire, un esprit puissant, quand ils sont rapprochés, épais et bas. Les premiers marquent encore la faiblesse, la timidité, la douceur; les seconds, la force et la vigueur. L'homme vif et nerveux, agité par les mouvements de la passion, a des sourcils mobiles et irréguliers; chez l'homme froid, ils offrent les caractères opposés. Dans la joie et les passions expansives, les sourcils se dilatent, s'élèvent et s'écartent; dans les passions tristes et haineuses, ils se rapprochent, se crispent et s'abaissent. La colère les gonfle et les rend saillants.

Yeux. — C'est l'œil qui donne à la figure humaine toute son animation; quand les yeux sont fermés à la lumière, tous les traits sont voilés d'une lugubre tristesse, presque plus rien

ne manifeste la pensée ; l'intelligence, concentrée au-dedans, cesse de se communiquer par ces illuminations soudaines, qui la mettent à nu devant le regard d'autrui. Voyez le pauvre aveugle, il ressemble à la maison fermée de toutes parts ; on dirait que la mort aurait passé là. Privé du langage des yeux, il n'a plus d'éloquence persuasive et animée, il n'est capable que des tristes intonations de la douleur et de la prière.

Les yeux ont été à bon droit nommés les fenêtres de l'ame ; c'est en eux que la pensée vient se montrer avec vérité, quand la bouche altère sa franchise. L'œil sait rarement mentir ; le fripon, le criminel, n'osent regarder en face ; il y a dans leur regard, qu'ils baissent ou qu'ils détournent, quelque chose d'indécis qui les trahit et les dévoile ; ils ont toujours soin de regarder à la dérobée. On dit que chez les Chinois, les juges prononcent principalement d'après les indications qu'ils puisent dans les regards des accusés.

La timidité baisse les yeux avec une certaine grace facile à reconnaître ; la bonté les incline vers la terre ; la fierté les porte vers le ciel. La colère les allume, les rend menaçants ; l'espérance les dirige doucement en haut ; l'amour les rend plus brillants, les voile un peu, et les projette en avant.

L'observateur doit examiner dans l'œil deux choses : sa forme et son expression. La grosseur du globe de l'œil est à-peu-près toujours la même, seulement l'ouverture plus ou moins grande des paupières donne à cet organe des formes différentes. Quand elles sont épaisses, lourdes et peu ouvertes, elles dénotent en général un esprit pesant et grossier. Quand elles sont très ouvertes, et la sclérotique très apparente autour de la prunelle, l'esprit est ordinairement original et bizarre. Souvent une pareille disposition est le signe d'une affection cancéreuse interne, ou bien il coïncide avec une extrême maigreur. Des yeux largement fendus, voilés et humides, sont l'indice d'une profonde sensibilité ; quand ils sont ronds, petits et perçants, ils marquent de la finesse, de la ruse, parfois de la malice et des dispositions à la satire. Très clairs et trans-

parents, ils annoncent un esprit timide et faible; noirs ou bruns, une ame courageuse et ferme.

Mais c'est surtout l'expression du regard qui révèle mieux que tout le reste quel est l'état de l'ame. Si les yeux sont toujours vifs et brillants, cela tient plutôt à la constitution qu'à l'expression de la pensée. L'ame n'est point continuellement dans cet état d'exaltation, qui vient se traduire au dehors par le feu du regard. Quand elle n'est pas agitée par la passion, dominée par une pensée forte, l'œil se repose comme elle dans un calme nonchalant; il y a quelque chose de moelleux et de rêveur dans le regard; mais si quelque émotion, si quelque secousse imprévue fait éclater la pensée, le regard éclate avec elle et lance des éclairs. L'œil qui reste toujours terne et glacé, appartient à un homme sans intelligence, incapable d'être ému par la passion; celui qui s'anime au moindre sujet, qui brille, étincelle ou foudroie sans cesse, appartient à un mime, à un homme superficiel, ou bien à un petit esprit qui vise à l'effet. L'homme dont les yeux ne sont jamais mouillés de larmes est un être sans cœur, incapable d'aimer, et indigne de l'affection d'autrui.

Les larmes sont une puissance ici-bas, rien ne leur résiste, surtout quand elles baignent un jeune et beau visage. On a dit qu'elles étaient à la fois la lance et le bouclier des femmes. Elles coulent dans la joie et dans la tristesse, elles sont à la fois l'indice du bonheur et de l'infortune; elles tombent silencieusement sur la pierre des tombeaux, et mouillent avec volupté le front d'une personne aimée. Elles implorent la pitié, et désarment la colère; elles sont communicatives: on pleure de voir pleurer. Les larmes sont une harmonie du cœur qui trouve toujours un écho dans celui d'autrui.

C'est dans l'œil qu'on lit la stupidité de l'ame et la froideur d'un cœur de glace; mais c'est dans l'œil aussi qu'on lit la jouissance, le bonheur. Il suffit souvent d'un regard pour éveiller une ame endormie, pour poétiser une existence entière, et l'initier aux espoirs si doux de l'éternité.

Le nez. — Le nez n'étant point susceptible de se mouvoir, comme les autres traits de la face, mais restant toujours impassible et muet, ne contribue presque pas à exprimer les passions actuelles dont l'ame est agitée; mais il dénote, avec assez de vérité, ce qu'il y a de fondamental dans le caractère et dans les dispositions.

Un nez continu avec le front, sans trace d'enfoncement, d'inclinaison à sa racine, n'annonce ni grandeur d'esprit, ni noblesse de sentiments. Aquilin, il indique la force du caractère, la puissance de la volonté et de la pensée. Quand avec cela il a un dos large et aplati, il est le signe d'une intelligence supérieure. Un nez épaté, incliné sur la bouche, appartient à la luxure, à la gourmandise; obtus et court, à un esprit simple et facile à duper; petit, maigre et mobile, il annonce le penchant à la moquerie; gros et charnu, il est un indice de la constitution lymphatique. Quand il est uni comme du marbre et que ses ailes sont fixes, immobiles et peu écartées, il marque l'étroitesse de l'esprit et la froideur du cœur; si ses ailes sont écartées, vibrantes et minces, elles présagent la volupté, la sensualité. Un nez retroussé est aussi l'indice d'un caractère amoureux; si cet organe est rouge et bourgeonné, il est le signe de l'ivrognerie et de la débauche. La pudeur et la honte couvrent presque subitement le nez d'une très vive rougeur.

Bouche. — De tous les traits du visage, le plus mobile, la bouche est aussi l'un des plus caractéristiques. Elle est le siège du sourire, ce signe gracieux du bien-être de l'ame, cet indice presque certain de la bonté du cœur et de la douceur des mœurs.

Quand la bouche est bien faite, régulière, et que, sur ses bords, s'épanouissent les roses de la santé, elle annonce en général un caractère honnête et bon, un cœur bien placé. Si au contraire elle est irrégulière, grimaçante et flétrie, elle appartient à quelqu'un qui est dominé, quelquefois dégradé par les passions. Une bouche toujours béante, appartient à la

bêtise, à la stupidité; contractée, à la fierté, à la suffisance, à la ruse, parfois à des penchants méchants ou cruels. De grosses lèvres sont un signe de bonhomie. Des lèvres minces et affrontées, sont celui de l'ordre, de la régularité; elles annoncent un petit esprit, enclin à la ruse, à l'égoïsme et aux préjugés de toutes sortes. Quand la lèvre supérieure, grosse et tuméfiée, dépasse l'inférieure, cela peut tenir à une disposition lymphatique; mais souvent aussi à la faiblesse, et au peu de portée de l'intelligence. Si c'est au contraire la lèvre inférieure qui déborde, on peut présumer le génie et la supériorité. Pendante et renversée, elle coïncide avec la stupidité, ou certaines affections des grands organes.

Le rire est le signe de la joie et de la satisfaction intérieure. Celui qui rit toujours, est d'ordinaire un homme d'un esprit épais et lourd. Un rire éclatant part d'une grosse joie et d'une satisfaction matérielle. Le sourire appartient à l'homme d'esprit et de goût, c'est le rire de l'intelligence. Souvent il tient à la bonté, à la bonhomie, quelquefois il sert de masque à la ruse et à la perfidie.

MENTON. — Si le menton avance un peu, et que la bouche soit légèrement rentrante, la physionomie y gagne en noblesse. S'il est saillant, pointu, il dénote un esprit railleur, sarcastique et malicieux. Retiré en arrière, un caractère doux et tranquille. Un menton gros et épais, indique une intelligence très pesante, et celui qui mérite l'expression figurée de mâchoire, est ordinairement partagé de cette lourde conformation.

POMMETTES. — Des pommettes très saillantes, marquent quelquefois la cruauté, la voracité, surtout quand les masticateurs se dessinent vigoureusement, et font corde sous la peau.

OREILLES. — De grandes oreilles plates et charnues, vont d'ordinaire avec un esprit obtus. Lisses et immobiles, elles sont un signe de froideur et d'insensibilité jointes à un profond égoïsme. Légèrement séparées de la tête, mobiles et

minces, elles annoncent une intelligence déliée, de la spontanéité dans le caractère, du courage et l'amour de l'indépendance.

COU. — Un cou gros et charnu, existe chez les individus forts, courageux, actifs, portés à la colère; il est au contraire mince et long chez les gens faibles, nonchalants et timides.

EXTRÉMITÉS. — De grosses mains avec des doigts épais et charnus, dénotent presque toujours une intelligence faible, un naturel paresseux, quelquefois de la bonté, de la bonhomie. Des pieds longs et larges donnent à peu près les mêmes indications.

PHRÉNOLOGIE.

Le célèbre Gall, médecin allemand, crut remarquer que les affections et les penchants de l'ame développent certaines parties du cerveau qui correspondent à chacun d'eux et viennent se traduire en bosses sur la boîte osseuse. Après avoir beaucoup observé, il présenta une classification de nos facultés localisées d'après cette croyance. C'est un abrégé de son système modifié par Spurzheim, que nous allons donner ici. Ce dernier auteur admet 37 divisions.

1° Amativité, amour physique. — L'organe ou le siége de ce penchant, est le cervelet : on juge de sa puissance par la largeur de la nuque d'une oreille à l'autre.

2° Philogéniture ou attachement pour les enfants. — L'organe de ce penchant, plus développé chez les femelles que chez les mâles, est situé derrière la tête, au-dessus du précédent. C'est à son développement qu'on attribue l'allongement de la tête de la femme en arrière.

3° Concentrativité, habitativité. — D'après Spurzheim, c'est la propension à la résidence, au séjour. L'organe en est très développé chez les écrivains, habitués à concentrer leur pensée dans un style concis, clair et nerveux. Gall confondait cette faculté avec l'estime de soi. L'organe existe au sommet de l'occipital, au-dessus du précédent.

4° Affectionnivité ou adhésivité. — On trouve l'organe de ce penchant, qui est le principe de l'affection entre les hommes et les animaux, sur les côtés de l'occipital, un peu au-dessus et près de la philogéniture.

5° Combativité. — Cette faculté indique la disposition à la dispute, à la résistance, à l'attaque. Son siége est au niveau de l'angle inférieur et postérieur de l'occipital, au-dessus et en arrière de l'oreille.

6° Destructivité. — Tendance à la destruction, à la cruauté. Elle réside au-dessus et dans la direction du pavillon de l'oreille. Très marquée chez les grands criminels, les meurtriers, les sabreurs, les duellistes.

7° Secrétivité ou ruse. — C'est une faculté qui, à un certain degré, se nomme prudence, à un autre, duplicité, trahison. Au-dessus de l'oreille et de l'organe précédent. Prononcée chez les diplomates et les fripons.

8° Acquisivité ou convoitise. — L'organe de cette faculté est au-dessus et un peu en avant du précédent. Il est très apparent chez les voleurs, les pirates, les avares, les collecteurs de tableaux, de médailles, les bibliophiles.

9° Constructivité, aptitude à la mécanique. — L'organe est un peu au-dessus et en arrière de l'angle de l'œil. Prononcé chez les oiseaux qui font des nids, les lapins, les castors, et les fameux constructeurs et mécaniciens.

10° Estime de soi, orgueil. — En arrière et au-dessous du sinciput. Cette faculté, unie à l'acquisivité, produit l'égoïsme.

11° Approbativité, amour de l'approbation. — Principe de l'émulation, de la vanité, de l'ambition. L'organe est situé aux deux côtés du précédent, et un peu plus bas que lui.

12° Circonspection. — Le siége de cette faculté est au centre de la partie latérale du crâne, entre ceux de la convoitise, de la ruse; de la combativité, de la conscience.

13° Bienveillance, bonté. — Ce penchant existe au-dessus du monticule qui surmonte le front, sur la ligne médiane.

14° Vénération ou respect — On trouve cette faculté au

dessus de la précédente, au sommet de la tête. Elle est le principe de tout sentiment religieux.

15° Fermeté, caractère. — Son siége est au sommet de la tête, derrière la vénération.

16° Consciencioslté ou justice. — Cette faculté est placée en avant de l'approbativité, au-dessus de la circonspection et derrière l'espérance.

17° Espérance, illusion. — L'espérance est en avant de la justice, derrière le merveilleux, et au-dessus de la convoitise.

18° Merveillosité. — Cette faculté, principe du sentiment de l'infini, du grandiose, de la superstition, se trouve sur le côté de la tête, au-delà de l'angle frontal.

19° Idéalité, poésie. — Développée chez le poète, l'orateur, l'écrivain, elle existe au-dessous et en dehors de la précédente.

20° Gaieté, esprit de saillie. — Cette faculté, qui porte à tout considérer sous le côté plaisant, a son siége sur le côté du front, entre le merveilleux, l'idéalité, l'imitation, la causalité, la musique.

21° Imitation. — L'imitation est située sur les deux côtés de la bienveillance, près du merveilleux. On la trouve très marquée chez les acteurs, les peintres de portraits, les paysagistes.

22° Individualité. — Située au milieu de la partie inférieure du front, au-dessus du nez et des sourcils, elle est la source de la mémoire des faits et de la tendance à individualiser.

23° Configuration ou forme. — Cette faculté dispose à saisir les ressemblances, les formes. Elle est très prononcée chez les peintres; plus les yeux sont écartés, plus elle a de puissance.

24° Etendue ou perspective. — L'organe de l'étendue est placé au côté interne de l'arcade orbitaire. On le trouve proéminent chez les peintres, les ingénieurs, les généraux.

25° Pesanteur ou résistance. Faculté qui dispose à garder l'équilibre, et à mettre les corps en état de le garder. Elle est située à l'arcade orbitaire entre l'étendue et le coloris.

26° Coloris ou sens de la peinture. — L'organe du coloris est au milieu de l'arcade orbitraire, entre ceux de l'ordre et de la pesanteur.

27° Localité ou espace. — Cette faculté porte à voyager et à se rappeler les lieux. Elle correspond à un tout petit espace situé au-dessus de la partie interne du sourcil et de la racine du nez.

28° Calcul, nombre. — La faculté du calcul a son siége à la partie externe de l'arcade orbitaire.

29° Ordre ou arrangement. — L'organe de l'ordre est sur la même ligne que le précédent et en dedans. Il est développé chez les faiseurs de collections, les célibataires, les femmes.

30° Éventualité, conjecturalité. — Elle est située au milieu du front, forme les grands politiques, les bons médecins, les historiens judicieux.

31° Temps ou durée. — Aptitude à mesurer le temps, à se rappeler les dates. L'organe a son siége au-dessus du milieu du sourcil.

32° Tons ou mélodie. — Cette faculté existe à l'angle externe du front, un peu au-dessus du sourcil.

33° Langage ou mémoire des mots — La marque de cette faculté est la proéminence de l'œil. Plus un individu l'a saillant, plus il a d'aptitude à retenir les mots, à apprendre les langues.

34° Comparaison, similitude. — Au milieu du front, au-dessus de l'éventualité. L'organe est développé chez les orateurs et les écrivains.

35° Causalité, esprit philosophique. — L'organe est au haut du front, sur les côtés de celui de la similitude. C'est à lui que sont dus les systèmes, les explications et les hypothèses qui établissent un rapport entre les causes et les effets.

36° Alimentivité, goût matériel. — L'organe de l'alimen-

tivité, placé sous les masticateurs, et probablement confondu avec eux, est situé devant l'oreille, un peu au-dessus de l'arcade zygomatique.

57° Biophilie, amour de la vie. — Le siége de cette faculté est au niveau de l'alimentivité derrière l'oreille, sous les organes de la destructivité et de la combativité.

Nous venons de passer très succinctement en revue toutes les divisions qu'établit la phrénologie. Une chose surtout nous a paru extraordinaire. Il nous a semblé que les phrénologistes ont pour la commodité de leur système, localisé tous les penchants, toutes les affections de l'ame aux points extérieurs du cerveau ; qu'ils ont déshérité toute la partie inférieure, tout ce qui correspond à la base du crâne, de la faculté de représenter aucune des puissances de l'ame. Ce fait est grave à nos yeux, et nous porte à croire que ce système est une création de l'esprit, enfantée en dehors d'une observation rigoureuse et exacte des faits.

Quand même chaque portion du cerveau représenterait une faculté, la phrénologie nous semblerait une science vaine et futile. Si deux ou trois organes sont déprimés, l'organe voisin fera saillie sans qu'il y ait en lui puissance réelle. Si plusieurs organes voisins sont uniformément développés, aucun d'eux ne sera appréciable.

Quelles que soient les facultés de notre ame, il faut quelles se manifestent par l'action, que l'énergie vitale vienne à leur aide ; et si les tempéraments, les constitutions, l'âge, le degré de force, l'alimentation et une multitude d'autres causes peuvent modifier leur développement, que devient la phrénologie avec ses déterminations absolues ?

Maintenant que l'engouement est passé, elle est moins affirmative et plus prudente. Elle ne dit plus, vous avez tel talent, telle passion : mais bien, vous êtes capable d'acquérir tel talent, d'éprouver telle passion, pourvu qu'aucune influence n'y vienne faire obstacle. On conçoit que de semblables

pronostics n'exposent pas beaucoup à l'erreur. On dit encore, l'organe est très puissant, mais il est paresseux ; il est neutralisé par d'autres.

L'exercice de certaines facultés peut développer plus ou moins les organes, nous croyons qu'on peut approximativement lire certains faits généraux dans certaines données physiologiques générales ; mais nous répugnons essentiellement à la localisation morcelée de nos facultés. Nous avons peine à croire à la vérité d'un système, qui matérialise en quelque sorte l'intelligence, et dont l'absolutisme tendrait à nier en partie, l'influence des causes morales et l'indépendance de la volonté, en la soumettant à des nécessités mathématiques.

S'il y a quelque chose de vrai dans cette science, ce doit être : que c'est la faculté qui développe l'organe, et non pas l'organe qui règle et influence la faculté. Nous voulons en tout et toujours la suprématie de l'intelligence et l'inviolabilité du libre arbitre.

FACULTÉ D'AIMER

EN GÉNÉRAL.

L'amour, ou la faculté d'aimer que nous avons considérée comme la souche de toutes les passions de l'homme, se divise en deux branches principales. L'une se dirige vers les créatures et se réfléchit vers le moi, l'autre se dirige vers le créateur. La première a trait aux intérêts de l'homme organique et à la vie terrestre; la seconde s'occupe des intérêts de l'être intelligent et songe à la vie future.

L'amour inférieur, celui qui tient à l'être organique, cherche à tout ramener au bonheur physique et à la sensation; il a pour but l'individuel, le fini, le contingent. L'amour supérieur, celui qui tient à l'être intelligent, tend à l'union avec l'infini; il cherche à se rapprocher de plus en plus du bien, du vrai, de Dieu en un mot. Ces deux amours ne sont point

contradictoires, ils sont même nécessaires dans l'homme, parce qu'il correspond à deux mondes comme nous l'avons établi. C'est entre eux qu'ont lieu les combats de la chair et de l'esprit; tous deux font effort pour entraîner l'ame dans des directions opposées. Quand elle obéit à l'amour inférieur, elle se matérialise et se rapproche de l'animalité brute, elle devient l'esclave du corps et des besoins physiques; quand, au contraire, elle suit les impulsions de l'amour supérieur, elle se perfectionne, en se rapprochant de Dieu.

Aucun de ces deux amours ne doit et ne peut absorber l'autre. Sans la tendance vers l'organisme, l'individu meurt; sans la tendance vers l'infini, l'intelligence s'abrutit.

Ainsi que nous l'avons vu, ce sont les expressions diverses de la faculté d'aimer qui constituent les passions humaines (*).

Au seuil de l'existence, l'homme n'éprouve que des besoins matériels, les premières lueurs de sa faculté d'aimer se dirigent vers les satisfactions grossières du sens du goût. L'instinct de la conservation commence à se manifester ainsi par rapport aux choses les plus nécessaires à la vie physique. *L'intempérance* est en germe chez lui.

Bientôt il aime la main qui lui procure des aliments, le sein qui le désaltère; il sourit à celle qui lui a donné la vie, à l'ange gardien de son berceau. Le premier hommage de son intelligence appartient aux auteurs de ses jours. Déjà *les affections de la famille* font palpiter son cœur.

Mais l'horizon intellectuel s'agrandit peu à peu, et la réflexion fait naître chez l'homme le sentiment du *moi;* il a conscience de son existence, il connaît son individualité; se comparant aux autres êtres, il se préfère à tous. L'égoïsme a jeté ses racines dans le cœur, *l'amour de soi* est la loi suprême qui le gouverne.

Plus tard, ses instincts sociaux se développent au sein de ses rapports journaliers avec ses semblables. Les aiguillons de

(*) Voir le Tableau, page 32.

l'amour, les émotions de la pitié, les élans de la reconnaissance le sollicitent intérieurement. Il sent qu'il a des frères, des amis, une compagne sur la terre. *L'amour des autres* se révèle à lui comme une source inépuisable de jouissances en même temps que de devoirs.

Le voilà donc membre de l'humanité par l'amour aussi bien que par nature; forcé de s'intéresser au bonheur de tous en même temps qu'au sien propre. Il s'élève au rang de citoyen, s'attache au lieu de sa naissance, à la patrie qui lui garantit ses devoirs et ses droits, par dessus tout à la liberté qui lui assure l'usage raisonnable et volontaire de ses facultés. Dans chaque membre de la grande famille humaine, l'*amour des lieux et des institutions* est la sauvegarde de la société.

Mais un sentiment étrange, une inquiétude intérieure, immense et incessante lui disent que tous ces objets de ses affections ne sont pas assez pour son bonheur. Des destinées plus hautes que la terre le réclament, son cœur cherche instinctivement l'infini, dévore successivement les éléments des félicités d'ici-bas, et rien ne peut le satisfaire. Cette tendance, jusque-là incomprise, explique la *versatilité* de l'esprit humain.

Enfin sa curiosité l'emporte dans un autre monde, ses espoirs l'y convient, et bientôt il sent que sa véritable patrie est au ciel. Il s'abîme dans la contemplation et dans l'amour de son auteur, puis redescend sur terre, comprenant sa mission et son but. Son amour pour les hommes s'élève dans la charité jusqu'à l'immolation de sa propre individualité. Il devient plus qu'un homme, il est un serviteur, un ministre de Dieu, aimant ses semblables plus que lui-même, et son auteur par-dessus tout.

Il a l'énigme de ses *tendances*, elles lui sont révélées.

Alors la joie, qui est le repos d'une conscience juste et tranquille sur son avenir, vient inonder son ame.

Mais l'homme ici-bas est dans un chemin de douleurs et de larmes; il est l'esclave de la souffrance morale et de la souf-

france physique. Après l'avoir étudié dans ses affections, il faut bien le considérer dans ses haines, c'est à dire. dans les *répulsions* que le mal lui fait éprouver. Il faut le suivre dans le désespoir ou la tristesse qui navre son ame quand elle est, malgré ses efforts, assujettie à la douleur.

C'est d'après ces idées et ces faits qui naissent de la plus simple observation du cœur humain, que nous étudierons la faculté d'aimer, ainsi que nous l'avons dit, en parlant de la division des passions.

LIVRE PREMIER.

FACULTÉ D'AIMER

DANS SES APPLICATIONS SPÉCIALES.

CHAPITRE PREMIER.

INTEMPÉRANCE

ou

AMOUR DES JOUISSANCES DU GOUT.

Le besoin de prendre des aliments se montre chez l'homme avec la vie, et ne disparaît qu'avec elle. Il est le premier qui sollicite la faculté d'aimer et qui éveille des passions en elle. Mais l'abus touche de très près à la satisfaction licite et normale, et la pente est si facile, que bien souvent la passion a jeté de profondes racines avant même que l'ame en ait été avertie. Ce besoin étant le plus grossier de tous ceux que nous éprouvons, l'intempérance qui en émane est aussi le plus grossier de nos penchants vicieux.

Nous définirons l'intempérance : l'habitude de se livrer immodérément aux jouissances du sens du goût.

Puissions-nous faire sentir tout ce qu'elle a de honteux, et combien est vile la prostitution d'une ame qui se soumet à la matière en traînant sa dignité dans les sales excès de ce hideux penchant.

Nous avons en nous-mêmes deux parties bien différentes : l'une, matérielle et grossière, qui est notre corps ; l'autre, immatérielle et intelligente, qui est notre ame. Les fonctions du corps participent de sa nature, et tendent à nous mettre en rapport avec les autres corps, pour les besoins matériels que nous éprouvons. Celles de l'ame tendent à la connaissance de la vérité, et nous mettent en rapport avec elle Il est évident que tout ce qui tient au corps est abject comme sa nature, et que ce qui tient à l'ame est au contraire noble et élevé. Il est évident encore que les soins matériels, quoique nécessaires à notre existence, ne doivent avoir pour nous qu'une importance secondaire. Si nous n'avions été destinés qu'aux actions animales comme les brutes, nous ne rougirions pas plus qu'elles de ces actions ; mais immortels, intelligents, faits par Dieu pour de sublimes destinées, nous ne pouvons nous empêcher de sentir en nous-mêmes quelque chose de cette dignité qui nous caractérise. Nous éprouvons une honte instinctive de ce qui nous rabaisse, de ce qui dénote en nous la conformité que nous avons avec les animaux. Certes, ce n'est pas l'homme animal et matériel qui peut sentir la bassesse d'actions qu'il est dans sa nature d'accomplir ; c'est l'homme intelligent, immatériel, qui seul peut comprendre cette indignité. Pourtant il arrive souvent que les soins du corps font négliger l'ame, qu'ils usurpent la première place. C'est de cette abjection que nous allons parler ici, en traitant de l'intempérance.

Le sens du goût est le plus grossier de tous ; c'est à lui que sont départies les fonctions les plus abjectes, les plus matérielles. Il est chargé de réparer les pertes de l'économie animale, d'amener le corps à son degré normal de développement, en lui fournissant les matériaux nécessaires. Ce sens est en

quelque sorte le cachet de l'animalité, le critérium à l'aide duquel on distingue le passage du règne végétal au règne animal. Le polype, qui végète implanté dans le sol, qui se reproduit par bouture, n'a probablement pas d'autre sens que celui du goût. La seule fonction animale qui lui soit départie, c'est la manducation.

Dans le dernier degré de l'échelle des êtres animés, le sens du goût est le seul nécessaire à la conservation des individus; il est donc le sens animal par excellence. Les autres ont quelque chose d'incontestablement plus noble que lui.

Celui de l'ouïe, par exemple, ne laisse dans l'organisme aucune trace de son action, il met l'ame en rapport avec les corps au moyen des sons qu'il perçoit; c'est un sens complètement destiné à l'intelligence. Grace à lui, elle entend la voix des éléments qui gémissent ou qui tonnent, majestueux concert qui monte jusqu'au trône de Dieu; elle entend les nobles accents de la parole humaine, et devient dépositaire des secrets de ses semblables. C'est au sens de l'ouïe que l'ame doit tous les bruits grandioses qui l'émeuvent, et toutes les suaves harmonies qui la caressent et l'enivrent.

Le sens de la vue étale à ses regards le grand tableau de la nature. Rapide comme la pensée, il la transporte au-delà des abîmes sans fond de l'espace, sur ces globes immenses que Dieu soutient; il l'arrête délicieusement au sein d'une fleur émaillée; il lui fait lire le nom du Créateur dans toutes les merveilles sorties de ses mains. Ministre de l'amour, la vue insinue dans l'ame toutes les séductions de la beauté.

Le toucher, appréciateur d'une foule de qualités de la matière, vient aussi, lui, les révéler à l'intelligence, et ne transmet non plus que des impressions qui, quoique donnant la perception des corps, n'ont rien de matériel.

Le sens de l'odorat, qui ne s'exerce que sur de la matière absorbée, comme celui du goût, a pourtant quelque chose de plus délicat que lui. Ce n'est pas de la matière grossière qu'il est chargé d'introduire, mais des molécules aériennes, quin-

tescence des corps, parfums délicieux qui portent l'ame aux jouissances pures, aux douces émotions.

On pourrait presque dire qu'il y a des sens pour l'ame; ce sont l'ouïe, la vue, le toucher; et qu'il y en a pour le corps; ce sont l'odorat et le goût.

L'odorat n'est presque pas susceptible d'excès; il est rare qu'il ait des effets funestes. Le goût, plus grossier, est susceptible de nombreux écarts; ministre de l'intempérance, il énerve les facultés physiques, mine sourdement l'organisme et abrutit l'intelligence.

L'intempérance est une passion immonde qui fait ses délices de satisfactions purement matérielles, dans lesquelles l'esprit n'est pour rien; satisfactions qui sont tellement antipathiques à son libre exercice, qu'elles la plongent dans une léthargie profonde et l'étouffent en quelques instants sous les lourdes vapeurs qui s'élèvent de l'estomac. L'homme, adonné à ces tristes excès, n'a pas d'autre Dieu que son ventre, c'est un être qui semble ne vivre que pour digérer, et à qui rien ne peut plaire en dehors de ses satisfactions grossières. Tombé plus bas que la brute, il se laisse aller, dans ses dégoûtants plaisirs, au-delà des limites du besoin naturel. L'instinct des animaux ne les franchit pas, c'est la raison dégradée qui seule peut se livrer à d'anssi tristes écarts.

Les passions qui naissent de l'intempérance sont la gourmandise et l'ivrognerie.

GOURMANDISE.

La gourmandise est la passion de la bonne chère et l'habitude de dépasser en mangeant les limites du besoin.

Nous ne voulons pas définir la gourmandise ici comme l'ont

fait certains auteurs, « la prédilection des bons morceaux », par ce que nous ne croyons pas qu'il soit mal d'aimer ce qui flatte le goût. Le créateur, en attachant le plaisir à l'exercice de nos sens, nous invite à accomplir les fonctions auxquelles nous sommes destinés. Il est sage de croire que les choses qu'il a voulues, ne sauraient l'offenser.

La morale sévère qui proscrit toute jouissance, procède d'un faux jugement. Elle ressemble à ces vieillards chagrins, qui ne pardonnent pas aux jeunes gens d'aimer le plaisir et les distractions. Il ne faut point tomber dans ces excès, et savoir distinguer l'exercice agréable et légitime de nos sens, de leur abus coupable et dangereux. Il est des voluptés qui en elles-mêmes ne sont point un mal, elles ne le deviennent que par l'abus. L'homme est libre de se priver des jouissances permises dans un but de perfection.

Est virtus abstinuisse placitis.
OVID.

C'est vertu bien souvent qu'éviter ce qui plaît.

S'il attache trop son cœur aux satisfactions matérielles, il est coupable ; il faut les considérer toujours pour ce qu'elles valent, c'est-à dire pour peu de chose. On peut se les permettre, mais on doit s'en détacher facilement.

« Beaucoup de propreté sans étude; beaucoup de liberté » sans manquer à la politesse ; peu de plats, mais qu'ils soient » bons; peu de vin, mais du meilleur; choisir bien ses con- » vives, et vivre avec eux quels qu'ils soient, comme si la » table égalait toutes les conditions ; voilà précisément en quoi » consiste la meilleure chère d'un Français délicat. » (*Traité du vrai mérite*).

Ce passage rend parfaitement nos idées sur le sujet qui nous occupe ; c'est ainsi que les plaisirs de la table sont permis. Mais dès qu'ils dégénèrent en passion, et qu'ils portent l'homme à des excès, ils sont dignes de mépris. Le moraliste doit les

proscrire, et le médecin les considérer comme le résultat d'une affection morale qu'il est de son devoir de combattre.

Avant d'aborder le sujet que nous allons traiter, il nous semble convenable de fixer le sens que nous attacherons à certains mots de la langue gastronomique.

Le gourmand est celui qui a la passion de la bonne chère et qui dépasse en mangeant les limites du besoin naturel.

Le gastronome a l'amour éclairé de la bonne chère.

Le gourmet est expert en fait de gastronomie; la délicatesse de son palais prononce avec certitude sur les mets et les vins.

Le friand est le gourmand de la chère fine et délicate.

Le goulu est celui qui mange avec avidité.

Le glouton dévore quoi que ce soit et n'apprécie point ce qu'il mange.

Le goinfre est celui qui mange pour le plaisir de manger beaucoup, et qui ne diffère du glouton qu'en ce que sa voracité n'est pas aveugle.

L'anthropophage est celui qui mange de la chair humaine.

L'omophage mange de la chair crue.

Le polyphage ingère même des substances qui ne sont point alibiles, telles que du bois, des pierres, du fer.

La gourmandise est ordinaire à l'enfance; à cette époque de la vie humaine, ce sont les instincts qui dominent; l'intelligence peu cultivée n'a point encore réglé la convoitise par la pratique des vertus sociales et religieuses. L'enfant est, pour ainsi dire, à l'état de nature, et ses penchants innés le portent souvent vers l'amour des choses matérielles.

Le désœuvrement de l'enfance est une cause puissante de gourmandise, mais la plus énergique sans contredit, est le travail de croissance qui s'opère en elle. Toutes les forces vitales, toutes les fonctions, convergent, vers un seul but, l'accroissement de l'individu. Sans cesse il faut que de nouveaux

éléments soient versés dans le sang pour réparer les pertes journalières, et pour fournir à l'organisme les matériaux qui le développent.

La nature prévoyante attache la volupté à l'accomplissement d'une fonction nécessaire; mais souvent l'enfant, entraîné par la jouissance, franchit les limites du besoin. A cet âge, la gourmandise n'a guère d'effets nuisibles, elle est facile à corriger; de nouveaux penchants qui se développent, des passions antagonistes la font ordinairement disparaître.

Le jeune homme n'a pas le loisir d'être gourmand, de plus nobles préoccupations l'agitent. Ce sont des passions plus généreuses qui dominent son cœur. A cette époque des illusions et des rêves, les choses matérielles lui importent peu. Son regard domine un immense horizon, perce les voiles de l'avenir et lit dans ses secrets, amour, fortune et gloire. L'espérance l'emporte sur ses aîles. C'est un coursier plein d'ardeur et vigoureux, qui secoue ses crins et fait voler la poussière. Avant qu'il s'arrête épuisé; avant que son ame soit tombée des hautes régions où elle plane dans les froides réalités de l'existence, il faudra qu'il heurte bien des fois les hommes et les choses. D'ici là, les passions viles, qui font jouir le corps et qui dépoétisent l'ame, n'auront point de pouvoir sur lui.

L'âge mûr, qui rit de pitié sur les illusions du jeune âge, rejette de son cœur, comme choses vides, et l'amour et la gloire. C'est la science, c'est l'ambition, c'est la fortune qui sont les dieux qu'il adore. Le travail, les spéculations, les projets, usent péniblement ses journées, il cherche ses satisfactions dans les jouissances matérielles. Si parfois il est sobre et frugal, il pense que c'est un moyen de succès.

La vieillesse arrive au terme fatal, au milieu des débris des rêves de la vie. Douces erreurs de la jeunesse, vous avez fui comme de légers nuages : enivrants succès, caresses de la gloire, satisfactions de l'ambition, si péniblement conquis sous les traits de l'envie et des haines, si vite envolés vers d'autres amants plus heureux; à peine reste-t-il de vous un

souvenir! La vie était belle et splendide au début de la carrière, l'esprit en dorait les sentiers, les émaillait de fleurs; à chaque halte, la douce espérance apparaissait au voyageur fatigué.

Maintenant, plus d'espérance, plus d'avenir, plus rien..... tout est englouti dans le passé. On marche sur les bords d'une tombe, où le pied fait sans cesse ébouler le sol; on compte avec effroi les heures, les minutes.

La vieillesse ainsi découragée, dépourvue d'illusions, d'espérances, devient égoïste et se hâte de jouir. La gourmandise est une de ses ressources. L'esprit n'a plus d'activité, et le désœuvrement vient aider les penchants matériels.

Les femmes sont moins gourmandes que les hommes; leur nature délicate répugne aux plaisirs grossiers des sens. La femme est une abeille qui ne prend des fleurs que le parfum. Elle aime à jouir, mais avec délicatesse; il faut à ses sens des caresses veloutées; tout ce qui est trop matériel la heurte désagréablement. Elle a trouvé le côté poétique de la gourmandise. Elle est friande, elle aime avec délices les pâtisseries et les crêmes. Sa figure enfantine s'épanouit en savourant un bonbon. L'homme gourmand est ravi d'aise devant un pâté aux truffes; la femme friande ne résiste pas à la séduction d'une méringue à la crême.

L'homme est fait pour être ici-bas le triste jouet des passions, nul n'est à l'abri de leurs orages. Chacun de nous arrive à la vie avec des prédispositions organiques ou morales qui ne disparaîtront jamais entièrement : l'éducation pourra les corriger, mais ne les effacera pas complètement. On naît gourmand, comme on naît intelligent ou stupide. Il est impossible de nier ces prédestinations que la nature écrit en caractères si saillants dans l'organisme. Ils se décèlent aux observateurs les plus superficiels.

Dira-t-on qu'un homme taillé en Hercule, n'est pas plus disposé à la gourmandise que celui qui n'a reçu qu'un corps malingre et chétif? Evidemment on devient gourmand en raison

de mille circonstances diverses, mais il est bien rare qu'on ne le soit pas, quand l'organisme a reçu de la nature tout ce qu'il faut pour entraîner l'ame vers cette passion.

Pourtant nous ne sommes pas fataliste, et nous savons bien que l'homme n'est pas attaché comme un esclave à des nécessités organiques. Il est probable que l'homme le mieux organisé, pour éprouver la gourmandise, ne verra jamais cette passion se développer en lui, s'il naît dans une classe infime, s'il est obligé de gagner péniblement sa vie, s'il a une famille nombreuse à soutenir. Il est des passions qui n'habitent pas la chaumière du pauvre, il leur faut les satisfactions du luxe et les douceurs de la fortune et de l'oisiveté. La gourmandise n'exerce en général ses séductions que sur ces heureux du siècle, qu'un travail pénible ne vient pas distraire, qui n'ont point à souffrir les atteintes de la misère, et qui s'endorment chaque soir sans souci du lendemain.

Il est des professions pour lesquelles la passion dont nous parlons, semble avoir une prédilection marquée.

De tous temps les hommes de banque et de finance ont eu la palme de la gourmandise. Peu de dépense intellectuelle, de grands loisirs, beaucoup de fortune, une vanité sans égale, voilà plus de conditions qu'il n'en faut pour être promptement entraînés. Rien n'approche de l'ostentation des hommes de cette classe; peu faits pour lutter d'intelligence et de bon ton, ils croient s'élever par le luxe de leurs tables et de leurs équipages. Ce sont les Sardanapales de notre époque.

Les avocats, ces parleurs éternels, qui font partout et à propos de tout des discours, sont gourmands par besoin. La table est pour eux une tribune où leur éloquence s'anime aux fumées du champagne. Souvent les convives y gagnent en gaîté.

Les médecins deviennent gourmands par séduction. La santé est chose si précieuse, et la reconnaissance est si naturelle à l'égard de ceux qui la conservent! De tous côtés on les invite, on se met en frais pour eux. Peu à peu l'austérité

inhérente à la profession s'efface, et la gourmandise s'empare à jamais de ses victimes.

Les dévots, privés ici-bas de la plupart des plaisirs, cherchent dans la bonne chère des compensations aux privations qu'ils s'imposent par ailleurs. C'est contre eux que sont, du reste, dirigées les séductions les plus dangereuses. Pour eux, le meilleur gibier, les pâtisseries et les confitures les plus fines, les vins les plus exquis.

La gourmandise des hommes d'église se rapproche à bien des égards de la friandise. Presque toujours ce sont des femmes qui leur font des cadeaux, et qui les choisissent d'après les goûts délicats et friands qui leur sont départis.

Souvent certaines professions, qui sembleraient devoir porter à la gourmandise, en éloignent au contraire. Les cuisiniers, les traiteurs, les pâtissiers, sont ordinairement très sobres. Cela tient probablement à la satiété produite par la vue et par l'odeur des mets.

L'éducation est une cause fréquente de gourmandise. Il arrive que des parents imprévoyants habituent de bonne heure leurs enfants à des goûts de sensualité, qui ne leur seraient venus que plus tard, peut-être jamais. Pourtant, moins l'homme a de besoins, plus il est heureux, et c'est un mauvais service lui rendre, que de les multiplier ainsi.

Certains états anormaux, l'hystérie, des névroses de l'estomac, la grossesse, peuvent provoquer la gourmandise.

Anciennement, les hommes vivaient de peu, les végétaux, les fruits de la terre, suffisaient à leurs besoins. Plus tard, Dieu leur permit de manger la chair des animaux. Dès le commencement, la gourmandise dut régner aux milieu d'eux; mais le luxe effréné qu'elle a fait naître, et l'art si compliqué d'apprêter les mets, ne datent pas d'aussi loin. Tous les livres que l'antiquité nous a laissés, nous attestent la frugalité de ces temps primitifs. La Bible nous décrit les repas des patriarches;

Homère, ceux de ses héros. Nous voyons dans ces récits, que des animaux rôtis ou bouillis, du laitage et des fruits composaient les festins des rois. Chacun trouvait autour de sa demeure de quoi satisfaire à ses besoins.

Peu à peu les hommes s'amollirent dans le luxe des civilisations. Bientôt il fallut à leurs palais blasés, l'excitation des épices et des préparations culinaires. La Grèce, si longtemps sobre et frugale, se dépravа dans la débauche. Des repas somptueux engloutirent à Athènes les fortunes les mieux établies, et jetèrent les citoyens dans la mollesse la plus honteuse.

Mais quels qu'aient été sous ce rapport les travers des peuples de l'antiquité; quelque fâcheux que soient chez nous les effets de la gourmandise, jamais rien n'a égalé les monstrueux excès des Romains.

Mollement étendus sur des lits, ces rois de la gourmandise engloutissaient d'énormes quantités d'aliments. Leur souper ou *cœna*, qui était leur principal repas, avait quelquefois jusqu'à sept services, sans compter le dessert. Les vins les plus exquis, et diversement aromatisés, étaient servis dans de larges coupes. On n'a pas idée des dépenses inouies que nécessitaient ces repas.

Lucullus, l'un des plus fameux gourmands de Rome, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à introduire dans la république la débauche de la table, improvisa pour Cicéron et Pompée, un repas qui coûta quarante mille francs. Le tragédien Esope faisait dissoudre des pierres précieuses dans les mets qu'on lui servait. Antoine et Cléopâtre donnèrent au monde le spectacle de semblables folies.

Vitellius, dont la dépense journalière était d'environ quatre-vingt mille francs, donnait souvent des repas de trois cent mille francs. Dans un festin donné à son frère, il y avait sept mille oiseaux et deux mille poissons de choix. Un seul plat servi à ce monstre, coûta deux cent mille francs; il était rempli de cervelles de paons et de langues de phœnicoptères.

Des vaisseaux étaient allés pour les chercher jusque sur les côtes d'Afrique, au détroit de Gibraltar, et on avait envoyé des troupes de chasseurs jusqu'aux monts Krapacks.

Héliogabale, ce phénomène d'extravagance, surpassa tous ces excès. Chacun de ses repas, dit Lampride, coûtait à l'état huit cent mille francs. On lui servait des plats dont un seul valait cent quarante mille francs. C'étaient, par exemple, les cervelles de six cents autruches qu'il avait fait prendre à grands frais par des cohortes de chasseurs; c'étaient des langues de perroquets ou de rossignols; d'autrefois les talons grillés d'un nombre considérable de jeunes chameaux, ou bien les barbillons de poissons rares.

Quand un empire pouvait supporter de semblables abominations, il fallait qu'il fût bien avili, bien dépourvu de toute dignité. Le sénat s'assembla sous Domitien, pour décider à quelle sauce on apprêterait un turbot

Apicius, ce gourmand si célèbre, qui nous a légué plusieurs ouvrages sur l'art culinaire des Romains, dépensa environ douze millions de nos francs en orgies, et se pendit ensuite, parce que, prétendait-il, il mourrait de faim avec un million trois cent mille francs qui lui restaient.

Si l'on consulte l'ouvrage de cet auteur, intitulé : *de Opsoniis et Condimentis*, on verra combien le goût des Romains était dépravé. Il fallait, pour allumer leur appétit, des épices et des plantes aromatiques sans nombre. Comme ils se gorgeaient d'aliments, et que leur gourmandise dégénérait en véritable gloutonnerie, ils se faisaient vomir, pour vider l'estomac, et recommencer à manger. Cette hideuse coutume nous est attestée par Suétone et par Celse le médecin.

De nos jours, on ne voit point de si monstrueux désordres. Cela tient moins à notre tempérance qu'à la division des fortunes. Chez les Romains, toutes les richesses de l'univers appartenaient aux empereurs et à quelques particuliers puissants. Nos prodigalités ne peuvent donc pas approcher de celle

de ces maîtres du monde; mais notre sensualité n'est pas moindre, et nous sommes aussi gourmands qu'eux. Notre art culinaire est plus riche en recettes, nous avons de plus qu'eux le café, le thé, le sucre, et des épices qu'ils n'avaient pas. Nos tables sont servies avec plus de délicatesse que les leurs. Apicius eût rougi de son ignorance devant nos restaurateurs à la mode.

Plus de la moitié des vaisseaux, qui voyagent d'un pôle à l'autre, n'ont pas d'autre destination que de servir notre gourmandise. C'est elle qui nous rend tributaires de toutes les parties du monde; c'est pour elle que l'on cultive à grands frais des plantes exotiques, que l'on dépeuple la terre d'animaux, et que l'on modifie de mille façons la nature pour la forcer à multiplier ses dons. Une culture savante a rendu comestibles un grand nombre de plantes sauvages; l'art de greffer les arbres nous a donné une multitude de fruits délicieux. C'est pour flatter nos palais que travaillent les trois quarts du genre humain.

Quelle différence d'avec les anciens temps! La famille patriarchale s'assemblait à l'ombre des arbres, un chevreau rôti, le lait des génisses, les fruits des arbres, tels étaient les aliments substantiels et sains qui procuraient une santé robuste à nos ancêtres et les conduisaient à une vieillesse inconnue à leurs enfants dégénérés. La nature décorait la salle du festin, et les convives étaient assis sur la verte pelouse, au milieu des bosquets fleuris, auprès de la cascade retentissante. Des milliers d'oiseaux chanteurs égayaient de leurs concerts variés les instants du repas.

Aujourd'hui, dédaignant ces mœurs si simples, nous demandons au luxe toutes les séductions des sens. Nos repas splendides flattent autant les yeux que le goût. La volupté entre à la fois par toutes les avenues de l'ame. Les cristaux et les bronzes, les fleurs et les métaux précieux, tout est étalé pour nos jouissances. Voluptueux Sybarites, nous faisons de la vie un banquet, et nous oublions dans les bras de la mollesse

la vraie destination de notre être. Nous donnons à la volupté ce que réclameraient des besoins réels ; et souvent la misère et la faim viennent torturer ceux qui ont dépensé leur fortune en festins.

Généralement le gourmand est doué d'une santé florissante : il est d'une stature moyenne, il a le visage carré, le front étroit et arrondi, les yeux petits, vifs et brillants, les joues un peu pendantes, la bouche grande, les lèvres vermeilles et fortes, les dents larges et solides. Il est rare qu'il n'ait pas un peu d'embonpoint.

Les femmes gourmandes offrent à-peu-près les mêmes caractères ; elles sont grasses et potelées, elles ont quelque chose de hardi, d'assuré qui manque aux autres. Il en est qui sont jolies, sensuelles et vives ; mais elles ne possèdent jamais cette noble beauté, reflet de l'ame et du cœur, qui captive et qui subjugue.

Le physionomiste pourra reconnaître encore les gourmands à d'autres caractères : chez eux, les muscles masticateurs sont très puissamment développés ; les os auxquels ils s'insèrent sont très forts. La région zygomatique est large, et une saillie correspondant au siége présumé de l'organe de l'alimentivité (*Spurzheim*), se fait remarquer sous le muscle temporal.

Mais c'est à table surtout que le gourmand se montre dans tout son éclat. A l'aspect d'un bon dîner, toutes ses facultés s'épanouissent, sa physionomie tout entière exprime la jouissance. Ses narines ouvertes et agitées aspirent délicieusement l'odeur des mets, sa langue se promène sur ses lèvres, et ses yeux dévorent par avance. Dès qu'il est servi, il se rapproche de la table, s'établit et prend ses aises ; voyez comme il savoure les morceaux exquis, et fait avec emphase l'éloge de tous les mets, pourvu qu'ils soient bons, car son goût est sûr, jamais il ne s'est vu exposé à manger pour bon un ragoût médiocre.

Déjà le gourmand a mangé outre mesure, son palais est

saturé, sa faim est nulle. On passe au second service, et bientôt il oublie qu'il a dîné, car il a senti les truffes dont les parfums s'exhalent et ses yeux contemplent avec délices l'énorme pâté de Strasbourg, le faisan doré, la poularde parfumée. Il recommence à manger, et engloutit ainsi d'énormes quantités d'aliments. Il est des mets auxquels le gourmand fait toujours honneur, dont il mangerait indéfiniment, et qui exercent sur lui une impression telle, que toutes ses puissances dégustatrices se réveillent à la fois.

Nul ne sait mieux que lui ordonner un repas ; il possède à fond toute la science gastronomique. Quand il parle de certains mets de prédilection, son visage se dilate, sa bouche s'élargit, sa langue humecte ses lèvres.

Pour lui, il est dans la vie deux affaires importantes : bien déjeûner le matin, et le soir dîner encore mieux. Il n'a pas d'occupation qui ne cède à celle de bien vivre ; jamais on ne le prend au dépourvu ; son garde-manger, sa basse-cour, sa cave n'ont jamais été vides. Il se croirait déshonoré, s'il ne pouvait improviser un dîner présentable. Pour lui, les primeurs et les choses de prix.

Jamais il ne se met en voyage sans s'être assuré qu'on peut manger en route d'une façon confortable, autrement il fait ses provisions. Il a de l'estime ou du mépris pour vous, en raison de la manière dont vous donnez à dîner. Il ne vient pas chez vous pour vous, jamais il n'y reparaîtra s'il y a fait maigre chère.

Nécessairement égoïste, il invite volontiers, mais oblige rarement. Il ignore qu'il est à sa porte des familles qui meurent de faim, mais sait à ravir le nom des traiteurs renommés, et quelles sont les contrées qui fournissent le meilleur poisson, le meilleur gibier.

Cet homme, qui fait un Dieu de son ventre, qui n'a d'amis qu'à table, qui n'a de pitié pour aucune misère, qui néglige ses devoirs pour ses jouissances, et dévore le patrimoine

de sa famille, n'aura-t-il donc pas de châtiment? Heureusement il n'en sera pas ainsi, et la triste passion qui le maîtrise, ne tardera pas à le punir sévèrement. Peu à peu l'énorme quantité d'aliments qu'il ingère fatigue son estomac et lui fait souffrir d'horribles pesanteurs, des tiraillements indicibles. Son palais, sans cesse excité, ne tarde pas à perdre le sentiment des saveurs; il lui faut des épices et des excitants de toutes sortes.

Bientôt l'estomac perdant son ressort, les indigestions deviennent fréquentes; peu à peu il s'irrite, s'enflamme; l'horrible cancer envahit ses parois, et entraîne sa victime à la mort au milieu des plus atroces souffrances. Voyez ce moribond, au teint hâve, aux traits allongés, aux membres décharnés, ne pouvant plus prendre d'aliments sans vomir, et souffrant l'incessante torture d'une faim maladive; c'est un gourmand qui porte la peine de ses excès.

La gourmandise a quelquefois des effets moins promptement terribles, mais tout aussi déplorables. Des besoins factices naissent de l'habitude de prendre plus d'aliments qu'il ne convient; l'estomac devient insatiable, la digestion ne s'opère plus, les aliments sont vomis, ou expulsés par les selles, à moitié digérés. Les individus, en proie à cette déplorable maladie, ne peuvent plus satisfaire leur appétit déréglé; la quantité de vivres qu'ils ingèrent est énorme, mais, semblables au tonneau des Danaïdes, ils ne peuvent plus éteindre leur voracité.

Dans le siècle dernier, on vit, en Saxe, un homme qui faisait profession de manger pour de l'argent; il dévorait un mouton ou un cochon entier, quelquefois deux boisseaux de cerises avec leurs noyaux. Il brisait avec ses dents et avalait des vases de terre ou de verre; il mangeait des animaux vivants, des oiseaux, des souris, des chenilles. (L'histoire de cet homme fut l'objet d'une thèse soutenue à Wurtemberg par M. Frenzel, sous la présidence de M. Boëhmer, professeur à l'académie de cette ville. *De polyphago et allotriophago Wirtembergensi dissertatio.*)

Tout le monde sait l'histoire du grenadier Tarrare, le plus étonnant mangeur des temps modernes. Il dévorait un quartier de bœuf en vingt-quatre heures; quelques instants lui suffirent pour engloutir un dîner préparé pour quinze ouvriers allemands. Il mangeait avec avidité des couleuvres et d'autres animaux vivants. Étant à l'hôpital, il ingérait les cataplasmes; des infirmiers le surprirent avalant le sang des malades qu'on venait de saigner, et satisfaisant d'une horrible manière sa voracité dans la salle des morts. Un enfant de 14 ans ayant disparu, d'affreux soupçons pesèrent sur lui. Tarrare introduisait sans difficulté dans son estomac des pierres, du bois, du liége, etc. Il mourut à 26 ans, dans un état de maigreur extrême, et rendant par les selles un pus fétide. A l'ouverture du corps, on trouva les intestins putréfiés.

L'estomac d'un forçat, mort à l'hôpital de Brest, contenait quarante-quatre objets solides, parmi lesquels un couteau avec sa lame, des clous, plusieurs cuillers d'étain, nombre de morceaux de bois, des bouchons de liége, un morceau de cercle de barrique de 19 pouces de longueur. C'était ce corps étranger qui avait amené sa mort; il était encore en partie dans l'œsophage.

Ce n'est pas ici le lieu d'entretenir le lecteur de ces phénomènes d'omophagie dont Percy et Laurent ont rassemblé les exemples dans l'article omophage du *Grand Dictionnaire*. Nous ne parlerons pas non plus de ce monstre qui, dans une caverne du Vivarais, dévorait la chair palpitante des infortunées victimes de sa lubricité.

Les anatomistes ont souvent pu constater que des conformations anormales, que la ressemblance de l'estomac et des intestins avec ceux d'animaux carnassiers, expliquaient cette étrange voracité; mais il est hors de doute que la gourmandise, que l'habitude de charger outre mesure l'estomac d'aliments, peuvent avoir pour effets la faim canine, le pica et toutes les aberrations semblables de l'appétit et du goût

L'intelligence est, aussi souvent que l'organisation, victime

de la gourmandise. Celui qui charge son estomac d'aliments, n'est plus capable d'aucun exercice intellectuel. Toutes les forces vitales se concentrent pour le travail de la digestion. Le cerveau, obscurci par un sang épaissi et chargé d'éléments étrangers, ne peut plus se prêter aux opérations de l'ame. Le travail auquel on se livre à jeun est beaucoup plus fructueux que celui auquel on se livre après le repas. L'observation a démontré que les excès de table finissent par énerver l'esprit, et que rarement ceux qui prennent tant de soin de leur corps, deviennent ou restent des hommes de mérite.

Tous le peuples, tous les philosophes, ont regardé la gourmandise comme un vice. Bien des législateurs ont fait des lois somptuaires. Longtemps en France elles ont été en vigueur; mais maintenant, les codes des différentes nations gardent le silence sur ce sujet, et chacun n'est comptable des excès auxquels la gourmandise peut le porter, qu'aux lois morales et religieuses : « *Quod non vetat lex, hoc vetat fieri pudor.* » (Senec.)

La religion chrétienne, cette expression divine de la vérité et de la morale éternelle, range la gourmandise au nombre des péchés capitaux. Ses prescriptions à ce sujet sont extrêmement sévères, et les précautions qu'elle prend pour détourner les hommes de ce vice, sont très nombreuses. Les apôtres représentent la gourmandise comme une cause d'impudicité : « c'est un vice, disent-ils, dont les Païens ne rougissent pas, mais que les Chrétiens doivent avoir en horreur. » Le prophète Ezéchiel attribue à ces excès les abominations de Sodome. (Chap. 16, verset 42.) Saint Paul appelle ceux qui s'y livrent, « des ennemis de la croix de Jésus-Christ, des hommes qui n'ont d'autre Dieu que leur ventre, et qui font gloire d'un vice qui devrait les couvrir de confusion. » (Philip., chap. 8, versets 18 et 19.)

Nous ne trouvons pas étonnant que certains esprits superficiels attaquent les lois de l'Église sur l'abstinence et sur le jeûne. De tout temps, l'ignorance a cherché à dérisionner ce

qu'elle ne comprend pas. Il est tout simple que ceux qui n'entendent rien à l'hygiène, qui ne comprennent même pas qu'il soit utile, dans un but politique et social, de cesser, au temps du rut, de détruire les animaux, critiquent ce que l'Église commande, d'accord avec la raison. Nous savons bien où le philosophisme va recruter ses adeptes, et combien pèse leur intelligence. De fades plaisanteries ne sauraient effleurer ce que la morale et la science couvrent de leur égide. Nos esprits forts sont bien petits en face des écrivains sacrés, des conciles et du corps des docteurs de l'Eglise.

Pythagore et ses sectateurs avaient horreur du sang, et ne mangeaient rien qui eût vécu. Les motifs de cette abstinence pouvaient avoir quelque chose de louable ; mais ces philosophes, en prétendant qu'il était criminel de manger des animaux, tombaient dans l'absurde. Dieu a permis aux hommes de tuer les bêtes pour leur subsistance, et la physique nous démontre, à l'aide du myeroscope, que tous nos aliments, que tous les liquides que nous ingérons, contiennent une multitude innombrable d'êtres vivants. En face de cette révélation, Pythagore et les siens se fussent sans doute, comme un sauvage américain, imbu des mêmes principes, laissés mourir de faim.

Malgré les belles pages de Plutarque sur ce sujet, il est certain que les hommes peuvent manger de la chair. Ce qu'il faut croire, c'est que la gourmandise est un mal, et que l'Église, notre mère commune et la voix de Dieu sur la terre, sait mieux que notre faible raison, ce qu'il faut croire ou rejeter.

Les imperfections de l'enfance deviennent les vices de l'âge mûr. A cette époque de la vie, toutes les prédispositions sont en germe, c'est l'éducation qui les développe ; bonne ou mauvaise, elle fait des hommes sages ou vicieux. Pour que l'enfant ne soit pas gourmand plus tard, il ne faut que lui faire suivre le penchant de la nature. Des repas simples, mais fréquents ; une nourriture frugale, mais abondante ; voilà ce qui lui convient. Il n'a pas le palais blasé ; l'eau pure de la source, les fruits et le laitage, lui sont plus agréables que les liqueurs

fermentées et les mets assaisonnés. Ce n'est pas la nature qui nous fait aimer les préparations culinaires qui chargent nos tables, c'est notre manie de changer l'ordre des choses, de sortir des voies qu'elle enseigne.

L'enfant ne doit avoir pour manger d'autre règle que la faim, d'autre excitant que l'exercice. Si on le fait jeûner, il trompe la vigilance de ses parents ou de ses maîtres, il dévore les aliments avec l'avidité de la convoitise, et de plus il devient voleur. Si on lui donne des mets recherchés, on vicie les goûts simples qu'il a reçus, on lui crée des besoins factices, et on s'expose à le rendre malheureux. Sait-on ce que la fortune lui réserve, s'il doit vivre opulent ou misérable; et dans tous les cas, le plus heureux ici-bas, n'est-ce pas celui qui a le moins de besoins? Il faut veiller à ce que l'enfance ne manque de rien, mais il ne faut pas l'énerver dans les douceurs de la mollesse.

L'estomac de l'enfant qu'on nourrit de friandises, reste faible et digère avec peine. Plus tard, le corps, mal développé, n'aura pas d'énergie, et l'ame, emprisonnée dans des organes sans vigueur, ne pourra pas exercer ses facultés. Au physique comme au moral, on n'aura formé qu'un être inutile à la société, à charge à lui-même, de toutes façons malheureux. Les enfants des paysans, qui jouent en plein air, qui mangent du pain et des fruits, sont bien plus robustes que les pâles enfants de nos villes. Ils ont plus de santé, moins de défauts; plus tard ils auront moins de vices.

Les mères ne veulent pas comprendre ces vérités salutaires. Pour rendre heureux leurs enfants, elles pensent qu'il faut céder à tous leurs désirs, à tous leurs caprices. Toute la journée, l'enfant est bourré de friandises, il mange sans faim, et devient gourmand par habitude. Pour les garçons, cette éducation est moins pernicieuse que pour les filles. Plus tard, s'ils valent intellectuellement quelque chose, les besoins de leur cœur et de leur esprit feront taire les appétits de leur palais. Les passions propres au jeune âge, l'amour, la vanité, absor-

beront la gourmandise. Chez les filles, de pareilles habitudes prises dans l'enfance, seront bien plus difficiles à déraciner. Destinées à rester bien plus longtemps sous le toit paternel, sujettes à moins de distractions, à moins de passions véhémentes, elles garderont plus fortement leurs inclinations premières.

Pour bien élever leurs enfants, les parents doivent se pénétrer d'une vérité trop oubliée. C'est que leur bonheur futur importe plus que les satisfactions actuelles des pères et des mères. La nature impose à ces derniers plus de devoirs qu'elle ne leur garde de jouissances. Dans l'ignorance de l'avenir, ils doivent former leurs enfants de façon qu'ils ne soient pas malheureux dans des positions infimes. Mieux vaut avoir tout à gagner en bonheur, qu'avoir tout à perdre.

Nous ne voulons pas outrer les préceptes et dire qu'il faille nourrir les enfants au pain noir. Ce que nous voulons, c'est qu'ils puissent vivre de peu. Les bras d'un homme doivent, s'il le faut, valoir partout davantage que sa dépense. L'oubli de cette vérité est meurtrier pour beaucoup.

La gourmandise exagère nos besoins réels, en crée de factices; elle prépare le malheur de l'individu et la ruine de la société. Dans l'enfance, c'est une plante facile à déraciner; dans l'age mûr, les racines en sont plus tenaces; il est rare qu'on puisse les extirper entièrement.

Malheur à ceux qui n'ont pas dans l'esprit des ressources qui puissent faire naître des passions antagonistes. L'homme insensible à la gloire, à l'amitié, qui ne rougit plus de noble orgueil et d'estime de soi, est une bête brute qu'il faut laisser à ses honteux penchants. Car il n'y a souvent moyen de corriger un gourmand, qu'en lui faisant comprendre l'abjection de sa passion, en la remplaçant par de plus nobles. Ouvrez-lui les portes de la science; montrez-lui les secrets de la nature; faites arriver à son cœur les sublimités de la religion; qu'il comprenne enfin que l'homme est le roi et non pas l'esclave de la matière; que l'ame n'appartient pas aux sens, mais les sens

à l'ame. Qu'un beau souvenir de sa noble origine le jette dans la voie du repentir et de l'amendement.

Le gourmand cesse de l'être, quand il sait se rendre utile et vivre pour ses devoirs sociaux et religieux. Mais si ces nobles mobiles n'ont plus d'écho dans l'ame, elle restera, comme nous le disions tout-à-l'heure, la vile esclave de la brute humaine.

Quand la gourmandise est un produit de l'opulence et des séductions de la fortune, il ne faut souvent, pour la guérir, que des revers imprévus, que ces infortunes soudaines qui jettent brusquement les hommes du palais dans la rue. Alors le besoin, les devoirs, les angoisses d'une famille éplorée, réveillent les facultés endormies et frappent de mort la sensualité. Parfois les voyages, les distractions, viendront aider le traitement de la gourmandise.

Mais si cette triste passion est l'effet d'une anomalie organique, d'une conformation vicieuse, c'est le cas de prendre en pitié ces tristes écarts de notre nature, et d'appeler la charité publique sur des infortunés, qui ne doivent pourtant pas mourir de faim, parce que leurs besoins sont plus exigeants. C'est un crime à la société de les laisser tromper leur faim en ingérant des matières réfractaires à la digestion qui les tuent.

Si la gourmandise est le résultat d'une maladie, c'est au médecin pathologiste à chercher dans les ressources de son art des remèdes à la cause. L'effet cessera ensuite. Malheureusement il est beaucoup de ces affections qui sont incurables. Il en est d'autres, telles que l'hystérie, la chlorose, qu'on guérit facilement. Si la gourmandise tient à la grossesse, qui souvent occasionne des appétits désordonnés, la nature se charge elle-même de la guérison.

Quelle que soit ici-bas la condition de l'homme, qu'il soit assis sur un trône ou qu'il se traîne humblement dans la voie commune, il ne doit pas oublier que la terre est un lieu de passage où Dieu nous a départi plus de devoirs que de jouissances. Il faut qu'il sache que les facultés que nous avons de sentir, nous ont été données seulement pour les besoins réels de

nos corps et surtout pour obéir à nos ames. Il faut qu'il soit toujours le maître et non pas l'esclave des sens.

IVROGNERIE.

L'ivrognerie est l'habitude de prendre immodérément des liqueurs enivrantes.

Il ne faut pas confondre l'ivrognerie, qui est un vice, avec l'ivresse qui n'est qu'un accident passager, dans lequel peut tomber une personne habituellement sobre.

Il est peu d'hommes qui ne se soient trouvés au moins une fois dans leur vie en état d'ivresse. Un semblable état n'affecte l'organisme et l'intelligence que d'un trouble éphémère; l'ivrognerie, au contraire, abrutit sa victime, dégrade son ame et énerve son corps. Cette passion avilissante existe chez un grand nombre d'individus. Elle infecte surtout les classes infimes de la société. Parfois elle salit les rangs les plus élevés : on l'a vue se vautrer sur la pourpre des trônes, souiller la gloire des héros, frapper d'impuissance les plus beaux génies. Pour porter à son comble l'abjection humaine, pour dépoétiser les choses les plus saintes et les plus belles, l'ivrognerie traîne dans sa fange jusqu'à ce sexe charmant, fait par Dieu pour orner la terre, et que nous n'aimons voir qu'environné de candeur, d'innocence et de poésie.

Au sein de nos civilisations avancées, l'ivrognerie est-elle moins fréquente qu'autrefois? Nous ne le pensons pas. Tant d'éléments de dissolution travaillent nos sociétés, que les progrès moraux y sont bien rares et bien peu sensibles. Le vice dont nous parlons, est un des plus difficiles à déraciner, et un de ceux que le plus de causes tendent à produire.

L'enfance est rarement livrée à l'ivrognerie; à cet âge, le sens du goût n'est point encore blasé, les organes n'ont pas besoin d'une excitation factice, les digestions sont faciles. L'enfant n'a pas eu le temps de dépraver les goûts simples qu'il a reçus de la nature; les liqueurs enivrantes sont désagréables à son palais, elles le brûlent au lieu de le flatter.

La jeunesse est plus souvent adonnée à l'ivrognerie; une mauvaise éducation, les exemples pernicieux qu'elle a sous les yeux, la fréquentation des cafés et des autres lieux publics, la disposent de bonne heure à pervertir ses inclinations naturelles. Malheureusement il n'est pas rare de voir des jeunes gens, hideux d'une vieillesse anticipée, qui ne la doivent en partie qu'aux excès honteux de l'ivrognerie et aux désordres qu'elle traîne à sa suite.

Mais les époques de la vie pendant lesquelles les hommes sont le plus enclins à ce triste penchant, sont celles de l'âge mûr et de la vieillesse.

Les femmes y sont moins portées que les hommes; leur vie retirée, la honte qui s'attache à cette passion hideuse, sont pour elles de puissants préservatifs. L'éducation qu'on leur donne, la délicatesse de leurs goûts, les en éloignent aussi. Leur organisation faible est antipathique à tout ce qui l'ébranle fortement. Leurs nerfs sensibles n'aiment que ce qui les caresse; leur palais savoure les fruits sucrés, les friandises; mais il répugne aux vives excitations des liqueurs fermentées. Les femmes semblent n'aimer que la quintescence des choses. Tout ce qui est matériel et grossier révolte la délicatesse de leurs sens.

L'influence des professions sur l'ivrognerie, est quelque chose de très remarquable. Les ouvriers sont plus sujets que d'autres à ce vice. Leur défaut d'instruction, la fatigue de leurs travaux, la contagion de l'exemple, tout les porte à se laisser facilement entraîner. Ces malheureux que rien ne distrait de leurs pénibles labeurs, ont bien petite part aux jouissances de la vie. Les plaisirs intellectuels leur sont inter-

dits par leur défaut d'éducation. Ils se tournent vers les satisfactions physiques. Les fumées du vin leur font oublier le monde et ses misères, et chassant de leur esprit l'affreuse réalité, y font naître l'espérance et les douces illusions.

Il est certaines professions qui semblent plus que d'autres dévouées à l'ivrognerie. Les peintres, les musiciens, les carriers, les forgerons, les cochers, les marchands forains, les imprimeurs, les infirmiers, les portiers, sont très souvent ivrognes. Chez les femmes, les filles publiques, les gardes-malades, les ouvrières des manufactures, sont surtout adonnées à ces honteux excès.

Les militaires, les marins, qui hasardent à tous moments leur vie, cherchent souvent, dans l'abus des liqueurs fortes, le moyen de s'étourdir sur les dangers qu'ils affrontent. D'un autre côté, peu occupés des choses intellectuelles, livrés souvent au désœuvrement le plus complet, ne sachant à quoi passer leur temps, ils en trompent la durée, le verre à la main. Vainqueurs, c'est ainsi qu'ils célèbrent la victoire et se dédommagent des privations qu'ils ont endurées. Vaincus, c'est encore en buvant qu'ils se consolent. Puis, quand infirmes ou vieux, ils ne sont plus utiles à la patrie; n'ayant plus pour remplir leur existence les occupations régulières et presque mécaniques de leur profession, ils appellent à leur secours contre l'ennui, leur consolateur habituel. Le vin leur fait voir à travers ses fumées si pleines d'illusions, les ennemis dont ils ont triomphé, les champs de batailles qu'ils ont illustrés, et c'est alors que, conteurs intrépides, ils brodent à leurs auditeurs ébahis, les fabuleux récits de leurs campagnes.

Tous les hommes qui n'ont pas profité des bienfaits de l'éducation, qui n'ont pas de ressources contre l'oisiveté, évitent rarement les excès du vin. Le désœuvrement est une des causes les plus fréquentes de l'ivrognerie.

Souvent l'infortune et les chagrins qui frappent à l'aveugle parmi les heureux d'ici-bas, et qui précipitent les destinées les plus brillantes, renversent en même temps le courage et la

fermeté d'ame. Beaucoup parmi les victimes du malheur, n'ayant point assez de philosophie, de religion, cherchent de chimériques consolations à leurs tourments. L'excitation cérébrale que momentanément ils se procurent, voile à leurs yeux l'abîme de leurs destins; ils redeviennent heureux et fortunés. Le présent leur paraît meilleur, l'avenir leur sourit encore, il est pour eux plein d'espérances et de projets.

Mais bientôt tout ce bonheur factice s'évanouit; à cet enivrement du corps et de l'esprit, succède un réveil désenchanteur. Alors ils redemandent incessamment aux mêmes excès les illusions qui les ont bercés. Quelques uns se livrent à ces habitudes déplorables, dans le dessein prémédité de se rendre insensibles à leurs douleurs, en abrutissant leur intelligence.

Parmi les causes de l'ivrognerie, on doit citer certains états morbides.

Les médecins savent de quels écarts le sens du goût est susceptible. Quelquefois il s'altère au point de conduire les individus à rechercher comme aliment les substances les plus nuisibles, les plus dégoûtantes. Les femmes sont plus que les hommes victimes de ces accidents. Trois époques de leur vie, surtout, les y disposent. Quand la puberté s'accomplit, que la nature opère dans l'utérus les commencements du travail menstruel, les jeunes filles sont sujettes à la chlorose et au pica, ou aberration du goût qui en est un symptôme. Dans les premiers mois de la grossesse, souvent les femmes éprouvent la même chose. L'époque critique à laquelle cesse du côté des organes génitaux l'excitation mensuelle, est encore pour elles une occasion de souffrances et de singularités semblables. Alors on les voit manger avec avidité du charbon, de la craie, de l'ardoise, de la chair crue, des cheveux. Beaucoup s'adonnent avec une espèce de fureur à l'usage des boissons alcooliques qu'auparavant elles détestaient.

Nous avons connu une jeune fille très sobre, d'une excellente éducation, qui se mit tout à coup à boire avec excès de l'eau-de-vie, du kirsch, de l'eau de Cologne. Au bout de

quelque temps, sa santé s'étant rétablie, elle éprouva pour ces liqueurs le même dégoût qu'auparavant.

Nous avons déjà dit un mot des funestes résultats de l'exemple dans la production de l'ivrognerie. Cette cause est une des plus fréquentes qui existent. C'est surtout dans les basses classes qu'elle fait sentir ses tristes effets. L'enfance reçoit avec avidité ses leçons, surtout quand elles viennent flatter les mauvais penchants qui sont en germe dans le fond de notre pauvre nature. Qu'il est coupable, le père de famille qui se montre à ses enfants en état d'ivresse! Dépositaire et représentant de l'autorité divine, il traîne dans l'ignominie le mandat sacré qu'il a reçu. Le respecteront-il désormais, quand ils l'auront vu, pitoyable jouet de l'ivresse, poursuivi des sarcasmes d'enfants comme eux? Quand ils l'auront vu, se livrant à tous les écarts d'une joie ridicule, proférer des paroles obcènes et tourner en dérision les choses saintes. ?

Ces scènes déplorables se renouvellent souvent, et quand les enfants grandissent, leurs vices, encouragés par de tels exemples, demeurent sourds aux conseils. La voix de la mère et ses larmes sont inéfficaces. L'autorité du père lui même est méconnue. Si la sagesse, fruit d'un tardif repentir et des glaces de l'âge, lui fait déplorer sa conduite passée, il emporte jusqu'au tombeau le supplice de ses remords. Son autorité n'a plus de base, ses enfants rient de ses remontrances et lui rappellent qu'autrefois il savait, lui aussi, écouter la voix de ses passions.

Parmi les causes que nous signalons, il en est une d'une immense portée : c'est l'irreligion des masses. Partout le philosophisme souffle ses désastreuses doctrines; chassé des hautes régions sociales, où l'instruction ne le tolère plus, il descend dans le peuple. L'ouvrier lit des journaux et des pamphlets; Voltaire et Dupuis hantent les cabarets et les mauvais lieux. Les croyances qui moralisent, s'effacent dans les classes inférieures de la société : quel peut être alors le frein à ses passions? L'homme du peuple est bien faible contre l'ivrognerie,

quand il n'a pour l'éviter que des raisons de délicatesse et d'intérêt privé.

Nous allons maintenant considérer l'ivrognerie dans ses rapports avec les civilisations et les climats.

Rien ne nous dit qu'avant le Déluge, les hommes fissent usage de liqueurs enivrantes. D'après la Genèse, il paraît probable que Noë fut le premier qui planta la vigne. L'accident qui lui arriva, dénote dans cet homme, profondément sage et aimé de Dieu, une ignorance complète des effets du vin.

Chez tous les peuples anciens, l'ivrognerie ne paraît pas avoir été très répandue. La mythologie des Indiens ne fait aucune mention du vin. Chez eux point de divinité qui préside aux vendanges. Strabon nous apprend qu'une femme qui tuait un roi en état d'ivresse, recevait une récompense du successeur.

Les prêtres de toutes les castes de l'Inde ne devaient pas faire usage de boissons fermentées. Les peines portées contre eux en cas d'infraction à cette règle, étaient extrêmement sévères. Cependant, c'est dans l'Inde qu'on trouve, dès le temps de l'invasion grecque, le rhum et l'arack, ces deux boissons si universellement répandues. Il y est encore défendu d'en boire à jeun et de les prendre pures. En revanche, les Indiens faisaient usage de plantes aromatiques et narcotiqnes en infusions, pour produire, en excitant le cerveau, cette exaltation qui plait tant aux Orientaux.

En Égypte, ce pays si anciennement civilisé, on trouve de toute antiquité la bière. On en connaissait de deux sortes; l'une douce, qu'ils nommaient *zithum*, l'autre plus forte, appelée *cormi*. Ils connaissaient aussi la manière de faire le vin. Peut-être l'avaient-ils apprise des Hébreux qui, quoi qu'on dise, leur donnèrent, en fait d'arts, au moins autant qu'ils reçurent d'eux. L'histoire ne nous apprend point que l'ivrognerie fût commune dans ce pays.

Chez les Juifs, qui touchent par tant de points au peuple

dont nous venons de parler, ce vice fut toujours une honte, et maintenant encore, on voit peu d'exemples d'ivrognerie chez les descendants épars de cette nation. Ils ont en cela, comme en bien d'autres choses, gardé à travers les bouleversements du monde, la physionomie et les habitudes de leurs ancêtres.

Les Arabes, ces frères maudits du peuple juif, perdirent, en s'éloignant des traditions saintes, les vertus patriarcales dont ils avaient hérité. Au milieu de leur existence vagabonde et adonnée au brigandage, ils se livrèrent à l'ivrognerie. C'est d'eux que nous vient l'art de distiller l'eau-de-vie. Quand Mahomet leur imposa sa morale, il trouva l'abus des spiritueux si déplorablement répandu, qu'il interdit tout-à-fait l'usage de ces boissons. Ses sectaires ont-ils gagné à cette interdiction? Evidemment non L'ivresse abrutissante et crapuleuse qu'ils se procurent avec l'opium et le bouang des Persans, est bien plus funeste que celle du vin. L'influence qu'elle exerce sur l'état moral de ces peuples, est au dernier point énervante. Parmi les causes qui les maintiennent stupidement stationnaires au milieu des civilisations qui marchent, cette influence est une des plus pernicieuses.

Les grandes civilisations primitives de l'Orient et de l'Afrique nous montrent l'humanité procédant, grandiose et superbe, aux progrès qui constituent les nations et satisfont aux besoins réels. Les arts et les inventions de première nécessité étaient alors le but de toutes les ambitions. On travaillait peu pour le luxe, et les hommes n'avaient pas, au milieu des hautes préoccupations qui les tenaient en haleine, le temps de se dépraver. Les mœurs étaient pures, les goûts simples. On ne voyait point, sur les tables des patriarches, de plats recherchés ni de vins exquis; quelques mets substanciels, les fruits de la terre, l'eau des fontaines, satisfaisaient leurs besoins et les conduisaient, exempts des maux qui nous accablent, à une vieillesse qui nous étonne. Il fallait, pour rendre les hommes intempérants, que le luxe et des besoins factices vinssent corrompre les nations.

Longtemps la Grèce, sévère et morale, voit dans la fable de Bacchus le stygmate de l'ivrognerie. Dans ses ingénieuses fictions, elle place, auprès de ce dieu du vin, Minerve, déesse de la sagesse, qui doit l'éclairer de ses conseils; une nymphe fluviale l'accompagne aussi : c'est l'emblème de l'eau qui doit tempérer la force du vin. Vient, monté sur un âne et couché sur une outre, le vieux Silène, autrefois philosophe chagrin, maintenant ivrogne dégoûtant : Églé le barbouille de lie, pour qu'il serve de risée; Mythe, son épouse, personnification de l'ivresse, lui fait perdre la mémoire. Tout dans ce tableau est plein de sagesse et de vérité, et doit servir à l'instruction des peuples.

D'un autre côté, les lois sont sévères; Lycurgue fait arracher les vignes et fait enivrer des esclaves pour montrer aux jeunes gens l'ignominie d'un pareil état. Dracon punit de mort l'ivrognerie. A Mytilène, les lois punissent doublement les fautes commises en état d'ivresse. Il fallait que l'ivrognerie parût bien hideuse à ces fameux législateurs, pour qu'ils sévissent ainsi contre elle.

Mais bientôt la morale se relâcha, des médecins enseignèrent que les excès du vin purgeaient les acrimonies du sang; Platon lui-même permettait aux hommes de quarante ans de s'énivrer. Épicure prêcha les jouissances des sens; les souverains donnèrent l'exemple de ce vice honteux. Philippe de Macédoine fut assassiné à la suite d'une orgie; son fils Alexandre mourut dans les étreintes de l'ivresse, et ce vice flétrit à tout jamais sa mémoire, en le rendant le meurtrier de Clytus, son ami. Athènes et Corynthe associèrent leur renommée à celle de Capoue la dissolue. La Grèce perdit, dans les excès de la table et dans la débauche, cette mâle vigueur qui lui donna tant de gloire.

Rome passa par les mêmes phases. Dans les premiers temps de son existence, le vin y était si rare, que les lois des douze tables défendaient de l'offrir sur les autels. On cita la magnificence d'un certain Papirius, qui en offrit une coupe à Jupiter

triomphateur. Plus tard on commença à le donner aux malades, pour lesquels on le gardait. Vers l'an 560 de Rome, Caton et Varron introduisirent la culture de la vigne et l'usage du vin. Caton lui-même éprouva souvent les effets de cette liqueur. Horace, dans ses vers, nous dévoile les infirmités de ce censeur intraitable :

> Narratur et presci Catonis,
> Sæpè mero caluisse virtus.

Bientôt on fut obligé de refréner, par des lois sévères, les débordements de l'ivrognerie, mais elles restèrent impuissantes devant les excès des grands. Les empereurs donnèrent au peuple les plus funestes exemples ; Néron s'enivrait sans cesse. L'esprit sarcastique des Romains changea le nom de Tibérius (Tibère) en celui de Biberius.

Ce dernier prince éprouvait un grand plaisir à voir un certain Torquatus avaler, sans s'arrêter, trois conges de vin (quinze bouteilles d'aujourd'hui.) Un empereur avait un commensal chargé d'enivrer les ambassadeurs étrangers pour leur arracher, dans l'ivresse, leurs secrets les plus importants. « Ne donnez pas, ne donnez pas de vin aux rois, car il n'y a pas de secrets pour un homme ivre. » (*Prov.* chap. XXI, verset 4.)

C'est ainsi que ce peuple puissant s'abrutissait dans les plus sales jouissances, et perdait, avec sa simplicité de mœurs, l'antique valeur qui l'avait rendu maître du monde.

Dans les derniers temps de l'empire romain, et dans les siècles qui suivirent sa chute, les invasions continuelles des peuples barbares retardèrent beaucoup les progrès du christianisme et surtout son action morale sur le monde. C'étaient sans cesse de nouveaux éléments sauvages à adoucir, à civiliser. Ces rudes natures de barbares se plongeaient sans cesse dans les jouissances materielles. L'état d'abrutissement dans lequel tombèrent les peuples dura longtemps, et presque toutes les classes de la société en furent atteintes. Le concile de 817 fut obligé de fixer à 5 livres seulement, (ou deux

litres et demi) par jour, la quantité de vin que pourrait boire un chanoine.

Les seigneurs ne s'appliquaient qu'aux choses de la guerre : l'instruction, tout ce qui pouvait adoucir les mœurs, polir les manières, leur paraissait indigne d'eux. En temps de guerre, ils préludaient aux combats par de copieuses libations ; en temps de paix, ils charmaient, dans les plaisirs de la table, les ennuis de leur oisiveté. Il était de bon ton de s'enivrer, et rarement on sortait de table avec sa raison. On se provoquait à boire, et c'était une honte de reculer devant un tel défi. Les abus devinrent si grands que Charles IX ordonna d'arracher les vignes ; François Ier publia des édits très sévères contre l'ivrognerie. L'homme convaincu de s'être livré à ce vice était, pour la première fois, condamné à la prison, au pain et à l'eau ; pour la seconde, à être fouetté ; pour la troisième, à l'être publiquement ; en cas de récidive, après ce dernier châtiment, il était banni et on lui coupait les oreilles.

Louis XIV se montra très rigoureux envers les personnes de sa cour qui s'enivraient. Les mesures que prirent ces souverains, et surtout une discipline mieux entendue donnée aux troupes dans les quinzième et seizième siècles, contribuèrent à rendre l'ivrognerie moins fréquente dans les hautes classes de la société. Mais le peuple, cet éternel et servile imitateur des grands, qui semble destiné à subir après eux tous les vices dont ils se dépouillent, se livra bientôt aux plus honteux excès. Les vignes se multiplièrent ; l'eau-de-vie, qu'on n'avait vendue d'abord que chez les pharmaciens, devint d'un usage très fréquent. Des marchands de vin s'établirent partout, et l'ivrognerie fut bientôt la lèpre des basses classes.

Maintenant encore que la civilisation a fait tant de progrès, ce vice est presque aussi fréquent. De plus en plus on voit augmenter le nombre des cafés et des cabarets ; il n'est pas de bourgade qui n'en compte au moins un.

Si nous considérons l'ivrognerie dans les diverses régions du globe en rapport avec les climats, nous verrons que tous les peuples y sont adonnés ; tous ont des liqueurs enivrantes.

Les Arabes trouvent dans la graine d'une espèce de chanvre le principe d'un breuvage enivrant ; l'opium est la boisson favorite des Orientaux. Les habitants des régions froides de notre globe, les Sibériens, les Lapons, ont le braga et le quass, sortes de bière de seigle ; le lait de jument fournit le kumiss aux Tartares ; les Américains fabriquent le checa, en faisant fermenter le maïs ; les Chinois boivent le facki, qu'ils préparent avec le riz ; les Indiens tirent de la canne à sucre le rack et le rhum ; la moëlle du bambou leur donne le tabaxir. La cassave et le manioc enivrent les habitants du Brésil ; l'Océanie boit avec délices une liqueur préparée avec la racine d'arum. Tout le nord de l'Europe a d'excellente bière, qui fait une des principales branches de son industrie. L'extension du commerce, les relations de toutes sortes qui se sont établies, de peuple à peuple, ont appris à toutes les nations un peu civilisées l'art de la distillation des eaux-de-vie. L'alcool est maintenant la liqueur la plus généralement répandue. Dans les déserts de l'Amérique, le sauvage l'achète pour s'enivrer, et l'ivresse qu'il se procure devient chez lui une véritable fureur. L'ivrognerie continue sur cette terre l'œuvre de destruction commencée par les Européens ; elle y tue les derniers débris de la race américaine.

Les peuples qui vivent sous une latitude très basse, comme les Lapons, les Russes, ne pourraient pas résister à la dureté de leur climat, s'ils n'avaient pas, pour se réchauffer, les liqueurs spiritueuses. Ils peuvent en prendre, sans en être incommodés, bien davantage que les peuples des régions méridionales. En 1814, lors de l'invasion étrangère, les médecins français, qui ne connaissaient pas les habitudes et les besoins des Russes, en perdaient un grand nombre parce qu'ils les mettaient à la diète des spiritueux. Les médecins russes, qui leur accordaient dans des affections graves, inflammatoires

même, jusqu'à un demi-litre d'alcool, en sauvaient bien davantage.

Dans le centre de l'Europe, les habitants peuvent se passer plus facilement de liqueurs spiritueuses; la propension qu'ils éprouvent à en faire usage est beaucoup moins marquée, et l'ivrognerie y est bien moins commune.

Les Français s'enivrent moins que les Russes, les Allemands, et surtout les Anglais. Les Espagnols et les Italiens préfèrent, aux liqueurs fermentées, les boissons sucrées et acidulées, les limonades. La chaleur de leur climat les porte à la sobriété. Il est très rare de rencontrer, chez ces peuples, des hommes en état d'ivresse.

Si nous voulons faire le portrait de l'ivrogne, nous éprouvons de grandes difficultés; chaque individu est modifié diversement, eu égard à sa constitution et aux boissons auxquelles il s'adonne. On ne peut ici, comme en toute description qui n'est pas purement individuelle, que se créer un type à l'aide des caractères généraux.

L'ivrogne a généralement l'air honteux et lourd; il supporte difficilement le regard. Son visage est vultueux et bouffi; les paupières sont gonflées, l'œil injecté, les lèvres grosses et renversées; le nez, gros et enluminé, est couvert d'excroissances et de boutons. L'aspect général de la face est stupide, sale et repoussant; la parole est embarrassée, hésitante. L'ivrogne n'a plus rien de cette majesté qui décore la face humaine; abruti comme un animal immonde, il tourne vers la terre son regard qui n'a plus d'éclat, d'admirations, d'amour ni d'espérances. Le corps est voûté; le ventre gros, balonné; la démarche chancelante, incertaine. Les jambes sont prêtes à fléchir sous le poids du corps; la peau est flasque; les membres n'ont plus de vigueur; les mains ne peuvent rien saisir qu'en tremblant; la respiration est haute comme celle des asthmatiques. L'ivrogne est sale dans ses habits, souvent couvert de haillons.

L'intelligence subit une dégradation extraordinaire. L'ivrogne n'est plus capable d'application sérieuse ; la mémoire s'envole, le jugement s'altère. L'ame devient insensible à tout ce qui pouvait l'émouvoir ; plus rien ne la fait vibrer de tendresse, de noble orgueil ; elle est assoupie dans une léthargie de plomb. S'il arrive que parfois elle fasse effort et se relève exaltée par un beau souvenir de grandeur et de puissance, comme un esclave enchaîné, elle retombe dans sa torpeur et son découragement. Pour l'ivrogne, sont morts désormais les sentiments d'humanité, les tendresses de l'amitié, les doux épanchements de l'amour. Pour lui, plus d'harmonies dans la nature ; plus de printemps, plus de nuits étoilées qui font rêver l'ame ; plus de ces sublimes extases qui emportent la pensée au-delà de ce monde, pour l'abreuver de délices jusqu'au sein de Dieu même.

Une seule chose désormais occupe la pensée de celui qui s'adonne à l'ivrognerie. C'est une fatalité qui le pousse ; il faut qu'il se plonge incessamment dans les sales jouissances qui le déshonorent et le tuent. A jeun, c'est un être énervé. Pour retrouver momentanément quelque vigueur, pour procurer à son cerveau une fébrile excitation, il faut qu'il recommence ses excès de la veille, et qu'il appelle l'ivresse à son aide. « Quand pourrai-je me lever ? Quand recommencerai-je à boire ? » (*Prov.*, chap. XXIII, verset 35.)

L'ivresse a plusieurs degrés que nous allons essayer de décrire :

De nombreux convives sont assis autour d'une table somptueusement servie ; le commencement du repas est silencieux ; une sorte d'embarras et de gêne tient chacun dans l'isolement ; on s'observe, on s'étudie. Mais bientôt un vin généreux a circulé dans les coupes, les physionomies s'éclairent, les yeux s'animent, le visage entier s'épanouit, les rides de la tristesse ont disparu, et le sourire vient entr'ouvrir les lèvres ; un aimable abandon remplace la contrainte, toutes les facultés de

l'esprit et du corps s'épandent, les organes sont plus souples, il semble que la vigueur et le courage les pénètrent. La pensée devient vive, spontanée. L'esprit sémillant brille par des bons mots qui coulent avec rapidité. La conversation est animée, enjouée; chacun y prend part, et lance comme des éclairs les saillies heureuses, les mots piquants, le couplet satirique : « Le vin réjouit le cœur et fortifie le corps. » (*Eccli.*, chap. XXXI, verset 37.)

Les perceptions sont promptes, les sentiments abondent et éclatent dans l'ame ; on est facile à émouvoir ; les pleurs et les ris se succèdent dans le même moment. Les désirs se font sentir ; on ose risquer les tendres aveux, et la pudeur de celle qui les reçoit n'en est plus autant offensée. « Vos yeux s'attacheront à la femme débauchée, et votre cœur s'abandonnera à la dissolution. » (*Prov.*, chap. XXXIII, verset 33.) On devient communicatif et confiant, les secrets s'échappent ; l'espérance vient réjouir le malheur, le courage prend la place de la timidité. Une gaîté folâtre anime l'assemblée, les chansons excitent le plaisir. Les fumées du champagne ne font voir, à l'horison, que fortune et bonheur. La vie n'est plus ce chemin aride où quelques fleurs à peine se montrent au milieu des aspérités et des ronces ; c'est un Éden : le monde est un séjour de délices.

Mais peu à peu les propos deviennent indiscrets, et la langue épaissie commence à bégayer. Le vin bouillonne dans les coupes ; la joie est bruyante, emportée ; la soif s'allume, et les convives boivent, sans les goûter, les vins les plus exquis. Chacun n'entend plus les autres ; les yeux sont larmoyants, voient double ; le sang monte à la tête ; le visage est rouge, bouffi ; les traits grimacent de hideux sourires. Les buveurs s'abandonnent aux discours les plus obscènes, aux actions les plus brutales ; les mouvements ne sont plus volontaires. La tête tombe appesantie sur la poitrine. La lèvre inférieure est pendante, couverte de bave écumeuse. On est ébloui ; des battements se font entendre dans le cerveau ; quelquefois un délire

furieux se manifeste; le pouls est fort, accéléré; les vaisseaux du cou sont gonflés, la respiration précipitée. On crie, on jure, on s'emporte, on brise tout. Parfois la colère ensanglante la salle du banquet. « L'ivresse produit l'emportement, excite la colère et occasionne les événements les plus funestes... Elle inspire l'audace... Elle provoque l'effusion du sang. » (*Eccli.*, chap. XXXI, versets 38 et 40.) Alors ont lieu les rapports aigres, les envies de vomir, les chutes, la somnolence et le vertige. La face devient pâle, terreuse; les traits s'enfoncent; des vomissements abondants ont lieu. L'émission de l'urine, l'excrétion des matières fécales, ne sont plus soumises à la volonté. La tête est le siége d'une horrible souffrance. Un sommeil de plomb se manifeste, accompagné de gonflement et d'une respiration stertoreuse. Cet état peut durer longtemps : on l'a vu se prolonger vingt-quatre et même trente-six heures. Pendant ce sommeil, si la sueur est abondante, la fin de l'accès est plus prompte. Peu à peu les fonctions se rétablissent, mais la tête reste douloureuse; la langue couverte d'un enduit saburral, la bouche mauvaise, la soif vive. Un sentiment de brûlure existe à l'estomac. L'appétit est nul. Une lassitude générale se fait longtemps éprouver.

Si l'ivresse est poussée plus loin, ceux qui en sont atteints, n'ont plus conscience de leur être; ils sont comme frappés d'apoplexie. Les symptômes précédents augmentent d'intensité; le coma se déclare, et cet état, qui peut durer de trois à quatre jours, se termine souvent par la mort.

Des différences notables se font remarquer dans l'ivresse. Chaque individu est modifié suivant sa constitution, son genre de caractère, sa passion dominante. L'un devient sombre et rêveur; toutes les idées tristes voltigent autour de son cerveau, rien ne peut le sortir de sa mélancolie. « Elle jette l'ame dans l'amertume. » (*Eccli.*, chap. 31, verset 39.) L'autre est d'une gaîté folle, expansive; il saute, il danse et veut que tout le monde partage son bonheur. Celui-ci devient d'une bonté, d'une sensibilité extrêmes; celui-là est agité de fureur,

rien ne le calme ; il frappe les personnes qu'il aime le mieux.

De grandes différences proviennent aussi du genre de boissons dont on a fait usage. Le vin procure en général une ivresse gaie, radieuse ; quelques verres suffisent pour enivrer ; tout l'effet se passe au cerveau qui s'exalte.

La bière, au contraire, qui contient moins d'alcool que le vin, doit être prise en grande quantité pour enivrer ; elle charge l'estomac, y concentre l'action des forces vitales ; c'est presque un travail de digestion qui s'opère. Cette boisson est très nourrissante ; aussi l'individu qui s'y adonne, est-il ordinairement gras et lourd ; il n'est, étant ivre, ni méchant ni gai, mais hébété et stupide. Il est comme narcotisé ; il se montre sans honte ; il tombe et reste étendu dans les lieux publics. Les effets de la bière durent plus longtemps que ceux du vin, aussi leur action sur l'intelligence est-elle plus abrutissante.

L'eau-de-vie, avant d'être absorbée et de produire au cerveau l'excitation vive qu'elle détermine, irrite, enflamme les parois de l'estomac. Chez ceux qui en font usage, cet organe est continuellement phlogosé, rétréci ; il rejette les aliments ; il est le siége d'une douleur ardente ; tout le tube alimentaire remplit mal ses fonctions.

L'ivrogne d'eau-de-vie est sec et décharné, comme les individus atteints de lésions intérieures graves, d'un état squirreux de l'estomac, par exemple. Il est moins abruti que l'ivrogne de bière. Son ivresse est plus emportée, plus furieuse.

L'ivresse du vin porte aux actions gaies, aux plaisanteries ; celle de bière aux actions brutales et grossières ; celle d'eau-de-vie aux actions hardies et criminelles.

C'est dans les premiers moments des effets du vin que naissent, comme nous l'avons dit, les saillies heureuses ; que les facultés poétiques de l'ame s'exaltent. Aussi les poètes ont-ils chanté cette liqueur, qui réveillait leur muse ; en ont-ils vanté les propriétés aimables. Quant aux autres boissons dont nous

avons parlé, elles ne semblent pas faites pour aider les élans du génie ; jamais aucune lyre ne les a célébrées.

L'ivrognerie est une passion acquise et toute d'éducation. Il est clair qu'elle ne peut se montrer que peu à peu et par degrés. L'ivrogne le plus abruti n'a d'abord été qu'un imprudent buveur, surpris par les fumées du vin. Longtemps peut-être une douce exaltation a été le seul effet des boissons dont il a fait usage. Peu à peu l'habitude s'est enracinée, l'abus des boissons fermentées est devenu plus fréquent. L'organisme s'est habitué à les supporter, et il en a fallu de plus grandes quantités pour produire les mêmes effets.

Bientôt l'ivrogne a éprouvé de la souffrance à l'estomac : cet organe est devenu le siége d'une phlogose continuelle. Pour faire cesser les douleurs qu'il y ressentait, et pour se procurer ses jouissances habituelles, il a renouvelé chaque jour les mêmes excès. Le vin ne l'excitant plus assez, il s'est mis à boire de l'eau-de-vie. On a vu des ivrognes avoir recours, tant le sens du goût était émoussé chez eux, à de l'alcool à 36°, à l'eau de Cologne, à l'acide nitrique étendu d'eau.

Chez quelques-uns, l'ivrognerie est continue, et tous les jours sont marqués par les mêmes écarts ; chez le plus grand nombre elle est intermittente. Tantôt les accès laissent entre eux une ou quelques semaines d'intervalle, tantôt ils reviennent périodiquement à certaines saisons de l'année. Il est des individus qui s'enivrent au printemps, par exemple, et qui, pendant les autres saisons, sont d'une sobriété exemplaire.

Ordinairement un seul accès d'ivresse ne fait sentir ses effets que pendant quelques jours, et ils sont peu dangereux, parce qu'ils n'ont sur l'organisme qu'une influence passagère. Il n'en est pas de même de l'ivrognerie : cette déplorable habitude traîne à sa suite toutes les inflammations chroniques que dans les vieilles écoles on nommait obstructions. L'estomac, continuellement enflammé, revenu sur lui-même, offre çà et là de

larges plaques de ramollissement; il devient impropre à la digestion; des indurations se forment à ses orifices, notamment au pylore, et bientôt un squirrhe emporte le malade, au milieu de souffrances atroces. Le foie, la vésicule biliaire, le pancréas, les reins, la vessie, peuvent être le siége de désordres très graves. Les calculs biliaires, rénaux, vésicaux, les rétentions d'urine, viennent infliger à l'ivrogne l'épouvantable châtiment de ses désordres. Souvent les poumons, excités par les liquides qui y abondent, s'engorgent et s'enflamment. Le cœur ne peut plus suffire à l'activité maladive de la circulation; de là l'asthme, la pneumonite, les hypertrophies, les anévrismes, et toutes les maladies des orifices du cœur et des gros vaisseaux. Les fonctions de nutrition cessent de s'exécuter; l'organisme tombe dans le marasme; des épanchements se forment dans les cavités de la poitrine ou du ventre. Souvent la peau, irritée par une transpiration surabondante, devient le siége d'éruptions de différentes natures.

Toutes les affections externes arrivent sous cette influence à une grande intensité. Le scorbut, les furoncles, les érésipèles, les ulcères, les plaies, les symptômes vénériens acquièrent chez les ivrognes une violence extraordinaire. C'est chez eux qu'on remarque ces énormes plaies chancreuses, qui envahissent les tissus et y occasionnent de profondes déperditions de substance; ces pustules affreuses qui couvrent toutes les parties du corps et infectent les sources de la vie.

Les exostoses, les caries, attaquent les ivrognes d'une façon terrible. Le rhumatisme articulaire et la goutte ont de tout temps sévi de préférence sur ceux qui s'adonnent aux spiritueux.

Le système nerveux ne tarde pas à être atteint chez les victimes de la passion hideuse dont nous parlons. D'abord, lors des premiers accès d'ivresse, de légers spasmes se manifestent, et bientôt le delirium tremens vient agiter le malade. Un tremblement incessant s'empare de son corps, et toutes les bizarreries fantastiques du délire le plus complet torturent son

imagination par de terribles ou de lugubres visions. Les femmes deviennent hystériques, les hommes, hypocondriaques. Enfin, l'épilepsie ne tarde pas à augmenter cet effrayant cortége de douleurs. Après que toutes leurs facultés physiques et morales se sont épuisées ou abruties dans les étreintes funestes de ces horribles maladies, les ivrognes tombent dans l'idiotisme ou deviennent les tristes jouets de la folie.

Mais l'effet le plus épouvantable de l'ivrognerie, c'est l'apoplexie, ce coup de foudre, cette explosion muette de l'organisme, qui tue les hommes dans une seconde et les jette brusquement des bras de l'orgie dans ceux de la mort. Ce châtiment n'est pas rare : bien souvent, au milieu de la salle du festin et des chants joyeux des convives, l'un d'eux est tombé, puis on l'a relevé mort. Ne semble-t-il pas que l'ange exterminateur ait passé là. La main terrible qui traçait l'arrêt de Balthazar et des siens dut-elle effrayer davantage? Modernes Babyloniens, qui souillez les choses saintes, qui profanez vos corps et vos ames, la main de Dieu écrit sur vous la terrible sentence; tôt ou tard quelques-uns seront frappés, et le seront de telle sorte, qu'ils ne pourront pas même se repentir de leurs excès.

Il est encore un effet terrible de l'ivrognerie, c'est la combustion spontanée. Sous l'influence des boissons alcooliques, l'organisme tout entier devient inflammable, et l'on voit des individus tomber soudain presque complètement incinérés, ou du moins tellement ravagés par le feu intérieur qui les consume, que leur chair noircie se détache des os, et tombe par lambeaux à demi-comburés.

Souvent il arrive que des congestions cérébrales, que des attaques de paralysie passagères, ont donné aux ivrognes de sévères avertissements, sans les avoir corrigés. Peu après ils succombent victimes d'une plus forte attaque.

Parlerons-nous maintenant des effets sociaux de l'ivrognerie? à ce point de vue, ce vice est on ne peut plus déplorable. C'est

une des causes du paupérisme et de l'abrutissement des basses classes. « L'ouvrier sujet au vin ne s'enrichira pas. (*Eccli.*, chap. 19, verset 1.) La passion du vin dissipe le salaire du travail et fait perdre un temps précieux. C'est elle qui détruit dans les masses les sentiments de la décence et de l'honnêteté. Elle est la source des désordres de toutes sortes, qui les abrutissent et les dégradent. « Le vin excite au libertinage ; c'est une source de désordres ; quiconque s'y adonne ne saurait posséder la sagesse. » (*Prov.*, chap. 20, verset 1.)

D'après M. Willan, c'est à l'excès des spiritueux qu'il faut attribuer la moitié des morts subites ou accidentelles qui ont lieu en Angleterre de vingt à vingt-cinq ans. M. Schloser disait en 1764 : « Que Saint-Pétersbourg perdait annuellement par la même cause 635 individus de vingt à vingt-cinq ans dans l'espace d'une année. » La moitié des fous qui peuplent les hôpitaux de la Grande-Bretagne, cette terre classique de l'ivrognerie, doivent à ce vice la maladie dont ils sont atteints. « Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans la débauche, pour boire jusqu'à la nuit, et vous enflammer le cerveau par les fumées du vin. » (*Isaïe*, chap. 5, verset 2.)

En France, où l'ivrognerie est beaucoup moins commune, ses résultats ne sont pas aussi funestes. M. Desportes, dans un rapport sur les maisons d'aliénés de Bicêtre et de la Salpêtrière, trouve que sur 8,272 aliénés, 414 seulement le sont devenus sous cette influence.

C'est au vice dont nous parlons que sont dus un grand nombre d'accidents de toutes sortes, qui compromettent plus ou moins la vie des hommes. Supposez un instant que le pilote d'un navire, que le conducteur d'une machine à vapeur sur un vaisseau ou sur un chemin de fer, soient en état d'ivresse, et vous verrez quels funestes résultats pourront en être la conséquence.

Des relevés statistiques démontrent qu'un grand nombre de crimes et de délits sont dûs à l'ivrognerie. Sur 1,000 assassinats, 94 ont été commis à la suite de querelles survenues au

jeu et dans les cabarets. Sur 1,000 meurtres, 177 sont dus aux mêmes causes. Les attentats à la pudeur sont très fréquemment la conséquence de ce triste penchant. Plus de la moitié des coups et blessures, même envers les ascendants, n'ont pas d'autre origine.

La Pérouse, dans ses relations de voyages, n'hésite pas à dire, en parlant de certaines peuplades sauvages dépravées et abruties, qu'il ne leur manque plus que l'ivrognerie pour être promptement détruites.

Le sujet que nous traitons, considéré sous le rapport légal, est extrêmement important; essayons d'aborder et d'éclaircir quelques-unes des graves questions de médecine légale qu'il renferme.

L'ivresse peut-elle être considérée comme excuse de la criminalité?

Bien des législateurs ont donné à cette question une solution négative. Aristote (*Ethic.* lib. I. chap. 34), et Quintilien (*Oratio inst.* VII, chap. 4), prétendaient que l'état d'ivresse aggravait le crime, et devait donner lieu à deux peines : une pour le délit, et l'autre pour l'ivresse. Cette manière de voir repose sur une seule raison, émise et trouvée bonne par Barthole (*Ad leg.* 38. *dig.*), Filangieri (*Science de la Législ.* t IV, chap. 13). Le premier s'exprime ainsi : « *Danti operam rei illicitæ, imputantur omnia quæ sequuntur contra voluntatem suam.* » Le second dit : « L'ignorance de l'homme ivre est absolument volontaire, il y a un mal dans la cause, il y a un mal dans l'effet. »

Les lois anglaises admettent la responsabilité entière de ceux qui ont commis des crimes en état d'ivresse, comme nous l'avons dit; celles de la Georgie, en Amérique, sont aussi absolues dans le même sens.

Une ordonnance de François Ier, appliquant les idées d'Aristote et de Quintilien, est ainsi conçue : « S'il advient que par » ébriété ou chaleur de vin, les ivrognes commettent aucun

» mauvais cas, ne leur sera pour cette occasion pardonné ;
» mais seront punis de la peine due audit délit, et davantage
» pour ladite ébriété, à l'arbitrage du juge. »

La loi romaine admettait l'ivresse comme excuse : « *Per vi-*
» *num aut lasciviam lapsis capitalis pœna remittenda est, et*
» *militiæ mutatio irroganda.* » (*Lib.* VI, § 7. *Dig. de re militari.*) Elle infligeait une peine ainsi modifiée, non en raison du crime commis par l'homme ivre, parce que là où il y a absence d'intention, il ne peut pas y avoir crime; mais en raison de l'ivresse elle-même, qui était une infraction grave à la morale. « *Ebrius punitur non propter delictum, sed prop-*
» *ter ebrietatem.* » (*Farinacius quæst.* 93, n° 4.) (*Baldus in l. data opera*, § 6. *Ch. de his qui accus. non possunt.*)

Les législateurs autrichiens ont adopté le même principe.

« Nulle action ne constitue un crime ou délit, quand l'auteur était en état de pleine ivresse. » (Art 2, § 3). « Mais les délits commis dans cet état sont punis comme de graves infractions de police. » (2e p., art. 3.)

La loi française n'a point rangé formellement l'ivresse au nombre des motifs d'excuse; seulement l'article 64 du Code pénal est ainsi formulé : « Il n'y a ni crime ni délit lorsque « le prévenu était en état de démence au temps de l'action. » Par prudence, le législateur devait omettre, comme il l'a fait, de nommer l'ivresse parmi les motifs d'excuse. Il a craint d'ouvrir trop large carrière à ceux qui chercheraient un prétexte pour commettre impunément des crimes. D'ailleurs, il est certains degrés d'ivresse, il est certaines circonstances qui l'accompagnent, qui, ne détruisant pas entièrement la conscience, ne détruisent pas la responsabilité. Il eût fallu, dans la loi, des distinctions nombreuses et très subtiles, difficiles à bien établir. Il valait mieux, en comprenant implicitement et d'une façon générale l'ivresse dans l'article 64 que nous venons de citer, laisser à la conscience éclairée du magistrat, du médecin légiste, du juré, le soin d'appliquer la justice aux cas particuliers.

Nous ne saurions partager l'opinion de MM. Chaveau et Faustin, auteurs de la *Théorie du Code pénal*, qui ne veulent pas que l'article 64 comprenne implicitement l'ivresse comme motif d'excuse. « Il faut, disent-ils, ne pas donner au » mot *démence* d'autre sens que celui que la langue lui attri- » bue. »

Nous répondrons d'abord que c'est dans la nature des choses qu'un mot scientifique doit exprimer, et non pas dans son acception vulgaire qu'il faut chercher son véritable sens. Ensuite nous dirons que le sens éthymologique du mot démence est, aussi bien que son acception scientifique, en faveur du système que nous soutenons. Chez les Grecs, *anoia*, de *a* privatif, et de *noos*, esprit; chez les Latins, *amentia vel dementia*, le mot démence signifiait, comme chez nous, privation du sens ou de l'esprit. Dans la science, il ne signifie pas autre chose. Scipion Pinel (*Physiol. de l'homme aliéné*), dit que « la demence est l'état de déraison, état dans lequel on » fait inutilement effort de mémoire, de jugement et d'atten- » tion. » Esquirol s'exprime ainsi : « La démence prive l'homme » de la faculté de percevoir convenablement les objets, d'en » saisir les rapports, de les comparer, d'en garder le souve- » nir complet; d'où résulte l'impossibilité de raisonner juste. » Si cet auteur eût voulu décrire les phénomènes moraux de l'ivresse complète, se serait-il exprimé autrement? Pour quiconque est médecin, l'ivresse est, comme l'appelle Senèque, « une folie de courte durée. » Les symptômes du côté de l'esprit sont les mêmes; du côté du cerveau, il existe dans tous les cas un désordre organique qui réagit sur l'intelligence. Si le législateur n'avait pas voulu considérer l'ivresse comme motif d'excuse, ce serait un déni de justice que la science flétrirait de son blâme.

Le tribunal suprême du royaume, dans ses arrêts du 15 octobre 1807, du 18 mai 1815, du 5 avril 1824, etc., a décidé que l'ivresse n'est pas une excuse, et les considérans de ses arrêts portent : « que l'ivresse étant un fait volontaire et ré-

» préhensible, ne peut jamais constituer une excuse que la » morale et la loi permettent d'accueillir. » Il est bien étonnant qu'un corps, aussi savant que la cour de cassation, ait jugé sur un motif aussi faux. En admettant que l'ivresse soit une offense très grande à la morale publique, une extrême imprudence de celui qui s'y livre, parce qu'il s'expose volontairement à devenir dangereux pour ses semblables, qu'elle mérite même une répression sévère, on reste dans le vrai; mais on tombe dans l'absurde en prétendant que la machine humaine peut commettre, quand elle n'est plus dirigée par l'intelligence, des actes dont celle-ci doive répondre.

Quelle différence peut-on faire d'un fou à un homme complètement ivre? Or, une législation serait impie et barbare, qui frapperait de mort un fou meurtrier, l'est-elle moins quand elle tranche la tête d'un homme qui n'a pas eu conscience de ses actes, bien qu'il ait eu l'imprudence de s'enivrer. Aucun légiste, aucun tribunal n'oseraient dire qu'il faille punir d'une peine afflictive quelconque un acte purement matériel; c'est toujours l'intention qui constitue la culpabilité. Or, dans le fait d'un homme qui s'enivre, on ne peut, à moins d'une préméditation prouvée, accuser que l'intention de s'enivrer; c'est là le crime de l'intelligence; tout ce qui est commis dans l'accès, c'est le fait de la brute humaine toute seule. Chez l'homme ivre qui a versé le sang de son semblable, comme chez celui qui n'a commis aucun délit, il n'y a que l'intention de s'enivrer qui soit punissable. Si le premier mérite la mort, le second la mérite aussi. Voilà l'absurde et désolante doctrine qu'il faut admettre de vive force, quand on veut rendre la raison responsable des actes de la démence.

On a beau torturer les faits pour les mettre d'accord avec la loi écrite (en supposant qu'elle repousse l'ivresse comme excuse), on ne pourra jamais faire qu'une personne soit coupable d'actes qu'elle n'a pas compris, dont souvent elle n'a pas même gardé la mémoire. On sait que certains individus sont capables, étant ivres, de toutes sortes d'actions extravagantes ou terri-

bles, dont ils n'ont pas, à leur réveil, le plus léger souvenir.

Il serait prouvé que quelqu'un en état d'ivresse aurait signé un contrat ruineux pour lui, contrat dans lequel on aurait exploité son état dans des intentions de fraude, il n'est pas un tribunal au monde dont la conscience, tant attachée qu'elle fût à la lettre des lois, ne se crut obligée de déchirer ce contrat. Or, en matière civile, un homme n'aura pas, dans certains cas, la capacité d'agir d'une façon obligatoire; et, en matière criminelle, il serait, dans les mêmes cas, responsable de ses actes? Est-ce que la justice a deux mesures? Est-ce qu'on peut ainsi déterminer arbitrairement la responsabilité des consciences? Non, malgré tout, reste ce principe de sens commun : pour qu'un acte soit méritoire ou punissable, il faut qu'il procède de l'intelligence.

Dans les cas où l'ivresse est complète, la conscience du juge ne doit pas hésiter; mais d'énormes difficultés se présentent, quand il s'agit de déterminer jusqu'à quel point l'intelligence doit être responsable d'actes commis dans une ivresse incomplète; et ces difficultés ne peuvent être levées que par l'appréciation des circonstances de tout genre qui auront entouré le fait poursuivi, surtout par les dépositions des témoins, relativement à l'état dans lequel se trouvait l'accusé au moment de l'action; à la quantité de boissons qu'il aura ingérée; à l'habileté plus ou moins grande qu'il aura apportée dans l'exécution de son crime.

D'aussi grandes dificultés existent pour prononcer sur le fait d'ivresse préméditée pour commettre un crime. Dans ce dernier cas, elle peut être légère ou complète. Les spiritueux donnent aux facultés physiques et morales un degré d'excitation très notable; et tel, qui à jeun n'aurait pas osé exécuter un mauvais dessein, l'exécutera sans crainte étant excité par le vin. S'il est démontré par les circonstances qui accompagnent le fait, que l'intelligence n'a pas été pervertie, annihilée, mais seulement exaltée; qu'il restait à l'agent assez de raison pour

juger ses actes, il devra être responsable. On le considérera dans ce cas comme un homme agité par une passion violente, mais cependant encore soumise à la volonté et au raisonnement.

Les présomptions de culpabilité seront bien plus fortes, s'il y a eu énonciation des desseins criminels, esprit de conduite pour les faire réussir. Alors, le médecin, le juré, le magistrat, s'entoureront de toutes les précautions nécessaires pour s'éclairer. La vie et la liberté des hommes, la sainteté de la justice, sont des choses assez graves pour qu'on ne recule devant aucune investigation.

Si l'agent a exécuté, étant complètement ivre, un dessein médité à jeun, il n'est coupable que de l'imprudence de s'être enivré, et du crime moral d'avoir médité de mal faire. Les facultés de celui qui passe à l'état d'ivresse, arrivent au dernier degré d'exaltation; le dépit se change en fureur, la haine devient une rage véritable. Tel projet d'homicide qui n'avait fait que traverser la pensée, qui l'avait même révoltée d'horreur, se présente à l'homme ivre, grandit dans son esprit qui ne juge plus sainement les choses, et y arrive à maturité. Sans l'état d'ivresse, il fut toujours resté dans les replis de la pensée, comme chose honteuse à concevoir, horrible à exécuter; mais des facultés en démence décuplent les éléments de la haine, les motifs de la vengeance, décident le meurtre, et la machine humaine le consomme. Le meurtrier n'est-il pas alors dans cette perversion de l'intelligence, comme celui qui revoit en rêve les pensées de la veille, qui les travaille, qui exécute même, s'il est somnambule? C'est le maniaque poursuivi d'une idée fixe; avant d'être aliéné, il avait médité le crime, il l'avait désiré, il avait brûlé de le commettre, mais sa raison l'avait retenu. Le voilà fou, subissant toutes les influences de sa pensée déréglée; sa haine est là devant lui, qui le poursuit, qui grandit sans cesse. Furieux, il s'échappe et poignarde son ennemi, puis il s'en vient, avouant ce qu'il a fait, se reconnaissant coupable; sa fureur s'est calmée, la vengeance a éteint sa folie; l'enverrez-vous à l'échafaud?

L'ivrognerie doit-elle aggraver ou atténuer la responsabilité ?

L'ivrogne d'habitude est un être immonde, très coupable aux yeux de la morale ; mais il n'a pas plus conscience de ses actes étant ivre, que celui qui ne s'enivre que par hasard. C'est même un être abruti chez lequel toutes les facultés ont subi un affaissement remarquable. L'ivrognerie ne doit pas atténuer la responsabilité, elle ne doit pas l'augmenter non plus. C'est dans les circonstances du fait reproché, dans l'état de celui qui l'a accompli, qu'il faut puiser les éléments pour l'apprécier et le juger.

Lorsque l'auteur d'un crime ou d'un délit ne s'est pas enivré, mais l'a été par autrui, il échappe à toutes poursuites si son ivresse a été complète ; si elle a été incomplète, elle doit être pour lui une circonstance très atténuante, car il n'a pas à se reprocher l'imprudence de s'être enivré, et c'est indépendamment de lui que ses facultés sont arrivées à un point d'exaltation que sa raison, encore lucide, a eu le tort de ne pas réprimer. On devra, dans ce cas, tenir compte des substances employées pour enivrer. Si par exemple on a fait prendre, dans les liquides ingérés, du tabac ou d'autres narcotiques, il est certain que l'esprit a du être beaucoup plus promptement atteint ; l'ivresse que produisent ces substances est plus dangereuse que celle produite par les seuls spiritueux. On sait qu'à Batavia, les Indiens qui s'enivrent d'opium, sont parfois animés d'une rage aveugle, et se précipitent dans les rues un poignard à la main, tuant tous ceux qu'ils rencontrent, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes tués ou arrêtés. Cette horrible fureur est appelée *mock*, ou courir un *muck*. L'ivresse résultant de ces substances sera donc plus excusable que celle qui sera due à d'autres. Mais si l'accusé les a lui-même employées à dessein, et que sa raison n'ait pas été complètement égarée par elles, on devra au contraire n'y voir qu'une circonstance aggravante.

Si l'ivresse accidentelle, ou même résultant d'une habitude

vicieuse, est un motif d'excuse quand elle détruit la raison, *à fortiori* doit-elle l'être quand elle provient d'une maladie. Il est des malheureux, en proie à des affections chroniques de l'estomac, des femmes hystériques, qui s'enivrent souvent. Une telle ivresse n'est pas même reprochable aux yeux de la morale, et les délits qu'elle fait commettre doivent être à l'abri de toute accusation.

Parlerons-nous maintenant de l'ivresse simulée ?

On sait combien il est facile de faire croire qu'on est en état d'ivresse; c'est la ressource de beaucoup de criminels qui veulent se préparer une excuse. Cependant, l'ivresse complète, qui seule peut être une excuse du délit, s'accompagne de caractères qu'avec de l'attention on peut assez bien reconnaître.

Jamais celui qui la simule n'aura l'odeur vineuse de celui qui est réellement ivre; toujours il y aura dans ses gestes, dans sa démarche, dans toutes ses actions, une exagération ridicule qui dénotera la fraude. Les circonstances du délit qu'il aura commis auront entre elles plus de liaison que l'ivresse n'en permettrait. Il aura déraisonné sur tout le reste, mais il aura conduit ses projets criminels avec une certaine habileté. Le médecin appelé pour constater son état, s'éclairera des phénomènes moraux qui doivent en résulter. Les symptômes dont nous avons donné la description, lui seront très utiles; il percutera l'estomac pour savoir s'il est vide ou plein. Souvent l'homme ivre a fait orgie complète, il a l'estomac chargé d'aliments, c'est en mangeant qu'il s'est enivré. Il faudra, par la succussion de l'épigastrie, chercher à obtenir le bruit que font les liquides balottés dans une cavité. Souvent, à l'aide de la percussion, on trouve le tintement métallique décrit par Piorry; ce signe indiquera aussi la présence des liquides dans l'estomac. Le malade doit uriner fréquemment, à moins qu'une transpiration abondante n'élimine de l'économie les liquides ingérés. Il faudra le surveiller, examiner le degré de plénitude de la vessie à l'aide de la percussion ou même en introduisant une sonde. Si le cas restait

douteux, le médecin pourrait, en procurant des vomissements, s'assurer de la réalité de l'affection. Les matières vomies par un homme ivre ont une odeur alcoolique très prononcée. Il est du reste fort rare que quelqu'un se soit enivré sans que personne en ait rien su; généralement on aura des renseignements sur la nature, sur la quantité des matières enivrantes dont l'accusé aura fait usage; puis c'est à lui à prouver son ivresse. *Onus probandi incumbit alleganti.*

Sous les législations qui, comme celle d'Angleterre, repoussent le système que nous avons établi, l'accusé, l'avocat qui le défend, auront au moins devant le jury le droit d'invoquer l'ivresse comme circonstance fortement atténuante du fait. Le jury, qui n'a d'inspirations à recevoir que de sa conscience, peut, quand il le veut, écarter par son verdict l'aveugle justice qui frapperait dans l'homme sain le fait matériel commis par un homme en démence. La loi est chose respectable sans doute, mais elle est l'expression de la manière de voir des hommes; elle n'a pas l'infaillibité pour elle. Il est bon qu'il y ait à côté du juge qui l'applique une puissance capable, quand elle est mauvaise, d'arrêter son glaive. Le juge fait trop souvent l'application littérale de la loi; il s'identifie trop souvent avec son code; il est la loi écrite incarnée. Le jury, au contraire, sait faire aux cas qui lui sont déférés, l'application de la justice éternelle, écrite au fond des consciences.

Une double question nous reste à résoudre. Un homme ivre peut-il tester en justice sur les faits qu'il a vus étant dans son état normal? Un homme actuellement dans son état normal peut-il tester sur les faits qu'il a vus étant ivre?

L'homme actuellement ivre ne doit pas être entendu comme témoin; l'ivresse complète fait perdre la mémoire, égare le jugement; la liaison des faits entre eux échappe à l'esprit. Mais si l'ivresse n'est que légère, le témoignage est plus dangereux encore. Dans le premier cas, le juge et le juré n'accorderaient à celui qui dépose que la confiance qu'il mérite; dans le se-

cond, trompés par une narration suivie et chaleureuse, ils croiront à sa véracité, et ce sera chose funeste. Un commencement d'ivresse exalte l'imagination, développe les passions, et les faits qui reviennent à la mémoire empruntent, en la traversant, une teinte d'exagération qui les altère. Ceux qui sont douteux deviennent certains, et la volubilité de la langue jette des expressions meurtrières dans la balance de la justice. Pour les mêmes raisons, on ne doit ajouter foi aux choses qu'un homme a vues, étant ivre, qu'avec la plus grande réserve. Une personne ivre peut se rappeler certains faits matériels et de nature à ne pouvoir échapper aux sens, mais l'impression qu'ils ont faite dans son esprit est nécessairement erronée.

Dira-t-on que le témoin n'était que légèrement ivre? Il l'était déjà trop pour bien voir : qui prouvera, du reste, qu'il n'a pas dépassé cet état d'ivresse légère? Le temple de la justice ne doit être ouvert qu'à des témoins parfaitement capables. Il est à regretter même qu'on ne puisse pas interroger à jeun la plupart des personnes citées en cour d'assises, par exemple, et qui y arrivent souvent sous l'excitation d'un repas copieux, quelquefois de spiritueux qu'elles ont pris pour se donner du cœur à déposer.

En faveur des opinions que nous avons soutenues, nous pouvons citer les écrits de bien des auteurs du plus grand mérite, entre autres de MM. Rossi, professeur de droit romain à Genève, Chauveau et Faustin, auteurs de la *Théorie du Code pénal*, Marc, médecin légiste, Hofbauer, Roesch, etc.

Le plus ordinairement l'ivresse se passe naturellement; les malades n'ont la plupart du temps besoin que d'être couchés convenablement et abandonnés à eux-mêmes. Il est quelquefois bon de leur donner de l'eau tiède, pour faciliter les vomissements, qui les soulagent beaucoup quand l'estomac contient encore une partie des liquides ingérés; ou bien de titiller le gosier avec les barbes d'une plume trempée dans l'huile. Quand ces moyens ne réussissent pas, on peut avoir

recours à l'ipécacuanha, mais il faut se garder de donner l'émétique. Les lavements purgatifs ont aussi leur utilité, en occasionnant une dérivation sur le tube digestif. Du café, du thé, des limonades produisent parfois de bons effets.

Si pendant l'ivresse, on remarque chez le malade des dispositions apoplectiques, on commencera par le coucher la tête élevée; on débarrassera le cou de tout ce qui pourrait y gêner la circulation, on pratiquera des émissions sanguines proportionnées à la force du sujet. L'application de sangsues derrière les oreilles, de sinapismes aux extrémités inférieures, sera quelquefois utile. Les fomentations froides sur la tête ont souvent réussi, ainsi que l'exposition du malade à l'air froid. Ce dernier moyen serait dangereux, si la peau était le siége d'une transpiration abondante. L'eau bouillante sur les cuisses, un large vésicatoire sur la colonne vertébrale entre les deux épaules, peuvent avoir beaucoup d'efficacité.

On a vanté l'ammoniaque à la dose de 12 ou 15 gouttes dans de l'eau sucrée; entre les mains de MM. Plet et Chevallier, il a souvent été sans succès.

Si l'ivresse est convulsive, aux moyens précédents on joindra ceux que la prudence recommande pour contenir le malade. On lui mettra la chemise de force; on maintiendra le tronc et les genoux avec des draps pliés et assujettis aux côtés du lit. Il faudra faire attention à la langue, qui pourrait être coupée entre les dents.

Quand l'ivresse est due à des substances narcotiques, on doit chercher à tenir les malades éveillés; Astley Cooper s'est bien trouvé de ce moyen. On donne des lavements purgatifs énergiques, des boissons acides, des éthers; on fait des frictions sur les membres avec des brosses rudes.

Après que l'accès d'ivresse est passé, le malade doit rester au régime, prendre des bains, et ne revenir à son genre de vie ordinaire qu'en augmentant peu à peu chaque jour la quantité de ses aliments.

Nous avons eu occasion de passer en revue, dans cet article,

les différents moyens de répression employés contre l'ivrognerie. Bien des législateurs ont pensé qu'un vice qui dégrade l'humanité, qui multiplie dans la société les accidents et les crimes, devait être sévèrement puni. Notre code ne mentionne pas l'ivrognerie au nombre des délits punissables ; suivant nous, c'est un oubli gravement préjudiciable à la morale publique et au bien-être du peuple.

Certes, nous sommes autant que qui que ce soit ennemi du despotisme et de l'arbitraire, nous ne demanderions pas qu'on ouvrît le domicile des citoyens aux investigations de la police, mais que l'on confinât dans le silence et dans le secret de la demeure privée, de honteux, de dangereux excès. Nous ne voudrions pas que nos rues et nos places publiques fussent, aux yeux d'une population chrétienne, le théâtre de l'ivrognerie ; que la pudeur des femmes fût outragée publiquement par des propos et par des actes obscènes. Nous ne voudrions pas que la tendre et malléable enfance pût croire à la possibilité de pareil abrutissement. Les actes d'ivrognerie se produisant avec les caractères du scandale, devraient être sévèrement réprimés par la loi. A Rome, tout homme rencontré ivre est immédiatement conduit en prison ; s'il en était ainsi chez nous, on verrait diminuer promptement les désordres de toutes sortes dus à l'ivrognerie.

Nous ne pensons pas que de honteuses spéculations fiscales soient capables d'arrêter un gouvernement qui voudrait sérieusement le bien. Les préoccupations de nos lois sont peut-être un peu trop matérielles ; elles n'oublient rien de ce qui a trait aux délits attentatoires à la vie, à la propriété des citoyens ; une police active veille incessamment à l'exécution des mesures sanitaires ou d'ordre public, mais ce qui tient à la morale est souvent négligé. On fixe dans les villes le nombre des boulangers, des imprimeurs, et on laisse partout pulluler les tavernes et les cabarets.

Il nous semble que les bonnes mœurs devraient, avant tout, appeler la sollicitude des législateurs; tous les jours, dans

nos rues, on voit errer des gens ivres, on entend d'horribles blasphèmes. Est-il donc permis d'outrager publiquement la morale et les choses saintes; le nom de Dieu est-il donc fait pour être impunément insulté en face d'une société civilisée? Est-ce au nom de la liberté individuelle qu'on réclamerait le droit d'agir ainsi? Mais le respect dû aux hommes et surtout au Dieu qui nous donne l'existence, sont choses plus sacrées mille fois. Nul n'a le droit de violenter la conscience; l'homme peut croire ce qu'il veut, mais si des actes, quels qu'ils soient, sont attentatoires aux mœurs et dangereux pour la société et pour l'individu, ils sont par là même punissables.

Si l'habitude de s'enivrer est récente, si l'organisation n'en a pas profondément subi les effets, si le sujet est vigoureux, doué d'un certain degré d'énergie, le médecin pourra prescrire l'abstinence absolue des liqueurs enivrantes. Il recommandera les distractions, l'exercice, les voyages; il exigera qu'on s'adonne à des occupations sérieuses, qui tiennent l'esprit et le corps en haleine. Il invitera celui qu'il veut guérir, à fréquenter des personnes de bonne compagnie, et à fuir la société des ivrognes. En général, on prend pour modèles les personnes qu'on voit souvent, et les bonnes comme les mauvaises habitudes naissent facilement des exemples que l'on a sous les yeux.

Lorsque cette funeste passion existe depuis longtemps, que les organes ont besoin pour fonctionner de cette excitation factice, mais devenue nécessaire, il serait dangereux de supprimer tout à coup les boissons; on y arrivera peu à peu avec de grandes précautions. Tous les jours on en diminuera la quantité, on les rendra moins délétères, en y ajoutant de l'eau, ou bien on les remplacera par de moins fortes. On suivra, pour guérir cette passion, la marche inverse de celle qu'elle aura suivie pour grandir.

Si les organes du goût ont absolument besoin d'être excités par des boissons très sapides, on donnera de l'eau de Seltz, des limonades. Si l'estomac, habitué pour digérer à emprunter

une force étrangère, ne peut fonctionner que péniblement, on aidera son action par des épices, du café, du thé. L'exercice, si le malade peut s'y livrer, sera l'aide le plus puissant de la digestion. Peu à peu l'organisme reprendra sa force et son énergie, à moins que ses ressources n'aient été complètement ruinées par des excès nombreux et chroniques.

Quand l'ivrognerie est la conséquence malheureuse de quelque affection, telle que l'hystérie, par exemple, c'est en soignant la cause, si elle est curable, qu'on parviendra à guérir l'effet. Dans une infinité de maladies viscérales, telles que des cancers, des obstructions considérables, des dégénérescences organiques, les secours de l'art seront impuissants.

Souvent on a réussi à dégoûter des liqueurs enivrantes certains ivrognes peu perspicaces, en mélangeant à ces boissons des substances désagréables au goût, ou capables de leur procurer des vomissements. L'émétique, le sulfate de quinine, la gentiane, la résine de jalap, la centaurée, la strychnine, ont été souvent choisis pour l'usage que nous signalons, mais quelques-uns de ces moyens sont dangereux.

Le régime que l'on fera suivre aux convalescents sera doux et sédatif : les viandes blanches, le laitage, les fruits, les légumes, leur seront recommandés. On ne permettra pas qu'ils prennent plus de repos qu'il ne sera nécessaire; leur lit sera dur. C'est dans l'oisiveté et dans la mollesse que les passions dominantes puisent ordinairement leurs forces.

Si les personnes qu'on veut guérir sont intelligentes et capables de comprendre la valeur des motifs puisés dans la morale et dans les principes religieux, on leur exposera quelle honte résulte pour l'homme de s'abrutir ainsi dans les dégoûtants plaisirs de l'orgie. On leur fera comprendre qu'ils ont ici-bas des devoirs à remplir, des services à rendre. On les épouvantera par le tableau des maux cuisants qui peuvent être la punition de leur passion, par la menace d'une mort prématurée et subite, qui les jettera tout couverts de vice et d'opprobre dans les mains de l'éternelle justice. On leur dira que

l'ivrognerie peut être héréditaire, et exercer sa désastreuse influence sur les enfants qui naîtront d'eux.

Mais quels que soient les moyens de traitement qu'on emploie, la passion que nous venons de décrire est une des plus difficiles à guérir, comme elle est une des plus funestes à l'humanité. Tous les moralistes l'ont flétrie, tous les législateurs l'ont redoutée, et l'Écriture sainte la stigmatise en ces termes :

« A qui malheur? Au père de qui malheur? Pour qui les « querelles? Pour qui les précipices? Pour qui les blessures « sans sujet? Pour qui la rougeur et l'obscurcissement des « yeux? sinon pour ceux qui passent le temps à boire du vin, « et qui mettent leur plaisir à vider les coupes?

« Ne regardez point le vin lorsqu'il paraît clair : lorsque « sa couleur brille dans le verre, il entre agréablement, mais « il mord à la fin comme un serpent, et il répand son venin « comme un basilic. » (*Prov.* chap. 33 du verset 28 à 33.)

CHAPITRE II.

AFFECTIONS DE LA FAMILLE.

Aussitôt qu'un rayon d'intelligence vient éclairer l'ame humaine, où jusqu'alors avaient existé seulement des instincts animaux et des passions de même nature, la voix du sang se fait entendre. L'enfant apprécie les tendres soins dont il est l'objet : quelque chose d'intérieur et de mystérieux lui révèle l'union si intime qui existe entre lui et les auteurs de ses jours. Dans sa mère et son père, qui veillent à son bien-être, qui entourent son berceau de leur vigilance et de leurs caresses, il voit plus que des bienfaiteurs et des amis. Il sent qu'entre eux et lui, il y a, pour ainsi dire, communauté d'existence. Les plus douces jouissances, les plus naturelles, les plus pures, ont déjà jeté dans son cœur de profondes, d'impérissables racines.

L'amour de la famille grandira dans cette jeune ame, qui fait ainsi, dès ses premières années, l'apprentissage des obli-

gations qui plus tard lui seront imposées. Notre reconnaissance pour nos parents est une dette envers la nature ; et nous la payons plus tard à nos propres enfants. Jeunes, nous apprenons et recevons de nos mères ce que plus âgés nous devrons rendre. L'amour de la famille, protecteur du berceau, devoir de l'âge mûr, soleil bienfaisant de la vieillesse, est à toutes les époques de la vie, la source de nos plus saintes affections.

L'enfance vit à l'abri de l'amour des pères et mères; la vieillesse repose en paix sous la protection de l'amour filial ; l'âge mûr, étendant à la fois son affection sur la génération naissante et sur celle qui s'éteint, prépare pour l'une les voies de l'avenir, et adoucit pour l'autre les regrets du passé et les abords du tombeau.

L'homme n'a point été fait par Dieu pour vivre dans l'isolement; car, dès le principe, il eut une compagne, un aide semblable à lui pour partager ses travaux, ses douleurs et ses joies.

Il a reçu de son auteur la royauté de la terre, et l'association seule peut le mettre à même de l'exercer, de la conserver. Sa longue enfance, sa vieillesse triste et caduque, sa faiblesse individuelle, le mettraient à la merci des éléments de destruction sans cesse déchaînés contre lui. Ce n'est qu'en se réunissant, qu'en se protégeant mutuellement, que les hommes peuvent être heureux et puissants. La famille est le lien primitif de toute association. C'est la société primitive et naturelle ; elle existe chez les peuples les plus sauvages, qui vivent sans institutions, sans lois, sans demeures fixes. Elle est l'image et le modèle des sociétés civilisées. En elle résident tous les principes que la loi cherche à garantir. L'autorité chez le père, l'obéissance chez les enfants, l'équité entre tous ; ne trouve-t-on pas là le pouvoir, la nation, la justice ?

Dans la famille naissent tous les nobles sentiments que la morale et la religion, plus puissantes que la loi, peuvent seules commander aux hommes et obtenir d'eux.

Ainsi le dévoûment de chacun pour tous, l'abnégation indi-

viduelle, l'amour réciproque de tous les membres. C'est dans son sein que l'homme fait instinctivement et en suivant la pente naturelle de son cœur l'étude des plus hautes vertus sociales et religieuses, telles que le patriotisme, l'humanité, la philantropie, la charité. Il devient bon citoyen, bon chef de famille, chrétien éclairé et fervent.

La famille est la source de laquelle découlent les vertus ou les vices qui font le bonheur ou la ruine des nations; c'est à elle que sont remises les traditions du passé et les destinées de l'avenir.

Nous concevons parfaitement que l'animal privé d'intelligence, fait pour la vie matérielle et brutale, abandonne son père et sa mère pour chercher seul sa pâture; mais nous ne concevrions pas un être intelligent qui pût briser ces liens intimes de l'ame et du sang qui unissent ensemble les membres de la famille, les font ressembler en quelque sorte aux branches du même arbre, et leur donnent des garanties de bonheur qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

Rendons donc grace à cet amour bienfaiteur de l'humanité, qui prend l'homme à son berceau et règne dans son cœur jusqu'à la tombe, qui commence au seuil de l'existence par un doux sourire enfantin, et qui, à son déclin, s'épanche des mains du vieillard en bénédictions suprêmes et solennelles.

Nous allons traiter successivement des principaux sentiments qui constituent les affections de la famille.

AMOUR MATERNEL.

Chaque créature ici-bas accomplit dans sa sphère la volonté du Très-Haut, et concourt à l'harmonie de l'univers. Aucune ne peut dévier de sa destination ni se soustraire aux

lois conservatrices de l'ordre, qui émanent de la suprême intelligence. L'être insensible et l'animal dépourvu de raison, marchent aveuglément dans la voie de leur destinée ; il leur est aussi impossible de se jeter en dehors, qu'au soleil de cesser d'émettre la lumière, et aux planètes de graviter vers lui. L'homme seul sur la terre est doué de raison, c'est-à-dire, de la faculté d'apprécier la bonté de ses actes ; mais cette raison, qui lui confère la liberté, pour toute action d'intérêt individuel, est impuissante à faire taire les sentiments innés que Dieu a mis en lui dans un intérêt général quelconque.

Le sentiment sur lequel nous écrivons, l'amour maternel, est une de ces lois générales imposées au monde dans un but de conservation, et qui subsiste vivace dans l'intimité des êtres, indépendamment de toute volonté créée. Il domine la nature vivante : l'espèce humaine est inclinée comme les autres sous sa puissance, et sa raison ne sert qu'à le fortifier, à le diriger.

A sa naissance, toute créature est frêle et débile; pour exister, elle a besoin de protection, et la sagesse suprême devait y pourvoir. L'amour immense qui fait vivre l'univers et qui veille à la reproduction, à la conservation des espèces, envoie un de ses plus ardents rayons au cœur des mères, et alors toute progéniture peut vivre et se développer à l'ombre de l'affection maternelle, qui s'approprie l'empire du monde vivant, et le conserve dans son sein.

Si nous descendons au dernier degré de l'échelle organique, là nous voyons la plante, aimant sa fleur, sa graine ou sa bouture, les protéger de son feuillage, pousser vers elles tous les trésors de sa végétation ; leur donner les sucs les plus propres à entretenir la vie. Quand elle confie au sein de la terre son fruit venu à maturité, l'hiver et ses frimats pourraient le faire périr ; elle jonche le sol de ses feuilles, et sous cet abri protecteur, le tendre embryon peut attendre la saison favorable à sa croissance. Alors ces mêmes feuilles, détachées

comme lui du tronc maternel, seront le premier aliment de ses jeunes racines. Quand il sortira de terre, il trouvera le tronc qui le portait naguère, revêtu d'un nouveau feuillage sous lequel sa faiblesse pourra braver l'intempérie des saisons.

Dans le règne animal, les miracles de l'amour maternel sont plus frappants encore. Si l'on trouble l'ordre qui existe dans une fourmilière, on voit chaque fourmi se charger d'une larve et l'emporter en lieu sûr; elle se laisse tuer plutôt que de l'abandonner. Plus attachée encore à sa progéniture, il est une araignée qui porte partout avec elle le sac soyeux qu'elle a tissu pour y déposer ses œufs. Une autre roule une feuille sèche pour y cacher les siens; dans cette enveloppe, ils seront à l'abri du vent, de la pluie; l'œil de l'oiseau ne les y devinera pas; et quand ils écloront, grace à la prévoyance de leur mère, les petites araignées trouveront autour d'elles les branches les plus commodes, les mieux abritées, les plus fréquentées par le peuple ailé des moucherons, pour y tisser leurs légers et perfides réseaux.

Le papillon vient déposer ses œufs sur l'arbre dont les feuilles conviennent le mieux aux jeunes chenilles, et l'insecte ailé qui s'est métamorphosé dans le sein des ondes, revient leur confier sa ponte.

D'un autre côté, l'oiseau enlève aux jeunes bourgeons leur duvet cotonneux; il édifie de mille manières un nid commode et soyeux, où bientôt, malgré sa pétulance et ses instincts vagabonds, il passera des semaines entières à échauffer sous son aile les œufs qu'il y aura pondus. La tendresse des parents redouble dès que les petits sont éclos; sans cesse occupés à butiner pour eux, ils leur apportent la nourriture la plus délicate et la plus appropriée à leur faiblesse. Les oiseaux les plus timides deviennent courageux pour défendre leur couvée. Qui ne connaît l'audace de la pie-grièche et les ruses de la perdrix quand on attaque leurs petits?

Parmi les animaux les plus sauvages, les plus féroces, on

admire encore les miracles de l'amour maternel. Voyez la louve, la lionne, plus courageuses quand elles ont mis bas que les mâles eux-mêmes, attaquer les chasseurs, se précipiter sur les armes et vendre chèrement leur vie.

L'amour maternel semble parfois éclairer la brute d'un rayon d'intelligence.

Cet instinct conservateur des espèces existe au fond de tout ce qui transmet la vie. Animal ou plante, tout le ressent ou du moins en pratique les devoirs. Jamais là de ces aberrations dénaturées qui privent une jeune créature des soins maternels. La raison seule était capable d'éluder, jusqu'à un certain point cependant, les volontés de Dieu. L'instinct, lui, est la manifestation constante et toujours identique de ces volontés saintes.

L'animal est un instrument passif dans la main de celui qui l'a fait; jamais ses petits ne lui rendront, en reconnaissance, en affection, ce qu'il aura fait pour eux; pour prix de ses souffrances, de son dévoûment, il ne doit attendre de leur part que l'oubli le plus profond. Il ne faut donc voir dans l'amour maternel, chez les êtres dépourvus de raison, qu'une obéissance passive aux lois conservatrices que Dieu a imposées au monde.

Soit que l'amour maternel se montre à l'état de fonction matérielle chez les végétaux; soit que, s'élevant d'un échelon, il apparaisse instinctif dans le monde animal nécessité, nous devons admirer ses miracles et sa mission providentielle. Mais, pour le trouver digne de notre admiration tout entière, il faut l'étudier dans l'espèce humaine, marqué au coin de l'intelligence.

Pourrions-nous aimer autant nos mères, si à côté de l'amour inné, nécessaire, qu'elles ressentent pour le fruit de leurs entrailles, il n'y avait pas en elles des trésors de tendresses volontaires et libres de leur part? Si, à côté de la voix du sang, il n'y avait pas celle du cœur et de l'esprit? Le créa-

teur a permis que dans l'espèce humaine l'intelligence pût aller au-delà des penchants naturels : grace à elle, nous trouvons dans nos mères un amour sans limites, et nos mères à leur tour trouvent dans les devoirs qu'elles accomplissent en nous aimant une source de mérites infinis.

Nous définirons l'amour maternel dans l'espèce humaine : un sentiment inné au cœur des mères, qui les porte à aimer leur progéniture et à lui prodiguer des soins intelligents.

D'où naît l'amour maternel ? ou, pour rentrer davantage dans nos idées, quelles sont les causes qui allument au cœur des mères cette flamme répandue par Dieu dans toute la nature ?

Il existe une double vie, celle de l'espèce et celle de l'individu : la première est continue ; la seconde est interrompue, limitée. La première est une flamme qui ne s'éteint pas, mais qui passe d'une créature à l'autre et les dévore successivement.

La vie dont a vécu la mère, elle la transmet à sa progéniture : la vie de ses enfants est un épanchement de la sienne ; c'est la même liqueur dans un autre vase ; la même eau qui coule dans deux canaux parallèles. Cette vie continue dans l'espèce, lui fait oublier la mort individuelle. Aussi la mère aime-t-elle ses enfants comme la racine aime l'arbre, et comme l'arbre aime ses fleurs. Son enfant a dans ses veines un sang qui a coulé dans les siennes, il a été formé de sa propre substance ; séparé d'elle maintenant, naguère il était elle-même. Elle et lui, c'est un être coupé en deux parts, qui auront toujours dans l'intimité de leur organisation des raisons de sympathie et de convenance que rien ne pourra effacer.

L'enfant, c'est une bouture, c'est un membre de la femme. Prenez dans votre main de l'eau d'un fleuve, à quelle eau ressemblera-t-elle aussi bien qu'à celle où vous l'avez puisée ? Arrachez une branche d'arbre et plantez-la : arbre à son tour,

ne ressemblera-t-elle pas mieux au tronc qui l'aura fournie qu'à tout autre ? Il en est de même de la mère et du fruit de son sein. Il existe toujours entre eux un besoin mystérieux de rapprochement, un vague regret de séparation. L'unité est rompue, mais non pas la ressemblance, qui fait que ces deux êtres se reconnaîtront et se conviendront éternellement.

Comment la mère n'aimerait-elle pas son enfant? Comment ne serait-elle pas ivre d'amour et d'orgueil, quand elle voit son doux nouveau-né qui lui sourit, qui plus tard sera grand et fort, savant et bon, utile à ses semblables ? Quel est l'ouvrier qui peut mettre son ouvrage à côté du sien ? Elle a fait un homme, une femme, un être organisé et vivant, et elle ne serait pas amoureuse de son œuvre !

Artistes, qui sculptez la pierre et qui pleurez de joie devant la statue que votre génie a créée, vous n'avez fait qu'imiter imparfaitement l'œuvre de la femme, car elle n'a pas fait une froide statue, mais un homme qui a des sens et une ame; et son œuvre lui a plus coûté que les vôtres, car elle a porté son enfant dans son sein, elle l'a formé dans ses entrailles, elle l'a mis au monde au milieu des souffrances et des déchirements de la douleur. Quand il a vu le jour, elle s'est encore attachée à lui par les soins qu'elle lui a donnés; elle l'a nourri de son lait, continuant ainsi à infuser son être dans le sien, faisant ainsi de son enfant, sa chair, son sang, sa vie et son ame.

A l'instant de décrire les tendresses de l'amour maternel, ne devons-nous pas remercier la Providence des fonctions qui nous ont été dévolues ? Médecin, Dieu nous appelle au chevet de toutes les douleurs, il étale à nos regards le spectacle des misères et des infirmités humaines. Ce sont des devoirs qu'il nous impose, et nous l'en remercions, tout en tremblant sous ce fardeau. Mais ne sommes-nous pas aussi appelé à connaître toutes les sublimités du cœur, tous les dévoûments, toutes les grandes résignations, tous les sentiments cachés, qui éclatent à certains jours dans la vie, et qui sont le plus bel apanage de

la nature humaine? N'avons-nous pas dû mille fois nous incliner de respect devant les prodiges de l'amour maternel? N'avons-nous pas entendu des paroles, vu des tableaux, ignorés du monde, capables d'adoucir la vue de toutes les souffrances et de faire oublier les plus pénibles labeurs.

Une femme va devenir mère; le plus grand acte de sa vie va s'accomplir. Qui donc pourrait rester froid à un tel spectacle? Il faudrait pour cela n'avoir jamais eu de mère, d'épouse ou de fille, ou bien avoir perverti dans son cœur tous les instincts, tous les sentiments que la nature inspire. Voyez-la, cette pauvre jeune femme : Déjà s'est accompli pour elle une moitié de la malédiction de Dieu sur son sexe : « Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse. » Elle a supporté avec courage et patience neuf mois d'ennuis et de privations. A la fleur de son âge, amoureuse de plaisirs et de distractions, elle a vécu comme une recluse, au milieu de craintes continuelles et souvent accablée de douleurs. Qui la soutenait dans ses maux? Une seule pensée, un seul espoir. Elle songeait que cet enfant, que Dieu formait dans son sein, serait bientôt dans ses bras, qu'elle pourrait le voir, le caresser, lui sourire, lui prodiguer ses soins.

Courage encore, pauvre femme, car Dieu avait ajouté : « Vous enfanterez dans la douleur. » Bientôt ses cruelles atteintes se font sentir. C'est alors sans doute qu'elle va trembler, que son énergie va l'abandonner, que sa patience va s'avouer vaincue. Une faible femme, pleine de timidité, qui craint l'ombre même du mal, qui ne sait pas supporter une piqûre, va devenir la proie des plus horribles souffrances. La douleur va gronder en elle comme un orage, tordre ses membres et faire craquer ses os. La voilà qui commence, qui se rapproche, qui redouble d'intensité, qui maîtrise tout l'organisme, qui secoue avec fureur sa victime, et ne lui donne plus de relâche.

Hommes forts et courageux, qu'on nomme des héros, qui de

vous voudrait et pourrait endurer de pareilles tortures? Cependant, regardez-la, cette enfant si frêle et si délicate, dès qu'un peu de calme se fait sentir, elle est radieuse, ivre de joie et d'orgueil; elle brave la souffrance, l'affronte, la trouve trop faible; elle sourit au père de son enfant, l'embrasse et lui parle de son fils. Mais la douleur revient comme un ouragan; elle est furieuse, immense... Bonheur! un faible cri s'est fait entendre.... Tout est oublié pour la mère inondée de larmes de joie, ses souffrances, son sang qui coule à flots; car elle a entendu ce premier cri si cher au cœur des mères, cri dans lequel Dieu, mit, sans doute, d'ineffables harmonies qu'elles seules peuvent comprendre, cri qui annonce l'existence... Ce n'est donc pas en vain qu'elle a désiré, qu'elle a prié, qu'elle a souffert! Voilà donc ses vœux exaucés : un enfant vivant!... Oh! comme elle l'aime déjà! Pour elle, qu'il est doux à voir! il est beau comme un ange!

Quel instant de sublime ivresse, de contemplation intime, que celui où la mère voit pour la première fois le fruit de ses entrailles! Oui, cher nouveau-né, dans ce regard maternel qui t'accueille à ton entrée au monde, il y a tout un pacte impérissable de tendresse réciproque. Oui, tu seras tout pour ta mère; à présent elle ne vivra plus en elle-même; son bonheur s'est déplacé; c'est en toi seul qu'il existe. Il faut bien que Dieu lui mette au cœur de grands trésors d'affection pour toi, pauvre petit, car d'ici que tu sois grand, que de peines tu vas lui coûter! Neuf mois elle t'a porté dans son sein, au moins autant elle va te nourrir de son lait, car elle sait bien qu'il en doit être ainsi; elle en a le désir, elle en éprouve le besoin.

Jeunes mères, ne résistez pas à ce penchant de la nature; que l'intérêt de votre repos, que les conseils de la coquetterie ne vous détournent pas du devoir impérieux d'allaiter vos enfants. Quoi! vous les livreriez sitôt à des mains mercenaires? Sevrés ainsi des tendresses maternelles, croîtraient-ils aussi bien qu'à l'ombre de votre amour? Croyez-vous qu'on puisse

pour de l'argent donner les soins d'une mère? Il faudrait en avoir le cœur, et cela ne s'achète pas. L'étrangère bénéficie sur son nourrisson; moins elle lui donne, et plus elle gagne. Souvent, nous le voyons, nous qui soignons vos enfants, ils meurent parce qu'ils n'ont pas de mère.

Ne craignez-vous pas que votre enfant puise au sein d'une autre de cruelles, quelquefois de honteuses maladies? D'un autre côté, quand il aura si longtemps réparé à une source étrangère ses déperditions journalières, il ne lui restera plus rien de vous, ce ne sera plus votre fils. Ne perdra-t-il pas, dans cet échange de la substance maternelle contre celle de sa nourrice, le germe des qualités physiques et morales qui l'unissaient à vous par de mystérieuses sympathies, par d'intimes ressemblances? Est-ce en vain que la nature a gonflé votre sein d'une liqueur bienfaisante? Cette source qu'elle a ouverte, vous allez la tarir; la nourriture faite par elle, comme la plus convenable au cher petit né de vos entrailles, vous allez la lui refuser? Les lois naturelles condamnent votre conduite: la fièvre va s'allumer dans votre sang, de cruelles douleurs vont vous faire souffrir, ce lait va devenir le noyau de bien des maux cuisants; car, sachez le bien, Dieu le veut ainsi, c'est un nectar pour l'enfant ou bien c'est un poison pour la mère.

Gardez vos enfants près de vous, élevez les vous-mêmes; que vos bras soient pour eux un berceau de caresses. Fondez leur gratitude et leur piété filiale sur les soins que vous leur prodiguez et non pas seulement sur le don de la vie, qui peut bien n'être qu'un produit de la volupté toute seule.

Qu'elle est belle la jeune mère, avec un enfant sur ses bras! Elle ressemble à l'arbre chargé de fruits, honneur du verger. Celle qui l'abandonne, est comme l'arbre stérile qui ne produit que des fleurs, et qui ne sert qu'à la vue.

Une mère toute seule est capable de veiller en dormant sur son enfant endormi. Elle étudie son souffle; éprouve-t-il la

moindre souffrance, appelle-t-il en rêvant un sylphe léger qui passe, aussitôt elle est là, penchée sur son berceau, et jusqu'à ce qu'il soit redevenu calme, elle y reste comme un ange gardien. S'éveille-t-il? elle est éveillée pour le bercer, l'amuser, ou présenter à ses lèvres avides la nourriture qu'il demande. Des mois entiers se passent ainsi ; chaque nuit revient avec sa tâche, et cette tâche lui paraît douce.

Bientôt le jeune enfant comprend les soins qu'il reçoit ; il sourit au visage de sa mère, il n'en veut pas voir d'autre : il lui tend ses petits bras ; c'est que la nature a mis entre ces deux êtres des liens étonnants de sympathie. Trouvez donc quelqu'un qui parle comme la mère ce langage inarticulé de la première enfance, qui ait une voix à l'unisson de la sienne, qui puisse sans cesse prendre plaisir à ses jeux, insignifiants pour nous. Elle est la sœur aînée de son enfant, elle est faible comme lui, enjouée, douce comme lui. Elle seule sait trouver ces mots si tendres, qui sont des noms qu'il entend, et ces modulations qui le font rire ou dormir, quand il pleure ou qu'il souffre.

Plus tard, vous verrez avec quel bonheur, avec quelle tendre sollicitude elle aidera ses premiers pas, comme elle sera heureuse et fière quand il pourra venir tout seul tomber dans ses bras.

Dès que sa langue articulera quelques sons, elle lui fera dire les plus doux noms qui soient au monde ; ceux des auteurs de ses jours et celui de l'auteur de tout ce qui existe, afin qu'au seuil de la vie, il puisse nommer ce qu'il doit aimer le plus dans le temps et dans l'éternité. Qu'elle est sublime la consécration que la mère fait à Dieu de son enfant, quand elle élève ses petites mains vers le ciel, et qu'elle apprend à ses lèvres à le prier ! Dans l'immensité de son amour, sa foi regarde au-delà des temps, et sachant bien qu'il faut qu'elle meure, femme, elle invoque une autre femme, une autre mère qui puisse sans cesse veiller à sa place. Elle confie à Marie, à Jésus, son trésor le plus cher, ses vœux les plus ardents, le

bonheur de son fils; l'enfant retiendra toujours ces noms et ces prières, car les croyances que sa mère lui fait sucer avec son lait imprègnent son ame et demeurent toute la vie.

Malheur à celle qui ne mettrait pas ainsi le berceau de son nouveau-né sous l'ombrage des croyances religieuses; elle aurait à rendre un compte terrible au dernier jour, et la malédiction de son enfant la poursuivrait jusqu'au fond de l'abîme. La femme n'enfante pas un corps privé de vie, ou bien un animal qui meurt tout entier; elle enfante un homme raisonnable, qu'elle doit nourrir avant tout de vérité et d'amour de Dieu.

Bientôt de cruelles maladies, qui sont le fléau de l'enfance et du cœur des mères, vont menacer, vont frapper le jeune enfant. Oh! c'est alors que le dévoûment maternel va se développer tout entier. Toujours au chevet de son cher malade, sa mère ne laissera pas à d'autres le privilége de lui prodiguer des soins; elle compte pour rien ses nuits passées sans sommeil, car la fatigue ne l'atteint pas. Elle ne souffre que d'une chose, du mal qui dévore son enfant; elle le ressent dans toutes ses phases : chacune de ses souffrances, de ses plaintes, éveille en elle un écho de douleur. Avec quelle anxiété elle interroge l'homme de l'art qu'elle a fait appeler! comme elle saisit dans l'air de son visage, dans le moindre signe de sa physionomie, un indice d'espérance ou de malheur!

Et si, malgré tant d'efforts, le mal fait des progrès, elle est folle de désespoir, elle adresse au ciel les plus ardentes prières, elle offre sa vie, et dans sa démence elle taxe Dieu d'injustice et de cruauté, elle n'aura plus ni prières, ni foi, s'il laisse mourir ce qu'elle aime tant.

Quand Dieu n'a pas pris en pitié ses prières et ses larmes, et que la mort a glacé le berceau, ne cherchez pas à consoler sa douleur; c'est une plaie éternelle, que rien ne pourra fermer et qu'elle emportera dans la tombe. Chaque enfant qui meurt,

est comme une branche qu'on arrache de l'arbre en y faisant une profonde déchirure.

Mais si la jeune famille croît en paix à l'abri de tout malheur, combien la mère est heureuse! Voyez comme aux rayons vivifiants de son amour se développent ces jeunes et riantes natures d'enfants dont elle est la providence. Son empire est souverain, absolu : c'est elle, toujours elle que l'on consulte et que l'on prie; elle est tout pour l'enfant, qui ne conçoit rien au monde au-delà de sa mère. C'est elle qui règle les jeux, juge les querelles, décide les questions épineuses; c'est elle qui le plus souvent récompense ou punit, et dont l'intercession obtient, auprès du père ou du précepteur, le pardon des fautes. Dans ses mains est la corne d'abondance d'où pleuvent sur l'enfant toutes sortes de délices, depuis le simple joujou jusqu'à la friandise la plus ardemment désirée. Elle est la confidente des peines, et toujours de moitié dans les plaisirs.

Ne croyez pas que ce rôle l'ennuie ou la fatigue, c'est pour elle au contraire l'apogée du bonheur; car elle est un enfant plus expérimenté que les siens, plus raisonnable peut-être, et voilà tout : car, du reste, la nature qui voulait qu'elle fût l'ami, le compagnon de l'enfance, lui en a donné tous les attributs. Egale mobilité d'impressions et de sentiments, mêmes inégalités de caractère; visage frais et rose, à peine velouté d'un léger duvet, souplesse et faiblesse des membres, son de voix doux et enfantin, tout est à l'unisson.

Aussi, quand l'enfant grandit assez pour que la mère ait besoin de faire acte d'autorité sérieuse, elle sort de sa sphère, sa voix n'est faite que pour les intonations douces; elle se prête volontiers aux tendres reproches, mais elle ne peut monter jusqu'à la réprimande sévère ou à la menace. C'est à l'époque où les jeunes garçons ont besoin d'être conduits avec fermeté qu'ils abandonnent leurs mères; quand aux jeunes filles, destinées à rester enfants toute leur vie, elles peuvent s'abriter bien plus longtemps sous l'aile maternelle.

De près ou de loin, durant tout le cours de la vie, l'amour des mères veille sur les enfants ; il les suit dans toutes les périodes de l'existence, planant sur eux comme un génie bienfaisant. Il s'identifie avec tout ce qui les touche, il pleure de leurs chagrins, s'enorgueillit de leurs succès.

Qui pourra dire combien sont douces les larmes d'une mère, quand sa fille, vêtue de la robe des vierges, fait sa première communion; quand son fils, au milieu d'une immense assemblée, vient lui faire hommage de sa première couronne? Qui comprendra les joies de son cœur, quand ces chers objets de tendresse seront remarqués pour leur talent, pour leur beauté? Elle est plus fière qu'eux-mêmes des éloges qu'ils reçoivent. Qui peindra ses anxiétés et ses angoisses, quand il faudra qu'elle se sépare de son fils ; lorsqu'il ira, par exemple, affronter les vicissitudes de la guerre, ou les hasards non moins dangereux de voyages lointains?

Quelles inquiétudes ne viendront pas l'agiter, lorsque sa fille, appelée par Dieu à payer sa dette à l'hymen, la laissera décider de son bonheur à venir et lui choisir un époux! Si son instinct la guidait mal, si sa perspicacité lui faisait défaut... Elle passera ainsi successivement de la crainte et du doute à l'espérance, et bien des pensées amères contristeront son cœur. Le malheur de ses enfants serait pour elle le comble de l'infortune et le dernier degré de la désolation.

Mais tout n'est pas fini pour elle, la coupe de bonheur et de larmes n'est pas encore épuisée. Bientôt de tendres rejetons vont pousser sur les tiges dont elle-même est la souche. Elle va sentir de nouveau les joies de la maternité et s'associer à ses souffrances; car Dieu n'a pas voulu que l'amour maternel n'eût des têtes d'enfants à caresser qu'au printemps de la vie ; cette félicité de la femme, il la lui ménage à son déclin ; ainsi, dans des climats heureux, l'arbre voit ses branches chargées de fruits pousser de nouvelles fleurs. La grand'-mère, près du berceau de son petit-fils, voit passer dans sa

mémoire tous les jours d'autrefois, et chacun d'eux apporte des souvenirs qui rafraîchissent sa vieillesse. Puis, quand tout expire, quand le dernier flot de la vie va s'épancher, à cette heure suprême où l'on n'entend plus les bruits du monde, un dernier regard, celui de l'adieu, contemple à la fois deux ou trois générations qui s'inclinent en priant, et recommandent à Dieu l'âme de celle qui les quitte.

Il doit être doux de s'endormir ainsi entre des figures en pleurs, symboles des regrets, et des visages d'enfants qui sourient; c'est le présent qui vous pleure et l'avenir qui vous console; c'est l'image de la terre que l'on quitte, et du ciel qui s'entr'ouvre... Un instant plus tard, la piété filiale sait qu'elle a des cendres à vénérer ici-bas, et une protectrice de plus à invoquer là-haut.

Il n'est peut-être pas une passion susceptible de plus grands écarts que l'amour maternel. Il est tellement dans la nature, qu'il est presque impossible de croire qu'en l'exagérant, qu'en le laissant suivre ses impulsions, on puisse tomber dans le mal. Rien cependant n'est plus vrai.

Mères, ne l'oubliez pas, cet amour qui fait vos délices, Dieu l'a mis en vous, bien moins pour vous mêmes que pour vos enfants; avant tout, vous devez considérer leur intérêt, vos satisfactions ne doivent venir qu'ensuite.

Ce n'est pas chose facile que de bien aimer les enfants; au fond de ce sentiment si doux, il y a une immense responsabilité. Ils reçoivent de leurs mères une multitude d'impressions qu'ils gardent toujours; ils ont dans leur propre nature un grand nombre de penchants qu'il faut diriger, réformer; car les caprices de l'enfance deviennent les vices de l'âge mûr, et les fautes légères qu'elle commet seront peut-être des crimes plus tard. Le premier âge dans ses jeux, dans ses actes qui semblent si futiles, joue la société réelle, seulement les proportions sont moindres; c'est, du reste, exactement la même chose. Le physique et le moral grandissent sans changer de

nature, et l'enfant dont on a craint de contrarier les volontés, qui n'a eu d'autre règle que son caprice, ne supporte pas plus tard le joug de l'obéissance. Il entre dans la société avec des défauts dont il ne sait point contrarier les exigences, et par cela même, il devient criminel.

L'éducation maternelle exerce son influence sur les destinées de l'individu et sur celles de la société. Il faut que les mères le sachent bien : c'est dans leurs mains qu'est déposé le germe de l'avenir ; c'est d'elles que dépend le bonheur des générations futures.

Il faut qu'elles s'attachent à développer la raison chez leurs enfants, et à étouffer le caprice. De bonne heure, elles doivent les initier aux règles de la morale et de la justice, leur apprendre qu'il est au-dessus d'eux un Dieu qu'il faut adorer en suivant les préceptes qu'il est venu lui-même apporter au monde. Elles doivent surtout leur enseigner à aimer la vertu, en leur servant de modèles. Sans l'exemple, le précepte reste la plupart du temps stérile.

Il ne convient pas que l'enfant s'aperçoive qu'on lui préfère son frère ou sa sœur, parce que dans la jalousie du premier âge repose en germe une inimitié qui ne s'éteindra pas.

Si l'enfant a commis une faute, il est juste qu'il soit puni, pour qu'il connaisse l'équité ; si, par une fausse tendresse, la mère lui épargne des corrections qui sont douces, d'autres plus tard lui en infligeront peut-être de terribles. Il est quelquefois utile quelle se résigne à voir répandre des larmes ; mais tout en punissant, elle peut, elle doit même laisser comprendre combien elle en souffre. Un enfant doit craindre, par-dessus tout, de contrister sa mère.

Une des choses qui doivent le plus préoccuper l'amour maternel, c'est la surveillance des mœurs de l'enfance. Maintenant que la pensée est si précoce, qu'elle devance les progrès de l'organisation, et que les sens sont si prématurément développés, il est du devoir des mères de surveiller tout ce qui peut atteindre le cœur des enfants. Il faut que leur pru-

dence veille sans cesse autour d'eux pour les maintenir dans l'innocence, car rien ne flétrit l'ame comme la débauche des sens.

Ici notre tâche n'est point de parler de l'éducation des enfants; mais, à propos de l'amour maternel, nous devions dire combien il est important qu'il n'exagère pas ses tendresses, et qu'il n'aille pas jusqu'à laisser prendre à l'enfance une direction funeste, et contracter des défauts qui seraient plus tard une source de malheurs et de regrets, et jetteraient dans la société des éléments corrupteurs.

AMOUR PATERNEL.

Comme l'amour maternel, dont nous avons traité, l'amour paternel est un sentiment instinctif et profond que Dieu a gravé dans le cœur humain pour la conservation de l'espèce. Pur instinct chez la brute, il est, chez l'homme, éclairé par l'intelligence.

Il est impossible de se soustraire à son influence. C'est l'effort irrésistible de la vie contre l'anéantissement. Il est en puissance, et comme désir, dans le cœur de ceux qui n'ont pas de progéniture. De tous les penchants, c'est un des plus difficiles à comprimer, à étouffer.

Quand l'homme avance en âge, que le cours du temps jette ses années en arrière, il sent le besoin de transmettre sa vie, de se succéder en quelque sorte dans une postérité. La perspective affreuse de vivre et de mourir seul effraie sa pensée. Déjà sa mère et son père sont couchés dans la tombe. Les liens les plus chers de la famille ont été successivement brisés. L'existence de tous ses ancêtres se résume en lui seul

il semble que leur sang fasse effort dans ses veines, et que ce passé demande un avenir.

A son lit de mort, l'homme sans enfants a des regrets immenses; il finit dans un isolement affreux. Sa vie tout entière s'éteint péniblement, car l'amour paternel, qui n'a point eu d'objet, devient le supplice de ses derniers instants.

L'existence, comme nous l'avons dit, c'est une dette à payer, c'est une flamme qui ne veut pas s'éteindre; toujours elle tend à se propager; elle pousse en avant les créatures, comme un fleuve que rien ne peut arrêter. Les générations meurent, et sans cesse de nouvelles s'élancent dans l'avenir. C'est pour lui que la nature travaille; elle oublie et dédaigne le passé, jette au vent ses plus beaux ouvrages, vaine et froide poussière, et le présent lui-même ne reçoit ses soins que dans l'intérêt des temps futurs.

On dirait que la nature et l'esprit humain se ressemblent sous ce rapport; l'un comme l'autre, ils ne peuvent s'arrêter un instant pour trouver la stabilité. La nature dévore les êtres vivants, l'esprit humain, des chimères et des espérances. Tous deux se hâtent de produire, et rien ne dure de ce qu'ils produisent. Cette instabilité, ou plutôt cette tendance vers l'avenir, est une des lois principales imposées à la création : la matière la subit, pour que son néant et son impuissance demeurent constants aux yeux de tous, car son travail est stérile pour l'éternité; l'ame humaine y est soumise, parce qu'une voix l'appelle au delà des temps, et que le bonheur dans le sein de Dieu doit être sa récompense.

Tout ce qui existe obéit à cette loi, qui n'est que l'amour en action. L'amour paternel est une de ses plus puissantes expressions. L'homme est orgueilleux et fier de sa progéniture, il aime à se considérer comme la source d'existences, qui porteront dans les siècles son nom, son sang, et y attesteront sa puissance. Le père aime mieux ses enfants dans l'avenir que dans

le présent. Pour eux, il travaille, il amasse, il espère, il désire. Son bonheur est de les voir dans le monde, souches fécondes de rejetons qui propagent sa race, et soient pour elles une garantie de durée.

Le père et la mère représentent deux intérêts complètement opposés, et l'amour qu'ils ont pour leurs enfants diffère en raison de cette opposition. Les fonctions qui leur sont départies, dans l'ordre naturel, sont d'accord avec ce double intérêt, et expliquent physiologiquement la différence de leur amour.

Le père ne prend part que d'une manière extérieure à la procréation de l'enfant. Quand il a posé hors de lui le principe de la vie, il reste étranger au travail que la puissance divine opère dans le sein de la femme. Cette existence, qui se développe, est une manifestation de sa puissance, une émanation de son être, mais n'a rien qui lui soit absolument intime.

La mère donne à l'enfant sa propre substance : elle ne fait qu'un corps avec lui, le même sang coule dans leurs veines, la même vie les fait vivre. Ce sont deux existences fondues dans une seule. C'est elle qui sent ces tressaillements intérieurs, ces émotions pénétrantes qui établissent entre elle et le fruit de son sein des liens impérissables de sympathie et de tendresse. Quand son enfant vient au monde, et que les déchirements de l'enfantement l'ont séparé d'elle, elle le voit toujours comme une partie d'elle-même. Les soins qu'elle lui donne sont incesssants et directs. C'est de son lait qu'elle le nourrit. Elle voudrait en quelque sorte l'absorber tout entier et ne s'en séparer jamais.

La mère est chargée de l'intérêt du présent, le père de celui de l'avenir.

L'homme est fier de son fils, la femme en est amoureuse ; le père protége et la mère caresse : il veut voir grandir son fils pour l'établir et lui donner une compagne, la mère voudrait le garder près d'elle. Le père tourne les yeux de l'enfant vers

le monde et l'avenir, la mère cherche à le ramener à soi et ne lui souhaite d'autre bonheur que son amour et ses baisers.

L'amour paternel est plus réfléchi, plus calme ; celui de la mère est plus tendre. Ce que l'autorité paternelle a de sévère et de rude est corrigé par la douceur de l'affection maternelle, et les écarts de cette dernière sont rectifiés à leur tour par la raison du chef de la famille.

L'action du père sur l'enfant est beaucoup moins immédiate que celle de la mère; c'est en quelque sorte de loin qu'il veille sur lui et le rend participant de ses bienfaits. Ses occupations, le soin de ses affaires, ses projets, ses relations, ses travaux, tout l'éloigne du foyer domestique. C'est à lui que sont dus la prospérité, le bonheur de la famille ; mais c'est à la mère qu'est confié le soin d'entrer chaque jour dans le détail des besoins. Avant de savoir que c'est au prix des sueurs de son père qu'il existe, l'enfant reçoit tout de sa mère et ne voit qu'elle ; elle est l'unique providence qui plane au dessus du berceau. C'est la seule que l'enfant comprenne et remercie.

Deux choses sont à former dans l'ame de l'enfant : la raison et le cœur. Le père, plus éclairé, plus sage, doué d'une grande expérience des choses de la vie, conduira d'une manière plus sûre cette jeune intelligence dans les sentiers difficiles de l'existence. A lui de rendre son fils habile et savant. Mais avant cette éducation secondaire, il en est une qui est celle du cœur ; c'est la mère qui la fait toute seule. Nous apprenons beaucoup par le cœur, et l'amour nous enseigne plus que les démonstrations. Or ce sont nos mères qui déposent en nous toutes ces croyances instinctives, tous ces amours, qui sont les premières et les dernières choses qui nous soient nécessaires. C'est sur leur sein, aux rayons de leur affection, que nous amollissons nos ames et les ouvrons aux douces jouissances de la famille. C'est à leur exemple que nous joignons nos mains en présence de Dieu, et que nous élevons au ciel les prémices de nos pensées. Consécration sublime qui jette dans

notre vie tout entière un religieux souvenir! Quels que soient plus tard les écarts des passions, les aberrations de l'orgueil, nous ne pouvons vaincre ces croyances, reçues au berceau; elles sont la colonne de feu qui marche devant nous dans les obscurités du chemin; et quand au déclin de la vie nous avons besoin d'un guide pour nous ramener à Dieu, ce sont elles encore qui nous éclairent et nous dirigent.

Ainsi, c'est la mère qui donne la vie, qui forme le cœur, qui réchauffe incessamment ses enfants sous ses ailes; aussi l'amour qu'elle a pour eux est-il plus immédiat, plus empressé, plus pénétrant; celui du père est plus réservé, plus prévoyant; il veille d'une façon plus sûre aux intérêts réels des enfants. Il augmente en raison du bien qu'il leur fait et des bonnes qualités qu'il voit se développer en eux. Le but de la nature étant la propagation des espèces, les sentiments, comme tout le reste, sont faits pour aller en avant, non pas à reculons; aussi les pères aiment-ils leurs enfants plus qu'ils n'en sont aimés.

L'amour paternel, quoique moins expansif que celui de la mère, est cependant la source d'ineffables délices. Quelle joie n'éprouve pas celui qui voit, à la fleur de ses ans, une vie nouvelle, produit de la sienne, se développer près de lui. Que de bonheur, que de rêves sur ce berceau! Sur cette tête d'enfant repose tout un avenir enchanteur. Quelles douces émotions ne caressent par l'ame d'un père, quand il voit son fils entourer de ses bras le cou de sa jeune mère, marier sa tête blonde aux boucles de ses cheveux! Comme il invoque le ciel pour leur félicité, quand il les quitte endormis pour aller gagner le pain de la journée et pourvoir à leurs besoins! Quelle récompense pour ses fatigues, quand il revient le soir et qu'il revoit sa chère famille heureuse! Plus tard, quelles ne seront pas ses joies, quand il pourra lui-même aider les pas chancelants de cet enfant si cher! Quelle douceur ne goûtera-t-il pas à répondre à ses questions naïves, ingénieuses, à jouir de ses étonne-

ments et de ses admirations, à lui expliquer les phénomènes de la nature!

Plus tard encore, quand, avançant en âge, en sagesse, ses enfants mériteront des éloges, des récompenses; quand ils pourront occuper une place dans la société, se rendre utiles à leurs semblables, combien sera grande sa félicité! Il partagera leurs succès, s'enivrera de leurs triomphes. Quand il sera blanchi par les ans, son bonheur suprême sera de les réunir à sa table; là, vénérable patriarche, entouré de ses fils et de ses filles, et de leurs nombreux enfants, il se sentira vivre dans toutes ces générations, et son ame attendrie versera les bénédictions les plus tendres sur cette postérité, dont il sera la souche.

Pour celui qui pense et qui voit sérieusement les choses, la naissance d'un enfant ne promet pas que des joies : elle impose encore plus de devoirs. C'est une bien lourde tâche que la paternité.

Le père doit être, quand il le peut, le précepteur de son fils; il est coupable, s'il néglige ce devoir, autant que la mère qui ne veut pas lui donner son lait. Si sa position ne lui permet pas de remplir cette obligation, il doit choisir des maîtres dignes de le remplacer. Il faut, pour élever les enfants, des hommes dévoués et religieux, qui les aiment et se sacrifient pour eux. Ceux qui font métier d'élever la jeunesse, et qui mettent l'intérêt avant le devoir, la laissent se corrompre, s'ils ne la corrompent pas eux-mêmes. Ceux qui ne sont ni vertueux, ni religieux, ne peuvent pas être de bons instituteurs, parce que l'exemple marche avant le précepte, et que l'enfant imite avant de comprendre.

Donnez de bons exemples à vos enfants avant de leur donner de bons conseils, car leur première ambition est de ressembler à leurs parents. « La vertu prend un air ridicule dans la bouche de celui qui ne la pratique pas. » Combien doit être étonné l'enfant qui voit profaner dans sa famille tout ce que

ses instincts lui indiquent comme respectable, maintenant surtout qu'on fronde tout ce qui déplaît : Dieu, religion, autorité, rien n'est respecté devant l'enfance; est-ce là le moyen de former des générations vertueuses?

Elevez vos enfants dans l'amour de Dieu, dans la crainte de ses commandements; montrez-leur le chemin du temple, conduisez-les au pied de l'autel, donnez-leur de saintes habitudes. S'ils ont la foi pour les protéger, ils braveront les orages et le malheur : la vie leur sera légère à supporter. Ils vous aimeront par reconnaissance, ils vous respecteront par devoir. Sachez bien que l'autorité paternelle n'a plus de base, quand elle ne s'appuie pas en Dieu; et que l'enfant qui n'a pour frein ni son père, ni Dieu, déshonore sa famille et s'enfonce dans la perdition.

Elevez-les dans la charité et dans l'amour de leurs semblables; ne détournez pas leurs yeux des ulcères du pauvre; habituez les à voir ses souffrances pour les soulager, car tous les hommes sont frères, et l'égoïsme tue les sociétés. Ouvrez leurs mains à l'aumône et leur cœur à l'humanité. L'enfant du riche, qui ne donne pas la moitié de son pain à l'enfant du pauvre, ne sera pas heureux plus tard, et il méritera son sort.

Racontez-leur la gloire de votre patrie; que leur jeune cœur soit orné des beaux souvenirs qu'elle nous a légués. Identifiez-les avec son passé, pour qu'ils s'associent à son avenir. Montrez-leur, sur les places publiques, les statues des héros, des bienfaiteurs de la société, des savants qui l'ont illustrée, et vous aurez des droits à la reconnaissance de votre pays, car vos enfants seront les siens. Mieux vaudront mille fois pour eux les pages de notre histoire que les romans, qui alimentent la curiosité, allument les passions et pervertissent le cœur.

Veillez sur leurs regards, pour qu'ils ne s'égarent point aux séductions du vice; enchaînez leurs désirs au bien, attachez-les à la pratique de leurs devoirs. L'enfant libertin énerve son corps et abrutit son ame. Sa mémoire s'éteint, son intelligence

s'affaisse, et les beautés de l'ame se fanent avec la fraîcheur du visage.

Habituez-les de bonne heure à obéir, car peu sont faits pour commander aux autres, et tous doivent plier leur ame à la nécessité. N'exaltez point leur orgueil, c'est un ressort qu'il faut toujours avoir sous les pieds; mais n'insultez pas non plus leur amour-propre, car Dieu a mis lui-même dans leur ame et sur leur front une dignité qu'il ne faut point avilir.

Enseignez-leur comment dominer les passions. Ne leur créez pas trop de besoins, et faites qu'ils soient capables de les satisfaire. N'énervez pas leurs membres dans la mollesse, car l'homme, dont le bras ne vaut pas la dépense, est un parasite ici-bas. Si vous êtes riche, montrez-leur à donner aux pauvres. Si vous êtes pauvre, faites qu'ils puissent se passer des riches. Soignez les qualités qu'ils ont reçues de la nature, et ne cherchez pas à les façonner à votre guise. Le bien n'est réalisable pour eux que dans le sens de leurs dispositions : le grand art est de les découvrir. Il n'est aucun homme propre à tout, il en est peu qui ne soient propres à rien. Étudiez vos enfants, voyez quelle est leur vocation, ce à quoi la Providence les destine. Déplacés, bien des hommes éminents n'auraient pas même été médiocres.

Faites qu'ils soient des hommes utiles ; ne leur permettez les arts d'agrément que comme chose secondaire. Il y aura toujours assez d'histrions et de chanteurs. Vous devez à la patrie des citoyens vertueux, et ne lui donnez pas que des élégants, des oisifs ou des coquettes.

C'est dans l'accomplissement de ces préceptes que l'amour paternel puisera ses inspirations. Les pères doivent aimer leurs enfants plus qu'eux-mêmes et que leur satisfaction; faire leur bonheur, assurer leur avenir, voilà quel doit être leur but. D'un autre côté, l'enfant qui craint Dieu, qui aime ses parents, est assez bien élevé; les autres qualités viendront comme par surcroît.

C'est alors seulement que l'amour paternel pourra s'abreu-

ver de délices, et que les vertus des enfants réjouiront les vieux ans des auteurs de leurs jours. « Le fils que vous aurez élevé dans de bons principes, fera votre bonheur et votre consolation. » (*Prov.*, chap. XXIX, verset 17.)

Lorsque l'homme avance en âge, que ses passions s'éteignent, que les liens par lesquels il tient au monde se rétrécissent et diminuent, chaque jour ses affections se resserrent; il se rapproche de ceux qu'il aime, et les liens du sang se fortifient. Aussi le vieillard ne vit plus en quelque sorte que par ses enfants, sa vie, qui s'éteint, semble se réfugier en eux. Leur existence est un brasier qui attire chaque étincelle envolée de la sienne.

Dieu n'a pas promis aux pères que leurs enfants leur fermeraient les yeux, « Ne comptez pas sur leur vie, » leur dit l'*Ecclésiastique* (chap. XVI, verset 2). En effet, souvent un père chargé d'années voit s'ouvrir pour ses enfants la porte du tombeau; il les conduit tous à leur dernière demeure. Quel déchirement pour son cœur, quel terrible avertissement de fin prochaine! Ah! combien les bras d'un enfant mort ont de puissance pour attirer un père dans le tombeau! Quoi! le trépas a frappé cette jeune existence, si robuste, si pleine d'énergie, et elle a laissé derrière une tête blanchie et chargée d'années. Les yeux du vieillard n'auront point assez de pleurs pour un tel désespoir. La mort de sa postérité lui ferme l'avenir; il assiste aux funérailles de sa race, et plus rien ne pourra le consoler. Qui donc prendra soin de ses vieux ans, qui donc ensevelira sa dépouille mortelle, qui le suivra jusqu'à son dernier séjour? Quels pleurs, quels souvenirs viendront visiter son sépulcre?

Non, rien n'est terrible pour un père comme cette mort anticipée qu'il souffre dans ses enfants; rien, si ce n'est l'outrage que leur inconduite fait à ses vieux ans. Car Dieu garde quelquefois aux parents de terribles épreuves, souvent de rudes châtiments, de la mauvaise éducation qu'ils ont

donnée à leurs enfants : Instruisez votre fils, travaillez à le former, de peur qu'il ne vous déshonore par une conduite scandaleuse. (*Prov.*, chapitre XXII, verset 6.) « Mieux vaut mourir sans enfants que d'en laisser après soi qui vivent dans l'impiété. » (*Ecc.*, chap. XVI, verset 4.) Quelle chose cruelle pour un bon père de voir son fils mendier aux portes, traîner une vie scandaleuse, vivre en impie, mourir en criminel! Détournons nos regards de ce tableau déchirant, franchissons le seuil d'une famille chrétienne, où les mœurs primitives sont encore en vigueur, où les commandements de Dieu sont la règle. Là, nous verrons quelque auguste vieillard, à la tête dépouillée, mais fière encore, entouré des respects et des soins d'une famille nombreuse. Il a fait le bonheur de tous les siens; sa vieillesse a coulé tranquille à l'ombre de leur amour, il meurt en les bénissant. Qu'elle est brillante, la couronne de celui qui quitte ainsi la terre, accompagné des prières et des larmes de ses enfants ! Qu'ils sont doux, les souvenirs qu'il leur laisse! Combien ils sont puissants à diriger dans le bien, ceux qu'il encourageait naguère de ses exemples et soutenait de ses conseils.

Intercesseur pour ceux qui restent, l'amour des pères luit sans doute sur la vie tout entière des enfants et les protége. Sans doute aussi les souvenirs d'un bon fils et ses bonnes actions attirent sans cesse de nouvelles bénédictions paternelles.

AMOUR FILIAL.

L'amour de leur conservation est la loi suprême des êtres animés. Cette loi mettant en jeu leurs aptitudes physiques et morales, produit en eux de simples instincts ou des sentiments

réfléchis. L'attachement des enfants pour les auteurs de leur existence peut nous fournir de semblables nuances, quand on les considère dans les différents degrés de l'échelle animale.

Il n'existe pas même à l'état d'ébauche dans ces régions infimes de l'animalité où l'insecte et le mollusque, par exemple, peuvent en naissant pourvoir eux-mêmes à leur besoins. Jamais aucun rapport entre eux et ceux qui les ont produits. Partout où les conditions d'organisation n'exigent pas davantage, la nature ne met entre les brutes que les rapports strictement nécessaires à la conservation des espèces.

Dans un ordre plus élevé, pourquoi voyons-nous l'oiseau réchauffer sa couvée sous ses ailes, chercher pour ses petits une pâture convenable à leur délicatesse. Est-ce l'amour de sa progéniture qui l'inspire? il l'abandonnera dès qu'elle pourra se passer de lui : c'est un instinct purement conservateur qui lui est imposé par celui qui veille à l'ordre de l'univers. L'agneau, qui se réfugie près de sa mère, l'aime-t-il? il la quittera sans retour dès qu'il n'aura plus besoin d'elle pour l'allaiter, pour le défendre.

Chez l'homme il en serait ainsi, si l'intelligence ne venait s'ajouter à l'instinct, car ce qu'on nomme la voix du sang, les sympathies d'organisation, sont choses impuissantes à produire aucun lien durable. C'est la considération morale des bienfaits qui nous porte à la reconnaissance, et c'est dans la reconnaissance toute seule que l'affection raisonnée qu'on nomme amour filial, prend ses racines.

Quand l'enfant vient au monde et qu'il n'a encore aucune connaissance des objets extérieurs, du bien et du mal, que son sens intime ne lui donne qu'une sensation vague et confuse de sa propre existence, il n'aime pas ses parents. C'est un instinct tout matériel et né du besoin qui le pousse vers sa mère; s'il prend avec avidité son sein, il prend avec la même avidité le biberon que parfois on lui substitue. Il n'a pas de prédilection pour l'un plutôt que pour l'autre, parce que tous deux lui versent le lait qui le nourrit. Il est comme le

petit oiseau qui s'agite et frémit aussi bien de joie quand un enfant lui donne la becquée que quand c'est sa mère elle-même. L'enfant n'apprécie pas encore le bienfait ; il satisfait un besoin et voilà tout.

Nous ne nierons pas pour cela qu'il y ait entre les enfants et les parents des liens naturels et instinctifs, nés du sang et de la communauté d'organisation. Oui, il existe de secrètes sympathies, de mystérieux rapports qui parlent du sang au sang et qui agitent les fibres du cœur ; oui, le cri de la nature est quelque chose de réel. Mais ce que nous prétendons, c'est que ces instincts secrets n'ont d'écho que dans l'intelligence : chez la brute, c'est une voix sourde qui s'éteint dans les opacités de la matière.

Bientôt l'enfant grandit ; peu à peu son ame se développe, il commence à comprendre. Les tendres soins dont il est l'objet, les caresses qu'on lui prodigue, éveillent en lui des mouvements d'affection. Le visage de sa mère qui lui sourit, sa douce voix qui lui parle, captivent ses yeux et ses oreilles ; il devient attentif et rapporte les bienfaits qu'il reçoit à la main qui les lui dispense. La reconnaissance commence à poindre, son intelligence s'unit à l'instinct pour fortifier son affection, et bientôt ses petites mains caressent sa mère, son sourire lui montre qu'il la reconnaît. Il essaie de bégayer des sons, évidemment il l'aime.

Qui pourra dépeindre les joies de ces premières intimités des deux ames de la mère et de l'enfant. Pauvre petit, ta première caresse enfantine, un sourire de tes lèvres, ont assez payé ta mère de ses soins, de ses souffrances, car la nature a fait son cœur si bon pour toi, que le moindre élan du tien la remplit de joie et t'acquitte envers elle.

Toujours il en sera ainsi : ceux qui nous comblent de bienfaits, sont heureux du plus léger signe de reconnaissance de notre part.

Mais déjà le champ de l'existence s'est agrandi : l'enfant a

des besoins plus nombreux, ses désirs illimités les décuplent, et c'est toujours à ses parents, à sa mère surtout qu'il a recours ; à ses yeux cette dernière représente la bonté, son père, la puissance. C'est à l'inépuisable bonté de son cœur qu'il s'adresse pour obtenir ce qu'il désire, c'est de son père qu'il implore protection.

L'amour filial, dans l'adolescence, est fondé sur la connaissance profondément sentie de la supériorité des parents, sur l'utilité et la reconnaissance des bienfaits qu'on en reçoit journellement ; il participe à la fois de l'instinct naturel, de l'égoïsme et du sentiment moral de la gratitude.

Lorsque les enfants ont franchi la période de l'adolescence, qu'ils sont devenus des hommes, que leurs facultés physiques et morales ont acquis la plénitude de leur puissance, ils peuvent exister par eux-mêmes, ils sont capables de pourvoir à leurs besoins ; la société, la loi, les acceptent comme responsables de leurs actes : à leur tour, appelés à devenir chefs de famille, ils quittent leurs parents, et les voilà bientôt eux-mêmes aux prises avec les vicissitudes de la vie. C'est l'époque où l'amour filial a le moins de motifs intéressés, où la reconnaissance toute seule, aidée des sympathies naturelles, pousse les enfants à aimer ceux qui leur ont donné le jour.

C'est alors seulement que se dévoilent les vrais sentiments du cœur, que les ingrats abandonnent leurs parents, et que ceux qui les aiment leur prodiguent des soins et cherchent à rendre leur existence heureuse. L'accomplissement de ces devoirs sacrés maintient dans les familles les plus douces relations, et fournit aux générations naissantes des exemples pour l'avenir.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que la tendance des sentiments est d'aller en avant ; c'est une vérité : les enfants n'aiment pas autant leurs parents qu'ils en sont aimés. Il y a, de la part des parents, plus d'affection tendre, plus de dévoûment ; du côté des enfants, c'est une affection res-

pectueuse et reconnaissante. Partout on retrouve empreinte la sagesse de Dieu. Il est tout naturel et plus utile que l'homme, dans la vigueur de l'âge, s'intéresse davantage à la génération naissante et qui promet pour l'avenir, qu'à celle qui s'éteint après avoir fourni sa carrière et accompli sa mission.

La mort d'un vieillard ne fait point une si douloureuse impression que celle d'un enfant. Celle du premier est chose attendue qui ne trompe personne et ne dérange rien au cours des choses; celle du second est un rapt que fait la mort à l'avenir, c'est une tige que la faulx du temps coupe avant qu'elle ait produit les fleurs qu'elle promettait. Un semblable événement a quelque chose de déchirant pour tout le monde.

En général, les enfants ont plus de tendresse pour leur mère que pour leur père, la raison en est simple : c'est d'elle qu'ils ont reçu davantage; tous ces tendres soins nécessaires à la faible enfance, c'est elle qui les a prodigués. Les souvenirs qu'on garde d'une mère ne rappellent que des caresses et l'inépuisable tolérance de son amour. Les rapports des enfants avec le père, ont eu quelque chose de plus sévère et de plus grave; dépositaire de l'autorité suprême, il était craint davantage, parfois il a dû sévir; son visage se dessine toujours dans la pensée avec un caractère imposant d'autorité, et la crainte respectueuse qu'on éprouvait autrefois, laisse toujours un souvenir.

Il est impossible que l'enfant ne ressente pas toute sa vie quelque chose de cette communauté d'existence qu'il eût avec sa mère; toujours, dans les fibres profondes de son cœur, il y aura des ébranlements sympathiques à l'approche, au contact de celle qui l'a porté dans son sein. On pardonne moins les crimes commis contre une mère que ceux commis contre un père. Il y a quelque chose de plus affreux dans l'offense faite à celle qui nous a mis au monde, qui nous a nourris, qui nous a toujours pardonné, et qui maintenant encore n'aurait,

contre nos injures ou notre ingratitude, que sa douleur et ses larmes.

L'amour filial étant fondé principalement sur la reconnaissance, et devant subir l'antagonisme des passions, des affections nouvelles de la famille, des relations sociales, avait moins de garanties d'existence que l'amour des parents. Aussi tous les législateurs l'ont rangé au nombre des devoirs, et Dieu lui-même l'a mis sous la sauvegarde de ses commandements; c'est même le seul auquel il ait expressément attaché une récompense. « Honorez votre père et votre mère afin de jouir d'une longue vie. » (*Ex.*, chap. XX, verset 12.)

A chaque page des saintes Écritures, on retrouve les mêmes préceptes et les mêmes promesses. « Malheur à l'homme qui maudit son père et sa mère, pour lui le flambeau de la vie s'éteindra à jamais. » (*Prov.*, chap. XX, verset 20.) « La bénédiction du père assure la prospérité des enfants, mais la malédiction de la mère provoque leur ruine. » (*Eccli.*, c. III, verset 11.)

L'amour filial est une des bases de la société; c'est lui qui place la conduite des enfants sous la sauvegarde des conseils de l'expérience, qui leur donne pour guides dans la vie ceux qui s'intéressent le plus à leur bonheur. C'est l'amour filial que Dieu charge de distribuer ses récompenses aux parents vertueux, il leur a promis de bons enfants. « Celui qui honore son père, sera lui-même comblé de joie dans ses enfants. » (*Eccli.*, chap. III, verset 6.) C'est donc un grand crime à ces derniers de se refuser à l'accomplissement de la justice divine, dont ils sont en quelque sorte les dispensateurs.

L'amour filial habitue les hommes à respecter l'autorité et la tradition, à garder les bonnes coutumes. Malheur à la société où les vieillards sont méprisés, où l'ingratitude les repousse; quand la charité publique est obligée de leur donner des asiles et se substitue à la piété filiale, bien des vertus sont enlevées à la famille, bien des leçons et des exemples à l'enfance. La bénédiction d'en haut se détourne de ceux qui

n'accomplissent pas la justice et qui n'ont point pour leur père une place au foyer, un couvert à leur table. Dans l'intérêt de la morale, les secours à domicile seraient bien préférables aux asiles qu'on donne à la vieillesse.

Grace à l'action incessante du philosophisme, l'égoïsme, le bien-être matériel, la religion des intérêts, envahissent le peuple; les leçons d'égalité qu'on lui donne, lui ôtent le respect pour tout ce qui est vénérable. L'amour filial, sentiment si facilement étouffé, quand il ne se fortifie pas en Dieu et n'a pas ses racines dans l'observance de ses commandements, n'est plus qu'un vain nom. L'adolescent ne craint plus son père, car il se croit son égal, et contriste sans remords le cœur de sa mère.

Chose remarquable, le sentiment religieux grandit les hommes et les élève en détruisant leurs penchants animaux et terrestres; au contraire, tout ce qui ne s'inspire pas de lui les précipite vers l'état de nature, vers l'animalité. Alors les hommes imitent les bêtes, et la voix du sang, dégagée des devoirs, s'éteint dans les opacités de la matière, combattue, étouffée par d'autres instincts.

Enfants, tentés de devenir ingrats, songez à votre jeune âge, pensez aux douleurs qui ont assailli votre mère, quand elle vous a mis au monde; aux dangers qui ont menacé sa vie, quand elle vous portait dans son sein. Que de nuits elle a passées sans sommeil pour endormir vos douleurs! A vos moindres plaintes, inquiète et vigilante, elle était là près de vous, vous prenait dans ses bras, vous réchauffait sur son cœur. Vous aviez besoin de tout alors, et rien ne lui coûtait, ni fatigues, ni soins. C'est aux dépens de sa santé que la vôtre est devenue si robuste. Pendant que, providence attentive, elle veillait sans cesse autour de vous, votre père, de son côté, gagnait pour la famille le pain de tous les jours. C'est par son travail, et au prix de ses veilles, que vous avez vécu.

Sans vous, vos parents eussent été exempts d'inquiétudes;

pour vous, ils ont éprouvé mille besoins, fait mille sacrifices. Les privations de tout genre leur ont paru légères, et qu'espéraient-ils en retour? Rien de votre part, sinon votre amour et votre reconnaissance. Vous n'avez rien. C'est la seule manière dont vous puissiez vous acquitter à leur égard; ne les privez jamais de ces douces consolations de la vieillesse, qui adoucissent les abords de la tombe. Sur la terre, ils n'ont plus que vous; les vanités du monde n'éveillent plus leurs convoitises. Les passions sont endormies sous la cendre des années. L'affection filiale est le seul rayon de bonheur qui vienne réchauffer leur vieillesse.

Il est quelquefois de mauvais pères, et leur conduite ferme le cœur de leurs enfants à l'amour filial. Ceux-ci doivent garder pour eux la charité, s'ils n'ont plus l'amour, être respectueux à leur égard et les secourir dans leurs besoins. La qualité de fils impose des devoirs absolus et dont on ne peut se dispenser.

Jeunes gens, ne vous enorgueillissez pas de votre jeunesse et de votre force, et si la raison de vos parents s'affaiblit, ne les blessez pas par l'ostentation de votre supériorité. Ayez pour eux une respectueuse déférence, et songez que naguère cette raison, dont vous êtes si fiers, était faible devant la leur, et que bientôt elle déclinera à son tour. Supportez patiemment leurs défauts, en mémoire de tout ce qu'ils ont enduré des vôtres. Soulagez-les dans leurs infirmités. N'ont-ils pas pris soin de celles de votre enfance? Ne rougissez pas de vos parents pauvres, quand vous êtes dans la compagnie des grands et des riches. S'ils sont pauvres et ignorants, ce sera pour eux une grande gloire d'avoir donné à leurs enfants une bonne éducation, et de les avoir élevés au-dessus d'eux. Si vous avez envie de vous mal conduire, que la crainte de les attrister vous arrête; attendez qu'ils ne soient plus là pour être témoins de votre honte. Souvent l'inconduite des enfants entraîne les parents dans la tombe, et beaucoup deviennent ainsi véritablement parricides.

Que la voix du sang et celle de vos devoirs se fortifient mutuellement dans vos cœurs. Aimez, honorez les auteurs de vos jours, vous vous amasserez ainsi d'immenses trésors pour l'avenir. Les vertus suivent le sang et deviennent héréditaires. Vos enfants seront plus tard vos imitateurs et votre récompense, et Dieu, qui compte aux hommes leurs bonnes actions, vous pardonnera beaucoup en faveur de votre piété filiale. Écoutez les promesses qu'il fait au bon fils : « Dieu vous affermira dans la justice; il se souviendra de vous dans les temps de malheur, et vos fautes disparaîtront devant lui comme la glace aux rayons du soleil. » (*Eccli.*, chap. III, verset 17.)

Elizabeth de Cazotte se jetant, pour sauver son père, au-devant des haches révolutionnaires, et faisant reculer les bourreaux; Mlle de Sombreuil, inspirée par le même dévoûment, buvant, pour sauver l'auteur de ses jours, du sang humain que lui présentaient d'horribles sicaires, n'ont-elles pas conquis, avec l'admiration des hommes, les bénédictions du ciel? et pensez-vous que Dieu ne leur ait pas gardé de récompense?

Dans la jeunesse, il est rare que le cœur comprenne tout ce qu'on doit aux parents; les distractions de tout genre, les passions qui bouillonnent, ne laissent guère de place aux réflexions sérieuses. Mais quand l'âge mûr rend à l'ame son calme, quand l'esprit juge avec sérénité, c'est alors qu'on apprécie les bienfaits qu'on a reçus. On sait ce que vaut une bonne éducation. Si l'on devient père surtout, on comprend tout ce qu'il y avait de tendresse dans le cœur des parents; on regrette de ne l'avoir pas senti plus tôt, on se reproche d'avoir été injuste, de les avoir souvent affligés. Maintenant qu'ils ne sont plus, comme on sent vivement leur perte; si l'on pouvait recommencer à vivre, de quelle vénération, de quels soins ne seraient-ils pas entourés!

Consolez-vous cependant, vous dont le cœur ne fut jamais dûr, mais seulement léger; la perspicacité des parents sait distinguer ces nuances. Non, jamais ils n'ont douté de votre

amour, leur bénédiction vous accompagne et vous protége. Dépositaires de l'autorité de Dieu, ils l'étaient aussi de sa miséricorde, et leur cœur avait pour vos fautes d'ineffables trésors de pardon. Vos regrets et vos souvenirs montent comme un parfum jusqu'à eux ; car, soyez-en sûrs, l'ame ne quitte point au ciel ses affections d'ici-bas. Les choses que Dieu fit saintes sur la terre le sont encore au céleste séjour. Ces amours sublimes, qui sont le plus beau privilége de nos cœurs, il ne les éteint pas dans l'éternité.

Du haut de sa croix, le Dieu fait homme jette un dernier regard sur sa mère. Près de la quitter, il lui laisse un fils d'adoption qu'il avait aimé lui-même tendrement. « Femme, dit-il, voilà votre fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Et depuis cette heure-là ce disciple la prit chez lui.

C'est ainsi que ce Dieu, qui nous rachetait de sa vie, et qui accomplissait les Écritures dans le mystère profond de sa passion, consacrait, par ses dernières paroles, les plus saints de nos devoirs comme les plus douces de nos affections.

L'Église, notre mère commune, héritière de l'amour immense que Jésus-Christ avait pour les hommes, marque de sa croix le tombeau de nos ancêtres ; elle convie les fils à visiter la pierre sépulcrale, elle s'associe à leurs prières, et prête à leurs souvenirs les solennités de son culte. Non, la tombe ne brise pas les affections terrestres, et l'ange qui veille à nos destins, n'est sans doute pour nous, au ciel, que le précurseur de nos mères.

CHAPITRE III.

AMOUR DE SOI.

La faculté d'aimer, c'est l'ame humaine tout entière, et l'amour est la loi qui gouverne tous les êtres quels qu'ils soient. Nous l'avons déjà dit quelque part, le secret de la toute-puissance de Dieu consiste à faire jaillir la multiplicité des effets de la simplicité des causes. L'être éternel, qui féconda le néant pour en faire sortir les mondes, leur donna, au premier des jours, les lois simples, mais puissantes, qui sont leurs conditions d'existence. Si ces lois semblent se modifier souvent, c'est que la faiblesse de notre esprit met en elles des différences qui ne sont qu'entre les créatures qu'elles gouvernent.

Pour le regard qui ne glisserait pas sur les superficies, qui pénétrerait au fond des choses, pour y lire la simplicité de l'action divine, la loi qui régit les astres serait peut-être la même que celle qui régit les intelligences. L'attraction,

qui maintient les corps célestes où Dieu les a mis, qui leur prescrit dans l'espace les orbes qu'ils décrivent, n'a-t-elle donc d'action que dans le monde purement matériel? Nous ne le pensons pas. C'est elle, dégagée de ses formes brutes, qui vient exercer son empire sur le monde organique, en poussant les sexes l'un vers l'autre par l'attrait du plaisir, et dans le monde intellectuel en réunissant les ames sympathiques.

Cette loi suprême de l'univers, c'est l'amour, émané comme un rayon lumineux du sein même de l'intelligence d'en-haut. C'est elle qui fait graviter tous les êtres vers le même centre d'attraction, qui les pousse à l'union, qui les perfectionne en détruisant l'isolement. Tous reviennent ainsi vers leur auteur en manifestant leur amour par la pensée ou par l'action. La parcelle de matière a fait son choix dans le chaos, elle s'est associée à des parcelles qui lui ressemblent; l'astre gravite invariablement vers les mêmes corps célestes; l'animal sensible cherche le plaisir dans un autre soi-même. Dans ce mariage sublime, dans cette communion de tous les êtres, la créature intelligente est en rapport avec Dieu et ses œuvres; la régularité et l'ordre s'entretiennent dans le monde matériel; la vie, dans le monde organique, et tous ces résultats ne sont que l'effet d'un rayon d'amour qui tombe du sein de Dieu sur la création.

Ce ressort sublime de l'harmonie des mondes n'est nulle part plus admirable que chez l'être intelligent. Naguère, nous l'avons vu présidant à sa conservation matérielle; puis, resserrant les liens de la famille, il nous apparaît maintenant dans sa plus haute expression, inspirant à tous les êtres pensants l'amour de leur propre bonheur.

L'amour de soi, loi suprême des êtres vivants, montre ses effets dans toute la nature organique. Commençant à se manifester au point qui sépare l'organisation de la matière brute, il devient de plus en plus puissant en raison directe de la perfection des êtres qu'il gouverne. Cette loi, fonction presque matérielle dans la plante, instinct chez l'animal, est chez

l'homme une partie ou plutôt l'essence même de l'intelligence. C'est elle qui préside à tous nos actes et leur imprime le caractère de vice ou de vertu ; c'est elle qui nous dirige dans toutes nos pensées, à tous les instants de notre existence. Condamner un être parce qu'il s'aime, c'est le blâmer d'exister, c'est prétendre que s'il avait une nature plus parfaite, il cesserait de veiller à son bonheur et à sa conservation. Autant vaudrait dire que l'existence tend au néant, et que le caractère de la perfection est la haine de soi.

L'homme, comme tous les êtres qui sentent ou qui pensent, est dominé par l'amour de soi. Il ne s'élève pas une pensée dans son ame, son corps n'accomplit pas un mouvement qui ne soient dirigés par cette grande loi qui veille à son bonheur et à sa conservation. Il suffit de l'observer un instant, pour voir que chez lui l'amour de soi, comme tout ce qui procède de son intelligence, a un double rapport : le premier, avec les choses finies et l'existence terrestre, le second, avec l'infini et l'éternité. Sous l'influence de l'amour inférieur, l'amour de soi entraîne l'homme à chercher son bonheur dans les créatures et les satisfactions d'ici-bas ; sous l'influence de l'amour supérieur, il l'emporte au-delà des limites de ce monde et lui fait chercher son bonheur en Dieu même. Comme nous l'avons dit, ces deux amours sont nécessaires dans l'homme, l'un pour la vie en tant qu'être organique, l'autre pour l'existence en tant qu'être intelligent.

Ici, nous ne parlerons de l'amour de soi que dans ses rapports avec l'individu lui-même et avec les créatures, en vue du bonheur de l'être humain sur la terre. Plus tard, en parlant des tendances de l'ame, nous la considérerons dans ses rapports avec l'infini et le bonheur de l'intelligence pure.

L'amour de soi, tel que nous voulons le considérer ici, est nécessaire à l'homme ; sans lui, la vie ne serait pas possible ; Il est l'ame de toutes nos luttes contre les éléments de destruction qui nous assiègent de toutes parts. C'est lui qui fait que nous préférons notre être à ce qui n'est pas nous, et qui

sépare notre individualité du reste de la création, lui faisant ainsi un rempart de protection contre les agressions du dehors. Sans lui, nous serions indifférents aux actions les plus attentatoires à notre bonheur, à notre existence même. Son absence serait la tendance vers la mort et le néant, en quelque sorte une négation d'existence.

C'est cet amour qui, nous donnant le sentiment de notre valeur et de notre dignité, nous inspire un noble orgueil et qui, limitant nos prétentions dans les bornes de la réalité, nous fait paraître modestes aux yeux d'autrui. C'est lui qui met l'innocence sous la sauvegarde de la pudeur, la vie, sous celle du courage, et notre conduite, sous celle de la prudence.

Quand il est renfermé dans de justes limites, il est un des plus louables mobiles de nos actions; mais quand il s'exagère, il devient la source des plus déplorables écarts de notre intelligence. Il se rapetisse alors aux mesquines proportions de l'égoïsme; il oublie son auteur et ses devoirs; il s'enfle de fol orgueil, descend jusqu'aux misérables faiblesses de la vanité, subit les entraînements de l'ambition, s'endort dans la paresse ou se vautre dans la fange de l'avarice.

Cet amour de soi doit être subordonné chez l'homme aux tendances qui l'emportent dans un monde plus élevé. Appliqué aux choses terrestres, il n'est qu'un marche-pied pour arriver plus haut. L'ame humaine, plus grande que la terre, faite à l'image de Dieu, a soif de satisfactions infinies; elle ne doit que s'arrêter ici-bas, considérant ce séjour comme un lieu de passage, et ses jouissances comme la goutte d'eau qui ne peut que la rafraîchir un instant dans sa course.

L'homme touche la terre du pied, mais son œil regarde le ciel; son corps gravite vers la matière, son ame s'exhale sans cesse vers Dieu. Chaque partie de lui-même tend vers son élément. Est-ce le corps qui doit enchaîner l'ame aux choses matérielles? N'est-ce pas plutôt la pensée, principe de la vie, qui doit élever la matière et l'arracher à l'empire du néant. Oui, la pensée, oui, les ames sont la puissance du monde; ne

les voyez-vous pas enlevant la matière aux lois qui la gouvernent, la rendre sensible, malgré son inertie; la soustraire à l'attraction, pour la soumettre à la volonté; la constituer à l'aide des lois de la vie, à l'état de lutte incessante contre les lois de la mort? Suivons donc cette tendance qui entraîne tous les êtres vers Dieu comme un fleuve entraîne vers la mer tous les corps qui flottent sur ses eaux. Usons des choses d'ici-bas comme d'un moyen, mais n'oublions pas le but vers lequel nous sommes appelés. Nous tendons vers le bonheur: ne nous trompons pas sur les moyens d'y arriver, et que la fausseté de nos jugements ne donne pas à notre faculté d'aimer une direction contraire à celle qu'elle doit avoir. Sachons ce que nous valons, comprenons la grandeur de nos destinées futures, nous verrons les choses de la vie actuelle sous leur veritable point de vue; et, tout en aimant notre état présent, parce qu'il est la condition obligée de notre existence, nous aspirerons de tous nos vœux à l'état plus parfait auquel nous sommes appelés.

ÉGOISME.

La passion la plus basse, celle qui rapproche le plus l'être intelligent de l'animal, c'est celle dont nous allons traiter.

L'égoïsme est l'amour exclusif de soi, se préférant dans tous les cas au devoir et à autrui; c'est le refus tacite que fait l'homme d'accomplir les obligations qui lui sont imposées par Dieu à l'égard de ses semblables, obligations d'amour, de sacrifice, qui sont l'une des conditions les plus essentielles du bonheur à venir, le seul en vue duquel il faille définitivement agir.

Cette passion est la plus impénétrable qui existe; elle se

montre partout, et partout elle est insaisissable; nulle part on ne peut la surprendre. Menteuse habile, elle a des formes qui trompent, et qui ne sont jamais en rapport avec ses effets. Essayons cependant de l'approfondir.

Ce qu'il faut reprocher à l'égoïste, ce n'est pas d'être le dernier terme de ses affections, mais d'en être l'objet unique; ce n'est pas non plus d'aimer les autres pour lui, mais de n'aimer que lui. Nous savons bien que c'est toujours nous que nous cherchons jusque dans nos démarches les plus désintéressées. Nous ne pratiquons l'amitié qu'en vue du bonheur qu'elle nous procure; nous n'aimons d'amour que pour le même motif; notre bienfaisance n'a peut-être pas d'autre but. Les sacrifices que nous faisons à une personne aimée, nous sont encore inspirés par l'amour de nous-mêmes. Cette loi est irrésistible, nul ne peut s'y soustraire.

Cependant, en général, les hommes ne se renferment pas en eux-mêmes pour être heureux; ils trouvent leur bonheur dans les autres, dans le bien qu'ils leur font, dans les jouissances qu'ils leur procurent ou qu'ils en reçoivent. Il est naturel qu'on se plaise et qu'on se recherche dans ses semblables; l'égoïste ne se recherche et n'a de satisfactions qu'en lui-même. Il lui semble absurde de s'occuper d'autre chose que de lui.

L'enfance, chez laquelle les instincts animaux sont très développés, est en général fort égoïste; il n'en est pas de même de la jeunesse, généreuse et pleine d'illusions; elle ne vit que d'amour, d'amitié, de dévoûment. L'expérience n'a point encore détruit ses erreurs, ne les a point arrachées de son cœur; elle est confiante, expansive, croit à l'affection d'autrui et prodigue facilement la sienne.

L'âge mûr, qui a davantage l'expérience des choses de la vie, est plus positif, plus réfléchi; il obéit souvent aux calculs et aux inspirations de l'égoïsme.

La vieillesse, de laquelle tout se retire, qui n'a plus que

quelques années à passer sur la terre, se renferme en elle-même. Le vieillard, continuellement préoccupé de la crainte de la mort et des soins nécessaires à son grand âge, est la plupart du temps égoïste.

L'isolement, le célibat, quand il n'est pas inspiré par la charité et la foi, les occupations sédentaires, tendent aussi à fermer le cœur à tout ce qui n'a pas d'intérêt individuel. Il n'est pas bon que l'homme se sépare de ses semblables ; il s'enlève ainsi l'occasion de pratiquer de grandes vertus et d'accomplir des devoirs nécessaires au perfectionnement de l'ame.

Les souffrances physiques, les affections chroniques surtout, qui portent sans cesse l'individu à chercher des soulagements à ses maux, qui mettent continuellement le malheureux patient face à face avec la douleur, sont une cause puissante d'égoïsme.

Les peines morales n'agissent point de la même manière : loin de concentrer l'homme en lui-même, elles le forcent à s'épandre pour chercher en autrui des consolations. Rien ne lie les hommes d'affection comme l'infortune, et l'amitié cimentée par les larmes, celle surtout qui vient au secours du malheur, ne périt jamais. Il est si doux de donner des consolations, il est si bon quelquefois d'en recevoir !

Jamais, à aucune époque, l'égoïsme ne fut aussi développé qu'à la nôtre. Une philosophie subversive tend à mettre en doute tous les devoirs ; les vertus ne sont plus honorées, la conscience passe pour un préjugé ; et si la foi n'est pas éteinte, les hommes s'endorment dans une mortelle indifférence sur les choses de l'autre vie. Nécessairement, dans de telles conditions, l'égoïsme doit se faire jour et remplacer dans le cœur toutes les vertus, toutes les nobles tendances qui en sont l'ornement.

Ce vice est devenu parmi nous une science, qui consiste à savoir profiter le plus possible de tout, en rendant le moins

qu'on peut : c'est une véritable exploitation des personnes et des choses au milieu desquelles on vit. Pour être égoïste dans ce sens, il faut une certaine habileté, car il s'agit d'attirer l'affection des hommes en ne méritant que leur haine ; d'obtenir leur estime en n'étant digne que de leur mépris ; de gagner leur confiance en la trompant tous les jours.

Une semblable tâche effraierait un honnête homme et présenterait à ses yeux d'immenses difficultés. Mais celui qui n'a d'autre règle que son intérêt, qui n'est plus susceptible de remords, celui-là trouve qu'il peut l'accomplir en y mettant un peu d'art et d'hypocrisie. Cacher ses défauts et ses vices, montrer les apparences de vertus qu'il n'a pas, voilà son unique, mais puissant moyen de réussite. Il ne se met en opposition ouverte ni avec les convenances, ni avec les lois, mais il ne leur sacrifie ses goûts, ses désirs, ses intérêts que quand il y est absolument contraint.

Un pareil système ne peut exister que chez un homme habile et surtout expérimenté. Il suppose toujours une étude approfondie du monde, et des motifs secrets qui font agir les hommes. En effet, l'égoïste a déchiré le voile du cœur humain; il en a pénétré les plus intimes pensées. Jamais il ne s'arrête à la surface; il va chercher plus loin la réalité ; car il suppose que les autres, ainsi que lui, ne possèdent qu'un vernis menteur de vertus, de générosité, d'amitié, de bienfaisance. Sa froide raison, qui pèse tout au poids de l'intérêt individuel, salit ainsi les plus nobles actions, les vertus les plus pures. Elle croit que les dévoûments, s'il en existe, sont des bévues de jeunesse ou d'inexpérience; que l'abnégation est une folie stupide, et la charité une faiblesse dont se moquent intérieurement ceux même qui en sont les objets.

Cherchant sans cesse à pénétrer la pensée d'autrui, l'égoïste rend la sienne impénétrable. Il vit en guerre continuelle avec le genre humain, guerre d'embuscade et de ruses occultes, dans laquelle il pense que le plus habile est le plus sage, le plus hypocrite, le plus raisonnable.

Parfois il arrive que l'égoïsme n'est point ainsi le produit d'un calcul habile, d'un système profondément combiné. Il naît des dispositions naturelles de l'individu et de certaine insuffisance ou faiblesse de l'esprit et du cœur. Ce genre d'égoïsme n'a point le caractère vicieux du précédent, il est moins dans la raison que dans la pente naturelle du caractère. Dépourvu d'habileté, il a quelque chose de matériel et de brutal qui se montre à nu sans précaution et sans honte.

Le premier, plus coupable, sait garder les apparences; il ne heurte personne, il ne s'étale point aux regards. Le second, au contraire, se fait voir sans pudeur; il inspire le plus profond dégoût, parce que tous les hommes peuvent l'apprécier et en voir la laideur. Le premier est un serpent qui s'insinue sous les fleurs et qui arrive, en se cachant, à son but; le second est un animal immonde qui se jette brutalement sur sa proie.

La société est pleine d'égoïstes semblables au serpent, c'est-à-dire, d'amis trompeurs et perfides, de spéculateurs sans conscience, de débauchés hypocrites, de philanthropes avares et sans entrailles. C'est à ceux-là, vraiment criminels, qu'il faudrait infliger, s'il se pouvait, le stigmate de la haine publique; ce sont ces hommes qu'il faudrait démasquer et vouer à l'ignominie. Quant aux autres, ils sont nombreux aussi, mais ils ne sont dignes que de dégoût, de pitié peut-être; on doit les éviter plutôt que les blâmer; il faudrait les refaire plutôt que les punir.

L'égoïste viole tous les sentiments que la nature inscrivit au cœur de l'homme; il foule aux pieds tous les devoirs que la société et la morale imposent. Voyez-le dans le sein de la famille, se refusant aux plus douces jouissances, méconnaissant la voix du sang, et brisant les liens d'affection que la nature établit entre les parents. Il ne voit dans son père et sa mère que des êtres qui ont accompli vis-à-vis de lui des devoirs qu'ils s'étaient volontairement imposés, et qui, du reste, ayant

reçu des soins de leurs ancêtres, les devaient à leur descendance.

Mais bientôt il ne s'en tient plus à cette horrible ingratitude. De quoi n'est pas capable celui qui oublie le premier des bienfaits, celui de l'existence? Il finit par regarder les auteurs de ses jours comme des surveillants incommodes qui lui imposent des égards gênants, qui le restreignent dans ses goûts, dans ses passions. Il voit en eux les détenteurs de biens qui lui permettraient de vivre heureux; et d'horribles pensées, de criminels désirs, traversent son cœur. Qui sait même si le malheureux, agenouillé près du lit de mort de son père, n'a pas suivi de l'œil les progrès du mal, dans de parricides espérances d'indépendance et de fortune.

L'égoïste regarde son frère comme un être qui vient lui ravir une part d'héritage et d'affection. Dans ses enfants il ne voit que des charges pour lui, ne pense qu'aux privations qu'il faudra s'imposer pour eux; il regrette de leur avoir donné le jour, et néglige de les instruire par avarice; ou bien, tombant dans un excès contraire, et les aimant pour ses jouissances, il ne les contrarie en rien, ne corrige pas leurs mauvais penchants, et prépare ainsi l'infortune de leur vie tout entière.

Si l'égoïste est mauvais fils et mauvais père, sera-t-il bon citoyen? sera-t-il capable d'aimer sa patrie, de se dévouer pour elle? Quoi! la chose publique pourrait intéresser celui qui n'a d'autre Dieu que lui-même! Ne croyez pas qu'il veuille exposer son repos, sa fortune ou ses jours pour ses concitoyens. La patrie n'est qu'un mot vide de sens; il ne commettra jamais l'ineptie de se sacrifier pour des inconnus, pour des hommes qui ne lui en auraient aucune obligation, et qui, du reste, ne lui rendraient ni sa fortune ni sa vie. Les héros morts sur les champs de bataille et immortalisés par l'histoire ne sont pour lui que de stupides fanatiques.

L'égoïsme a soufflé de nos jours sur la foi politique; il a

éteint dans les cœurs l'amour sacré de la patrie, il a fait de la France une nation abâtardie prête à subir toutes les tyrannies au-dedans et toutes les humiliations au-dehors. Chacun se préoccupe exclusivement du bonheur personnel; le faisceau commun se disjoint, la décadence arrive à pas de géant.

Où sont donc ces dévoûments sublimes qui poussaient tout un peuple, comme un seul homme, à la frontière? Nous n'avons plus que des intérêts privés qui s'agitent stérilement dans des préoccupations individuelles. L'honneur national n'a plus d'écho dans les poitrines Les peuples ne sont plus solidaires des nationalités qui succombent. Des industriels, qui jouent leur fortune au scrutin, attirent les regards et l'attention des citoyens.

Cette plaie honteuse de l'égoïsme ronge la société entière; elle existe dans les masses, elle atteint les sommités, les gouvernants, ceux qui sont à hauteur d'exemple pour tous.

Tous les efforts, toutes les tendances, nous entraînent sur cette pente fatale. Les égoïsmes combinés tournent les forces sociales vers l'industrie et les besoins matériels. Dans cette voie, la ruine nous paraît inévitable; et, si nous n'avions foi dans le secours d'en-haut, si nous ne pensions que la croix arborée au sommet du Golgotha, et qui brille sur les nationalités chrétiennes, dût les protéger et les maintenir, nous craindrions pour notre patrie ces grandes catastrophes qui vinrent briser les civilisations de l'ancien monde, et les plonger dans les ténèbres de la plus profonde barbarie.

Nous ne savons pas ce que Dieu nous garde; mais l'avenir nous paraît chargé d'événements suprêmes, et notre société sera fortement ébranlée, modifiée, si elle n'est pas complètement détruite.

L'égoïste n'aimant que lui dans le monde, ne connaît pas la pitié, l'humanité; son cœur n'est accessible qu'aux malheurs qu'il éprouve ou qu'il craint; s'il est fâché qu'il y ait des infortunés sur la terre, c'est que leur présence et l'aspect de leur misère troublent son repos et choquent ses yeux. Jamais

il ne descend dans l'asile de la pauvreté pour y semer l'aumône ou les consolations. Sa porte est fermée à tous les malheureux ; il mange son pain dans l'isolement, et ne permet pas que le pauvre en ramasse les miettes.

Si parfois il écoute avec intérêt le récit d'un malheur, les plaintes d'un cœur en proie à la souffrance, c'est pour se féliciter intérieurement de n'être pas dans la même position. Dans les calamités publiques, il cherche quel profit il pourrait tirer des circonstances : son principe, c'est que les autres hommes sont égoïstes, ainsi que lui, et qu'il serait bien fou d'être leur dupe. Il est, dit-il, ici-bas pour faire son bonheur, et il ressemble à tout le monde en se préférant à tout.

Les conventions sociales, les exigences de l'amitié, de la famille, sont des entraves dont il ne veut être ni dupe ni victime. Si les autres hommes s'écartent du but qu'ils veulent atteindre, c'est leur faute, et il ne voit pas pourquoi il ne profiterait pas des bévues que leurs passions leur font commettre.

La prudence et l'insensibilité sont les deux principes de l'égoïste, les choses qu'il érige en vertus, et qui dirigent sa conduite tout entière. Quant à de la probité, il en a autant qu'il en faut pour paraître en avoir. Dans ses relations, il cache sous des formes prévenantes la dureté et la sécheresse de son cœur. Ses prévenances ne marquent ni l'envie de plaire aux autres, ni de les servir ; ce sont seulement des moyens de ne pas aliéner les personnes qui lui sont utiles.

Sa pensée dominante, qui ne le quitte jamais, c'est l'avantage qu'il peut tirer des hommes, des choses, des circonstances ; et, suivant les cas, il est poli, presque affectueux ; ou bien froid, indifférent, cruel même, et sans entrailles pour personne. Recevant tous les services, n'aimant à en rendre aucun, ne cherchant que ses aises, et ne craignant pas de gêner les autres, il vit comme s'il jouait une partie qu'il faut gagner contre tout le monde.

L'égoïste n'a pas d'affections, il n'a que des liaisons plus

ou moins intéressées, et les protestations d'amitié que son intérêt lui arrache, s'évanouissent devant le plus petit sacrifice, devant le plus léger obstacle.

Un pareil être, vivant, au sein de la société, comme une bête sauvage, n'a point d'amis; il n'a point honte d'être heureux à l'aspect de certaines misères, personne ne plaindra les siennes; il ne pleure pas sur la mort des autres, personne ne suivra son convoi, aucun regret ne l'accompagnera au delà du tombeau. S'il a le triste bonheur de satisfaire tous ses appétits et tous ses goûts, il demeure étranger aux plus douces jouissances de l'ame, à celles qui naissent des affections mutuelles dans les rapports sociaux.

L'égoïsme est une affection incurable chez ceux qui le doivent au vice de leur organisation et à l'insuffisance de leur esprit et de leur cœur. Chez ceux qui l'ont réduit en système, qui s'en sont fait une règle de conduite, il est la négation d'une saine philosophie, des principes moraux et religieux; quelquefois le résultat du vice et de la dépravation. Il est certain qu'en inspirant à ces hommes l'amour de Dieu et des principes éternels de la philosophie et de la morale, on guérirait chez eux cette horrible plaie.

ORGUEIL.

Le mot orgueil a dans notre langue deux acceptions bien distinctes. Il signifie d'abord l'estime trop grande qu'on fait de soi, et constitue un vice; c'est sous ce point de vue que nous examinerons d'abord l'orgueil. Ensuite, il signifie une fierté noble et bien placée, une confiance raisonnable en notre propre mérite, une susceptibilité, une pudeur morales qui nous

rendent intraitables à l'égard de tout ce qui touche à l'honneur et tendrait à nous dégrader dans notre estime ou dans celle des autres. Ce sentiment est sinon une vertu, du moins un des plus nobles ressorts du cœur humain. Nous en traiterons en second lieu.

L'orgueil vicieux naît dans l'esprit de l'idée exagérée qu'on a des avantages que l'on possède ou que l'on croit posséder. Il a plusieurs nuances principales. — L'homme fier se tient sans cesse au-dessus des autres ;— le hautain les dédaigne ou les méprise, en se comparant à eux ; — l'arrogant s'attribue partout, vis-à-vis d'eux, la première place, et se pose comme ayant droit à leurs égards, à leurs respects, à leurs hommages. —Le suffisant croit pouvoir se passer de tout le monde, et avoir en lui tout ce qu'il faut pour réussir. Cette idée lui donne une assurance, un contentement, une confiance extrêmes. Il tranche sur toutes les questions, et ne doute jamais de rien. — Le fat est le suffisant élevé à la plus haute puissance ; c'est un être tellement rempli de l'amour de lui-même, que son esprit demeure vide de tout le reste. Narcisse, épris de sa beauté, et se consumant dans cet amour, est l'image de l'homme dont nous parlons. D'après La Bruyère, le fat aurait, de plus que sa propre admiration, celle des sots qui lui croient de l'esprit. — Le présomptueux résume en lui même toutes les nuances de l'orgueil. Son vice est le résultat du trop plein de l'orgueil qui déborde par une surabondance d'actes et de paroles. Le présomptueux ne redoute rien ; il ne croit pas aux impossibilités ; les difficultés n'existent pas pour lui. Jamais il ne s'arrête à mesurer l'obstacle, et d'ailleurs le voile dont l'orgueil couvre ses yeux l'empêcherait probablement de le voir. Il croit que sa puissance est égale à sa volonté, quoique sans cesse il se brise aux choses qu'il entreprend, et que de jour en jour l'expérience vienne rabattre ses prétentions.

La cause première de l'orgueil remonte à la chute originelle

et à la malheureuse tendance que nous avons à imiter la folie du premier homme. Naturellement portés à nous aimer nous-mêmes, à nous arrêter dans la contemplation de nos mérites, à nous en exagérer l'étendue, nous ne songeons pas à en faire hommage à celui duquel nous les tenons. Cessant surtout de comparer notre néant à la grandeur suprême, nous nous posons comme le principe, le centre et la fin de nous-mêmes, cherchant ainsi à usurper en quelque sorte les droits du Créateur. L'Écriture sainte le dit formellement : « Le commencement de l'orgueil de l'homme est de renier Dieu. » (*Eccli.*, chap. x, verset 14.)

L'enfance est souvent orgueilleuse, quoiqu'elle soit plus portée à la vanité qu'à l'orgueil : elle acquiert ce vice dans l'éducation qu'on lui donne, dans les exemples qu'on met sous ses yeux. Il est des parents assez insensés pour inculquer à leurs enfants en bas-âge des idées de fierté, d'arrogance ; pour les engager à traiter avec insolence même ceux qui leur sont inférieurs, à établir déjà entre eux et les personnes qui les approchent, les démarcations de la naissance et de la fortune. Ne vaudrait-il pas mieux les familiariser avec la pitié, l'humanité, chercher à les rendre complaisants et charitables ? Les bons sentiments ne sont jamais de trop dans le cœur, et les mauvais y naissent assez vite, sans qu'il soit besoin de les y cultiver.

Souvent les parents rendent les enfants orgueilleux en les flattant, en vantant leurs dispositions, leurs succès, en s'extasiant sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils disent. Il serait plus convenable de leur enseigner la modestie en leur faisant comprendre combien est grande la somme des connaissances qui leur manquent et qu'ils doivent acquérir.

La jeunesse, qui n'a point d'expérience, qui sent ses forces et l'impétuosité de son sang, est en général portée à l'orgueil et à la présomption. Elle n'accepte point les conseils de la prudence, et se moque de la sagesse d'autrui.

La triste vieillesse, au contraire, qui a fait l'épreuve de la

vie et qui a vu échouer ses rêves, ses projets, qui a heurté les difficultés de toutes sortes, n'a plus d'orgueil. Elle comprend la vanité des choses d'ici-bas et l'insuffisance des forces humaines.

L'orgueil est actif de sa nature; il demande une certaine énergie d'organisation, et même une certaine capacité d'intelligence; il s'allie rarement au tempérament lymphatique et froid. Il est plutôt le partage de l'homme chez lequel les fonctions animales s'exécutent largement, qui trouve dans sa force physique des conditions de puissance, de durée, de confiance dans l'avenir.

Les hommes mettent leur orgueil dans les choses différentes, suivant les lieux, les temps, les conditions dans lesquelles ils vivent. Le sauvage s'estime quand il est supérieur aux autres à la course, à la chasse, au combat. L'homme civilisé, quand il est supérieur en intelligence, en industrie.

Les guerriers d'Homère se provoquaient au combat dans des termes relégués maintenant dans les derniers rangs de notre société; et les paladins du moyen-âge, presque aussi barbares, ne mettaient leur orgueil que dans les avantages physiques et dans les grands coups d'épée.

Les femmes sont moins orgueilleuses que les hommes; c'est la vanité qui fait le fond de leur caractère; elles n'ont pas l'énergie suffisante pour monter jusqu'à l'orgueil.

L'orgueilleux n'est jamais équitable, toujours il s'exagère son propre mérite et rabaisse celui des autres. Comment pourrait-il se peser à son propre poids quand c'est lui qui tient la balance? Il jouit de lui-même avec toute la naïveté de la plus profonde admiration. Il se croit tellement supérieur aux autres, se complaît tellement en lui-même, qu'il dédaigne l'estime et les suffrages. Son ame se gonfle dans la contemplation intime de sa propre valeur; il croirait être faible, s'il se souciait de l'approbation d'autrui.

Sa confiance dans ses forces lui inspire, pour les obstacles que le monde met sur ses pas, le même dédain que pour ses faveurs. Les obstacles, il les heurte et les aborde pour les briser sans se donner la peine de les apprécier, et souvent c'est lui qu'il brise, ce sont les événements qui le dominent. Car l'homme est faible, et, pour faire sa route ici-bas, il faut qu'il use de prudence, qu'il se détourne du précipice, et qu'il n'aille point à l'encontre du rocher. Mais l'orgueil est le mal de l'esprit; il l'aveugle et le tourne en folie; il l'exalte comme fait un délire et le rend sourd aux conseils de la sagesse.

L'abaissement suit de près un tel mal; on ne tarde pas à mépriser l'orgueilleux, parce qu'on examine ses titres réels à la haute estime qu'il fait de lui. On voit qu'il s'est étrangement abusé, qu'il s'est exagéré outre mesure son mérite; et, dans son isolement altier, il est au milieu des hommes comme un arbre mort qui ne pousse plus de feuilles pour réjouir les yeux, qui ne donne plus de fruits pour les animaux de la terre.

L'orgueilleux est donc maudit des hommes comme une plante stérile qui élève sa tête dans les sillons au-dessus du froment qui nourrit. Il est maudit de Dieu, qui le livre à ses pensées. Sa folie ravage son intelligence, il croit tout savoir et ne sait rien, pas même qu'il est des choses qu'il ne comprend pas, et d'autres qu'il doit croire. La vérité est une vierge pudique et craintive qui veut qu'on la recherche humblement et dans un esprit de douceur; sinon elle se fait des ailes comme les aigles, et se réfugie sur les hauteurs. Elle veut qu'on l'écoute parler, car elle a des secrets qu'elle enseigne aux cœurs droits, et que jamais l'orgueil ne peut violer.

Mais ce dernier oublie qu'il rampe sur la terre, et que toute science est un rayon de l'intelligence qui est au ciel. Alors il se drape dans son manteau de philosophe, il se dresse et se grandit pour enfanter des systèmes qui offensent les croyances des peuples et les notions du bon sens. Ses sollicitudes ne sont que de vains songes; les édifices intellectuels qu'il construit,

nouveaux Babel, croûlent d'eux-mêmes, et leurs débris, sur la route des temps, attestent les défaites de l'esprit humain.

Les orgueilleux parlent témérairement de toutes choses ; ils prétendent imposer leurs rêveries au genre humain comme des lois. Heureux le siècle qui les a vus naître, car sans eux le monde n'aurait ni vérité ni règle. Comme ils sont admirateurs d'eux-mêmes, ils déifient les vices qu'ils ont et fulminent contre ceux qu'ils n'ont pas. La plupart du temps ils n'ont pas de cœur, et alors ils ne sympathisent pas avec les faiblesses de l'humanité. Ils s'étonnent du mal dans les autres et ne le pardonnent pas. Si Dieu, qui comprend le cœur de l'homme parce qu'il l'a fait, était dur comme eux, les portes du repentir seraient à jamais fermées à celui qui s'humilie et qui pleure. Pour eux, ils ne se repentent et ne s'humilient pas, car les yeux de la conscience sont fermés chez eux. Ils ne sentent pas leurs pauvretés, leurs misères ; ils s'exaltent au-dessus de tous, mais le monde voit cette plaie et les méprise.

L'orgueilleux a la démarche fière et assurée, les yeux élevés comme pour commander, les bras écartés du tronc comme pour occuper plus d'espace et se dilater davantage. Il regarde d'en haut, parce qu'il se croit supérieur; de côté et d'autre, comme pour juger ce qui l'entoure. Quelquefois le signe de la pitié méprisante ou du dédain se montre sur son visage. Il parle peu, et son langage vise toujours à établir vis-a-vis d'autrui la supériorité qu'il s'attribue. Le moi est dans ses habitudes, il manque d'égards pour tout le monde, parce qu'il croit n'en devoir à personne. Il est original, singulier, parce qu'il ne s'astreint pas aux usages et aux règles vulgaires; quelquefois il devient insolent, brutal. Il est rarement défiant, il croit qu'on lui rend suffisamment justice ; il parle de ses bonnes actions et les fait ressortir par le contraste du mal que font les autres.

Pour guérir l'orgueil, il faut rappeler à l'homme sa fai-

blesse et la grandeur de Dieu, lui mettre devant les yeux le tableau des infirmités de sa nature, et de la vanité des choses d'ici-bas. Il est impossible d'être orgueilleux, quand on songe à la brièveté de l'existence, au peu que l'homme pèse sur la terre et dans la société. Qui donc après nous se sentira de notre absence? Combien au contraire ne seront pas là pour nous remplacer? Descendons en nous-mêmes, comparons-nous consciencieusement à autrui, et nous deviendrons humbles, car l'humilité s'empare de tout homme qui se connaît et s'apprécie.

Qui donc parmi nous a le droit de se dire grand en présence de la mort; savant en présence des choses qu'il ignore; puissant en présence des infirmités et des corruptions de son cœur? Qui donc a le droit parmi nous de jeter la pierre au coupable? Le sage lui-même arrive-t-il au terme de sa carrière, sans être sorti de la voie droite; ne doit-il pas être humble en songeant à sa pauvre nature, si susceptible de mal, et qui ne l'a peut-être évité, que grace à la main providentielle qui l'a écarté sur sa route en aplanissant les voies.

C'est ainsi seulement que l'on pourra parvenir à guérir l'orgueil. Quand au traitement médical, qui consisterait à attaquer les causes que nous avons signalées dans la constitution; nous y avons peu confiance. D'ailleurs, nous croyons qu'il faut que chaque homme accomplisse le bien avec l'organisation que Dieu lui a donnée. Et nous ne savons pas jusqu'à quel point il serait méritoire ou coupable, de chercher à traiter exclusivement les vices de l'ame par la diète, les saignées et d'autres moyens semblables, qui n'auraient pour effet que d'apporter des obstacles physiques à ces vices, et qui, par conséquent, ne laisseraient au changement qui s'opèrerait, aucun mérite moral.

Parlons maintenant de la seconde espèce d'orgueil que nous avons indiquée, et que nous considérons comme une vertu.

L'homme est petit par rapport à Dieu, qui est son créateur; par rapport à la vérité, car elle est son institutrice et sa

loi ; par rapport à autrui, car il n'est lui-même qu'une pierre de l'édifice, et chacune des autres pierres vaut peut-être mieux que lui. Mais l'homme est grand par sa nature pensante et immortelle, et par les hautes destinées qui lui sont promises.

Être double, qui d'un côté touche au néant, de l'autre à l'infini, il présente cette grandeur et cette abjection dans tout ce qui le concerne. Son corps, sujet à la mort et à la corruption, devient poussière et cendre. Son ame immortelle, faite pour le ciel, s'élance du sein de la mort dans l'éternité. Vicieux, il descend vers le néant; vertueux, il s'associe à la gloire de son auteur. Incompréhensible assemblage de splendeur et d'abjection, de grandeur et de faiblesse, il doit à la fois s'humilier dans sa bassesse et s'exalter dans sa noble nature.

Il est coupable, quand il s'exalte contre Dieu, contre la vérité, contre les hommes; mais il est beau, quand il s'exalte en lui-même pour comprendre la dignité de son être, et le conduire à sa destination dans les voies de la justice et de la vérité. Oui, c'est un bel orgueil que celui-là qui relève l'homme des régions inférieures vers celles de la pensée, qui lutte contre les abaissements et les dégradations du mal. Il est beau de sentir battre son cœur et bouillonner son intelligence, de s'abandonner aux élans du premier vers l'infini, et aux nobles efforts de la seconde vers la science. Nous devons être orgueilleux de nos facultés, pour les perfectionner et les rendre utiles à nous-mêmes et aux autres.

Puisque la vie est une épreuve, un combat incessant, mettons notre orgueil à vaincre, à nous relever quand nous succombons, et posons de nouveau un pied hardi dans le sentier du bien. Ayons l'orgueil d'une conscience pure; c'est avec lui qu'arrivent à l'ame ces satisfactions intérieures, ces douces jouissances du juste, qui sont une première récompense ici-bas, qui n'engendrent pas d'envieux et ne sont pas sujettes aux hasards inconstants de la fortune.

Hommes de bien, jouissez silencieusement et en vous-mêmes

de ces douceurs de la conscience, de cet orgueil de sagesse et de probité; mais n'étalez point vaniteusement votre bonheur à tous les yeux, de peur de vous enlever ainsi une part de vos mérites, de blesser quelqu'infortune ou quelques susceptibilités.

C'est l'orgueil dont nous parlons, qui produit entre les hommes une louable émulation, sans leur donner d'envie pour celui qui les dépasse, ni de mépris pour ceux qui restent au-dessous d'eux. C'est lui qui fait accomplir le bien, quels qu'en soient les dangers, et fuir le mal, quelles qu'en soient les séductions. C'est lui qui fait comprendre combien ce dernier est dégradant et bas, qui le foule aux pieds comme une souillure, et révolte le cœur contre ses instigations. Il vit tout entier dans cette idée, que nous sommes destinés à aimer le beau, le bien, le vrai; qu'en dehors de ces choses nous sortons de notre élément, nous dégradons notre être, nous entachons notre vie.

L'orgueil, tel que nous l'entendons ici, est la plus noble passion que Dieu ait mise au cœur de l'homme pour le soutenir, le conduire et le récompenser. C'est la base de toute belle action, la garantie en dehors de la loi, de toute société, qui serait bientôt ébranlée dans ses fondements si cette passion n'existait pas.

Qu'arriverait-il, en effet, quand l'homme, abruti moralement, ne pourrait plus rougir en lui-même; quand il aurait avili le tribunal sacré de la conscience, au point de le rendre impuissant, de n'entendre plus sa voix, de fausser ses jugements. Pour l'être humain, qui n'aurait plus à craindre que la force brutale, chez qui le remords ne ferait plus sentir sa piqûre, il n'y aurait qu'abjection, avilissement et opprobre.

Celui qui est orgueilleux, comme nous venons de le dire, a le calme imposant et l'air de confiance qu'on ne trouve point dans l'arrogance superbe de l'orgueil vicieux. Il comprend la véritable grandeur, qui est douce, familière et populaire; il

se laisse aborder avec aisance, il plaisante avec dignité, il inspire à la fois le respect, l'affection et la confiance.

Cet orgueil ne s'allie qu'avec une véritable grandeur; il existe dans l'air de la personne, il fait partie d'elle-même; cela est si vrai, que dans notre pensée les idées de grandeur et d'orgueil s'allient nécessairement; quand nous trouvons de la majesté dans les êtres inanimés, dans les animaux, nous leur appliquons l'épithète d'orgueilleux.

Nous nommons orgueilleux, la mer qui vient briser ses flots contre les rochers du rivage, le fleuve majestueux qui lui apporte le tribut de ses eaux; la montagne aux pitons couverts de neige qui se perd dans les nues; le chêne aux rameaux vigoureux; le lion terrible, le cheval indompté.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans dire un mot de l'orgueil national. C'est ce sentiment de dignité des peuples qui les maintient forts et respectables aux yeux des autres peuples, qui saisit le glaive pour la plus légère offense, qui tapisse de drapeaux conquis la nef de ses temples. C'est cet orgueil qui lutte d'industrie et d'intelligence, qui garde des rancunes comme un seul homme, et qui les venge après des siècles. C'est lui qui rougit et s'émeut dans les masses, quand on le courbe sous l'humiliation et la honte, et qui se voile la face de douleur quand il a subi les soufflets de l'étranger.

MODESTIE.

La modestie est un sentiment de l'ame qui nous porte à nous regarder comme peu de chose en nous mêmes, ou comparativement à nos semblables et à l'idéal que la raison et la foi nous présentent à imiter.

La modestie est donc naturelle ou acquise : naturelle, quand elle procède d'une certaine timidité innée, dépendant de la faiblesse de l'organisme et du sentiment instinctif de notre insuffisance ; acquise, quand elle est le résultat des réflexions de l'ame et des comparaisons qu'elle établit.

La première espèce de modestie, ressemblerait complètement, sans l'élément moral que lui fournit l'intelligence, à la timidité des animaux faibles et peureux. Elle existe surtout chez les individus grêles et pauvrement constitués, qui ne sentent point au cœur et au cerveau ces bouffées de courage et d'intrépidité, qui naissent de l'impétuosité du sang et de la force de l'organisme.

Le tempérament mélancolique est surtout disposé à éprouver ce genre de modestie. Continuellement porté à la défiance, il s'isole, se cache, et fuit le grand jour. Sans cesse il hésite à se mettre en contact avec les hommes ; s'il a avec cela peu de force morale et intellectuelle, les rêves de la gloire, les aiguillons de l'amour-propre, n'exciteront point son ame, il éprouvera un penchant invincible vers la retraite, l'isolement et la tranquillité.

Il est certaines maladies qui produisent les mêmes effets, toutes celles principalement qui poussent à l'hypochondrie, ainsi que les affections graves des viscères abdominaux.

Chez les femmes, la modestie est toute naturelle, très-rarement acquise, car elles réfléchissent peu ; certes ce ne sont pas les comparaisons qu'elles font, qui sont de nature à leur inspirer cette vertu. Chez elles la modestie, comme la pudeur, tient à quelque chose d'intérieur, de mystérieux, qu'elles éprouvent sans s'en rendre compte. C'est un résultat de leur faiblesse organique, de leur timidité naturelle, de la vie tout intérieure qu'elles mènent, de l'habitude où elles sont de se maintenir sans cesse, de modérer les manifestations de leurs penchants et de l'espèce d'assujetissement qui leur est imposé. Une femme elle-même ne pourrait pas dire pourquoi et comment elle est modeste, c'est un des nombreux mystères de

son cœur, fait pour sentir et réaliser, sans comprendre et se rendre compte.

La seconde espèce de modestie, celle qui est acquise et que nous regardons comme la plus belle, parce qu'elle est une vertu, naît de l'éducation. L'homme en contact journalier avec ses semblables, ne tarde pas à se convaincre que quelles que soient ses qualités et ses connaissances, il existe des personnes qui lui sont supérieures par quelques points. Chacun a malheureusement, à côté des avantages physiques et moraux dont il est doué, certaines infirmités inhérentes à la pauvre humanité, et qui sont de nature à rabaisser son orgueil.

D'un autre coté, quand l'homme porte plus haut ses regards, et que sa raison le met en présence de Dieu, il sent sa faiblesse et aperçoit l'énorme distance qui le sépare de son auteur. Il voit l'immensité au-delà de ce qu'il est et de ce qu'il possède, et de cette contemplation de l'infini, il retombe sur lui-même pour s'abîmer dans la pensée de son néant et de la grandeur suprême. Prosterné devant cette sublime majesté, il lui dit dans son cœur : « Je suis un être infime, de peu de durée, et qui n'a point l'intelligence de vos lois; si je me crois quelque chose, voilà que vous élevez contre moi mes iniquités, et mes fautes, et je ne puis contredire leur témoignage. » Il dit à la vérité : « Vous avez des secrets qui m'échappent, des profondeurs que je ne puis sonder. Quelles que soient les lumières que vous fassiez briller à mes yeux, il en est un grand nombre que vous me tenez cachées; quand je cesse d'écouter docilement vos leçons, vous vous opposez à moi, et me laissez à la folie de mes systèmes; mon cœur se hâte de produire ses pensées, et dans la multitude de mes paroles, il y a beaucoup de démence. »

Cette modestie est le partage des hommes vraiment sages et grands, il faut presque du génie pour comprendre ainsi le peu que l'on vaut.

Celui qui est modeste est prudent dans ses opinions, modéré

dans ses paroles ; il n'aspire point, dans sa présomption, à un état plus élevé que celui où Dieu l'a mis ; convaincu de sa faiblesse et de son insuffisance, il fait voir cette conviction dans ses actes et dans son langage. Il sait refouler dans son cœur et dans son esprit tous ces mouvements désordonnés d'orgueil et de vanité qui nous portent sans cesse à nous préférer aux autres. Ami de la vertu pour elle-même, il s'occupe à bien faire plutôt qu'à chercher qu'on le dise ; ce n'est point des hommes qu'il attend sa récompense, il renferme dans son cœur le secret de ses bonnes œuvres, il écoute l'expérience d'autrui et suit les conseils des sages.

Vertu des plus précieuses, des plus belles, la modestie est la compagne du vrai talent et le signe certain de la sagesse. Elle en est, pour ainsi dire, la pierre de touche, elle éprouve l'homme comme l'acide éprouve l'or ; elle est une brillante auréole, un surcroit de grace et de beauté. Le talent sans elle, c'est le tableau sans ombre, la fleur sans parfum, la beauté sans pudeur.

Elle est aimée des hommes, parce qu'elle ne heurte pas leurs prétentions, ne limite pas leur orgueil et leur vanité ; parce qu'elle accorde tout et ne demande rien. Loin de contester le bien chez autrui, elle va souvent jusqu'à le supposer. Elle fait volontiers l'éloge des autres ; quand au sien, elle ne le fait ni ne veut l'entendre. Elle reçoit les conseils, ne s'irrite pas des corrections, laisse aux autres la première place et l'occasion de briller. Quelque soit la récompense qu'on lui donne, elle trouve avoir trop pour son mérite.

Si la distance, qui sépare l'homme supérieur de quelque façon que ce soit de ses semblables, n'était pas comblée par cette vertu, ses avantages se feraient trop sentir et deviendraient blessants. Toute supériorité est gênante : pour être supportée, il faut qu'elle se cache, qu'elle se fasse petite, et s'adoucisse par la modestie. Sans elle, les hommes ne pardonnent pas la vertu, le talent, la richesse et le bonheur. « La douceur et la modestie possèdent la terre ; » c'est-à dire, l'estime et l'af-

fection des hommes. L'orgueil est rejeté, comme usurpant des droits qu'il ne mérite pas, comme négligeant des devoirs que la sagesse et la société imposent. La modestie est donc nécessaire dans la société et dans nos mœurs, pour permettre aux prétentions mutuelles, aux amours-propres individuels, de s'approcher sans se heurter, sans se blesser. Elle est nécessaire comme laissez-passer du talent, de l'opulence, de la vertu, même du bonheur, avons-nous dit.

Mais dans le monde, tant sont orgueilleux, si peu ont de la modestie réelle qu'on a réduit cette vertu au rôle de savoir faire; on l'affiche à la superficie, comme forme; au fond, presque personne n'y croit, ne la prend au sérieux; seulement, il est de règle d'en avoir le langage, il est fait d'avance, il a son rituel qui le détermine. Il est reçu de ne pas entendre d'éloges de soi sans s'en déclarer indigne, même alors qu'on les mendie et que la vanité enfle et dilate le visage. On règle ses yeux, sa démarche, son ton de voix; on agit extérieurement avec les autres, comme s'il n'était pas vrai qu'on les comptât pour rien.

Cette modestie, c'est de l'orgueil déguisé; c'est elle qui fait l'aveu de nos défauts pour les cacher ou en amoindrir l'opinion qu'en ont les autres. Tel dit : je ne suis pas savant, qui ne sait rien; je ne suis pas jeune, qui passe soixante ans; je n'ai pas une grande fortune, qui est absolument pauvre.

Il serait bien à désirer que la modestie vraie régnât dans le monde, chez les jeunes gens surtout. Il n'est pas rare de les entendre, à peine pubères, parler imprudemment de toute chose, traiter légèrement les questions les plus graves qu'ils n'ont point étudiées, se moquer de l'enseignement et de l'autorité. Ils arriveront à l'âge mûr sans avoir employé convenablement leur temps; leur éducation se sera faite dans les salons et dans les lieux publics, et ils regarderont, quand ils seront hommes, la raison comme étant due à leur âge, à leur position dans le monde. Ils ignoreront tout et vou

dront tout juger, et voilà pourtant les éléments les plus nombreux de la société actuelle.

Depuis que tout le monde affiche le savoir et l'indépendance d'esprit, que faisons-nous de grand? Depuis que nous avons tant de philosophes qui ne se sont jamais occupés de philosophie, qu'a gagné la morale; ou plutôt que n'a-t-elle pas perdu? Depuis que tant d'hommes d'état tiennent le timon des affaires, comment vont notre politique et notre gouvernement? Et quand bien même les résultats de la triste expérience gouvernementale que nous faisons ne seraient pas si désolants qu'ils le sont, n'aurait-on pas le droit de demander à la plupart de nos délégués, par exemple, à quel titre ils siégent à la chambre. Forgerons, agriculteurs, épiciers, industriels honorables, mais incapables, où auraient-ils pris la science des lois, des besoins du pays, des analogies historiques, qui doivent imposer la conduite à tenir dans certaines circonstances?

Le mal est dans l'orgueil et dans l'égoïsme. Modestes et se connaissant mieux, bien des hommes qui mendient de hautes fonctions, les déclineraient, et le mérite serait appelé à remplacer d'arrogantes incapacités.

Avec la modestie, les hommes apprendraient à ne pas se croire si vite capables et savants, ils éviteraient bien des déceptions, bien des humiliations. Beaucoup ne seraient pas obligés de descendre du rang qu'ils ont pris; beaucoup aussi s'ils savaient comme il convient de choisir la dernière place, parce que c'est la moins dangereuse, s'entendraient dire : « Montez plus haut. »

Enfin, quoique la modestie réelle soit une vertu bien rare, le monde l'apprécie s'il ne la pratique pas; il aime et exige ce qui lui ressemble, et il est encore convaincu de cette vérité, qu'il y a toujours mérite là où elle existe.

PUDEUR.

La pudeur est une honte instinctive qui s'empare de l'ame en présence de ce qui porte atteinte à ses susceptibilités naturelles. Elle est une manifestation de l'amour de soi révolté par ce qui peut offenser la dignité de l'ame ou la chasteté du corps. C'est un sentiment qu'on trouve, pour ainsi dire, à la superficie du cœur, dont il semble une exhalation. Ainsi la fleur a son parfum, et les fruits leur efflorescence veloutée.

La pudeur est l'encadrement enchanteur de la beauté, la couleur de l'innocence; rien n'égale la suavité des teintes et les mystérieux attraits dont elle pare le visage des vierges; lumière sacrée de la vertu, elle met en elles d'ineffables douceurs, et les colore de reflets angéliques. Attribut de la jeunesse et surtout du sexe féminin, elle existe instinctivement dans toute ame qui n'a pas encore subi le contact du monde, et chez laquelle l'éducation n'a pas étouffé la nature.

La jeunesse est pudique et craintive, parce qu'elle possède cette limpidité, cette transparence de l'innocence que rien n'est venu altérer. Une voix intérieure et naturelle lui dit que les choses du cœur doivent rester intimes et cachées : elles sont, du reste, si saintes et si précieuses, qu'elle croirait les profaner en les manifestant au grand jour. D'ailleurs, tous ces secrets du cœur sont-ils en harmonie avec les pensées des hommes? Les approuveraient-ils, ou bien n'en feraient-ils pas plutôt un objet de dérision, de mépris ou de réprimande? Alors, ce qu'il y a de plus suave dans la pensée, de plus attrayant, de plus tendre dans l'ame, se trouverait ainsi dévoilé. Un regard étranger pénétrerait ces désirs si purs, si naïfs, si pleins d'illusion peut-être? Oh! alors, saisie de timidité et de honte, l'ame se réfugie en elle-même, se replie, et ne veut pas qu'on la mette ainsi à nu, qu'on la déflore en quelque

sorte. En présence de tout ce qui peut éveiller le désir ou les susceptibilités de la vertu, elle montre la même timidité; elle craint qu'on ne devine les impressions subites qui la frappent et la font vibrer.

Voilà pour la pudeur morale : mais si la chasteté se trouve atteinte, si la jeunesse fait ou voit faire quoique ce soit de répréhensible aux yeux de cette vertu, une immense impression de honte envahit l'ame, et tout entière se révoltant, elle entraîne avec elle les organes des sens à la résistance. Lors même qu'une action de ce genre n'est pas mauvaise en soi, l'ame craint le grand jour et l'œil des témoins. Comment, en effet, mettre les autres en confidence d'actions qui réveillent le plus immédiatement ces tumultueuses émotions, ces impressions brûlantes qu'on est tout étonné d'éprouver, sur lesquelles on ne sait la manière de voir de personne, et qui sont choses si secrètes, si mystérieuses, qu'on ne les confierait pas à sa mère, à son père, à ses amis les plus chers. Ces timidités, ces craintes de la pudeur sont le charme le plus grand de la jeunesse, la teinte la plus suave que la nature ait pu donner à la beauté.

Le sexe féminin est celui dans lequel on trouve la pudeur développée au plus haut degré. La femme est faible, naturellement timide, habituée à compter sur la protection de l'homme : tout en elle est craintif et indécis. Ce défaut de hardiesse et d'assurance, qu'on trouve dans toutes ses facultés, corrobore sa pudeur. D'un autre côté, elle est pour l'homme le prix de la victoire : il fallait bien à ce dernier une certaine audace à l'attaque, et à elle, une certaine crainte de la défaite pour la rendre plus difficile, pour en augmenter le désir par l'attrait des difficultés. Rien de facile ne nous séduit; il faut à nos entreprises le charme des obstacles, autrement nous ne ferions pas acte de puissance en exerçant nos facultés. Les désirs croissent et s'accumulent en face d'une résistance quelconque. Il en est dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, c'est

toujours en face de l'obstacle que se manifestent la force et l'énergie.

Ceux qui ont nié à la femme une pudeur naturelle, qui n'ont voulu la considérer en elle, que comme un résultat du préjugé, de l'éducation, se sont grandement abusés. Sur quoi se fondent-ils dans leurs allégations? Il existe, disent ils, des peuples sauvages, par conséquent à l'état primitif, chez lesquels les femmes n'ont aucune pudeur, où les actes les plus mystérieux chez nous s'accomplissent au grand jour. Ils en concluent que la pudeur est un sentiment de convention, né de nos usages, et qui n'existerait pas dans le cœur humain, s'il n'avait substitué aux lois de la nature celles de la civilisation. Il nous semble que ceux qui raisonnent ainsi, s'abusent étrangement sur la signification qu'il faut donner aux termes du langage. Un être n'est à l'état de nature que quand il obéit à ses tendances et quand il suit la voie de sa destination. Or, l'homme, doué par Dieu d'une intelligence, doit exercer ses facultés dans la noble sphère de la science, des arts et de la civilisation; c'est ainsi qu'il obéit aux lois de la nature. Il s'en éloigne, au contraire, quand il vit à l'état sauvage, abrutissant son intelligence et ne développant que les facultés physiques. Il a une autre destination que les bêtes : il n'est point fait exclusivement pour chercher sa pâture, et pour suivre les appétits grossiers de ses sens. De plus nobles aptitudes lui ont été départies, une plus haute mission le réclame. N'allons donc pas chercher, comme type de l'humanité, des êtres déchus de la splendeur humaine, déshérités des lumières que Dieu, au premier des jours du monde, donna comme règle à leurs ancêtres. Apparemment aussi la coutume qu'ils ont de tuer leurs pères trop âgés pour travailler, de manger leurs semblables, est dans la nature; personne cependant ne regrette qu'elle soit perdue chez nous.

Il est une étrange satisfaction que se donnent souvent certains hommes : c'est celle de déprécier toutes les vertus qui

les gênent, en contestant leur noblesse originaire et leurs titres aux respects du genre humain.

Pour avancer que la pudeur n'est pas dans la nature, il faut ignorer bien profondément ses œuvres, ses desseins et son but.

Ce sentiment existe à l'état d'ébauche, jusque chez les femelles de certains animaux; les naturalistes l'ont constaté chez ceux qui sont les plus intelligents, les singes par exemple. Le créateur, pour qui le grand œuvre de la propagation des espèces, est le but principal, avait besoin de donner cette incitation aux désirs de l'homme, ce charme puissant aux résistances de la femme, et cette garantie à la moralité publique.

Voyez cette jeune vierge que seize printemps ont tour à tour embellie, Dieu, qui veut en faire une des reines de ce monde, l'a prestigieusement parée de ses trésors les plus suaves et les plus enchanteurs. Contemplez cette fleur humaine, la plus belle parmi celles de la terre, comme l'œil se repose délicieusement sur elle! Heureux celui qu'elle aimera. Déjà de secrets avertissements, de pénétrantes révélations lui disent sa destinée d'amour; un rayon de ce sentiment, descendu d'en haut sur son cœur, l'éclaire et lui verse ses enivrantes douceurs. Alors, transformation subite, ce n'est plus cette jeune fille à la gaîté folle, pétulante et légère; maintenant elle est recueillie et grave, silencieuse comme au temple en présence d'un Dieu qui la voit. Tout dans son maintien est hésitant comme son cœur. Quelles grâces dans ces émotions qui la sillonnent et la font trembler sous un regard! Quel charme dans son œil voilé qui s'abaisse, dans cette rougeur qui monte à son front! Si plus tard elle aime quelqu'un, si ses faveurs sont le prix du triomphe, combien ne sera-t-elle pas séduisante dans l'expression naïve et pure de ses craintes; comme ses molles résistances, ses soupirs et ses larmes, ses supplications et ses refus, transporteront d'amour celui qu'elle aimera; s'il est assez perspicace pour lire à travers cette tendre pudeur qui dit non, il verra un cœur enflammé, mais timide, qui n'ose

dire autrement, et qui n'attend, pour être heureux, que la douce violence qui le fait trembler.

A côté de cet ange, placez un instant la femme qui prodigue ses faveurs sans pudeur et sans honte, qui provoque même à sa défaite : vous n'éprouverez que du dégoût pour elle. Une pareille femme est sur une pente rapide au bout de laquelle est un abîme infâme. Méprisée de tous, elle peut avoir les sens de beaucoup, mais le cœur de personne. A elle les désirs et les satisfactions de la débauche, les cœurs dépravés, les hommes avilis; mais jamais une pensée d'amour, jamais les désirs d'un cœur innocent ne viendront se reposer en passant sur sa tête.

Qu'on ne dise pas que si certaines femmes deviennent impudiques, la vertu dont nous parlons soit un préjugé; la présence d'un vice n'est pas la négation de la vertu contraire. Si quelques-unes n'ont plus de pudeur, c'est qu'on l'aura tuée en elles; et c'est une grande infamie, car autant vaudrait jeter une femme aux gémonies.

La pudeur est comme une sensitive, respectez-la ; que votre main n'y touche pas, laissez-la couvrir de son voile la femme que vous aimez, car elle est l'attrait de vos jouissances et la sauvegarde de la vertu.

Ce sentiment existe toujours au cœur des femmes vertueuses, mais se cache à certains moments pour reparaître ensuite. Le plaisir le fait s'envoler, mais aussitôt qu'il meurt, la pudeur vient reprendre sa place.

Il est certaines natures froides et incomplètes qui n'ont qu'une pudeur d'enseignement et d'éducation, cela est vrai. Ceux que le désir n'a point envahi, qui n'ont jamais rien aimé, ne sachant pas ce que la pudeur protège, ne la connaissent pas elle-même. Peut-on faire de cela une objection, nous ne le pensons pas ; le moins ne prouve rien contre le plus.

Nous croyons que la pudeur est un sentiment instinctif, naturel ; qu'elle ne meurt dans le cœur où elle existe que si on l'y

étouffe ; mais quand elle est perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse. Parfois, les femmes qui ne l'ont plus, s'en font une affectée qui s'effarouche bien plus vite que celle qu'elles avaient reçue de la nature. Nous avons mauvaise opinion de celles qui redoutent l'apparence d'un mot équivoque ; la véritable pudeur ne marque pas tant de craintes de choses que l'innocence doit toujours ignorer.

VANITÉ.

La vanité est l'envie d'occuper les autres de soi par l'étalage de certains avantages réels ou supposés, mais en général frivoles ou étrangers à celui qui s'en prévaut.

Quand l'homme oublie sa véritable destination, qu'il cesse de regarder le ciel et de songer aux intérêts de son ame; quand il ne s'inspire plus des hautes pensées de la révélation et de la foi, et reste abandonné aux ressources et aux impulsions de sa nature, il se trouve petit et faible en lui-même. Alors il cherche à se grandir par les dehors ; il lui semble qu'il s'augmente de tout ce qu'il acquiert, de tout l'entourage qu'il se donne. Il fait consister sa grandeur dans les plus petites choses, dans les plus vaines ; il croit que le luxe de ses habits, le nombre de ses domestiques, l'étendue de ses domaines, l'éclat de sa naissance, ajoutent quelque chose à sa personne. Il s'approprie tous les regards qu'on accorde à ce faux éclat, à ces frivoles avantages.

La vanité est donc un produit de la faiblesse humaine ; c'est la passion des petites ames, une sorte d'échasses sur lesquelles montent les médiocrités, pour s'élever à la hauteur de ceux qui ont une grandeur réelle.

Elle est souvent le partage de l'enfance, du sexe féminin surtout, des personnes faibles d'intelligence, de tous ceux dont le jugement n'a point réglé les convoitises. Chez les femmes, elle est la source de tous les vices. Leurs passions viennent presque toutes se résumer dans celle-là. L'antagonisme, qui divise sans cesse ce sexe superficiel et essentiellement attaché aux choses extérieures, repose tout entier sur la vanité. Pour les femmes, vivre, c'est une suite de triomphes ou de défaites d'amour-propre ; et la vanité a dans tout cela une part au moins aussi large que le cœur. Peu de filles du peuple succomberaient, si le luxe et la parure n'étaient le prix de leur défaite. Peu de grandes dames sacrifieraient leur repos, leur réputation, à l'amour d'un homme qui ne leur offrirait pas des compensations de vanité.

La fortune, la naissance, les honneurs, les avantages physiques, produisent fréquemment le vice dont nous parlons.

Différente de l'orgueil, qui vit en lui-même, de la satisfaction que lui procurent des qualités vraies ou fausses, la vanité vit au dehors, prend sa pâture dans les yeux et dans l'attention des hommes. Elle mendie des regards, des éloges, des distinctions ; elle s'étale pour être vue. Cette passion entraîne sa victime dans une dépense inouïe de soins et de mouvement. Elle est insatiable comme l'avarice ; mais elle est très inconstante, et sans cesse il faut de nouveaux hochets à ses caprices. Celle de l'homme d'esprit montre des avantages moins frivoles que celle de l'homme dépourvu d'intelligence. Chacun, suivant ses goûts et ses aptitudes, met la sienne dans telle ou telle ostentation. Tandis que l'orgueilleux se croit humble, parce qu'il fait de ses qualités une appréciation qu'il trouve juste, le vaniteux a conscience de son désir de paraître, et c'est en cela que gît la petitesse de sa passion. Ce vice se connaît et se fait honte. Personne n'ose l'avouer ; chacun le déguise, le décore à sa manière, car il a mille formes opposées.

Le vaniteux tient plus de place qu'un autre ; il se pavane,

se prête aux regards ; il a un air de satisfaction expansive dont il cherche à imprégner en quelque sorte magnétiquement ceux qui le voient. Les regards d'autrui entrent dans son ame, la gonflent, la dilatent. L'orgueilleux, c'est l'aigle planant dans le haut des cieux ou perché sur son roc solitaire ; le vaniteux, c'est le paon qui s'étale avec complaisance et s'épanouit sous les compliments qu'il attire. Il faut qu'on l'admire ou tout au moins qu'on le remarque. S'il est vêtu richement, il fait en sorte qu'il soit impossible de ne pas le voir ; dans le cas contraire, il s'éclipse et se perd dans la foule. On est sûr, dans les lieux publics, de le voir continuellement rôder autour des hommes que leur position, leur talent ou leur fortune font remarquer au vulgaire. Il est au comble de son bonheur, quand ils lui adressent la parole et ont pour lui quelques attentions. Il s'accole aux réputations, aux célébrités ; il parle des personnages les plus haut placés comme s'il était avec eux sur le pied de la plus grande intimité.

Parfois la vanité singe la modestie, mais on la voit percer sous cette fausse apparence. Socrate l'apercevait à travers les trous du manteau d'Antisthène. Sans elle, Diogène eût quitté son tonneau. Sans elle, aussi un grand homme de notre époque, aux jours de sa fortune et de sa gloire, n'eût point couché sur un grabat, n'eût pas eu qu'une chaise trouée pour s'asseoir, ou du moins eût caché à tous les yeux les austérités de sa vie.

Souvent le vaniteux laisse pousser ses cheveux et sa barbe ; on voit, à l'extrême négligence de toute sa personne, qu'il vise à faire croire qu'il a d'autres points par où briller. Mais généralement il aime ses aises et préfère se faire remarquer par le luxe que par la misère. Il fait partout son éloge sans la moindre honte ; continuellement il vante ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qui lui appartient. Il est possédé de l'ambition des places, des honneurs, des distinctions. Il acheterait la noblesse si on la vendait encore ; à défaut de cela, il met le *de* devant son nom, et devient ainsi la souche d'une lignée qui plus tard vantera sa naissance et ses aïeux. En mourant, il recommande

à son fils de soutenir l'honneur de la famille et de ne pas faire de mésalliance.

La vanité prouve toujours un défaut de jugement. Elle cherche sa satisfaction dans l'opinion des hommes, et ne voit pas qu'elle n'en a presque jamais l'expression vraie ; car ils sont menteurs, flatteurs, pleins d'envie, rarement sincères pour celui qui les fait s'exprimer sur son compte.

Ce même défaut de la vanité apparaît dans le choix des objets qu'elle estime. Ordinairement ce sont des choses qui ne méritent ni approbation, ni blâme, et par conséquent tout-à-fait indifférentes ; ou bien qui n'ont en elles-mêmes que des titres futiles à l'admiration. Souvent ce sont des choses ridicules, quelquefois coupables, d'autres fois estimées seulement, parce qu'elles se trouvent en rapport avec nos vices, nos préjugés, qu'elles consacrent ou qu'elles flattent.

Les richesses sont une des sources les plus ordinaires de vanité. Par elles mêmes, elles ne sont pas méprisables, mais elles ne sont pas non plus dignes d'éloges. Elles ne constituent pas l'individu, elles ne sont pas de lui, et par conséquent elles ne sauraient augmenter sa valeur. Isolez par la pensée ce dernier de sa fortune, et vous l'apprécierez bien. Mais tant que vous le voyez à travers l'éclat de ses richesses, sous ses habits somptueux, dans ses équipages brillants, entouré, dans ses palais, de valets et de flatteurs, vous vous trompez sur la nature de votre admiration. Analysez bien ce que vous éprouvez ; cette estime toute factice que vous accordez à l'homme, n'est qu'une convoitise de votre cupidité, qui s'approprie par le désir tous ces éléments de la jouissance. Ce sentiment, que vous transportez sur un mortel souvent indigne, fait de vous un flatteur, un hypocrite rampant et servile, un adorateur du veau d'or. Mais qu'importe au vulgaire ! on le voit toujours adorer la fortune, quelle que soit sa source, en quelques mains qu'elle se trouve. Qu'elle soit née du vol ou d'un coup de dé, il courbe

son front devant elle. Honteuses servilités qui flétrissent ceux qui s'en rendent coupables, et qui montrent à nu la misère de celui qui les sollicite et s'en fait gloire.

Vient ensuite la vanité de la naissance. Au fond de celle-là, il y a du moins quelque chose, des souvenirs qui sont des devoirs, et qui sont respectables quand on les porte bien. Certes, il n'est pas indifférent, quoiqu'on dise, d'être fils d'un père honnête homme, d'un bienfaiteur de l'humanité, d'un héros qui a servi sa patrie. Mieux vaut au fleuve la source belle et claire qu'inconnue ou fangeuse.

On doit être fier de sentir couler dans ses veines un sang riche d'exemples et de généreux instincts héréditaires. Mais dans tout cela sont de grands devoirs, et mieux vaudrait pour beaucoup une naissance vulgaire que le fardeau d'un nom qui les écrase ou qu'ils flétrissent. Qu'importent le nom, la naissance, si l'on en fait des titres à l'inutilité. Les grands hommes se sont-ils illustrés, ont-ils versé leur sang pour donner à leurs enfants le droit d'être fainéants ou mauvais citoyens, de dépenser leur vie en folies? Quoi! parce qu'on sera fils de nobles ancêtres, on se contentera de quelques talents de chasse ou d'escrime, de quelques manières de salon ou de galanterie; on ne saura parler que de chevaux, de chiens et d'orgies! On doit avoir le bon orgueil de sa naissance, mais en avoir la vanité, c'est la déshonorer, c'est semer de la sottise pour recueillir du mépris.

Beaucoup mettent leur vanité dans le luxe des habits. C'est une triste chose de voir des hommes qui ont une ame, s'arrêter dans d'aussi stériles préoccupations. Le laquais sous la livrée, quand elle brille, le magistrat sous sa simarre, le prélat sous ses vêtements pontificaux, tous sentent au cœur les bouffées de cette passion, et le monde admire en convoitant. Le mérite se fait dans l'atelier du tailleur; la coupe d'un habit, la finesse d'une étoffe, deviennent des raisons d'estime et des brevets de capa-

cité. L'homme, couvert de dorures, de broderies, attire les regards et l'admiration du monde, lors même qu'il n'a aucune valeur personnelle; et le génie, pauvrement vêtu, n'est l'objet que du mépris ou du dédain. Le luxe, ainsi nécessité, grandit, envahit et dévore les faibles. La vanité refuse aux besoins réels pour ses satisfactions. De belles robes, de riches parures, couvrent parfois des haillons, des poitrines que la faim dévore, souvent des prostitutions qui les ont payées.

Les avantages physiques sont l'objet de la vanité d'un grand nombre. Il vaut mieux être beau qu'être laid ou difforme, mais faire vanité de cela, c'est une faiblesse.

Soyez fiers en vous-mêmes, vous qui êtes beaux; sachez maintenir votre ame belle comme son temple; car Dieu aime l'harmonie de l'ame et du corps; et quand ce dernier subira les outrages du temps, on ne détournera pas les yeux de vous, parce que vous serez beaux encore par les reflets intérieurs. Le front chauve de l'homme de bien, plait à l'œil et inspire le respect; mais quand la débauche ou le vice l'ont dépouillé, il est flétri et repoussant.

Jeune fille, que Dieu fit belle, sois fière de ta beauté; c'est une dot précieuse que la sagesse doit porter à l'élu de ton cœur, mais ne sois pas vaine, car cette beauté deviendrait dangereuse pour les autres et pour toi-même. Les regards et les désirs criminels du vice glissent sur la modestie, mais ils s'accrochent toujours à la vanité.

Réfléchissons tous qu'une ame intelligente et immortelle ne doit apprécier la beauté du corps que comme un avantage de mince importance, et ne pas s'en prévaloir, comme valant mieux par elle et à cause d'elle.

Quelquefois la vanité, tant est grande la corruption du cœur, met son ostentation dans le crime. Le scélérat se vante de ses vices: dans ces repaires où sont entassés ceux que la société repousse de son sein, on voit les plus criminels, les plus

audacieux, raconter avec fierté leurs horribles hauts faits. Parmi nous, n'entendons-nous pas tous les jours de jeunes débauchés se vanter de leurs conquêtes, outrager quelquefois, par de menteuses imputations, la vertu des femmes qui les ont repoussés?

La passion dont nous parlons ne saurait exister chez le philosophe qui a profondément réfléchi, et qui apprécie chaque chose à sa juste valeur. Il sait que toute louange est de courte durée comme la vie, et que les hommes ne sont d'accord sur les objets de leur admiration, ni entre eux ni avec eux-mêmes. Il sait que la vanité, qui est extérieure, gît dans les formes, et que toute forme est périssable. Alors il s'attache aux principes éternels de la vérité et de la justice, qui ne sont point soumis aux caprices des hommes, et qui sont assez grands pour remplir l'ame, assez stables pour assurer à jamais son bonheur.

La vanité est un des maux de notre époque. Vit-on jamais pareille tendance à sortir de sa sphère. Quel est le père qui consente à laisser son fils dans la position où la Providence l'a fait naître? De là, l'immense quantité d'hommes qui végètent sur le pavé des grandes villes, avec des titres et des grades qui leur sont inutiles. Paris et la France sont pleins de Gilbert ignorés, de Newton sans emploi, d'avocats sans clients, d'artistes de toutes sortes. Tous ces hommes, enlevés à l'agriculture et aux arts, ne rendent rien à la société. Ils deviennent, en croupissant dans l'inaction et l'ennui, le levain de mille maux. Débauchés scandaleux, agitateurs sans principes, tous doués d'ambitions sans pâture, ils sont asservis par leur éducation à une foule de besoins qu'ils ne peuvent satisfaire. Ils oublient que la condition, imposée à tout homme ici-bas, est de semer pour recueillir, de donner pour recevoir, de travailler pour avoir le droit de vivre. Ils sont en partie la cause du malaise social qui nous travaille et nous ronge.

Si cette passion est mère de beaucoup de maux, elle enfante sur la terre un grande somme de bien. Il vaudrait mieux sans doute qu'il provînt d'une source plus pure ; mais tout bien est un bien, de quelque part qu'il vienne. Sans elle, quel serait le mobile des actions honorables chez les ames trop petites pour vibrer sous les nobles incitations de l'honneur et de la vertu. Elle va soulager l'infortune, elle entre dans la cabane du pauvre ou du moins lui fait l'aumône à la porte de l'hôtel qu'elle habite ; elle habille les petits orphelins, donne aux veuves du pain pour leurs enfants. Elle bâtit des asiles à la vieillesse indigente, au pauvre malade, met sa pièce d'or dans le tronc des prisonniers. C'est elle qui produit souvent les actes brillants de courage et de dévoûment que nous admirons. Pour mettre un bout de galon à sa boutonnière, pour obtenir le regard du prince, elle affronte la mort sur les champs de bataille et peut sauver sa patrie. Les plus grands capitaines savaient toujours mettre en action la vanité du soldat. Napoléon donnait à certains régiments des noms glorieux qui les rendaient invincibles. Cette passion, mauvaise en soi, peut donc être bonne dans ses résultats; mais elle porte avec elle-même sa récompense. Quand le monde lui donne ses regards, et Dieu, l'empire des choses périssables, elle a selon ses mérites et ses désirs.

La vanité est une passion qui ne s'éteint qu'avec la vie. Elle met ses atours à une figure amaigrie et mourante. Puis, quand tout est fini, quand l'ame a secoué sa cendre et s'est envolée, elle prend cette cendre et l'environne de ses pompes, et l'Église a des vanités pour tous les rangs, comme le marbrier, des pierres pour toutes les fortunes, et le mensonge, des épitaphes pour tous les vices.

AMBITION.

Aux deux extrémités des êtres, sont placés Dieu et la matière. Tous deux ne veulent rien acquérir; la matière, parce qu'elle n'a pas de facultés, et Dieu, parce qu'il les a toutes. Entre ces deux abîmes du néant et de l'immensité, existent les êtres vivants, doués d'une puissance qui ne demande qu'à s'agrandir, puisqu'elle est agissante. Celle de la brute correspond aux besoins et s'arrête aux limites qu'ils déterminent; celle de l'homme, aiguillonnée par l'intelligence, n'a point de bornes dans ses tendances, parce que les désirs de l'ame sont infinis, et qu'elle veut sans cesse développer son être, pour se rapprocher de son principe.

C'est donc encore ici l'amour de soi qui nous apparaît dominant l'homme et le faisant agir. Tant qu'il ne s'écarte pas de cette voie qu'il est dans sa nature de suivre, de cette voie faite pour mener à Dieu les intelligences, tant qu'il ne se trompe point sur le but qu'elle doit lui faire atteindre, il travaille réellement à son bonheur.

Mais il arrive souvent que l'orgueil funeste, qui le tourmente depuis la chute, tourne ses facultés vers un but opposé et use ses forces à poursuivre de vains fantômes de félicité. Alors il s'érige à lui-même un autel dans son cœur, il se regarde comme la fin dernière de ses propres efforts; s'isolant de Dieu, il brise le cours de sa destinée et se laisse dominer par les choses de la terre. Ce n'est plus l'émulation de bien faire et de mériter, parmi ses frères et ses égaux, la couronne éternelle du juste, qui règne dans son cœur, c'est l'amour de la domination, c'est le culte de l'individualité égoïste et jalouse, qui veut tout assujettir à sa puissance, en s'élevant au-dessus des autres.

Telle est la source de l'ambition qui gouverne les hommes;

passion funeste, sœur de l'orgueil, qui les pousse, par des chemins divers, à la poursuite des illusions différentes qui les attirent. A l'un, elle souffle l'amour du pouvoir et de la domination, à l'autre, elle montre une auréole de gloire qui va ceindre son front d'un éclat immortel. C'est la palme de l'éloquence ou de la poésie, c'est le laurier des conquêtes. A cet autre, elle donne une soif immodérée des grandeurs, des titres et des honneurs; fortifiée par la vanité, elle veut éblouir par sa pompe et son luxe. D'autres fois, elle poursuit la richesse, et ne sera heureuse que quand elle éclipsera les fortunes les plus colossales.

Dans ce siècle d'orgueil, où l'homme fait tant d'efforts pour se séparer de Dieu et pour trouver en lui-même des éléments de grandeur, d'existence et de durée, l'ambition est une passion très-commune. On ne veut pas comprendre que l'égalité parfaite est impossible entre les hommes. Cette égalité ne peut exister qu'au point de vue des choses essentielles à l'être, mais jamais à celui des choses qui ne sont que contingentes. Tous les membres de la famille humaine sont égaux devant la justice divine, ils devraient l'être devant celle de la terre; en tant qu'êtres, ils le sont aux yeux de la morale. Mais les hommes prétendent aller plus loin encore : tous voudraient briser la hiérarchie sociale pour avancer personnellement; chacun croit valoir au moins ceux qui sont au pouvoir, et tend à les renverser pour se mettre à leur place. Tel est le secret et la cause de ces ambitions dévorantes qui mettent tant d'antagonismes en présence.

L'industrialisme, les gouvernements républicains et constitutionnels, feront toujours pulluler les ambitions, tant que les hommes auront en vue la personnalité plutôt que la vertu, et qu'ils voudront avancer pour eux-mêmes plutôt que pour faire le bien.

Quelquefois l'ambition est, jusqu'à un certain point, un résultat d'organisation. Les hommes secs et bilieux, les mé-

lancoliques, ceux chez lesquels les facultés affectives sont peu développées, ont en général l'instinct personnel très prononcé; presque tous sont envieux; avec des facultés un peu étendues, ils deviennent ambitieux.

L'ambition est une passion des plus puissantes, elle domine toutes les autres, même l'amour physique; et cela s'explique par sa nature. Elle existe dans l'esprit, qui a des désirs immenses qui ne sont jamais assouvis; tandis qu'une multitude de passions, l'amour physique entre autres, ayant pour objet des satisfactions corporelles, sont, de leur nature, bornées et sujettes à la satiété.

Sans cesse elle se propose de nouvelles jouissances, et cet attrait est son motif d'action. Mais, chose remarquable, toujours les ambitieux se trompent, quand ils regardent ces jouissances comme des fins de la passion qui les domine; pour eux les fins, quand ils y sont parvenus, deviennent des moyens. L'ambition est insatiable, c'est un gouffre sans fond; comme le temps, elle dévore tout ce qui se présente à elle. Elle a cela de commun avec l'envie, qu'elle regarde toujours en avant, jamais derrière ou à côté d'elle. Un seul homme qui la dépasse, lui fait oublier qu'elle en a dépassé mille.

Lorsque nous marchons dans la campagne, nos regards sont bornés à l'horizon par un cercle qui se recule à mesure que nous avançons. Les enfants croient pouvoir arriver à ce cercle, mais les hommes sages sourient de leur simplicité. Tel est l'horizon des ambitieux, toujours il s'agrandit, toujours il fuit devant eux; et rien cependant, tant ils sont aveuglés, ne ralentit leur course.

Celui qui est entraîné par ce vice ne jouit de rien, parce que toujours ce qu'il désire, lui fait dédaigner ce qu'il posséde. Il ne jouit ni de sa gloire, qui lui paraît trop faible, ni des honneurs qu'on lui rend, parce qu'il en imagine de plus flatteurs; ni de sa puissance, parce qu'il voit des hommes

plus puissants que lui. Il est misérable dans le bonheur même, indigent au milieu de l'abondance : c'est Alexandre, maître du monde, et regrettant qu'il n'y ait pas un autre univers à conquérir : c'est Aman, favori d'un grand roi, plus puissant que son maître, et malheureux, parce que le seul Mardochée refuse de fléchir le genou devant lui.

A part ses déceptions et ses mécomptes, l'ambition a bien d'autres misères. Que d'avilissement quelquefois pour parvenir ! Que de bassesses auxquelles il faut se soumettre ! Aduler les hommes qu'elle méprise ; encenser l'ignorance d'un protecteur ; courber le front devant la puissance ; flatter les passions de ceux qui lui servent de marche-pied ; supporter les affronts ; braver les dégoûts et les humiliations ; faire en toute circonstance abnégation de sa volonté propre ; vendre son honneur et sa conscience ; mépriser les lois de l'équité de la morale : tel est le rôle pénible, avilissant, infâme, que joue l'ambition. Rien ne lui coûte : elle arrive en rampant où le pied lui glisserait en marchant debout. Orgueilleuse et abjecte, audacieuse et servile, toujours malheureuse, elle se ronge elle-même le sein. Elle souffre dans les moyens qu'elle emploie, elle est déçue dans ses espérances, et ne réussit qu'à accumuler des agitations sans nombre, et des chagrins cuisants autour d'une existence déjà si fragile et si misérable par elle-même.

Peu sont faits pour aller la tête haute où leur ambition les pousse, pour écarter d'une main ferme les obstacles sur la route, ou pour la trouver aplanie devant la supériorité de leur génie. Pour un de ces géants qui de siècle en siècle se mettent à la tête du monde, le dirigent ou le bouleversent, et montent, les ailes étendues, au faîte de la renommée, combien est-il de nains qui se glissent, en rampant, jusqu'à ces régions élevées que le vulgaire regarde d'en bas? Ce sont ces ambitieux du dernier ordre, et les plus nombreux, qui agitent la société, parce qu'ils rencontrent beaucoup plus d'antagonismes à combattre. Tandis que les premiers sont dans la

main de Dieu des moyens de régénérer, de punir le monde; ceux-ci sont les vautours éternels qui rongent le corps social; continuellement aux prises sur le terrain des honneurs et des places, élevant des concurrences à tous les talents, à toutes les vertus, éclaboussant partout le mérite.

Ces ambitions infimes produisent les agitations intestines qui nous travaillent sans cesse ; ce sont elles qui font les émeutes et les conspirations, qui font jouer l'intrigue et la ruse, pour miner toutes les fortunes et toutes les gloires. A elles les scandales de toutes sortes qui déshonorent notre état social. Ne parlez plus à nos législateurs de ces modestes vertus romaines qui menaient à la gloire par le talent et les services ; pour eux, la voie est plus courte, ils arrivent par la brigue et les bassesses. On s'occupe moins à présent de mériter les suffrages de ses concitoyens, que de les mendier et de les corrompre.

Maintenant le peuple est roi, dit-on; pauvre roi, que les ambitions des grands appauvrissent ou mutilent ; il applaudit à la comédie que jouent ses maîtres, et il ne gagne à ce spectacle qu'ils lui donnent à ses dépens, que de s'associer, servile imitateur, à leurs mauvaises passions. L'ambition descend du faîte vers la base de la société; elle souffle dans les masses ses dévorantes ardeurs ; chacun s'élance à la poursuite d'un rêve qu'il croit pouvoir accomplir, nul ne se croit fait pour remplir le rôle modeste, mais utile, auquel la Providence l'avait destiné. De l'avancement, de la richesse, voilà les cris de l'époque ; on risque tout, on se précipite corps et biens dans les entreprises les plus incertaines, et l'affreuse faillite jette incessamment ses victimes à la misère, à la prison, au désespoir.

Triste destinée de l'homme; quand il regarde exclusivement les choses de la terre, il devient le jouet des infirmités de son cœur et de son esprit orgueilleux.

L'ambition cherche ses satisfactions dans des choses qui va-

rient suivant les lieux, les temps, les préjugés. Comme toutes les choses qui tiennent à l'esprit humain, elle est sujette à la versatilité et reçoit l'influence d'une foule de modificateurs. Le sauvage habitant des forêts du Nouveau-Monde met sa gloire dans sa vigueur et son courage; plus il suspend de chevelures ennemies dans son carbet, plus il est grand; plus il est tatoué de figures, ridicules ou grossières aux yeux de l'art, plus il est digne d'admiration. Le nègre du Sénégal ambitionne avec autant d'ardeur un vieux frac, seul vêtement qu'il aura, que nos tribuns l'habit galonné de premier ministre. L'ambition des anciens chevaliers était de porter l'épée la plus lourde et de désarçonner les plus vaillants; celle de nos hommes d'état, c'est de faire les plus beaux discours et de conquérir la plus grande part d'influence.

Insatiable passion, l'ambition veut de la célébrité, de la puissance, des honneurs, de la fortune, à tout prix. Le crime ne l'arrête pas : pour qui veut la fin, dit-elle, tous les moyens sont bons. Romulus tue son frère pour régner; Soliman commet un pareil crime; Mahomet insulte la divinité pour se faire chef de religion; Erostrate brûle le temple d'Éphèse pour immortaliser sa mémoire; un autre forcené assassine Galéas, duc de Milan, et s'écrie en souffrant le dernier supplice : « Si ma mort est cruelle, ma renommée est sûre, et la postérité gardera mémoire de ce que j'ai fait. »

C'est cette passion qui fait tous les hérétiques. Elle a renversé l'un des plus beaux génies de notre époque; elle a fait d'une des colonnes de l'église catholique, un agitateur populaire, un flatteur d'hommes de parti, un renégat honteux qui ne sait comment repousser un passé qui l'accable, et dans lequel, quoi qu'il fasse, son génie demeure enchaîné.

Lorsque l'ambition domine quelqu'une de ces ames puissantes devant lesquelles l'antagonisme s'efface, devant qui la fortune aplanit les voies, un de ces génies belliqueux, qui ne

rêvent que conquêtes et domination, malheur à l'humanité. Alors vous voyez les hommes, courant après le fantôme de la gloire, suivre ces dévastateurs, se précipiter les uns sur les autres, comme autant de bêtes féroces, et des flots de sang couvrir la terre. Rien ne charme les yeux de ces ambitieux comme le spectacle d'un combat acharné : un million d'hommes, en effet, s'égorgent à cause d'eux. Leur regard domine ce champ de bataille, et leur volonté fait mouvoir toutes ces légions, tonner tous ces instruments de mort. Le lendemain, le sol sera couvert de cadavres, de tronçons humains; des milliers de malheureux resteront mutilés. Toutes les familles d'un empire verseront des larmes sur cette grande calamité, qu'on nomme une victoire; mais l'histoire l'inscrira sur ses pages, et la renommée la racontera dans l'univers.

Rien n'arrête ces fléaux des nations, quand ils ont assujetti la victoire : l'esprit de vertige s'empare de leur pensée, ils rêvent l'empire du monde; ils ne terminent une guerre que pour en entreprendre une autre. Pyrrhus quitte ses états pour essayer sa fortune contre la puissance de Rome; Alexandre dévaste l'Asie; quinze ans, Napoléon broie sous son glaive l'Europe toute entière; et pourtant il faut bien que ces torrents s'arrêtent, Dieu ne leur permettra pas d'anéantir le monde. Il les arme un instant de son glaive, mais il les brise quand il est au terme de ses desseins.

Ces époques de gloire coûtent aux nations bien du sang, des humiliations et de la honte, car tôt ou tard les opprimés se vengent. Les barbares livrent au pillage cette Rome qui les a rançonnés tant de fois; l'étranger vient insulter l'empereur sur sa colonne, et courber le front de la France, si longtemps orgueilleuse et puissante. Mais l'ambition ne voit point ce terme fatal; dans l'enivrement du succès, comment croire qu'Austerlitz et Wagram soient le chemin de Sainte-Hélène?

Pourquoi donc les hommes tourmentent-ils ainsi leur existence; ne seront-ils donc jamais convaincus que toutes ces

vanités de l'ambition ne peuvent rien pour le bonheur? Le passé n'est-il pas là tout entier, attestant les désastres de l'ambition? De tous ces noms jetés à l'avenir par les ambitieux de tous les siècles, combien en est-il qui surnagent? Les plus glorieux pâlissent au bout de quelques années, de nouveaux événements occupent l'attention du monde; et après un siècle, tout ce qui s'est passé de mémorable n'existe plus que d'une manière vague et confuse dans la mémoire des hommes.

L'histoire n'inscrit dans ses fastes que les faits les plus remarquables : ceux qui sont de nature à compter pour quelque chose dans les destinées des nations. Elle oublie ou rejette tout ce qui n'a pas cette importance. Parmi les compagnons de César, il était un grand nombre de jeunes Romains qui pensaient arriver à l'immortalité en suivant sa fortune. Combien nous ont légué leur souvenir? Les faits même de notre histoire nationale nous apparaissent dans un lointain nébuleux, et les hommes qui se couvrirent de gloire aux yeux de leurs contemporains, qui furent placés à la tête des affaires, qui furent puissants par leur fortune, par leur éloquence, attirent à peine notre attention. L'herbe pousse vite sur les tombeaux, et les statues se succèdent promptement sur le piédestal de la renommée. La rouille des temps ronge les bronzes les plus glorieux, efface les plus belles inscriptions et mêle la cendre des héros à la cendre commune.

Où sont les monuments des Assyriens et des Mèdes? Combien la Grèce et Rome ont-elles de statues. Le vandalisme des nations ne vient-il pas aider le temps destructeur? A-t-il respecté la mémoire des rois de France, couchés dans les caveaux de Saint-Denis. N'abattra-t-il point un jour l'orgueil du Panthéon? Qui sait? Ninive n'a plus de place sur la terre, et le pâtre, assis sur les ruines de Sparte, ne sait pas même dire aux étrangers ce que furent ces colonnes et ces débris. Quelques siècles ont passé, et d'illustres voyageurs, interrogeant vainement ces

échos et ces marbres sur les gloires d'autrefois, ne peuvent que réfléchir sur les vanités humaines.

Tout est périssable ici-bas, et les générations de gloires se poussent dans le tombeau comme les générations d'hommes. Que sert de faire en tombant un peu plus de bruit que le vulgaire? Partout, c'est le signal qu'attendent l'envie, la calomnie, la vérité souvent, pour arracher à la tombe une gloire réelle ou fausse. Jamais ses splendeurs n'effaceront le meurtre de Clytus ni les gémissements qui sortent des fossés de Vincennes.

L'ambition pourrait braver le trépas et le temps; mais peut-elle braver les coups du sort et les vicissitudes humaines. Celui qui s'assied sur un trône est-il bien sûr de ne pas mourir dans l'exil, dans les fers, ou sur l'échafaud. On remplirait ces pages de noms éclatants, si l'on voulait rappeler au lecteur toutes les catastrophes de l'ambition. Le Tasse meurt la veille de son triomphe. Thémistocle est banni; Manlius, précipité. Pompée et César, ces deux rivaux qui se disputaient le monde, meurent assassinés, le premier sur le rivage africain, le second au milieu du sénat de Rome. Sur soixante-seize membres qui ont dirigé la Convention Française, dix-huit furent guillotinés, trois se suicidèrent, huit furent déportés, six furent emprisonnés, vingt-deux placés hors la loi, quatre frappés d'aliénation mentale. Jamais plus d'ambitions ne surgirent, jamais non plus tant de désastres ne leur furent ménagés par la providence.

Il est un rocher perdu dans des mers lointaines, éloigné du monde, et qui semble placé là, pour être l'asile du désespoir. Naguère errait sur ses bords, en contemplant la mer, celui qui vit l'univers à ses pieds et qui traversait l'Europe traînant après lui ses nations et ses princes. Jamais les hommes ne furent témoins de tant de gloire et d'une si grande infortune. L'empereur Napoléon, gardé sur cet écueil par d'insolents geôliers, mourant loin de sa patrie, de sa famille, presque sans amis, est le plus grand exemple que nous ait légué l'histoire. Les monuments des hommes s'écrou-

lent ou s'enfouissent. Sainte-Hélène est un monument d'éternelle durée, qui proclamera dans tous les siècles l'impuissance de l'homme et la grandeur de Dieu, sans la volonté duquel rien ne s'accomplit ici-bas, et qui dit aux conquérants :

« Je viens à toi, ô prince superbe..... parce que ton heure est venue, et que voici le temps où je dois te visiter..... » (*Jér.* chap. 50, verset 31.) Voilà que tu es précipité dans l'abîme; ceux qui te verront s'approcheront de toi, et diront en te contemplant : Est-ce là cet homme qui a épouvanté la terre et ébranlé les royaumes? » (*Isaïe*, chap. 14, versets 15 et 16.)

Que font à l'ambition ces grandes leçons de l'infortune? Elle ne songe pas au passé, et l'espérance ne meurt jamais dans son cœur. Dans les chances d'un avenir incertain, elle accepterait, du reste, le malheur, la prison, la mort, pourvu qu'elle pût satisfaire la soif qui la dévore. C'est une passion qui ne s'éteint pas avec l'âge, et qui jamais ne se rassasie. L'ambitieux ne cède point volontairement la place qu'il occupe, il ne descend point du rang suprême; mais quand il ne peut plus s'agrandir, il retombe sur lui même et s'affaisse. Tous les hommes en place qu'on met à la retraite, s'étiolent rapidement, s'ils ne se jettent dans une autre sphère d'activité et d'ambition. Les gouvernements qui ont institué les titres honorifiques, les rubans et les croix, pour ceux qu'ils privent de leurs emplois, de leur puissance, connaissaient bien le cœur humain, et savaient qu'il faut consoler l'ambition par la vanité. Autant vaudrait condamner à mort ceux qu'on dépouille ainsi, que de les renvoyer sans compensation; à tout âge, l'homme s'amuse avec des hochets.

L'ambition est une passion exclusive : rarement le cœur de celui qu'elle domine, se laisse aller à d'autres impulsions. Pour celui qu'elle maîtrise, la nature a perdu son charme ; il reste sourd à cette sublime harmonie de la création, qui donne des jouissances si pures au cœur calme qui sait l'entendre. Tous ces plaisirs, qui sont le délassement du travail, le charme

du loisir, sont pour lui sans attrait. Il oublierait volontiers qu'il est époux et père. Il n'a point d'amis et ne regarde les hommes que comme des obstacles ou des moyens. Il ne s'assied point au banquet de la famille et de l'amitié, ou bien son palais n'y sent point la saveur des mets. Le chemin de l'ambition est frappé d'aridité. Ainsi, quand l'haleine brûlante du désert a traversé la plaine, les herbes sont desséchées, les arbres dépouillés de feuillage, et la mort attriste la contrée où naguère la riante nature étalait ses trésors.

L'activité dévorante qui entraîne la victime de l'ambition, ne lui laisse aucun repos. Ses facultés cérébrales, toujours exaltées, surexcitent tout l'organisme. Le sang circule avec force et fréquence, le cœur est le siége de palpitations violentes, les poumons respirent plus rapidement et avec peine. Les digestions s'opèrent mal. Le front est sillonné de rides profondes. Les sourcils, contractés et rapprochés. Les yeux caves lancent des regards secs et perçants. La bouche serrée n'a plus de sourire, le teint ne brille plus des roses de la santé. Les cheveux blanchissent ou tombent avant l'âge.

Des altérations profondes sont en germe dans ces organisations toujours fouettées par la fièvre. L'anévrisme, le cancer de l'estomac, les obstructions viscérales, finissent ordinairement les jours des hommes en proie à cette passion.

Souvent l'intelligence ne peut résister à cette exaltation; elle se dépravе. C'est dans les rêves et les aberrations de la folie que l'ambition termine sa carrière. Les maisons d'aliénés sont remplies d'empereurs, de conquérants, de millionnaires, de papes, de saints, de Dieux même. Les poètes, les grands orateurs y abondent. Là, plus d'entraves à l'ambition, plus de convenances qui la restreignent, plus de considérations qui l'arrêtent. Cette vaste plaie se montre dans toute sa nudité. L'empereur se drape dans sa pourpre trouée, et sous les insignes ridicules dont il s'est affublé, il prend tous les airs, toutes les poses de la puissance et de la majesté. Le conquérant parle de ses victoires; incessamment il va partir pour

achever de soumettre l'Europe. Il écrit ses instructions à ses généraux. Un autre, qui regarde le ciel et qui fait une dépense exubérante de gestes grandioses, est un Dieu qui d'un signe fait voler les nuages et dirige la foudre. Celui-ci, monté sur un tertre, harangue une immense assemblée et domine les masses par la force de son éloquence.

Quel spectacle et quels enseignements! Quoi! cet ambitieux, si fier et si vain, qui rêvait l'empire du monde et la gloire, est un pauvre fou qui se donne en spectacle et qui excite le rire des enfants et la pitié des hommes.

Ambitieux, qui vous élevez insolemment au-dessus des autres mortels, qui rêvez les grandeurs et la puissance, descendez dans ces asiles, venez vous instruire à la vue de ces misères, apprenez où peuvent conduire les égarements de l'amour de soi, et quel est le terme des vanités humaines : une place à l'hôpital des fous aux ambitions les moins heureuses; à celles que la fortune adopte, quelque catastrophe sanglante; l'histoire est là pour vous le dire.

Les secours de la médecine et de la morale sont à peu près impuissants pour guérir l'ambition. Cette passion est sourde aux conseils, et sent difficilement son mal. Le médecin prescrira à l'ambitieux un régime alimentaire sédatif; il le nourrira de laitage, de fruits, de légumes; il ne lui permettra pas l'usage des boissons alcooliques. Il exigera qu'il prenne quelque exercice qui fatigue son corps; la chasse, la pêche, l'agriculture, lui seront utiles. Il tâchera de réveiller son esprit au charme de l'étude, à l'amour des beautés de la nature. Le calme d'une belle campagne, les émotions douces de la solitude font oublier parfois les bruits du monde. Jamais l'ambitieux ne guérira, tant qu'il restera spectateur des luttes de l'ambition. Comme un soldat qu'excite le bruit lointain d'un combat, il sentira bouillonner son sang et renaître en lui ces désirs impétueux qui l'entraînaient naguère. Le médecin devra

conseiller la fréquentation de quelques personnes sages et satisfaites de leur sort.

Sans doute, ce bonheur tranquille dont il sera témoin, cette vie paisible au sein des jouissances si pures de l'amitié, de la famille, calmeront sa fougue ambitieuse.

Mais c'est à la religion qu'appartient ici le plus beau rôle, le plus utile. C'est elle qui pourra présenter à l'ambitieux ces hautes considérations qui font rentrer l'homme en lui-même. Elle lui montrera la faiblesse humaine comparée à la majesté de Dieu; elle lui fera comprendre combien sont vides pour l'avenir toutes ces préoccupations dans lesquelles il s'égare; elle lui montrera la petitesse des choses de la terre et l'importance des choses du ciel; elle lui dira comment le Seigneur se joue des ambitieux, comment il a précipité les anges superbes qui s'étaient révoltés contre lui, comment il a brisé les hommes orgueilleux de tous les siècles. La religion domptera ce cœur hautain, prosternera ce front superbe devant celui qui voit d'un même œil le pauvre et le monarque, l'esclave et le conquérant.

Bientôt guéri d'une ambition vaine, cet homme accomplira docilement sa destinée dans les voies de la Providence. Il fera le bien aux hommes sans attendre d'eux sa récompense, et, dégoûté des vanités de la terre, il marchera à la conquête d'une immortalité qui ne lui sera point ravie, parce qu'elle ne dépend pas du caprice de la fortune, mais de la justice de Dieu.

COURAGE.

Dans l'intérêt de leur existence et de leur bonheur, tous les êtres vivants et sensibles sont entraînés à résister aux dangers

qui les menacent, et à surmonter les obstacles qui les arrêtent. Cette disposition, qui tient au principe même de la vie, est la source du courage. Chez l'animal, il est purement instinctif; chez l'homme, il est instinctif et réfléchi.

Le courage instinctif tenant aux propriétés vitales, dépendant de l'organisation, n'est qu'une force aveugle qui nous pousse à sortir vainqueurs des périls. Le courage réfléchi, procédant de la vigueur de l'ame et des déterminations de l'intelligence, est en nous cette disposition qui nous porte à repousser des dangers, à entreprendre quelque chose de hardi, de grand, à souffrir des revers ou des douleurs. Jean-Jacques n'a pas pensé à cette distinction importante quand il a dit : « Le courage n'est pas une vertu, mais une qualité heureuse commune aux scélérats et aux grands hommes. » Il y a aussi loin du courage instinctif au courage réfléchi, que de la brute à l'intelligence, et souvent aussi loin que du crime à la vertu.

Le premier se développe quand l'existence est menacée; c'est une réaction subite des forces vitales, une révolte du principe de la vie contre ce qui tend à lui porter atteinte. Il est lié à l'état d'organisation; il dépend d'une multitude d'influences physiques qui peuvent l'exalter, ou bien l'affaiblir et l'étouffer en entier.

Très énergique dans les êtres vigoureux et fortement constitués, le courage instinctif est souvent presque nul chez ceux qui n'ont qu'une constitution frêle et délicate. Les maladies, les souffrances, la faim, la soif, le travail de la digestion, la perte du sommeil, la fatigue, le froid, la chaleur, peuvent l'annihiler entièrement, comme d'autres influences physiques peuvent l'amener au plus haut degré d'exaltation.

Le milicien sans énergie, qui tremble à l'idée même du danger, qui va fuir devant l'ennemi, n'a souvent besoin que d'être excité par des boissons alcooliques, pour devenir un autre homme. Le feu qu'elles allument dans son sang monte à son

cerveau, jette un voile sur les timidités de l'ame, et le précipite intrépide au milieu des dangers.

C'est ce genre de courage qui seul est capable de cette exaltation factice, qui enlève à l'ame la faculté de mesurer le péril. C'est lui qui s'enflamme aux roulements des tambours, aux détonnations meurtrières ; l'odeur de la poudre, l'entraînement du combat, la vue du sang, le cliquetis des armes, les cris des mourants, les airs belliqueux de la musique guerrière, tout contribue à l'allumer de plus en plus. Les combattants perdent la conscience de ce qu'ils font. Ils sont alors comme des machines mises en mouvement par une force intérieure invincible.

Le courage instinctif est parfois au service du crime; il brille souvent du plus vif éclat chez les contrebandiers, les pirates, les brigands.

Le courage réfléchi procède de l'ame ; il ne s'inspire pas des mêmes influences que le premier : ses motifs sont tous puisés dans les sentiments du devoir et dans l'obligation où il est de résister aux atteintes portées à son existence, à son honneur, à sa dignité, à sa vertu. Il ne peut pas être expliqué par la force de l'organisation, car il existe souvent chez des individus faibles et chétifs, incapables d'une action physique énergique ; souvent même chez des êtres timides, qui surmontent leurs dispositions naturelles par l'énergie de la volonté.

Cette espèce de courage est une des plus belles manifestations de la liberté de l'être pensant, qui peut, quand il le veut, dominer ses instincts et vaincre les tendances que la nature a mises en lui.

L'homme courageux ainsi, marche au bien et résiste au mal, avec toutes les puissances de l'ame, qui sont incalculables, en s'aidant, autant que possible, des puissances physiques, qui peuvent être faibles et même insuffisantes. Presque jamais il ne met cette noble faculté de son intelligence et de son cœur au service des passions mauvaises, car elle n'a de force et de va-

leur que quand elle prend ses racines dans la vertu et dans les inspirations du devoir. Rien n'est beau comme le spectacle d'un homme de bien qui se pose fièrement, parce qu'il le doit, en face d'un danger qu'il apprécie et qu'il redoute. Rien n'est sublime comme le dévoûment qui lui commande parfois le sacrifice de sa vie à son devoir, qui met l'instinct physique de la conservation au-dessous de la dignité morale, et qui exige un noble sacrifice de soi-même.

Le véritable courage se connaît dans tous les événements de la vie ; il est utile à chacun de nous pour supporter les traverses et les vicissitudes de l'existence. Il a sa source dans les réflexions, l'étude, la philosophie, et surtout dans une conscience pure et dans le sentiment religieux. Il s'affermit dans les conseils et se guide par la prudence. Il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir.

Sur le champ de bataille, il sait commander, tandis que le courage instinctif, qu'on nomme la valeur, ne sait que combattre. Il est éclairé, et ne s'expose jamais sans un motif suffisant. Il voit l'étendue du danger, la grandeur de l'obstacle, et raisonne sur les moyens de les surmonter. La valeur se précipite imprudemment sans rien calculer. S'il est vaincu, il a encore des ressources, tandis qu'elle est désespérée, impuissante. Il n'a besoin ni de témoins ni d'éloges ; il combat pour accomplir son devoir ; il est modeste dans son triomphe. La valeur veut être admirée ; elle cherche les regards et les honneurs : elle se pavane fièrement après le combat, et demande des titres et des croix.

Le courage suit le héros blessé sur son lit de souffrance ; il ne tremble pas plus sous le couteau qui le mutile, que sous les boulets de l'ennemi. La valeur ne sait pas souffrir; un lit de douleur est son tombeau. Elle est sujette à des faiblesses étranges. Parfois le bruit du tonnerre la fait frémir ; elle tremble dans les ténèbres et recule épouvantée à l'aspect d'un reptile inoffensif. Le vrai courage n'est point esclave de ces terreurs ; son ame se tient calme et puissante dans de hautes régions,

immobile comme un roc qui voit blanchir à ses pieds l'écume des mers.

La valeur est souvent au service de l'ambition ; elle veut l'immortalité.

Dévastateurs illustres, qui dédaignez la paix, repos stérile où languissent, dites vous, les ames vulgaires, les siècles sont à vous, votre mémoire aura des autels, votre cendre un Panthéon. Mais c'est avec le sang que vous versez que l'histoire écrit vos noms, et ce temple de l'immortalité, but de votre ambition, vous ne l'atteindrez qu'en foulant des générations détruites. Sur le seuil, vous trouverez la misère des peuples, qui en est l'éternel gardien.

Quant à vous, héros vraiment courageux, qui ne saisissez le glaive qu'à l'appel de la justice, un temple aussi vous est réservé : c'est celui de la vertu. Vous y marcherez précédés des bénédictions des peuples ; si ce temple est moins admiré des mortels, c'est qu'il est plus haut que la terre et hors de la portée de ses regards.

Dans ce que nous venons de dire, nous n'avons garde de contester au courage militaire les palmes qui lui sont dues, nous prétendons seulement qu'il n'est vraiment digne d'éloges que quand il est réfléchi et inspiré par le sentiment du devoir. Le courage guerrier est une vertu des plus nobles, et le plus utile rempart de la patrie. C'est lui qui la couvre au dehors et la maintient forte au-dedans. C'est lui qui veille pour le salut de tous, et qui donne sa vie sans hésiter. Kléber, aux champs de la Vendée, pressé par l'armée royaliste, dit à un officier : — « Vous voyez ce poste dangereux, vous allez vous y faire tuer » pour le salut de l'armée. — Oui, mon général, répondit ce- » lui-ci. » Brave soldat, la sublimité de ton langage et de ta mort doit te placer, dans l'estime des nations, bien au-dessus des Alexandre et des Napoléon !

Notre histoire de France est pleine de traits semblables, et ce n'est pas une prétention mal fondée de dire que nul peuple au monde n'a tant brillé par son courage que le peuple fran-

çais. Courage bouillant, valeureux, emporté quelquefois, mais plein de générosité et de noble dévoûment, toujours au service de la justice et de la faiblesse, couvrant de son glaive quiconque était allié ou implorait protection.

Si ce courage national s'est maintenu dans sa splendeur pendant tant de siècles, il faut en chercher ici la cause en dehors de toute idée de réaction : c'est à la noblesse qu'on le doit. C'est là qu'il était héréditaire et considéré comme un devoir.

Qu'était en effet la noblesse? Anciennement les princes choisissaient dans leurs armées ceux qui s'étaient illustrés par leur courage, et leur donnaient des titres transmissibles par voie de descendance. Ils les faisaient riches et honorés, mais à la condition qu'au premier appel de la patrie, ils seraient prêts à verser leur sang pour elle. Eux et leurs enfants le devaient jusqu'à la dernière goutte. On ne leur demandait pas autre chose: hors le temps de guerre, ils pouvaient se reposer dans leurs terres, et leur repos était noble, car ils avaient l'œil attentif, l'oreille tendue; au moindre bruit de guerre, cette armée d'élite entourait la monarchie.

L'enfant s'habituait de bonne heure à l'idée de combattre; son succès dans les armes était le but de l'ambition de sa famille; sa mère l'exhortait à bien faire en lui racontant les exploits de ses aïeux; elle lui donnait ses premières armes, et le jour du départ était une fête de famille.

La paix n'était pas oisive : de magnifiques tournois entretenaient l'ardeur belliqueuse, étaient des écoles et des théâtres où la noblesse était obligée de faire ses preuves. Ainsi formée, on la trouvait toujours sur la voie de l'honneur et de la gloire. Dans les désastres de la patrie, son sang coulait à flots, témoins les champs d'Azincourt et de Poitiers.

Maintenant qu'elle n'est plus appelée à défendre exclusivement la patrie, son but primitif est détruit; elle a le tort de n'en pas choisir d'autre. L'oisiveté de beaucoup de ses mem-

bres est un véritable crime social, un vol fait à la chose publique. On ne peut réclamer le privilége des droits, quand on n'a plus celui des devoirs; il faut acheter le repos par le travail : la noblesse est rentrée de fait sous le niveau commun.

Le courage, dans les événements ordinaires de la vie, est plus utile à l'humanité que sur les champs de bataille. Le guerrier qui affronte la mort, est souvent moins courageux que le malheureux qui supporte avec résignation les chagrins et les tourments dont il est accablé. Sans lui, que deviendrions-nous, dans les regrets, les affections, les déceptions de toutes sortes, au milieu de toutes ces sources de larmes que Dieu attache à l'amour des créatures?

Voyez cette jeune mère caressant son unique enfant, comme elle est heureuse ! Elle vit de présent et d'avenir dans ce tendre objet de son amour. Quels soins, quelle vigilance ! Sa sollicitude écarte devant les pas de son enfant tout ce qui pourrait blesser ses pieds, attrister son cœur. Elle s'est en quelque sorte incarnée en lui, elle respire par sa bouche, elle voit par ses yeux, elle aime dans son cœur. Pauvre mère, ton amour est il donc un soleil trop ardent qui fasse languir et mourir la fleur sur sa tige? Peu à peu elle se penche et se flétrit; quelque vers meurtrier l'aura piquée au cœur. En vain tu l'arroses de tes larmes; en vain tu mets ce cher enfant sur ton sein, qui est plein de vie; sur ton cœur, qui est plein de prières. Bientôt les cieux ont un ange de plus, et la terre, une tombe. Pour toi, tout est brisé. Le présent est rempli de larmes, l'avenir n'a plus d'étoile qui brille, le passé revient avec son bonheur effacé, il se fait une nuit dans ton cœur, et tu invoques le trépas. Mais une clarté que Dieu t'envoie vient luire au sein de ta nuit obscure; des devoirs te sont imposés : c'est le courage de les accomplir qui t'arrive; il ne console pas, mais il fait vivre.

Vous qui compreniez l'amitié, ce saint mariage des ames, qui vous abandonniez à ces douceurs en pratiquant ces devoirs, votre ami faisait partie de vous-mêmes. Son cœur avait vos

souffrances et vos joies ; son bras était votre appui dans les sentiers difficiles ; au jour du danger ou de l'infortune, il vous a lâchement méconnu et s'est enfui. Cette cruelle déception, ce déchirement d'une affection si sincère, si dévouée de votre part, comment les supporterez-vous ? Ne faudra-t-il pas que votre ame appelle à son secours le courage de la résignation ?

Pauvres calomniés, sur qui le monde répand sans pitié l'amertume de son langage, qui devenez la proie de ses jugements et de ses haines ; fronts vertueux qu'il couvre d'infamie, qu'il met au ban de l'opinion, comment pourrez-vous vivre sous les regards méprisants, devant le rire de l'ironie, cette arme des gens sans cœur, mais si cruelle ? Qui vous sauvera du désespoir, si votre ame courageuse et ferme, couverte du bouclier de sa conscience, ne sait pas regarder le monde d'en haut ; comme l'aigle, une troupe d'enfants insultant à son vol ? Avec le courage, vous restez grands et dignes au milieu de ses honteuses clameurs ; les puissances de votre ame se rassemblent, et vous méprisez le monde à votre tour, parce qu'il est l'asile des plus ignobles préjugés, le séjour des petitesses et des misères ; parce qu'il a des calomnies pour toutes les vertus, et de la boue pour tous les fronts élevés.

Malheureux de toutes sortes, vous que l'infortune accable, que la misère tient sous la griffe de la faim, qui n'avez pas où poser votre tête pour sommeiller, vous pour qui tout se colore en noir, qui n'apercevez autour de vous aucun visage ami, aucune lueur d'espérance, ne semblez vous pas dévoués à la souffrance, comme Prométhée à son vautour ? Dites, n'iriez-vous pas demander à la mort un asile, un lieu de repos, un terme à vos tortures, si Dieu ne versait dans vos ames ces trésors de courage, de fermeté, qui les élèvent au-dessus du malheur des douleurs et de la faim ?

Qui n'admirerait pas les effets du courage chez les malheureux que la maladie dévore, qui jour par jour sentent leur vie s'affaiblir et regardent sans sourciller la tombe entr'ouverte, dominant, par le calme de l'esprit, les tortures de la

matière? Nous, médecins, que nos fonctions appellent auprès de tout ce qui souffre, nous sommes souvent témoins de traits de courage qui meurent dans le sein de la famille, quoique plus admirables que bien des hauts faits immortalisés par l'histoire.

En 1815, après l'affaire de Roche-Cervières, M. de Beauveau, atteint de plusieurs blessures fort graves et perdant beaucoup de sang, fut apporté à l'ambulance où se trouvaient un grand nombre de blessés vendéens, et aussi quelques-uns de l'armée impériale; vu la gravité de son état, le chirurgien voulut le panser le premier. « Non, Monsieur, dit-il, tous ces braves gens sans fortune sont plus utiles que moi à leur famille; si du retard doit être funeste à quelqu'un, que ce soit à moi, je serai pansé le dernier. » Un de ses aïeux avait fait la même chose sur un autre champ de bataille. (L'auteur tient ce fait de son père, chirurgien en chef de l'ambulance où fut apporté M. de Beauveau).

Nous avons parlé du sentiment religieux comme source de courage, c'est en effet à lui qu'on en doit les traits les plus remarquables et les plus nombreux. Est-il rien de beau dans leur dévoûments sublimes comme les martyrs de la religion chrétienne? Contemplez ces victimes du devoir sous la hache altérée, montant sans trembler sur le bûcher qui s'allume; voyez-les déchirées par des bêtes féroces, entendez craquer leurs os dans les instruments de torture; leur bouche ne s'ouvre que pour bénir le ciel et demander grace pour leurs bourreaux.

Ces héros, si grands de force et de courage, qui sont ils pour la plupart? De faibles femmes, de tendres vierges, qu'un regard fait rougir; des enfants qu'on arrache à leurs mères; des vieillards débiles, et pourtant la férocité des bourreaux est vaincue, le courage des victimes se rit des supplices, l'ame triomphe de la matière, il semble qu'elle n'assiste pas au martyre du corps. Cette puissance du sentiment reli-

gieux est si grande que beaucoup le traitent de folie. La philosophie, parce que ses dévoûments, à elle, sont comme un néant auprès des siens, le nomme fanatisme et enthousiasme.

Sous quelque point de vue que l'on considère le courage, on voit que c'est un des plus beaux sentiments de l'homme. C'est lui qui le soutient dans l'adversité, le fait avancer dans le bien et lui donne l'énergie nécessaire pour accomplir ce que le devoir lui prescrit. C'est lui qui lutte continuellement contre tous les éléments de destruction répandus en si grand nombre autour de nous; il élève l'ame au-dessus de la crainte et de cet affaissement moral qui l'assujettissent à toutes les influences mauvaises, et la rendent incapable de volonté et d'action. Quand le corps devient la proie de la maladie, le courage de l'ame lui prête des forces, le met en état de résister au mal. Il est certain que ceux qui en sont dépourvus deviennent plus promptement victimes de la mort.

Ce n'est pas seulement sur le champ de bataille, en face de grands dangers, en présence de hautes infortunes, de profondes afflictions, que le courage est utile à l'homme. Il est des devoirs des plus simples et des plus naturels, que nos préjugés, que l'état de nos mœurs nous empêchent de pratiquer facilement. Prendre la défense des absents, énoncer ses opinions quand il le faut, manifester ses croyances, ce sont là des choses bien simples, et que cependant l'on ne fait pas sans courage.

Malheureusement, notre siècle qui s'éclaire de plus en plus dans les sciences d'intérêt matériel, et qui ne rêve qu'industrie, n'a plus d'opinions, tant il s'est prostitué à toutes; plus de croyances religieuses, tant il se montre indifférent à ce qui touche à l'ame. Il jette son dédain et ses plaisanteries aux convictions, soit politiques, soit religieuses, couvrant son ignorance à l'aide du sarcasme et de l'ironie; il fait reculer bien des consciences, il fait commettre bien des apostasies. C'est un fait déplorable que, pour se mettre au-dessus de pareilles

misères, il faille réellement plus de courage que pour affronter des balles sur un champ de bataille.

PRUDENCE.

La prudence est une vertu qui fait apercevoir et éviter les dangers et les fautes, et pratiquer ce qui est convenable dans la conduite de la vie. Charron dit qu'elle est l'art de la vie, comme la médecine est l'art de la santé.

Tous les êtres vivants, ayant reçu de la nature l'amour de leur conservation et de leur bien-être, sont par là même portés à rechercher ce qui leur est utile, et à éviter ce qui leur est nuisible. L'animal, qui n'a pas de raison, n'est pas pour cela abandonné sans défense aux dangers qui l'environnent; la Providence l'a pourvu d'un instinct, qui bien souvent le garde d'une façon plus certaine que les raisonnements dont l'homme est si fier. La plupart des animaux ont des sens dont la perfection est si grande, qu'ils les avertissent presque toujours de la présence ou de l'approche des dangers. Rien n'est perçant comme l'œil de quelques oiseaux; rien n'est infaillible comme l'odorat du chien.

Le naturaliste, qui n'éprouverait qu'une stérile admiration devant les miracles de la nature animée, qui ne sentirait pas le besoin de remonter, dans ses méditations, jusqu'à une intelligence suprême et créatrice, serait bien le plus ingrat ou le plus inconséquent des êtres. Quoi ! cet instinct si vrai qui dirige l'animal, qui dépasse quelquefois la puissance de la science et de la raison, ce n'est pas la main d'un Dieu qui veille sur ses créatures? Malgré l'aveuglement systématique ou stupide de certains hommes qui le nient, il nous a toujours

paru que c'est là une des plus hautes, une des plus admirables manifestations de l'action divine.

Le jeune agneau choisit dans les pâturages les plantes salutaires, et ne touche pas aux herbes vénéneuses qui s'y trouvent mêlées. Le petit oiseau est saisi d'effroi et prend la fuite, quand un milan paraît dans les nues; tous les quadrupèdes sont terrifiés à l'aspect d'un animal enragé; le cheval avertit son maître de l'approche des bêtes féroces. Qui donc leur a enseigné ces choses, qui leur a donné tant de science, et qui les a rendus si prudents?

N'est-ce pas ici le lieu de nous humilier profondément, en voyant combien est misérable ce que nous appelons notre intelligence, à côté de ces règles si sûres qui président aux actions des bêtes? Nous naissons dépourvus des plus simples notions, et tandis que les petits des animaux trouvent et connaissent instinctivement les aliments qui les nourrissent, nous périssons de besoin quand une main étrangère ne vient pas à notre secours. Plus tard, abandonnés aux incertitudes de notre raison, nous traversons l'existence en nous blessant à tous les obstacles, en commettant tous les jours de nouvelles fautes; jamais nous ne possédons une somme d'expérience assez forte pour agir avec sécurité.

Le point essentiel, pour un être raisonnable et qui s'aime, est d'acquérir la sagesse et la prudence, d'appliquer son intelligence à prévenir le repentir dans chacune des démarches de la vie. Sans doute, nous n'arriverons jamais à la perfection sous ce rapport; mais si le parfait nous est interdit, nous devons viser au mieux. C'est en nous perfectionnant de jour en jour, en profitant des lumières de la science et de la raison, des leçons de l'expérience, que nous accomplirons dignement la tâche d'épreuve qui nous est imposée.

Tous les hommes ne sont point également susceptibles de prudence; cette vertu dépend d'une multitude de circonstances individuelles ou générales, physiques ou morales.

Le jeune homme est rarement prudent : comment pourrait-il l'être ? La prudence est le résultat des réflexions et de l'expérience, et il n'a pas assez vécu pour avoir beaucoup acquis dans ces matières. Une grande puissance d'intelligence et de raison, une véritable supériorité de génie, peuvent quelquefois lui permettre de puiser dans son propre fond des règles sages de conduite ; mais ce cas est exceptionnel. Il est rare que, même avec les plus belles dispositions, il ne s'abandonne pas à son impétuosité, et ne subisse pas les nécessités de son caractère aventureux et avide d'expérimentations.

Quand la carrière s'ouvre splendide devant ses regards, il ne prévoit point les dangers qui l'y attendent. Il entre dans la vie comme un étranger dans une société où tout est nouveau pour lui ; à tout instant, il hasarde sa santé, son existence, affronte les difficultés et les dangers. Les conseils lui paraissent le langage méticuleux de la pusillanimité ; ses forces, qu'il n'a point essayées, lui semblent capables de tout entreprendre et de tout accomplir. Il agit comme s'il était seul au monde, ou plutôt comme si le monde était fait uniquement pour lui. Il manque aux règles les plus simples de la politesse et des convenances ; si les gens sages n'excusaient son inexpérience, il s'aliénerait bientôt l'affection de tout le monde. Ignorant une multitude de choses, il en parle avec une incroyable assurance. Dans les discussions, il tranche, il domine, et ne veut jamais céder ; en un mot, il met avant tout ses goûts et ses passions. Cet âge est le désespoir des mères et le plus dangereux de l'existence tout entière.

L'âge mûr a déjà reçu bien des leçons, éprouvé bien des mécomptes, apprécié beaucoup de choses à leur juste valeur ; il est plus prudent que la jeunesse sous une infinité de rapports. Il sait mieux qu'elle éviter les dangers physiques, vivre en bonne intelligence avec ses semblables, et s'attirer par ses procédés leur estime et leur affection. Mais il est victime des spéculations, des entreprises aventureuses. Pour tout dire, en un mot, il est prudent à propos de tout ce qu'il a expérimenté,

quant au reste, il ne l'est guère davantage. Notre destinée est de faire sans cesse à nos dépens l'étude de l'avenir, et l'expérience, sous bien des rapports, ressemble à un homme qui marche à reculons, les yeux ouverts sur le chemin qu'il vient de faire, et dans la plus profonde ignorance de ce qui se trouve derrière lui.

C'est pour cela qu'on dit la vieillesse si expérimentée. Elle l'est en effet, à propos de tous les événements accomplis depuis longues années. Elle peut donner à autrui des conseils, parce que les mêmes choses se présentent souvent dans la vie humaine. Mais s'il lui était donné de pousser plus loin sa carrière, elle irait encore bien souvent étudier à ses dépens les mystères de l'avenir.

Le vieillard est doué d'une extrême prudence pour tout ce qui tient à la vie physique, parce que c'est en effet ce côté de l'existence qu'il est le plus facile d'assujettir à des règles fixes de conduite, fruit de l'expérience. Ses forces s'en vont, il ne les compromet plus. Tous ses mouvements sont lents et pénibles; il sent que ses membres sont raidis et fragiles; il évite avec soin tout ce qui pourrait le heurter. Toujours il marche avec précaution; rien n'est important pour lui comme les soins qu'il prend de sa santé et de son bien-être.

Les femmes sont en général plus prudentes que les hommes, parce qu'elles ont la conscience de leur faiblesse. Leur ame timide et craintive s'émeut à la moindre apparence de danger. Elles s'épouvantent des choses les moins capables de nuire.

De toutes les constitutions, la moins portée à la prudence est la sanguine. L'homme de cette constitution est vif, emporté, bouillant, se laisse aller à ses impulsions, et n'écoute pas les conseils. Rarement la réflexion met un frein à ses impétueux élans.

Le bilieux est aussi doué d'une extrême hardiesse, mais il écoute davantage la voix de la raison. — Le nerveux est trop capricieux pour qu'on puisse, sous ce rapport, lui assigner une place. Tantôt il est méticuleux à l'excès, tantôt il se laisse en-

traîner aux actes les plus imprudents avec une facilité inouïe. Son caractère ressemble au vent, qui change à chaque instant et s'élance avec violence dans n'importe quelle direction. — L'homme prudent par excellence, c'est le lymphatique. Dans son caractère, jamais rien d'impétueux; dans ses actes, jamais rien de hasardé. En tout, il procède avec mesure et consulte son intérêt avant d'agir.

S'il compromet jamais son existence, sa santé, sa fortune, s'il est jamais aux prises avec une difficulté quelconque, on peut affirmer d'avance qu'il n'y pas de sa faute, et qu'il a pris toutes les précautions dont il est capable.

L'éducation que reçoivent les hommes, contribue souvent à les rendre prudents ou non. Il est bien certain que l'enfant dont on aura sans cesse réfréné les écarts, qu'on aura entouré de soins, de conseils, sera plus prudent que celui qui n'aura écouté que les instigations de sa nature. Le jeune citadin, élevé dans la mollesse et le repos, n'affrontera pas le danger, comme le robuste enfant des campagnes, habitué à braver l'intempérie des saisons, à se livrer à des jeux sans cesse environnés de périls. Que diraient les femmes de nos villes, si elles voyaient leurs enfants grimper sur les arbres, courir sur la pointe des rochers, franchir les ravins et les précipices?

Les leçons de gymnastique, que l'on fait prendre maintenant aux jeunes gens, nous paraissent devoir exercer une bonne influence sur leur caractère. En même temps qu'elles développent leurs forces, elles leur apprennent ce dont ils sont capables; ce qui les éloigne autant de la pusillanimité, aussi opposée à une saine prudence, que la témérité elle-même.

Les maladies, qui ôtent souvent aux hommes le sentiment de leurs forces et de leur puissance, les rendent prudents et circonspects.

Parmi les causes morales de la prudence, on en trouve quelquefois qui ont une action extrêmement remarquable. Le despotisme, par exemple, qui met sans cesse l'individu en garde contre les abus du pouvoir, contre les trahisons de ceux qui l'en-

tourent, lui inculque une prudence salutaire. Quelquefois même elle le pousse, sous ce rapport, à un excès vraiment condamnable. Il devient défiant, dissimulé, et se sépare en quelque sorte du reste de la société. Les facultés de l'homme ne se développent que dans l'atmosphère de la liberté. Dans les fers ou dans l'esclavage, elles s'étiolent et s'abrutissent.

Les études sérieuses et profondes, celle de la philosophie, de la psycologie surtout, en mettant la pensée humaine en face de la grandeur de Dieu et de ses œuvres, l'amoindrissent et la confondent. L'homme, en se voyant si peu de chose à côté de tant de puissance et de majesté, n'a plus en lui-même l'extrême confiance qu'inspire l'orgueil. Il devient prudent dans ses actions, réservé dans son langage. Il comprend qu'il ne doit point s'exalter dans l'admiration de ses actes et de sa personnalité. C'est pour avoir agi autrement, pour s'être confiés à leur propre sens et laissé séduire par l'admiration d'eux-mêmes, que tant de philosophes ont erré dans leur science, que tant d'hérésiarques se sont séparés de l'Église.

La prudence est une vertu qui doit régler notre conduite par rapport à nous-mêmes et aux autres. Par rapport à nous-mêmes, il faut qu'elle nous porte à choisir, dans tout ce que nous faisons, un but réellement digne de nos soins. En qualité d'êtres raisonnables, nous ne devons pas dépenser notre vie en futilités, perdre nos jours à poursuivre le bonheur dans des voies que proscrivent la morale et la sagesse. Sous ce rapport, elle doit s'appliquer à toutes nos passions, pour en diriger les tendances, pour en réfréner les écarts. Il faut qu'elle soit sans cesse présente à notre raison, pour lui dire ce qu'il faut entreprendre, ou ce dont il faut qu'elle s'abstienne. Nous devons la consulter surtout dans ces circonstances graves de la vie qui influencent l'avenir tout entier. Dans le choix d'une profession, dans l'acte irrévocable du mariage, dans les liaisons d'affection que nous contrac-

tous. Nous ne devons rien faire de grave, sans lui soumettre nos projets avec une impartialité réelle et un esprit complétement désintéressé.

Mais, au-dessus de toutes les choses qui occupent ici-bas la pensée des mortels, il est une destinée d'outre-monde à laquelle nous devons songer. Nous serions dépourvus de toute prudence, si nous négligions de porter nos regards vers ce but suprême et final de tout être intelligent. S'il est une chose digne à tous égards de nos soins et de nos efforts, certes c'est celle-là. Que sont donc les intérêts de la terre et d'un jour, auprès de ceux du ciel et de l'éternité? N'est-ce pas une véritable folie que la conduite de ceux qui oublient cette grande affaire, pour s'occuper des vanités et des misères de cette vie périssable?

Lorsque nous avons fait choix du but vers lequel nos efforts doivent tendre, la prudence doit encore nous porter à considérer s'il nous est possible de l'atteindre. Un but peut être fort louable en soi, et cependant hors de notre portée. Tous les jours, il arrive que faute d'avoir mesuré ses forces, on tombe de fatigue sur le chemin.

La véritable prudence redoute rarement un pareil malheur. Elle ne se fait point d'illusions et demeure autant éloignée d'une présomption fatale et coupable, que d'une défiance pusillanime. S'il est mal de trop présumer de ses forces, il est tout aussi mal de se laisser aller à une lâche défiance de soi-même, également coupable envers la dignité de l'homme et envers l'espérance que nous devons avoir dans le secours d'en haut. Pour bien faire, il est bon de garder une certaine mesure entre la confiance extrême et la défiance de soi.

Quoique nous ayons dit de l'expérience, quelque restreinte que soit la confiance que nous lui accordions, et quelque petit que soit le nombre des circonstances dans lesquelles elle puisse nous servir, nous croyons que ce serait une grande faute de ne pas écouter ses conseils et de ne pas profiter des leçons qu'elle donne. Pour tout ce qui ne tient point au côté purement

moral de l'homme, l'expérience a une grande valeur. Quant aux faits matériels, aux événements, le passé est bien souvent l'image de l'avenir. Ordinairement on peut croire que de ce qu'une chose a eu lieu de telle manière, elle aura lieu encore de même. L'homme qui ne suivrait pas ce fil d'Ariane dans le labyrinthe de la vie, serait imprudent et coupable.

Souvent Dieu, dans sa clémence ou dans sa justice, envoie de salutaires leçons aux mortels. Si les peuples voyaient clair dans ce livre des avertissements d'en haut, il est probable qu'ils ne s'exposeraient pas, comme ils le font sans cesse, aux hasards des révolutions et des guerres. Que changent-ils en définitive? un tyran pour un autre, un prince pour un consul, ou bien, comme l'a dit un auteur recommandable, un lion pour plusieurs tigres. Toujours des maîtres, c'est la loi des choses humaines; ainsi va le monde depuis qu'il existe, en dépit des utopies et des rêves, des penseurs et des faiseurs de réformes. L'humanité, quoiqu'on dise, n'arrivera jamais ici-bas à la perfection. C'est au ciel seulement qu'elle pourra entrer dans la vie parfaite. A la terre, les jours de l'épreuve et des larmes; à l'éternité, le repos définitif et le bonheur.

Quelque hautes que soient nos destinées et nos tendances, nous avons ici-bas des devoirs à accomplir vis-à-vis de nos semblables; et dans notre intérêt même, la prudence nous commande de vivre avec eux en bonne harmonie. Nous devons, autant qu'il est en nous, chercher à mériter leur bienveillance et leur estime. Sous ce rapport, la prudence humaine est d'accord avec les enseignements divins, avec les commandements du Sauveur, venu pour prêcher avant tout la charité, l'amour, et enchaîner l'humanité dans ces liens d'affection fraternelle, qui unissent tous les hommes à lui-même et entre eux.

Pour mériter de la part de nos semblables les sentiments dont nous parlons, tous nos actes doivent être dirigés par la justice et par ce précepte qui renferme toute la morale : « Ne

» faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous » fût fait. » (*Tob.*, ch. IV, verset 16.) « Et faites-leur ce que » vous voudriez qu'ils vous fissent. » (*Matt.*, ch. VII, verset 4.)

La prudence doit aussi diriger notre conduite par rapport aux autres. Nous avons bien assez de nous-mêmes et de nos propres affaires, pour occuper notre esprit et nos instants. Celui qui parle sans cesse des autres, qui songe plus à leurs affaires qu'aux siennes propres, est un insensé ou un méchant. Ne consentons jamais à nous charger de ce qui regarde autrui, que dans le cas où la charité, l'humanité, nous le commandent. Rarement les hommes sont satisfaits de ceux qu'ils emploient ou qui s'intéressent à eux. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, que toutes les pensées fussent semblables, et que chacun comprît les mêmes choses de la même manière.

Laissons voir à ceux qui nous chargent de leurs intérêts, que nous n'acceptons que par devoir, par envie de leur être utiles, et que nous n'avons point la présomption de les conduire aussi bien qu'ils le feraient eux-mêmes. Ne promettons jamais que notre bonne volonté, et ne garantissons pas le succès de ce que nous entreprenons.

La prudence est une des vertus les plus utiles à l'homme; c'est celle qui dirige sagement sa conduite et le tient constamment dans la voie de la justice et de la fidélité. C'est d'elle que le grand roi Salomon disait : « Faites tous les sacrifices » pour l'acquérir. » (*Prov.*, ch. IV, verset 7.)

PARESSE.

Quel que soit le côté sous lequel nous examinions l'homme, partout il nous offre les traces de sa grandeur passée, et

les afflictions de sa condition actuelle. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il y a en lui d'étranges contradictions, des oppositions étonnantes. La tête au ciel et les pieds sur la terre, intelligence sublime et chétif assemblage de parties mortelles, il est le mystère du monde actuel, l'esclave et le roi de la création.

Partout et toujours il a dans son ame comme un souvenir héréditaire de grandeur et de puissance, et comme un roi détrôné, il n'a d'autre but, il le sent bien, que la conquête de ce qu'il a perdu. Ce que Dieu lui avait donné, maintenant il faut qu'il le mérite, et fils de ses œuvres, il exécute chaque jour la terrible sentence portée contre lui. Sa vie est une lutte continuelle contre l'ignorance et la misère. Ce n'est qu'au prix d'efforts persévérants qu'il arrache à la science ses secrets; le pain qu'il mange est trempé de ses sueurs. Il n'a rien sans travail, le travail est un boulet attaché à son pied; mais c'est la conséquence et la punition de la chute originelle; il est aussi pour l'homme un moyen de réhabilitation. C'est par lui qu'accomplissant la volonté divine, il reconquiert jour par jour sa perfection passée, et mérite de rentrer en possession du ciel.

Le travail est donc pour l'homme une nécessité et un devoir. Mais il a dans le fond de sa nature l'amour du bonheur, immense, illimité, et il répugne à tout effort pour être heureux. Il voudrait une félicité calme et tranquille, sans être obligé de l'acheter au prix de ses veilles et de ses sueurs. Quand il s'abandonne à cette tendance qui est en lui, il ne tarde pas à devenir l'esclave de la paresse, et à en subir les funestes effets.

La paresse est l'amour de l'inaction physique ou morale.

Nous sommes tous plus ou moins disposés à ce vice : le repos est notre tendance et notre but; nous travaillons tous pour arriver à ne rien faire et pour jouir au sein de l'oisiveté des douceurs de la vie. — L'artisan, qui gagne péniblement le pain

de chaque jour, espère que bientôt ses économies le rendront possesseur d'une modeste habitation, où il n'aura plus qu'à finir dans le repos, sa vie si durement commencée. — Le commerçant, dont le sort est sujet à tant de vicissitudes, dont la fortune peut être en un instant dévorée par la banqueroute, par les naufrages ou les guerres, ne travaille tant d'esprit et de corps, que pour se retirer des affaires et jouir paisiblement du fruit de ses veilles. — Le militaire, cet amant de la gloire, qui va pour elle affronter le trépas, n'a d'autre espoir qu'une retraite pour ses vieux jours, et, du reste, personne ne possède comme lui le secret de l'oisiveté. — L'homme de lettres est en général ennemi de toute activité physique, et rien n'est doux pour lui, comme une nonchalante quiétude sur de soyeux divans ou sous de moelleux ombrages.

Tous les hommes ont donc pour but le repos. Certes, ce penchant si naturel n'est pas un mal ; il est permis de savourer le fruit du travail, de se reposer dans la douce aisance de sa vieillesse, des fatigues de la vie et des labeurs de la jeunesse. Mais ce qui est contraire à la volonté divine, aux devoirs sociaux, c'est de se reposer avant le temps, de jouir sans travailler et sans en avoir conquis le droit.

Epicure et sa morale avilissante, en prêchant la paresse, en la montrant comme le bien suprême, abrutissaient et dissolvaient la société. L'homme a bien assez de ses penchants intimes, de ses instincts pervers, pour le porter au mal : il ne faut pas donner à ses vices la sanction de la philosophie et les ériger en vertus. Honte aux sophistes assez impudents, pour mépriser à ce point les principes de la morale éternelle et le bon sens des nations !

Les causes qui disposent à la paresse sont nombreuses; essayons de les énumérer :

L'enfance est ennemie du travail, toute occupation sérieuse lui répugne. La nature a voulu que cette première période de la vie fut consacrée tout entière à la croissance de l'individu.

Manger, dormir, exercer son corps dans des jeux proportionnés à ses forces, voilà ce que l'enfant est appelé à faire. A lui le bonheur de vivre sans inquiétude; les soucis qui rongent l'existence humaine ne sont pas de cet âge. L'enfant sait qu'il a dans ses parents une providence attentive qui veille à tous ses besoins. Il s'endort mollement dans cette confiance naturelle et ne comprend pas l'importance du travail.

Le vieillard, qui jette sur le passé des regards tristes et désenchantés, se demande où l'ont conduit tant de veilles, tant de travaux. Au printemps de son âge, quand toutes ses facultés, à l'apogée de leur puissance, lui montraient un avenir impérissable, il travaillait avec courage pour se procurer une vie fortunée et tranquille. Maintenant il a fait la triste expérience des choses de ce monde : l'avenir lui montre un tombeau, ses facultés s'éteignent, il abandonne tout, et tout l'abandonne; pourquoi donc userait-il le reste de ses forces à travailler? A-t-il encore des projets et des espérances? N'a-t-il pas assez pour mourir? Tel est le découragement qui rend son intelligence inactive. D'un autre côté, ses organes ont perdu leur ressort; la paresse et l'insouciance s'emparent de lui et le bercent jusqu'à la tombe, comme un enfant qu'on endort.

Souvent la paresse a ses racines dans une constitution molle, efféminée, incapable d'une réaction énergique. Celle qu'on nomme lymphatique, y prédispose le plus. Il en est de même de tous les accidents d'organisation qui sont un obstacle à la vigueur du corps, à la facilité des mouvements; ainsi, l'obésité, la longueur démesurée des membres, les vices de conformation.

La fortune qui rend l'homme insoucieux du lendemain, qui amollit son esprit et son corps dans des jouissances de toutes sortes, l'incline à l'apathie et à la paresse. Celui qui n'a point à craindre l'indigence, s'habitue volontiers à croire que l'argent dispense du travail, supplée à l'instruction et aux qualités de l'esprit. Aussi voyons-nous la paresse et l'ignorance

habiter plus souvent les châteaux que la demeure de ceux qui n'ont pour fortune que leur travail.

La chaleur qui énerve le corps, émousse la vivacité de l'esprit et rend les hommes paresseux. L'indolence et l'oisiveté sont naturelles aux peuples de la Torride. Voyez le nègre du centre de l'Afrique, étendu sur sa natte, abrité sous un ajoupa de feuillage ; il respire nonchalamment les molles tiédeurs de l'atmosphère; à peine s'il consent à user de ses forces, pour se procurer le maïs ou les fruits dont il se nourrit. Toutes ses journées se passent ainsi : l'ignorance la plus stupide, la malpropreté la plus dégoûtante, et tous les vices qu'engendre la paresse, le jettent dans le dernier degré d'abrutissement. Voyez ce voluptueux Asiatique, soumis à l'influence débilitante d'un climat semblable. La mollesse de l'atmosphère, les enivrants parfums des fleurs; la beauté du ciel, qui colore des teintes les plus pompeuses des sites enchanteurs, coupés de bouquets d'oliviers, de bois d'orangers fleuris; l'ombre épaisse des platanes et des sycomores; l'abondance des fruits les plus suaves et les plus délicieux; tout, dans le paradis qu'il habite, contribue à flatter ses sens. La civilisation de l'Asie semble n'avoir eu d'autre but que de demander aux arts de décupler ses jouissances : aussi, couché tout le jour sur ses divans ou sous l'ombre de ses jardins, l'Asiatique s'endort au bruit des cascades, des chants d'oiseaux, et rien ne peut l'arracher à la paresse. Tout, au reste, semble fait pour l'y enchaîner sans cesse : les plaisirs enivrants du sérail, le despotisme d'un gouvernement qui tue les ambitions, les croyances d'une religion fataliste qui paralyse la volonté humaine en la soumettant au destin.

Un sommeil trop prolongé, l'usage immodéré des boissons enivrantes, la bonne chère, les plaisirs de l'amour, sont des causes très fréquentes du vice dont nous parlons.

Rarement l'homme, quand il fait mal, peut dire qu'il agit avec ignorance : la bonté providentielle de son auteur multi-

plie sous ses pas les préceptes et les enseignements. S'il ouvre les yeux et contemple la nature, il voit chacune des créatures accomplir les fonctions qui lui sont assignées. L'être brut comme celui que la vie anime, ne dérogent point aux lois d'ordre et d'harmonie qui gouvernent le monde. La paresse ne pousse pas les animaux à se refuser au travail nécessaire à leur existence; chacun d'eux pourvoit à ses besoins, nul n'est à charge à autrui. Quoi de plus admirable que ces colonies d'insectes où règnent tant d'ordre et tant d'activité! Quel prodigieux travaux accomplissent les castors! L'aigle se fait une aire, le lapin, une demeure souterraine; le fourmillon, cet étonnant géomètre, attend au fond du précipice qu'il a creusé, le passage de sa proie; l'araignée, plus habile encore, tend, pour arrêter la sienne, des filets construits avec un art merveilleux. Nul n'est oisif dans ce vaste atelier, et partout l'ordre existe sous la main puissante qui l'impose.

Si l'homme, en contemplant la terre, rencontre à chaque pas les traces de la puissance humaine, c'est que le travail des générations précédentes l'a fertilisée, embellie. Au lieu des ronces et des forêts incultes qui la couvraient, partout d'abondantes moissons flottent au gré des zéphirs; les montagnes étalent aux rayons du soleil leurs flancs tapissés de vignes. Çà et là de nombreux troupeaux animent le paysage qui, au lieu de l'uniforme et désolant aspect d'une contrée inculte, offre aux regards le spectacle varié de prairies émaillées de fleurs, de champs dorés d'épis, de vergers où les fruits abondent. Là, c'est un torrent maîtrisé qui prête sa vague à l'industrie et broie le produit des moissons; plus loin, c'est un pont gigantesque qui saute un fleuve escarpé. La vapeur qui gronde sur les rails d'un chemin de fer, entraîne avec une incroyable agilité des milliers de voyageurs. Des monuments superbes, orgueil des siècles qu'ils semblent destinés à compter, élèvent fièrement leurs têtes dans les cieux. Une feuille volante emporte la pensée humaine d'un hémisphère à l'autre, et raconte aux siècles futurs les secrets des temps passés. Des foudres de

bronze hérissent nos remparts, et les foudres du ciel viennent mourir impuissantes sur l'aiguille mystérieuse où le génie de l'homme les contraint à tomber.

Tout le bonheur dont nous jouissons, tous les bienfaits d'une civilisation avancée, c'est au travail que nous les devons. Et malgré ces enseignements, la paresse érige ses autels au milieu de nous, et le temps qui pousse les générations, rencontre cependant des hommes qu'il lui faut traîner à reculons dans la vie. Apathiques et lâches, engourdis dans une oisiveté honteuse, ils vivent aux dépens de la société qui travaille et qui sue. Ils s'endorment nonchalamment dans les douceurs du présent, sans s'inquiéter du lendemain ; peu leur importe le sort du monde, quand rien ne trouble leur repos. Pour eux, rien n'est comparable au bonheur de ne rien faire : tout ce qui demande de leur part application d'esprit ou fatigue corporelle, leur est insupportable. Quand une affaire se présente, ils trouvent toujours des raisons pour n'y pas apporter leurs soins; elle offre trop de difficultés, ou bien elle peut être remise à un autre moment.

Quelquefois, les paresseux se donnent un mal infini à chercher des raisons plausibles de persévérer dans leur passion. Il y a cependant certaines choses qui ne leur paraissent pas une occupation. Pour beaucoup, les longues heures consacrées à la toilette, ne comptent pas comme temps perdu. Dans quelque position que soit l'homme, il faut bien qu'il dépense son activité à quelque chose. Quand il est laborieux, il s'occupe de choses utiles; quand il est dominé par la paresse, il s'occupe de futilités : c'est là qu'est toute la différence.

Le sommeil est une des plus chères affections des paresseux : se mettre au lit est pour eux un bonheur, et s'en arracher, une véritable souffrance. Ils aiment en général la bonne chère et tout ce qui peut flatter les sens.

L'homme, dominé par le vice dont nous parlons, est ordinairement doué d'un certain embonpoint ; il hait le mouve-

ment et la fatigue, il marche lentement; la nonchalance perce dans tout ce qu'il fait, il a l'air de souffrir pour parler. Partout où il est, il cherche à s'appuyer; il n'a pas la force de porter son corps, il se couche autant qu'il le peut, c'est la position qu'il aime le mieux. Souvent il est malpropre et négligé dans sa tenue. Son visage annonce la santé, mais aussi le peu d'énergie dont il est doué. Sa chair est molle et blafarde, ses joues tombantes, ses yeux mornes et cernés; les étages de son menton descendent sur sa poitrine. Il aime les spectacles et les fêtes, tout ce qui pour lui est un espoir d'amusement, et cependant il se plaint sans cesse de l'ennui qui le consume; la vie lui pèse, il la considère comme un fardeau. En effet, c'en est toujours un pour celui qui la traîne; il faut avoir le courage de la porter.

L'homme est éminemment actif; ce n'est que dans le travail qu'il développe les facultés de son corps et celles de son esprit. Un exercice modéré, mais suivi, donne aux organes plus de consistance, augmente leur sphère d'action, leur puissance. Le bras du travailleur est plus musculeux que celui du fainéant. C'est dans les fades tiédeurs du repos que l'organisation s'étiole.

Quelle différence ne remarque-t-on pas entre le robuste habitant des campagnes, habitué à braver l'intempérie des saisons, à affronter la fatigue, dormant sur un lit dur, se levant avec l'aurore, et le voluptueux citadin, qui passe sa vie sur des coussins, qui craint la fatigue la plus légère et se plonge pour dormir dans des flots de duvet. Le premier, plein de vigueur, fortement organisé, offre sans danger sa poitrine au souffle glacé des hivers, son front à l'ardeur du soleil caniculaire. Un léger courant d'air, la plus petite variation de température, donnent au second une pleurésie ou tout au moins un rhume de quelques semaines. Le premier offre dans toute sa personne un type parfait de la belle humanité, puissante et grandiose; le second, comme une plante privée d'air

et de lumière, est un être chétif et malingre, qui ne vit qu'au prix de précautions et de soins infinis.

C'est dans le travail aussi que l'intelligence s'agrandit et s'élève, qu'elle entretient les heureuses dispositions de la nature. Combien ne voit-on pas d'hommes merveilleusement doués, briller un instant par leur génie, et s'éteindre prématurément dans l'oisiveté? Le génie ne subsiste point par sa propre force : il faut qu'il s'alimente au-dehors ; c'est une flamme qui meurt quand elle n'a plus rien à consumer. A ces vastes cerveaux d'ouvriers et de laboureurs, une seule chose a manqué, peut-être, pour étonner le monde par les splendeurs de l'intelligence, et cette chose, c'est le travail intellectuel. Ceux que leur fortune et leur position mettent à même de cultiver le don précieux de l'intelligence, et qui s'abandonnent lâchement à la paresse, sont coupables envers Dieu, qu'ils offensent ; envers eux mêmes, qu'ils deshéritent des dons les plus précieux du ciel ; envers la société, à laquelle ils doivent compte de leurs facultés.

Les maux physiques qu'entraîne la paresse sont nombreux. C'est elle qui dispose à l'obésité et rend l'homme impropre au mouvement. Sous son influence, les humeurs lymphatiques s'accumulent, les organes s'engorgent, les congestions, les obstructions se forment. Elle traîne à sa suite tout le triste cortége des maladies nerveuses et vaporeuses. Les femmes qui s'y abandonnent sont sujettes aux affections utérines, aux fleurs blanches et à mille autres incommodités. Les fonctions digestives ne tardent pas à s'altérer ; de profondes lésions organiques minent sourdement l'existence, et la mort vient frapper une proie que le travail et une vie active eussent pu lui ravir encore longtemps.

L'homme doit vivre en travaillant ; c'est la loi infligée à chacun de nous à son entrée au monde, et quiconque s'y soustrait est indigne d'exister. Nul n'a le droit de vivre du labeur d'autrui. « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger, » dit saint Paul. Quand il se propose pour modèle aux habitants de

Thessalonique, il s'exprime en ces termes : « Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais nous avons travaillé jour et nuit avec peine et fatigue, pour n'être à charge à aucun de vous. »

C'est là, ce nous semble, l'héroïsme véritable de l'apostolat.

Est-il rien de plus honorable que de subvenir par son travail à ses propres besoins et à ceux de sa famille? Cependant, par un renversement étrange de tous les principes et de la saine raison, il est des hommes qui s'honorent de leur oisiveté. Le respect environne l'être inutile à la société, qui s'engraisse des sueurs de ses semblables; et celui qui produit, qui tire péniblement du sein de la terre la nourriture commune: le laboureur, l'ouvrier, l'homme de travail enfin, n'est entouré d'aucune considération. Fainéantise, noblesse ou fortune, sont trois choses qui maintenant semblent faites pour aller ensemble. Est-ce qu'un titre de noblesse doit frapper un homme d'incapacité? Est-ce que la fortune lui permet de ne rien faire? Quoi! c'est parce que vous devez davantage à la société, parce que vous avez plus large part à ses faveurs, à sa protection, que vous ferez moins pour elle? Vous qui êtes riches, si vous ne savez pas utiliser votre fortune, si vous n'en êtes pas les dispensateurs intelligents, ne craignez-vous pas que ceux qui travaillent, et qui, malgré cela, sont couverts de haillons, couchés sur des grabats, assiégés l'hiver par le froid, amaigris par la faim, ne viennent, dans leur détresse, piller vos demeures somptueuses, et réparer de vive force l'injustice de la fortune?

Si parfois la paresse se prélasse dans les aises que procure la richesse, le plus souvent elle conduit sa victime à l'indigence.

L'affreuse pauvreté devient la punition de celui qui ne veut rien faire : « Les ronces et les orties poussent dans son champ, et les murs de sa maison tombent en ruines, » dit l'Écriture. Son épouse, que le chagrin dévore, n'a pas de pain pour ses en-

fants ; leurs larmes et leurs cris de détresse déchirent son ame, et la pauvre mère va mendier. Le paresseux n'est point ému de ce spectacle, car sa sensibilité s'émousse, son cœur s'endurcit; bientôt il deviendra criminel. L'oisiveté ouvre le cœur à tous les vices, et livre la pensée à toutes les inspirations perverses. La paresse engendre la débauche, et la débauche mène au vol. Les fastes de nos cours d'assises ne démontrent que trop ces tristes vérités.

Peu à peu le paresseux perd les facultés de son esprit, et celles de son corps s'usent avec rapidité; il tombe dans l'abrutissement et devient à charge à la société. C'est un être immonde, c'est une brute humaine qu'elle nourrit et qui ne peut lui être d'aucune utilité.

La funeste influence de la paresse ne se borne pas à dégrader ainsi l'individu, elle s'étend jusque sur les peuples et les avilit comme nation. Ouvrez l'histoire : à toutes les époques vous verrez les voluptueux Asiatiques vaincus et dominés par de faibles armées d'Européens. Quelques Anglais suffisent pour maintenir sous le joug les immenses populations de l'Indoustan. Toujours les hommes du Nord, robustes et habitués aux privations, ont fini par l'emporter sur ceux des contrées méridionales. Leur domination s'est maintenue jusqu'à ce que la civilisation les eût amollis et plongés dans la paresse. Ainsi, les Tartares sont venus s'énerver et se démoraliser sur le trône de la Chine. Les Turcs ont perdu leur mâle vigueur sur la pourpre impériale de Constantinople; et, dans notre Europe, les descendants des Romains et des Ibères, engourdis dans la paresse, ont laissé tomber le sceptre du courage aux mains des Francs et des Germains.

A côté des bienfaits immenses d'une civilisation progressive, la nationalité des peuples doit redouter beaucoup l'influence du bien-être matériel et de la démoralisation qui souvent en est la conséquence. Dans de telles conditions, l'égoïsme enfonce ses racines dans le corps social, la paresse s'y infiltre et met les libertés sur la pente de l'esclavage. Les révolutions

se succèdent, et des peuplades barbares, balayant tout le clinquant des civilisations corrompues, fondent avec leur épée de nouvelles dominations. Tel est le cercle dans lequel roule l'humanité. Quand la paresse s'empare d'un peuple, on peut être certain de sa décadence.

Quels sont les remèdes à opposer à la paresse?

Il est rare que l'homme fait ne garde pas les inclinations de l'enfance; et quand la jeunesse s'est écoulée dans l'indolence et la paresse, l'amour du travail se manifeste rarement plus tard. Il faut accoutumer de bonne heure les enfants à aimer le travail, et c'est chose facile, quand on sait profiter de la curiosité qui leur est naturelle. Ils ont besoin de savoir tant de choses, de s'expliquer tant de phénomènes qui les frappent! Il faut leur dire souvent que le travail est le chemin de l'avenir, et que sans lui la vie est un fardeau. Les exemples surtout stimuleront leur émulation, car l'enfance est orgueilleuse et envieuse. Il faut utiliser ces défauts en les inclinant au bien. Il ne convient pas de laisser les enfants inactifs; une sage mesure doit répartir tous leurs instants entre l'étude et des jeux proportionnés à leur force. Il ne faut pas non plus les élever d'une façon trop molle et trop délicate. Une nourriture saine et réparatrice leur convient mieux que les friandises, qui les rendent gourmands et lâches. Un lit dur est préférable pour eux à un soyeux duvet. Ils apprendront à supporter le froid et la chaleur; si trop de précautions les entourent, malheur à eux quand elles viendront à leur manquer.

Les maîtres s'attacheront à leur inculquer fortement que la vie a ses devoirs, et que le travail est un des plus importants que l'homme puisse accomplir. Ils leur diront qu'il ennoblit, élève l'homme, et que l'oisiveté le dégrade. Avant tout, ils leur enseigneront les préceptes divins de la morale chrétienne, qui disait aux Juifs : « Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui foule vos grains dans la grange, » et aux Chrétiens : « L'homme qui laboure, et celui qui bat le grain, doivent

espérer de participer à la récolte, » faisant ainsi du travail un droit à la possession.

Quand la paresse appartient à l'âge mûr, elle est difficile à déraciner. Toujours un vice est établi sur les ruines de quelque vertu. Combien d'hommes vaincraient la paresse, s'ils pouvaient rompre les liaisons, les intrigues qui dévorent tous leurs instants, s'ils ne s'abandonnaient pas sans cesse au torrent des pensées et des désirs dépravés ! C'est à chaque homme à sonder sa plaie et à dire ce qu'il trouve au fond ; c'est l'œil de la conscience qui doit voir le mal et appliquer le remède. Celui que la bonne chère engourdit, qui digère au lieu de vivre, et qui, comme le boa, s'endort dans une apathie léthargique, doit embrasser un régime de vie tout opposé. Une nourriture frugale, pas trop abondante, l'abstinence des liqueurs et des vins recherchés, lui seront recommandées. Celui qu'une obésité gênante incline au repos, devra choisir une profession qui l'oblige à marcher, à dépenser en activité l'exubérance funeste de sa santé. L'exercice du corps allége l'intelligence ; mais tôt ou tard trop d'embonpoint étouffe les élans du génie. L'homme est un être mixte auquel l'équilibre entre le corps et l'ame est absolument nécessaire.

Si la paresse tient à quelque maladie, et chez les femmes cela est très fréquent, il faudra la combattre comme symptôme, en attaquant la cause. La chlorose, les fleurs blanches, certaines affections nerveuses, disposent à ce vice les organisations frêles, peu susceptibles de réagir énergiquement. La médecine emploiera dans ces cas les moyens appropriés. Mais l'isolement, la lecture des romans, les émotions théâtrales, les siestes nonchalantes, seront absolument défendus. L'air de la campagne, les distractions, quelquefois la gymnastique, les voyages, seront employés avec succès. Aux êtres malheureux, qui n'ont plus d'affection pour la vie et qui veulent mourir, on offrira les secours de l'amitié, les préceptes et les consolations de la religion. Enfin, le médecin, dans tous ces cas différents, devra avoir assez de délicatesse, de tact, pour apprécier chaque

circonstance, et en tenir compte dans le traitement d'un mal si pernicieux à l'individu qu'il atteint.

Mais si la paresse envahit une nation, quel remède employer? C'est alors que les hommes graves et amis de la vérité attendent avec anxiété la tourmente sociale qui se prépare, et demandent à Dieu de ne pas châtier trop sévèrement, et de ne pas rayer des nations les peuples qui s'endorment dans l'orgueil de leur progrès, qui n'aspirent qu'au bien-être matériel, fermant l'oreille à la voix des apôtres pour écouter les leçons dissolvantes du philosophisme.

AVARICE.

L'or et l'argent sont la valeur représentative de la plupart de nos jouissances; c'est à ce titre seulement qu'ils valent quelque chose, car en eux-mêmes ils ne sont pas si précieux que beaucoup d'autres métaux, ils le sont moins que la terre qui prête aux végétaux la fécondité de son sein. Aussi, pour les sauvages du Nouveau-Monde, un clou, une hache, avaient la valeur d'un monceau d'or. Si nous sommes avides de les posséder, c'est que nos passions arrivent par eux au but qu'elles se proposent; quant au moyen en lui-même, certes elles le dédaignent profondément, c'est la fin qu'elles aiment et qu'elles veulent.

Cependant il en est une, la plus inepte de toutes, l'avarice, qui détourne ses affections de leur fin naturelle, la jouissance positive et réelle, pour les placer dans le moyen lui-même. Elle aime l'or et l'argent pour les posséder, et pour jouir non pas de ce qu'ils représentent, mais de leur possession elle-même. Elle s'arrête dans l'idolâtrie de la matière, ravalant à

ce point l'intelligence humaine, qu'elle la place sous la domination d'un vil métal, qu'elle lui fait aimer de la boue et de la fange.

Ah! nous comprenons bien l'entraînement coupable de l'ame vers les séductions de la gloire et de l'ambition; nous concevons même qu'elle s'abaisse aux jouissances des sens, qu'elle se vautre dans les sales voluptés de la débauche. Il y a là du moins un attrait réel, quelque infime et quelque dégradant qu'il soit; mais nous ne saurions comprendre l'adoration stupide du veau d'or, le culte servile de la matière brute. L'avarice a presque pour nous la profondeur d'un mystère.

Nous définirons cette passion : l'amour excessif de l'argent non pas pour en jouir, mais pour le posséder.

En elle-même l'avarice est quelque chose d'abject et de vil; mais, pour comprendre parfaitement tout ce qu'elle a de hideux, il faut songer aux vertus dont elle est l'exclusion. Que deviendrait le monde, si Dieu n'avait mis au cœur de tous les hommes la pitié, la bienfaisance, la charité, qui sont ici-bas les ministres de sa Providence tutélaire? Que deviendrait la société, si le pauvre, malade et courbé d'ans, ne recevait pas l'aumône de l'opulence; si les miettes de la fortune ne tombaient pas dans l'asile de l'indigent? A quelles angoisses ne serait pas livré celui qui ne verrait que la disette et la mort au bout de ses ressources de travail et de fortune? Eh bien! tous ces élans de nos cœurs vers les souffrances de nos semblables; ces facultés compatissantes de nos ames qui sont la source des plus douces jouissances du riche et l'espérance du malheureux, l'avarice les étouffe. Elle leur substitue l'inhumanité, la dureté du cœur; faisant de l'homme un être sans entrailles et sans ame, qui ne donnerait pas un grain d'or aux supplications et aux larmes d'une mère qui verrait mourir de faim ses pauvres enfants. Cette passion est

coupable de tout le mal qu'elle laisse faire ; la mesure de son iniquité, c'est la distance immense qui la sépare du bien qu'eussent fait les vertus contraires.

L'avarice est presque toujours l'apanage des cerveaux étroits, des hommes pauvrement organisés, qui se défient instinctivement de leurs forces, de leur puissance intellectuelle ou physique, et qui n'ont, en eux-mêmes, aucune ressource pour l'avenir.

La jeunesse audacieuse et bouillante, confiante en ses forces, voit tout embelli par l'espérance; rarement elle est l'esclave de ce vice ; elle a toujours assez de fortune en projets. Ses ambitions dépassent les étroites limites de l'intérêt, et son cœur est sans cesse emporté par ses désirs au-delà des mesquines préoccupations de l'avarice.

L'âge mûr est plus sujet à se laisser dominer par ce triste penchant. Il compte davantage ce que coûtent les jouissances; et de ces considérations, il descend volontiers à l'amour de l'argent qui les paie.

Mais, le plus ordinairement, l'avare est un vieillard chétif et débile, atteint de quelque affection incurable ou chronique.

Les femmes, toujours dominées par l'attraction, qui les porte à tout ramener à elles-mêmes et à la famille, chargées de la conduite de leurs maisons et de tous les menus détails de la dépense, sont par leur nature, leur prévoyance et leurs fonctions, plus disposées que les hommes à devenir avares.

De toutes les constitutions, la plus portée à l'avarice est la lymphatique. Les personnes qui en sont douées ont des habitudes froides et étroites; leurs passions sont peu vives, rien ne les émeut, ne les entraîne en dehors d'elles-mêmes. Cette concentration les ramène sans cesse aux intérêts les plus mesquins et les plus grossiers de l'existence. La source intime de cette passion, chez beaucoup d'hommes, c'est la

crainte de la pauvreté. Ils savent quels sont les caprices du sort, les chances de la vie; ils craignent les maladies, les infirmités de la vieillesse, et veulent se ménager des ressources contre la misère et le dénuement. Mais bientôt à cette crainte, à cette prévision de l'avenir, vient se substituer l'amour de la possession pour la possession elle-même.

Chose étrange : l'or et l'argent monnoyés exercent une véritable fascination sur l'avare. Il y a dans ces métaux qui brillent devant ses yeux une action magnétique qui le tient sous son prestige. Il aime mieux ces pièces d'or qu'il entasse, improductives, dans ses coffres, que des champs couverts de moissons, que de riches domaines. Si parfois il s'en sépare pour les placer à d'énormes intérêts, c'est avec une douleur profonde et un véritable déchirement de cœur. Il aime cette matière inanimée et vile, comme une mère aime les fruits de son sein. A son aspect, son cœur se dilate, et ses sens éprouvent en la palpant d'ineffables jouissances.

L'avare est la plupart du temps maigre et chétif; il y a dans sa démarche quelque chose de saccadé, de sautillant; il a l'air affairé, marche vite et à petits pas. Il a la tête portée en avant, les bras tendus, la main demi-ouverte; il compte sur ses doigts et parle seul. Son visage annonce l'inquiétude et la défiance; il a le rire sardonique de celui qui veut faire comprendre qu'il n'est point votre dupe. Il répète souvent en parlant. Son habitude extérieure est étroite et mesquine; presque toujours il a l'air misérable, on lui ferait volontiers l'aumône. Ses habits râpés, ordinairement trop courts et trop étroits, ne semblent pas avoir été faits pour lui. L'avare est très minutieux et accorde un immense intérêt aux petites choses. Il est peu communicatif et s'isole le plus possible.

Pour bien connaître l'avarice, il faut étudier l'homme qui en est atteint sous deux aspects divers. D'abord dans la

position réelle que lui fait sa passion, surtout comparativement et aux yeux du monde. C'est l'apprécier au point de vue de la justice et de la vérité. Ensuite il faut l'étudier en lui-même, dans l'intimité de son cœur et de sa pensée; savoir à quel degré il est heureux ou malheureux. C'est l'apprécier à son propre point de vue; car il ne se juge point de la manière que le monde le juge. Il a des jouissances secrètes que ne comprennent pas ceux qui ne le connaissent point sous ce dernier aspect.

Aux yeux des hommes et de la raison, l'avare est un fou, à qui la morale et la religion jettent leur anathème. C'est un insensé qui se méprend sur ses véritables intérêts, ne concevant pas que l'or et l'argent ne sont pas des biens en eux-mêmes, mais seulement des moyens d'en acquérir, et qui cherche toujours les moyens sans vouloir jamais arriver au but. C'est un malheureux qui possède d'inutiles trésors, et qui, au sein des richesses, subit les rigueurs de la pauvreté la plus dure. Car on n'est réellement riche, que par l'usage que l'on sait faire de sa fortune. Personne ne plaint l'avare, car s'il n'est pas matériellement heureux, c'est par le seul fait de sa volonté; les privations qu'il s'impose ne sont que la juste punition de sa passion détestable. Le seul sentiment qu'il excite, c'est un mépris souverain, car il ne rachète par aucune vertu l'abjection du vice qui le possède. L'avarice est une mauvaise herbe dans un champ stérile, une ivraie qui étouffe partout les bonnes semences. Elle chasse du cœur tous les sentiments louables, peut-être même n'en prend-elle possession que quand il n'est pas susceptible d'en éprouver, que lorsqu'il n'a plus d'instincts généreux, de jeunesse et d'ardeur. Pour être avare, il n'est pas besoin d'énergie, nous comparerions volontiers l'avare aux corps morts jetés à la voirie, et l'avarice aux oiseaux sans courage qui viennent s'en repaître, ou bien aux vers qui y naissent et les rongent. Voilà ce qu'est en réalité l'avare pour celui qui l'apprécie

au point de vue du juste et du vrai. En effet, rien ne justifie sa passion.

Pour qui amasse-t-il? Est-ce pour lui-même? mais il souffre incessamment le supplice de Tantale mourant de soif au sein des ondes. Malgré sa fortune, il est la plupart du temps logé dans un taudis, couché sur un grabat, vêtu de haillons, exposé aux rigueurs des hivers. Dans sa demeure, il se prive autant qu'il le peut d'aliments. Il passe sa vie seul, sans amis, s'isolant de tous ceux qui pourraient l'entourer d'affections et de soins. Dès le matin, on le voit, grelottant et ridiculement affublé, courir lui-même acheter les maigres provisions de la journée; car souvent il n'a pas de serviteurs, ou s'il en a, il leur fait endurer tant de privations, qu'ils ne tardent pas à l'abandonner. Il se fait ainsi le forçat perpétuel de sa hideuse passion. Un autre homme, condamné à subir la position qu'il se fait, n'en pourrait jamais supporter l'horreur.

Est-ce pour ses enfants qu'il accumule ses pièces d'or? Sans doute ce serait dans le but de les rendre heureux. Eh bien! il les prive de tout, même du nécessaire; il les traite en esclaves, leur donne à peine les vêtements dont ils ont besoin, et regrette jusqu'au pain qu'ils mangent. Souvent l'avare n'a pas d'héritiers, ou bien sa fortune doit passer dans des mains inconnues; pour qui donc s'impose-t-il ainsi toutes les calamités de l'indigence?

Il ne se juge point ainsi que le juge le monde. Il a ses jouissances à lui, son contentement à lui, qui, pour n'être pas compris, n'en sont pas moins réels. La vue de ses richesses est un bonheur incessant, pour lequel il s'impose sans effort les plus dures privations. Sa passion le récompense de tous les sacrifices qu'il lui fait. Est-il pour lui rien de comparable à la félicité qu'il éprouve en regardant, en touchant, en comptant son trésor. Tous les jours, vingt fois chaque jour, il vient le visiter; il le voit peu à peu qui s'augmente. Il ne comprend pas la folie de ceux qui, usant largement de leur

fortune, se privent ainsi volontairement du bonheur de posséder. Il ne comprend pas la vraie félicité, et ne voit dans nos plaisirs que des futilités qu'il dédaigne. Il n'a plus de sens ni de passions ; il végète dans le présent, il regretterait toute jouissance dans le passé, il nomme superflu ce que nous nommons nécessaire. Voilà le mot de l'énigme, l'explication de l'avarice.

Parfois, l'avare se compare à ceux qu'on appelle heureux dans le monde, et sans doute il éprouve pour eux un mépris bien profond. A lui aussi la possibilité d'acquérir, s'il le voulait, tous les objets, tous les éléments de jouissance qu'on envie ; tous ces domaines, toutes ces demeures splendides, tous ces hochets de la fortune, dans un instant il en serait possesseur. Mais non, cette possibilité lui suffit ; il ne veut point changer son cher trésor contre ces vanités, et ces frivoles oripeaux du luxe. Quant au mépris et aux dédains du monde, il se sent le courage et la philosophie nécessaires pour les braver. Il répète ce que disait l'avare dont nous parle Horace :

> Populus me sibilat, at mihi plaudo
> Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.

Dira-t-on que la crainte de perdre son or rend l'avare malheureux? Nous le savons ; mais toutes nos passions nourrissent de semblables craintes par rapport à leurs objets. L'ambition redoute la perte des honneurs ; l'amour maternel craint sans cesse les maladies cruelles et la mort ; l'amour songe avec jalousie à l'abandon et aux infidélités. Tout désir de l'homme, tout bonheur ici-bas, ont une négation qui veille à côté d'eux. Les jouissances de nos passions sont des fruits amers ou rongés par un ver intérieur et caché.

L'avare n'est que relativement malheureux, il jouit d'un faux bonheur dont il se contente ; d'après cela, il est aisé de voir combien il est difficile de le guérir de sa passion. Il est

atteint d'un vice qui se prend pour une vertu, et n'est jamais frappé de remords. C'est un malade qui ne sent pas son mal, et repousse au contraire le remède comme un poison ; c'est un infortuné, peut-être en proie à une véritable insuffisance morale ou physique. Comment donc le corriger ? Hélas ! la plupart du temps il emportera son vice jusque dans la tombe, et ceux qui s'intéressent à lui seront réduits, en le regardant, à déplorer vainement les faiblesses et les abaissements de notre triste nature.

Quelquefois peut-être un rayon de la grace d'en haut, un éclair de raison, descendront et brilleront dans ce cœur endurci et fermé. Heureux celui qui pourra faire comprendre à l'avare son abjection et sa culpabilité, car il est bien difficile de sauver une ame atteinte de cette lèpre.

Peut-être l'avare se corrigerait-il à la pensée salutaire de la mort, qui viendra bientôt lui arracher ses vaines richesses, pour les distribuer à des héritiers qui le tourneront en ridicule, en dévorant le fruit de son travail et de ses sueurs.

S'il pouvait un instant s'arrêter à songer combien cet or, inutile entre ses mains, sécherait de larmes, adoucirait de misères, arracherait de malheureux au désespoir et à la mort; s'il pouvait goûter les ineffables douceurs de la bienfaisance, Dieu sans doute aurait pitié de lui, et retirerait la malédiction dont il le foudroie par la bouche du grand apôtre: « Sachez que l'avare est une espèce d'idolâtre qui ne recueillera pas l'héritage du Seigneur. » (*Eph.* verset 5.)

Malheur aux parents qui jetteront dans l'ame de leurs enfants les germes de l'avarice, car ils en feront de mauvais citoyens, coupables du plus grand des crimes envers la société. Dieu veut que la richesse soit un fleuve qui désaltère le monde tout entier ; l'avare en fait un étang. La charité, c'est la vertu suprême, et l'avare ne donne jamais à sa porte le verre d'eau que le Dieu fait homme reçoit dans la personne du pauvre, son frère, et qu'il paie du bonheur céleste.

Heureusement pour la société, l'avarice n'est point, de sa

nature, un vice envahissant et menaçant de s'étendre; c'est une lèpre qui n'appartient qu'à quelques êtres appauvris de corps et d'intelligence, et séparés du reste des hommes par le mépris commun.

S'il en était autrement, les vertus les plus indispensables à l'humanité, la pitié, la bienfaisance, cessant d'exister sur la terre, quels seraient les moyens à l'aide desquels la Providence viendrait au secours du malheur et de la souffrance? Par quels sentiments entretiendrait-elle parmi les hommes ces rapports de fraternité, qui sont l'ame de toute société?

CHAPITRE IV.

AMOUR DES AUTRES.

Lorsque nous jetons nos regards sur l'univers, que nous étudions les créatures dans l'exercice de leurs facultés, nous sommes frappés de la grande vérité que nous avons émise dans le chapitre précédent. C'est que l'amour, loi suprême qui les gouverne, se manifeste chez elles en raison directe de leurs aptitudes plus ou moins grandes. Ainsi la faculté d'aimer, que nous avons étudiée chez l'homme, d'abord veillant à sa conservation matérielle, ensuite constituant les affections de la famille, puis enfin se traduisant par l'amour de soi, a la même destination chez les animaux. Mais là s'arrête son empire, parce que l'intelligence ne lui prête pas son concours, parce que la brute est tout entière renfermée en elle-même et limitée de tous côtés par la matière et la sensation.

Que le végétal naisse, grandisse et meure sans rien sentir,

sans rien aimer; que l'animal n'obéisse, dans ses affections, qu'aux tendances instinctives d'une attraction purement organique, c'est assez pour la matière; mais l'intelligence est faite pour s'épandre, pour chercher partout l'intelligence. La vie de la plante est complète, quand elle a tous ses organes; celle de l'animal, quand il obéit aux instincts impérieux qui le dominent; celle de l'homme ne l'est jamais, parce que son ame accomplit incessamment un mouvement d'ascension vers la science et vers l'infini. Sans cesse il faut que l'être humain réalise, pour se perfectionner, en vue du but social auquel il est destiné sur la terre, et en vue du but éternel de l'autre vie.

Au point où nous sommes arrivés, nous voyons la loi d'amour franchir tout à coup l'abîme qui sépare le monde matériel du monde intellectuel. Dans l'animalité brute, sa sphère d'action était bornée de toutes parts, et ne s'étendait qu'aux choses de la vie organique de l'individu et de l'espèce. Dans l'homme, elle s'étend à la vie morale et offre à notre admiration des sujets d'étude bien autrement vastes que ceux qui l'ont sollicitée jusqu'ici. Nous l'avons vue, exprimée par l'instinct et par la sensation; maintenant, elle obéira à des principes. Elle va élargir assez le cœur humain, pour lui permettre de comprendre dans ses affections l'humanité tout entière; elle va l'initier aux douces jouissances de l'amour, aux nobles entraînements de l'amitié. La pitié tendra aux malheureux une main secourable; la reconnaissance, douce récompense de la vertu, paiera les bienfaits et les sympathies d'autrui. L'espèce humaine ne formera plus qu'un tout, qu'une unité, qu'une seule ame, pour ainsi dire, et glorifiera son auteur en se rapprochant de lui, de plus en plus parfaite et purifiée.

Tout est prévu par Dieu, en nous, hors de nous, et les nécessités de notre intelligence sont plus impérieuses encore que celles de nos corps. Dans le monde matériel, l'amour ne produit que des effets subordonnés aux propriétés de la matière;

dans le monde moral, il agit dégagé de toute entrave, et produit entre les intelligences tous ces miracles d'attraction que nous nommons des affections, et qui sont nécessaires à l'harmonie du tout et au bonheur de chaque être en particulier.

Nous avons rangé l'amour proprement dit dans ce chapitre plutôt que dans le précédent, parce qu'il est encore plus un besoin du cœur qu'un entraînement des sens, et qu'ici, comme toujours, nous avons donné la prééminence à l'élément moral sur l'élément physique.

AMOUR.

On peut définir l'amour, considéré comme loi primordiale de la nature vivante, la sympathie qui pousse les sexes l'un vers l'autre, dans le but de la reproduction des espèces. C'est un instinct conservateur, mis par Dieu dans l'intimité de tous les êtres vivants, pour remédier aux ravages de la mort, et pour établir entre tous cette union harmonique qui contribue à la beauté de l'ensemble et au bonheur des individus.

Il existe, dans le monde organique, deux vies parfaitement distinctes : l'une appartient à l'individu et finit avec lui ; l'autre, héritage immortel, appartient à l'espèce et passe d'âge en âge aux rejetons qui naissent successivement. Chacun d'eux a en lui le principe de cette vie continue qu'il a reçue et qu'il doit transmettre ; mais ce principe ne devient fécond et créateur, que par l'union de deux individus pourvus d'organes différents, nécessaires à leur concours dans l'acte de la reproduction.

Le sexe, dans le sens physiologique, est la différence organique relative aux fonctions génératrices. Dans tout le règne organique, la loi de la sexualité est générale; seulement elle varie parfois dans son mode et dans ses expressions.

Il était peut-être peu important que les sexes fussent réunis ou séparés dans les végétaux, où le besoin de relation n'est pas aussi impérieux que chez les animaux; cependant les organes sexuels de la plupart des familles végétales existent séparément par moitié d'appareils, chaque moitié sur un individu. Pour des motifs que nous ignorons, quelques rares exceptions ont lieu dans certaines familles de plantes et même dans quelques échelons infimes du règne animal.

Une sympathie secrète et mystérieuse attire les uns vers les autres les sexes différents; les contraires se rassemblent, les semblables se repoussent. La réunion des deux sexes constitue une unité physiologique, une sorte d'individualité que tous les êtres tendent à réaliser. Au point de vue de l'espèce, le mâle et la femelle sont comme un seul être; ils se conviennent, parce qu'ils n'ont qu'une même existence physiologique, et que leur constitution et leurs qualités se complètent en se combinant mutuellement. Entre deux êtres du même sexe, au contraire, on conçoit parfaitement qu'il y ait opposition, parce qu'il y a dualité d'existence physiologique, et que chacun des deux êtres, ayant des qualités propres et constitutives, ne peut pas admettre en lui-même deux fois les mêmes choses.

Ces sympathies sexuelles, qui sont peut-être obscurément enfermées pour nous dans le sein de la matière brute, où elles produiraient les affinités et l'attraction, se dégagent à mesure qu'elles suivent les perfections de l'organisme : dans le végétal, elles obéissent à un besoin physiologique pur; dans l'animal, elles sont de plus excitées par l'attrait du plaisir; chez l'homme, elles se spiritualisent et deviennent un sentiment de l'ame en même temps qu'elles sont un besoin de l'espèce et une convoitise des sens.

La reproduction est donc partout soumise à l'union sexuelle, même dans le règne végétal où la vie n'est, pour ainsi dire, qu'ébauchée. Dans ces régions inférieures de l'existence, nous trouvons déjà de vastes sujets d'étude et bien des motifs d'admiration.

C'est pour l'accomplissement de cette fonction si importante que la nature s'embellit chaque printemps, que la main du Très-Haut sème avec profusion sur elle les plus séduisantes beautés. La création entière semble rajeunir : un doux zéphyr chasse du ciel les tristes brumes et les nuages sombres de l'hiver ; la végétation commence ; les campagnes revêtent leur manteau de verdure ; d'odorants parfums se répandent dans les airs. Tout semble se réjouir et se parer comme pour une fête.

Quand la plante va se reproduire, quand une plante nouvelle va réellement sortir de son sein, un surcroît de vie monte en elle avec la sève, et lui donne plus de force et d'énergie. Bientôt elle se couronne de fleurs que la nature sait varier à l'infini, dont elle nuance les pétales de mille couleurs éclatantes. Chose remarquable, c'est au sein de la fleur splendide et embaumée que la génération s'accomplit ; Dieu nous montre ainsi que la reproduction des êtres est quelque chose de noble et d'important, puisque pour elle il fait un si riche étalage de luxe et de beautés.

Comme si le plaisir devait palpiter déjà dans ces organisations imparfaites, elles ne sont appelées au grand acte qu'elles accomplissent que quand elles ont reçu leur parure éphémère, qui n'a évidemment d'autre but que d'ajouter à leurs charmes. Alors ont lieu de mystérieuses sympathies ; la plante semble connaître, par un sens plus délié que les nôtres, l'existence d'une autre plante éloignée d'elle ; c'est quelquefois à d'énormes distances qu'elle lui envoie, sur l'aile des zéphyrs, le pollen fécondateur.

Au milieu de cette nature palpitante, tous les êtres sensibles ne tardent pas à s'émouvoir : un secret instinct, qui les

pousse au plaisir, remue en eux les fibres les plus profondes de l'organisation. L'insecte qui rampe dans l'herbe, les gracieux habitants des plaines de l'air, le lion dans ses déserts, les poissons au sein des flots, tous ressentent les aiguillons de l'amour, tous s'abandonnent à ses douces voluptés. Aux beautés pittoresques de la nature, se marie le concert qu'élèvent à la fois vers le ciel tous les êtres animés. Chacun dans son langage exprime sa reconnaissance et son bonheur.

L'isolement a cessé, les animaux ne fuient plus l'approche de leurs semblables; au contraire, tous se cherchent, se réunissent par couples; la famille se constitue, et bientôt des êtres nouveaux reçoivent le dépôt sacré de cette flamme immortelle de la vie qui perpétue les espèces. Mais l'amour ne tarde pas à s'éteindre en eux. Quand les animaux ont accompli les desseins de la Providence, l'association est rompue; et ces êtres, réunis par le besoin et par le plaisir, n'ont plus rien les uns pour les autres. Ils regagnent leur solitude, dès que le besoin cesse d'exister, et le plaisir de faire sentir ses aiguillons. L'amour chez la brute est une fonction, une jouissance, et rien de plus.

Admirable sagesse du Créateur! si l'animal eût vécu en société, chaque espèce eût trouvé dans l'association une force imposante et terrible pour les espèces plus faibles. Beaucoup de nos serviteurs les plus fidèles, tels que le chien, le cheval, eussent été réfractaires à la domesticité. Il était donc convenable de limiter pour eux la saison de l'amour, afin d'empêcher l'association continue qui ne devait être permise qu'au roi de l'univers, et ne devait fructifier qu'aux mains de l'intelligence.

Dans l'espèce humaine, deux éléments constituent l'amour: l'élément organique involontaire, qui pousse les sexes l'un vers l'autre par l'attrait du plaisir, dans le but de la reproduction; puis l'élément moral, sentiment libre et réfléchi qui perfectionne le premier, en affectionnant son objet par l'apprécia-

tion de ses qualités. Si l'amour chez l'homme, qui est un être mixte, à la fois organique et intelligent, manquait à la première condition, la loi de la nature serait violée; s'il manquait à la seconde, la vertu serait détruite. Le corps est fait pour accomplir les actes physiques qui sont dans l'ordre naturel; l'ame, pour sanctifier les actes du corps, en spiritualisant la sensation et en l'élevant ainsi jusqu'à l'ordre moral.

Pour que cette passion soit normale, il faut qu'elle participe de ce double concours et procède de l'homme tout entier. L'amour purement physique n'appartient qu'à la brute, et l'être intelligent ne doit pas se vautrer dans la fange ainsi qu'elle. Ce qu'on nomme l'amour platonique, sentiment dégagé du commerce des sens, ne convient qu'aux pures intelligences, n'est qu'une illusion de notre cœur et souvent l'occasion de bien des chutes. Ce sentiment, rêve doré de l'innocence, séduit tous ceux qui, avec une grande délicatesse, n'ont point d'expérience en amour.

Lorsqu'ils aiment pour la première fois, ils n'imaginent rien au-delà de ce doux commerce des cœurs; il leur semble même qu'ils commettraient un sacrilège en y mêlant une pensée charnelle. Les deux amants n'ont encore point senti ces désirs brûlants qui enivrent et qui naissent du besoin de s'appartenir. Etre ensemble, se voir, se parler, ne se rien dire des heures entières; s'isoler des regards profanateurs du monde, voilà leur bonheur; une tresse de cheveux échangée, voilà leur trésor. On s'aime longtemps ainsi avant d'oser se le dire; enfin la bouche avoue tout bas ce que le cœur dit tout haut, ce qu'on n'ignorait plus, ce que cependant on brûlait d'entendre.

Charme divin du premier aveu, vous qui remplissez l'ame d'une si douce émotion, rayon de bonheur qui descendez du ciel, nous ne vous décrirons pas. Vous avez des mots trop pleins d'harmonie pour que la voix les répète. Heureux qui put les dire! plus heureux mille fois qui put les entendre! il s'agenouillera saintement devant leur souvenir, resté comme

un écho dans son cœur. C'est une fleur tombée des lèvres d'un ange, et qu'il a ramassée; fleur qui n'est pas de la terre et qui parfume toute la vie.

Mais, hélas! l'amour est une flamme qui brûle les ailes de l'innocence et fait retomber dans ses liens matériels le cœur qui s'est envolé vers les cieux. Notre pauvre nature est esclave des lois physiques; nos pensées les plus pures ont les sens pour organes, et quand deux ames se confondent, les sens ne tardent pas à le faire aussi.

L'amour platonique est le commencement, la fleur, pour ainsi dire, de l'amour, de laquelle émanent des parfums impalpables, mais qui porte en germe dans son sein des fruits matériels, parfois amers et grossiers. Bien souvent il n'est qu'une trompeuse amorce, qu'un mensonge de l'esprit tentateur qui jette un voile d'innocence sur les dangers de la vertu.

Souvent on a confondu la galanterie avec l'amour, surtout dans le siècle dernier. Les auteurs les plus recommandables, Larochefoucault, par exemple, ont commis cette erreur imputable au temps et au milieu dans lesquels ils vivaient.

La galanterie n'est que l'amour brutal et égoïste revêtu du vernis de la civilisation; c'est la débauche polie et maniérée des hommes de bonne compagnie. Elle vise à séduire et à jouir plutôt qu'à se faire aimer; elle désire les sens plutôt que le cœur; elle préfère la beauté physique aux qualités de l'ame. L'amour est dévoué, profond, exclusif; la galanterie est astucieuse, superficielle et banale.

L'homme galant adore toutes les femmes et n'en aime aucune; il met aux pieds de toutes ses hommages empressés et ne leur ferait pas le plus petit sacrifice. Regardant le plaisir comme la loi suprême, l'amour sentimental et dévoué comme une faiblesse, la femme comme un instrument créé pour ses jouissances, il n'a de moins que le libertin qu'on méprise, que l'étalage effronté de sa dépravation. Occupé sans cesse à augmenter la liste de ses conquêtes, songe-t-il un instant aux

larmes, au désespoir de celle qu'il aura séduite? Cette jeune fille aux pensées naïves d'innocence, à la pureté angélique, va-t-il froidement dresser contre elle le plan de ses fourberies, faire sa voix douce et flatteuse, mettre le mensonge et l'hypocrisie dans sa bouche et dans son regard? Pourquoi non! Ce sera le plus beau de ses triomphes; cette jeune fille, elle aussi, a des sens, elle ne sera que trop heureuse si on l'initie aux secrets du plaisir. Mais son honneur, sa réputation, son avenir, oh! n'y songez plus; le séducteur a souvent la vanité d'afficher ses succès, peut-être a-t-il mis déjà l'orgie de moitié dans ses confidences. Qu'importe que les mille voix de la médisance aient crié la honte de l'infortunée! ne l'a-t-il pas oubliée déjà?

Pour nous, la galanterie c'est du libertinage; il ne faut pas craindre de donner aux mots la signification des choses. Toutes ces galanteries de la Régence, tous ces amours furtifs de grands seigneurs et de princes, que chantaient les poètes de l'époque, n'étaient que de honteuses débauches dans les salons du grand monde, et ailleurs un infâme et scandaleux impôt payé par la misère à la fortune, par l'innocence du peuple aux vices de ses maîtres.

Les causes de l'amour sont ou générales et hors de l'individu, ou particulières et dans l'individu même.

La première de toutes, celle qu'on peut considérer comme sa source, c'est, ainsi que nous l'avons dit, cette loi primordiale de la nature, qui commande à tous les êtres de transmettre la vie qu'ils ont reçue, cet instinct qui comble les vides que fait au milieu de nous la faux du temps. Il n'est pas un être vivant qui ne porte en lui-même une étincelle du feu sacré où s'allume incessamment l'existence; il n'est pas une créature humaine qui n'ait été faite pour éprouver les besoins et les sentiments qu'il fait naître. Mais, comme toute fonction, comme en un mot tout ce qui tient à l'homme, l'amour atteint sa plus grande perfection chez les êtres les plus parfaits dans

l'espèce. Comme sentiment, il puise les éléments de sa force dans la puissance de l'ame; comme fonction, il les puise dans l'énergie de l'organisme. C'est de l'harmonie de l'ame et du corps qu'il jaillit, capable de répondre aux desseins du Créateur, relativement aux besoins de l'espèce et au bonheur de l'individu.

L'homme n'est appelé par la nature à payer sa dette à l'amour que quand son organisation s'est formée, qu'elle a acquis le plus haut degré de beauté, d'énergie, dont elle est susceptible. Il était sage qu'il en fût ainsi dans l'intérêt de l'espèce. Plus le tronc d'un arbre est puissant et vigoureux, plus ses tiges s'élancent vivaces et nombreuses. Dans l'enfance, aucun des organes n'a encore atteint son développement normal; les os sont en grande partie cartilagineux; les organes génitaux presque rudimentaires; le corps tout entier n'a point la vigueur nécessaire aux fonctions de la reproduction. Les incitations des sens sont nulles, et les désirs, endormis dans le fond du cœur, attendent pour s'éveiller, que les phénomènes de la puberté s'accomplissent.

C'est à cette époque seulement, plus précoce chez les jeunes filles que chez les jeunes garçons, que s'allument à la fois les feux du désir et la concupiscence des sens. Dans nos climats tempérés, c'est de treize à dix-sept ans environ que les femmes deviennent pubères; les jeunes gens ne le sont ordinairement qu'après quinze ans. Dans quelques cas exceptionnels, la nature se montre plus tardive, d'autrefois plus hâtive dans ses opérations.

Dans les villes où il semble que les hommes vivent plus vite qu'ailleurs, où ils ressemblent à des plantes qui reçoivent une chaleur factice, la puberté est plus précoce que dans les campagnes, où généralement l'esprit et les sens ne sont point soumis aux mêmes incitations. Il n'est pas rare de rencontrer dans les villes, des enfants qu'une débauche prématurée du cœur a portés à abuser de leurs sens, et qui

ont devancé, dans leur accroissement maladif et avorté, les intentions de la nature.

La saison de l'amour est en quelque sorte le printemps et l'été de la vie; la nature en a sagement limité la durée. Commençant après l'enfance, elle finit avec l'âge mûr. L'enfance prépare l'homme à la vie; la vieillesse le prépare à l'éternité; toutes deux devaient jouir du calme nécessaire à l'importante mission qui leur est confiée.

Les femmes sont moins longtemps aptes aux fonctions génératrices que les hommes. La faculté de concevoir dure chez elles trente ans environ. Ainsi celles qui sont susceptibles d'être mères à quinze ans, cesseraient de l'être à quarante-cinq. Pour quelques-unes, ce terme est plus éloigné, bien plus rapproché pour d'autres. Les hommes perdent beaucoup plus tard la faculté d'engendrer. C'est ordinairement de cinquante-cinq à soixante ans que cette puissance leur est enlevée. Chez les uns et chez les autres, les désirs meurent la plupart du temps avec l'aptitude aux fonctions génératrices. Cependant, il arrive parfois que la volupté remue encore des sens frappés d'impuissance. C'est la punition de ceux qui n'ont pas usé sagement des plaisirs de l'amour, et qui se sont abandonnés à la débauche de l'esprit.

Dans les climats glacés du Nord, la puberté est bien plus tardive que dans nos régions, beaucoup plus surtout que dans les contrées méridionales, où elle se montre parfois dès l'âge de onze à douze ans. Les femmes du Nord sont bien plus longtemps que celles du Midi capables de concevoir.

C'est au printemps de la vie que l'amour existe dans sa plus grande pureté. Les jeunes gens aiment avec le cœur autant et plus qu'avec les sens. Le premier amour surtout, entièrement platonique, laisse dans l'ame un souvenir embaumé d'innocence et de poésie. C'est à cet âge que l'on s'inspire de toutes les pensées généreuses, de tous les dévoûments. On est heureux d'un regard, d'une parole; on fait de la personne aimée une véritable divinité qu'on entoure de respect et d'adorations.

L'enfant qui devient homme, qui entre dans la période critique de l'adolescence et de la puberté, sent s'accomplir en lui des phénomènes moraux en rapport avec son développement physique. A son aimable gaîté, pleine d'insouciance, a succédé une rêverie profonde. Au lieu de ces jeux folâtres, de ces courses vagabondes et sans but avec ses bruyants compagnons d'enfance, il cherche la solitude et l'ombrage. On dirait qu'il se prépare, dans le repos et la méditation, à la vie nouvelle où il va entrer, ou qu'une voix intérieure lui fait en secret des révélations importantes sur son avenir.

La nature l'habitue aux sentiments tendres, par une douce rêverie, par l'amour des beautés qu'elle renferme. Il aime à s'égarer dans les campagnes; un beau site le charme et l'enchante, tout lui semble resplendissant; les objets lui apparaissent sous un aspect nouveau. Les soupirs du vent dans les feuilles, les murmures de l'onde frémissante, les vols d'hirondelles, les chants d'oiseaux, tout est plein d'ineffables harmonies qui l'enivrent.

La poésie est à ses yeux le seul langage digne de l'homme; c'est sur ses ailes qu'il envoie aux échos les premiers soupirs de son cœur, les premiers rêves de son âme, comme la note inquiète et tremblante qui prélude à d'ineffables concerts.

Un instinct secret, un sentiment intime de sa force et de sa puissance, lui disent qu'il est fait pour de grandes choses. Lesquelles?.. Il l'ignore; mais il a des moments de douce exaltation, de noble fierté, et puis des découragements et des prostrations de cœur inconcevables. Il est heureux et il souffre; tout se confond en lui; il sent comme des bouffées de plaisir et des suffocations de tristesse et de larmes. Il a des pensées qu'il voudrait dire et qu'il n'ose dire, des besoins d'épanchement que ni son père, ni sa mère n'entendront. Qui donc? C'est là qu'est le mystère. Quelqu'un d'inconnu, une forme enchanteresse d'angélique créature, qui n'est pas de ce monde, et que lui seul a rêvée.

Dans ses promenades solitaires, dans un salon, à l'église,

s'il voit passer ou s'il entend une blonde et douce jeune fille aux traits séraphiques, à la taille aérienne, un rayon d'amour s'épanche de son cœur, l'éclaire et l'illumine tout entière. Pour lui la voilà belle, radieuse et divinisée. Sur sa tête viennent se reposer tous ses rêves, toutes ses créations idéales. Il lui fait un temple dans sa pensée, la lui consacre entièrement. L'aimer ainsi sans qu'elle s'en doute est un bonheur qui lui suffit. Son cœur demandait l'énigme de ses tourments et le but de sa puissance d'aimer; maintenant qu'il les possède, il lui semble avoir assez pour être heureux.

Pourtant cette jeune fille, qu'il décore ainsi de toutes les créations de son imagination, l'aime-t-il bien réellement; ou plutôt, n'est-elle que l'idole aux pieds de laquelle il sacrifie à l'amour qui tourmente son propre cœur, et aux illusions qu'il enfante? Nous pensons qu'il en est ainsi, car toute autre femme produit sur lui une impression qu'il ne peut dominer; il rougit, il se trouble, il balbutie; il éprouve à la fois du bonheur, de l'embarras et comme de la honte. Il aime la femme sans en aimer précisément aucune. Celle en qui il a placé ses rêves, ses illusions, ses espérances, n'est qu'un canevas sur lequel travaillent ses pensées errantes.

Plus tard, dans l'âge mûr, l'amour, comme toutes les passions, est positif. Il se matérialise. On cherche plutôt des jouissances que des affections; on se laisse davantage aller aux entraînements des sens. Dans la vieillesse, quand on trouve encore le feu du désir sous les glaces de l'âge, ce n'est plus de l'amour, c'est du libertinage.

Les sexes sont la cause de nombreuses différences dans l'amour. Les hommes sont plus portés aux plaisirs des sens que les femmes. Ils semblent faits pour éprouver le besoin; elles, le sentiment.

Chez la femme, l'éducation du cœur est bien plus précoce. Elle n'a pas d'avenir à créer par le travail, pas de carrière à embrasser, à étudier. Elle est la reine de ce monde, et, comme toutes les reines, elle n'a qu'à jouir. Ce ne sera pas sur elle

que pèsera le soin des affaires. Aimer, voilà sa destinée ; être aimée, est sa seule ambition. Un secret instinct lui dit quel empire lui est réservé, quelle influence elle doit exercer sur l'homme. A peine est-elle sortie du berceau que déjà cet instinct s'est révélé. Coquette par nature et sans art, elle a de petits airs attrayants, des agaceries provocatrices, des préférences qu'elle fait valoir.

Déjà certaines expressions ont pour elle une signification révélatrice de tout un avenir. Amour, mariage, enfants, voilà les mots prestigieux qu'elle adore sans les comprendre, qu'elle couve dans son cœur, qu'elle entoure des plus délicieuses espérances.

Mais tout est mystérieux et indécis dans son ame. Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi ; elle n'est pas en contact avec les réalités de l'existence ; on l'éloigne de tout ce qui pourrait instruire le cœur par les sens, de sorte que toutes les idées lui arrivent vagues, indéterminées, jamais revêtues de formes réelles. Elle ne laisse errer ses désirs, ses espérances, que dans le monde idéal. Aussi rien de pur, d'aérien, d'angélique comme les rêves de jeune fille. Séraphins, qui rasez du vol la fange de la terre ; natures éthérées, qui ne vous souillez jamais de son contact, qui dira si l'ame de la femme n'a pas comme vous reçu des ailes ? Faite pour aimer, n'est-elle pas plus que nous destinée à vivre des choses du ciel et du parfum de celles de la terre ; les réalités de notre monde matériel ne sont-elles pas quelque chose de trop grossier pour elle ?

A nous, l'intelligence qui comprend les choses de la science ; à elle, l'intelligence du sentiment ; elle en possède l'ascétisme. L'homme s'arrête à la forme matérielle qui est en rapport avec le besoin ou le plaisir : elle, s'élance au-delà des bornes que nous voyons, de celles que la réalité détermine. Dieu l'a douée d'une puissance de cœur qui l'emporte sur des ailes diaphanes, pour l'enivrer sans cesse de visions ascétiques, d'émotions intimes et mystérieuses, de projets d'avenir,

de rêves enchanteurs, voilés pour nos yeux de chair et de sang.

Quand la puberté s'accomplit chez la jeune fille, il s'opère dans son être moral une transformation étonnante. Ce n'est plus cette enfant vive et légère, qui vous égayait naguère par ses jeux et ses ris. Vous ne la voyez plus folâtrer et prendre ses ébats. Tout à coup elle est devenue d'une extrême timidité : voyez quelle rougeur subite monte à son front et vient empourprer ses joues; comme son regard est craintif, inquiet et baissé. Comme elle est soucieuse maintenant !

Ah ! si elle pouvait aller rêver dans les bois sombres, près des fontaines jaillissantes et limpides; si elle pouvait aller sur la colline surprendre le lever de l'aurore; ou le soir, glissant légère et mystérieuse comme une ombre qui passe, venir s'asseoir au bord du lac quand la brise embaumée fait serpenter la vague, quand les arbres murmurent, qu'un dernier rayon de lumière vient dorer la cime des monts, comme toutes les harmonies de son cœur se marieraient à ces harmonies de la nature ! Comme au milieu de tous ces êtres qui élèvent vers Dieu le parfum de leur existence, pauvre enfant, elle dirait, s'agenouillant et regardant l'avenir : Quels mystères vont donc s'accomplir en moi, que des pressentiments agitent, que de secrets tressaillements font trembler, qui suis heureuse et qui pleure ! Pourquoi donc mon cœur est-il vide à présent, a-t-il des désirs incompris de moi-même, et quoi donc pourra le remplir ? Et puis du sein de Dieu descendrait dans le cœur de l'enfant qui prie, une révélation muette pour l'esprit, car Dieu ne parle aux femmes que dans leur cœur. Quand la vierge demande « comment cela se fera-t-il, » l'ange répond, « parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. » « Je suis la servante du Seigneur, dit-elle alors, que votre parole » s'accomplisse en moi. » Heureuses, vous qui sentez sans comprendre; la sainte pudeur vous couvre de ses ailes, et rien d'impur ne souille la source de l'humanité.

Les hommes ne sont pas susceptibles d'arriver à la délica-

tesse de sentiment qui existe chez les femmes. Toujours chez eux quelque chose de charnel mêle son élément grossier aux plus pures affections. Quand une femme a donné son cœur, elle se contenterait très volontiers de ce doux commerce des ames où les sens ne sont pour rien. Pour les hommes, il n'en est point ainsi : quelque sainte et poétique que soit la femme aux pieds de laquelle ils jettent leur encens, ils la font tôt ou tard descendre de son piédestal, lui arrachent peu à peu son voile d'innocence, son auréole, sa pureté; leur amour pour elle se matérialise et souvent la dégrade. Si l'homme et la femme ne font, comme on l'a dit, qu'un seul être, le premier en est le corps, la seconde en est le cœur.

Pour l'homme, l'amour est une distraction, un besoin, une des mille affaires de la vie. Pour la femme, c'est tout, c'est la vie tout entière. En dehors de ses affections, il a les ressources de l'ambition, de la gloire, du travail; elle, en dehors des siennes, n'a plus rien que le désespoir et l'isolement.

Les tempéraments modifient souvent l'amour dans les deux sexes. Considérons d'abord l'influence qu'ils ont chez l'homme, nous les étudierons ensuite chez la femme.

L'homme au tempérament dit sanguin, dont les formes arrondies, la coloration animée, le regard doux et azuré nous rappellent les types de la statuaire grecque, ressent à un haut degré les aiguillons de l'amour physique. Généralement doué d'un esprit mobile et léger, peu susceptible d'impressions durables, il n'a pas de constance, partant, pas de chagrins en amour. C'est le séducteur, né du beau sexe qu'il charme par sa bonne mine, ses façons engageantes, sa parole éloquente et persuasive, son regard doux et bon, ses allures franches et loyales. Son excessive propension au changement le rend incapable de fixer son cœur. Plus son ardeur est brûlante, plus elle s'éteint vite. L'amoureux de ce caractère ne connait de l'amour que les plaisirs et les jouissances; il ignore ses pleurs, ses jalousies, ses fureurs. Il quitte une amante

adorée naguère, comme il sort d'une conversation. Natures heureuses pour elles-mêmes, que Dieu fit pour cueillir les roses de l'existence, sans presque jamais en sentir les épines ; mais natures malheureuses pour autrui, à qui elles laissent les larmes, les chagrins et le désespoir.

Le bilieux, ce héros de l'école romantique et du drame moderne, est tout l'opposé de l'homme au tempérament sanguin. Doué d'une physionomie mâle et expressive, tout manifeste en lui la passion énergique et durable. Ce n'est pas lui que les femmes appellent un bel homme, et cependant elles le préfèrent. Il les domine par sa puissance; elles sont en quelque sorte entraînées à l'aimer. C'est en lui qu'elles trouvent l'amour vrai, durable. C'est l'homme de ce tempérament qui brave les obstacles, détruit les impossibilités, fait tous les sacrifices, ne recule devant aucun dévoûment. Mais il faut qu'on lui rende ce qu'il donne. Il attend un amour semblable en retour du sien. Il veut être aimé pour lui-même, et préfère le cœur aux sens. Sa jalousie est lente à naître, parce qu'il a confiance; mais elle est intense comme toutes ses passions ; elle traîne à sa suite la colère, le sombre désespoir et toutes les vengeances. C'est en lui que nous choisirions le type de l'amour avec son bonheur et ses larmes, ses jouissances et ses tortures, ses sacrifices, ses nobles dévoûments et sa fidélité.

Le mélancolique apparaît ensuite avec ses soupirs et son air d'infortune. Il est pâle et grêle; sa faiblesse physique imprime à son ame une extrême défiance d'elle-même et de sa puissance. A lui, l'ascétisme de l'amour, ses rêves et ses créations pastorales. A lui, le bord des ruisseaux et les sentiers ombreux et déserts. A lui, le culte de la beauté, qui le dédaigne, ne le connaît pas ou ne le connaîtra peut-être jamais. Il n'ose faire un aveu à une femme ; mais en revanche il en fait à la brise qui passe, au nuage qui vole ; il confie aux échos ses accents plaintifs. Il inscrit sur le tronc des arbres le nom de celle qu'il adore, fait des vers en son honneur, lui consacre toutes ses pensées, n'aime qu'elle au monde ; mais il prend

la fuite à son approche. L'amoureux de cette sorte est à plaindre ; c'est une ame qui gémit de l'insuffisance de l'organisation physique. Les femmes le recherchent peu, de là ses larmes et ses chagrins. La fidélité est innée en lui, car il a peu de désirs ; et s'il arrive qu'il trouve une femme qui l'aime, il a trop peu de chance ailleurs pour la quitter jamais.

Le lymphatique, doué d'une constitution molle et blafarde, est peu porté à l'amour ; il l'éprouve à peine comme besoin physique, comme sentiment, il ne le comprend pas. Il est trop ami de sa tranquillité pour s'aventurer sur la mer orageuse des passions. Il n'en connaît ni les inquiétudes ni les plaisirs. Il aime sincèrement, mais toutes ses affections sont jetées dans le même moule. Ne lui parlez pas d'amour malheureux, de jalousie, de soupirs et de larmes. Il a le dédain le plus profond pour toute espèce de passion vive. S'il ne s'écarte pas de la ligne de ses devoirs, ce n'est pas par amour de la vertu ou par haine du vice, c'est qu'il est naturellement ennemi des extrêmes. Il juge sévèrement ceux que l'amour égare, et ne comprend pas ce qu'il nomme leur démence. Il apprécie tout au point de vue de l'utilité. C'est lui qu'on nomme dans le monde un homme raisonnable. Trop d'embonpoint, quand il se manifeste chez des individus d'un autre tempérament, les modifie souvent au point de les rendre, comme les lymphatiques, incapables d'aimer, ou du moins très indifférents pour tout ce qui tient à l'amour.

Chez les femmes, les mêmes différences ont lieu, mais d'une manière moins vive et moins marquée ; leurs tempéraments ne sont pas aussi tranchés que chez les hommes. Les femmes sanguines, lymphatiques, sont peu faites pour éprouver l'amour. Chez elles, les sentiments sont fugaces et peu profonds. Il n'en est pas ainsi chez la brune, hardiment organisée ; ses yeux noirs et perçants, ses traits expressifs, ses poses voluptueuses, tout en elle indique les passions ardentes. Son amour est durable, emporté, jaloux. Il brave les obstacles, il les attaque et les renverse Il est égoïste et veut des jouissan-

ces. Contrarié, méconnu ou trompé, il s'emporte et se venge. Sa colère éclate en supplications et en menaces. Le fer et le poison viennent à son aide, car elle ne recule pas devant la vengeance audacieuse ou perfide. L'amour, chez elle, est un torrent dont la violence est redoutable. Si vous voulez être aimé, adressez-vous à elle; mais, si vous voulez aimer, à la blonde pleine de tendresse et de sensibilité. Sa beauté a moins d'éclat pour l'œil, mais elle plaît au cœur ; elle a davantage ce qu'on aime ou ce qu'on rêve dans une femme. Voyez son visage, doux et sentimental, ses yeux humides et craintifs, sa complexion délicate, sa taille svelte et brisée, ses cheveux blonds, qui la baignent, sa peau blanche et fine où domine l'élément nerveux. Tout en elle respire la tendresse, la sensibilité, la prière. Il semble que sa faiblesse appelle aide et protection. Seule, elle ressemble à la liane élégante, s'élevant sans appui dans l'air. Isolée, il lui manque quelque chose, elle est incomplète. Mais aussi voyez la près de celui qu'elle aime; elle semble se confondre en lui, elle devient radieuse de bonheur; toutes ses facultés s'épandent et s'épanchent. Il s'exhale d'elle comme un parfum d'amour. Quand elle aime, elle ne se réserve rien ; elle est entièrement dévouée. Il lui faut peu de chose pour être heureuse : un mot, une caresse, un regard, la font frissonner; mais un soupçon la rend malheureuse ; elle a des larmes et des soupirs inépuisables, des prières et des reproches ineffables de tendresse. Elle est constante dans ses affections, qui sont tout pour elle.

C'est chez les femmes de ce tempérament que l'amour est un feu qui consume. C'est chez elle qu'on trouve ces anges voyageurs parmi nous, que Dieu jette un jour sur la terre, et qui meurent. Délicieux instruments d'harmonie humaine, qui résonnent à tous les vents, à tous les soupirs d'amour, mais qui s'usent, hélas! trop vite. Ce sont elles qui tombent souvent avec les feuilles d'automne, qui disparaissent comme un parfum qui s'exhale, comme un bruit divin qui s'éloigne. A elles, les joies purement senties, des sympathies pour tout ce qui

souffre, mais aussi des douleurs que le monde ne comprend pas, des chagrins ignorés qui passent dans les veines comme un acide, et brûlent la vie à sa source.

Après ces considérations, qui comportent des détails attrayants, puisés dans l'ordre moral, nous sommes forcés de descendre dans des régions inférieures, et d'examiner l'influence des choses matérielles sur l'amour. L'ame et le corps étant unis, les pensées et les sentiments se trouvent sans cesse en contact avec les besoins les plus grossiers.

L'alimentation est une cause dont l'influence se fait sentir au plus haut degré par rapport à l'amour. Ceux qui mangent beaucoup, qui font usage de viandes succulentes, de vins généreux, sont plus portés que d'autres aux jouissances des sens. Ceux, au contraire, qui vivent de peu, qui se nourrissent de végétaux, sont moins esclaves de leurs sens. Mais, chose remarquable, tandis que les premiers, grossiers et matériels, n'éprouvent que des besoins physiques, les autres sont en proie aux tentations incessantes de l'imagination. Les moines, les cénobites, les personnes convalescentes, tous ceux, en un mot, chez lesquels le corps est affaibli, sont tourmentés par les sollicitations de leur cœur et les convoitises de leurs sens.

Le froid dispose à l'amour physique, la chaleur aux affections sentimentales, et à la débauche qui naît de la dépravation de l'esprit plutôt que de l'abus des organes. L'Asie est la terre classique de la volupté, et toutes les créations érotiques des poètes ont été enfantées dans des régions telles que la Grèce et l'Italie. L'ame se dilate, et le cœur s'ouvre aisément aux émotions douces, sous un ciel embaumé, au sein d'une nature enchantée, où tout charme les sens. Dans les frimats du Nord, le corps acquiert une grande vigueur, mais rien ne vient flatter l'imagination, qui reste froide et glacée, comme les tristes contrées qui s'offrent à sa vue. Mahomet n'eût point été écouté des rudes habitants de la Russie, en leur promettant les voluptés de son paradis, ses bosquets, ses frais ombrages et ses

ravissantes houris. Il eût mieux réussi en faisant appel à leur intempérance, à leur amour de la bonne chère.

L'amour, comme presque toutes les facultés humaines, languit ou meurt au sein de l'esclavage. La liberté, qui vivifie le monde, la morale et la religion, qui le conservent et agrandissent la sphère de la pensée humaine, sont les hôtes au milieu desquels il aime à fixer son séjour. Il fuit la tyrannie, qui le dégrade et le matérialise. C'est seulement dans nos civilisations chrétiennes qu'il a pu atteindre la dignité dont il était susceptible, en se développant sur le type sacré du bien, du vrai, dont elles lui offraient le modèle; c'est là seulement qu'il est arrivé à la hauteur de son but et de ses devoirs.

Les relations fréquentes qu'ont les hommes entre eux, les fêtes, les bals, les spectacles, contribuent beaucoup à les initier à cette passion. C'est surtout chez les habitants des villes que les influences de cette nature se font sentir. L'isolement des habitants des campagnes, l'absence de tout ce qui peut allumer le cœur par les sens et par l'imagination, les tiennent à l'abri des atteintes violentes de l'amour. La mollesse des premiers, le luxe dont ils s'environnent, le désœuvrement de leur existence, tout favorise en eux la passion, contribue à la faire naître et à la nourrir. L'activité d'une vie laborieuse et dure, tient le cœur fermé chez les seconds, et laisse peu de temps aux rêveries dont l'amour s'alimente.

Presque jamais, pour nos paysans, l'amour n'est autre chose qu'une union utile qui leur donnera une ménagère et des enfants. Quant à ce qui constitue le sentiment, ils y demeurent complètement étrangers. Point de soupirs ni de larmes, point de peines morales; pas de dévoûment pour l'objet aimé. Ils débattent le prix d'une femme comme celui d'un morceau de terre. Les idées qu'ont sur la beauté les hommes de cette classe, sont directement opposées à celles que nous nous en faisons. Ce qui la constitue, à leurs yeux, c'est la force du corps, la grosseur des membres. La chose la plus flatteuse qu'on puisse

dire à une paysanne, c'est de la féliciter sur son embonpoint.

L'éducation est une des causes qui influencent le plus directement la passion dont nous parlons. Souvent les jeunes gens, habitués de bonne heure aux émotions continuelles qu'ils rencontrent partout dans la vie, au bal, au théâtre, sont blasés sur les plus doux, sur les plus tendres sentiments. A peine adolescents, ils ont le cœur usé ; plus rien ne le réveille et ne le touche. Ils calculent froidement les éléments du plaisir; ils sont voluptueux et débauchés sans avoir jamais éprouvé les douces jouissances de l'amour. L'excessive liberté dont ils disposent, est pour eux une source de dépravation morale, et souvent de débauches physiques. Mais s'ils sont issus de parents sages et prudents, qui veillent avec sollicitude autour d'eux, qui leur inspirent l'amour des choses saintes, et tournent leurs facultés vers l'étude, ils gardent toujours l'innocence et la pureté du cœur, source des plus ineffables jouissances que l'homme puisse éprouver.

La jeune fille, assujettie par nos usages et par nos mœurs à une surveillance continuelle, n'est point exposée aux mêmes dangers. C'est, comme nous l'avons dit, dans l'intimité de son cœur que la nature lui révèle sa destinée; rien d'étranger ne vient l'instruire. Assidue près de sa mère, elle ignore comment le monde prostitue les plus nobles sentiments; elle garde la virginité de ses pensées et la candeur de ses illusions.

Nous ne parlons ici que des jeunes filles d'un certain rang. Malheureusement celles des classes pauvres, qui sont abandonnées à la seule garde de leur sagesse, appelées tous les jours par leurs professions au milieu du monde, sont vite dépouillées de la virginité de l'ame. Elles gardent la chasteté du corps, et presque toutes ne font consister la vertu qu'en cela seulement.

Tantôt l'amour s'empare brusquement du cœur, tantôt il s'y glisse furtivement et peu à peu. C'est un aigle qui fond sur sa proie, ou bien un serpent qui vient la surprendre. Souvent

il naît d'un regard; il ressemble à l'étincelle électrique qui répand tout-à-coup l'incendie. C'est une sympathie magnétique qui s'établit entre les ames, sans que la volonté, l'intelligence, y soient pour rien. Parfois on dirait que la beauté répand dans l'air des vapeurs qui donnent le vertige et troublent l'économie entière, car l'amour est un délire de toutes les facultés.

Quelquefois il naît lentement au sein d'une douce intimité, il s'insinue avec adresse et timidité. Il a mille formes diverses pour se rendre maître des cœurs. Il déjoue nos plans et nos projets, se rit de nos résolutions. C'est, comme on l'a dit, un Dieu insensé qui jette au hasard d'inévitables flèches, qui blessent les fous et les sages, qui atteignent les fronts couronnés de jeunesse et ceux que les ans ont blanchis. Nul n'échappe à ses coups, tôt ou tard il faut éprouver son empire. En vain le cloître enferme-t-il sous ses lourds verrous les vierges timides, rebelles aux vœux de la nature, en vain le cénobite livre-t-il son corps aux macérations les plus rigoureuses, l'amour qu'exaspèrent les obstacles, semble se faire un plaisir de les attaquer, et ses tentations les plus dangereuses viennent parler au cœur dans le silence de la cellule, et jusqu'au pied des saints autels. Il faut alors pour le vaincre, emprunter la force et les secours d'en haut.

Il est rare qu'on s'aperçoive de sa présence, sans être en même temps surpris de se trouver enlacé de toutes parts dans ses liens. Il ressemble à la flamme longtemps cachée, qui s'élance tout-à-coup décélant un vaste incendie. Sa marche est insidieuse comme celle du voleur nocturne; quand il se montre, c'est qu'il est maître de sa victime.

Celui que l'amour domine, est en proie aux symptômes physiques et moraux les plus caractéristiques pour un œil observateur.

Au nom de la personne aimée, la rougeur monte au visage, la langue balbutie, la contenance est embarrassée, la respiration gênée et comme suffocante. Un tremblement subit, une

défaillance invincible, maîtrisent l'organisme. D'un autre côté, les bizarreries les plus extraordinaires se font remarquer dans le caractère. On n'aime plus le travail ni les choses sérieuses; l'esprit toujours en proie à de vagues rêveries, ne songe plus aux affaires; on devient tantôt taciturne et tantôt gai jusqu'à la folie. On aimait la solitude, on la fuit; on la fuyait, on la recherche. Les personnes les plus chères deviennent insupportables. Tout ce qui tient aux soins matériels de l'existence, est l'objet d'un profond dédain. La fortune, l'ambition, la gloire, les plaisirs de toutes sortes, n'ont plus aucun attrait. On se montre dur envers ses parents, on manque d'égards à ses supérieurs; les déférences qu'on leur doit, semblent tyranniques; on oublie même jusqu'à ses devoirs envers ses propres enfants. On quitte ses amis, on délaisse ses proches, on renonce, autant qu'il est possible, à tout ce qui n'est pas l'objet aimé.

Quand l'amour est depuis longtemps maître de l'individu, il inscrit dans l'organisation les traces profondes de son passage. Les yeux deviennent caves et cernés, les traits amaigris s'allongent, les regards sont fixes ou hagards. Le pouls accéléré, tumultueux, dénote la gêne de la circulation. La respiration est profonde, de fréquents soupirs se font remarquer. La digestion s'opère mal, l'estomac devient quelquefois le siége d'une vive douleur. Des rêves agitent le sommeil, parfois l'insomnie vient augmenter la longueur des nuits. La fièvre s'empare de l'économie; le marasme et la phthisie peuvent même conduire au tombeau les malheureuses victimes de l'amour.

De toutes les passions que Dieu a mises dans le cœur de l'homme, il n'en est pas qui soit plus puissante que l'amour. Toutes sont soumises à son empire et se font ses esclaves; il n'est pas de royauté plus despotique que la sienne, pas de volonté plus inflexible pour marcher à son but. Rien ne l'arrête, rien ne lui résiste : partout il trouve des moyens, nulle part des obstacles. Il gouverne à son gré celui dont il

s'empare, soit qu'il présente à ses lèvres la coupe embaumée du bonheur, soit qu'il l'abreuve, triste et pitoyable victime, de l'amertume, de ses déboires, le perce des aiguillons de ses plus poignantes douleurs.

L'ame et les sens lui obéissent : tantôt il les enivre de ses jouissances, tantôt il les soulève et les bouleverse comme l'ouragan fait les vagues. Il répand en eux le plaisir et la joie, il les berce dans l'espérance, les endort dans la félicité. Puis il les réveille dans le désespoir, les plonge dans la noire jalousie, les livre aux fureurs de la colère. Passion à la forme changeante, aux couleurs indécises, plus capricieuse que Protée, belle et suave comme le ciel, et mauvaise comme l'enfer ; nul pinceau ne peut la saisir et la rendre, nul langage ne peut la suivre dans le dédale de son vol.

A elle seule appartiennent les dévoûments sans bornes et l'égoïsme le plus aride; elle immole tout à l'objet aimé, fait pour lui les sacrifices les plus sublimes; d'autrefois elle le fait le jouet de ses caprices et de ses jouissances. Pour ses satisfactions, elle le rend esclave et malheureux, elle poursuit son bonheur à elle, même à travers les larmes qu'elle lui fait répandre et les tortures qu'elle lui fait subir.

A elle, d'élever l'homme et de le grandir jusqu'au ciel, mais aussi de l'abaisser jusque dans la boue de la matière; d'élever à Dieu son ame sur des ailes diaphanes qu'elle emprunte aux anges, mais aussi de le précipiter dans le mal et dans les plus hideuses profondeurs du crime.

A elle donc, le crime et la vertu, la prière et le blasphème, le feu, le fer et le poison. A elle, les angéliques pensées, les rêves mystérieux et suaves de l'innocence, et puis les horribles instincts, les effrayantes conceptions de la plus profonde perversité.

L'amour donne accès dans le cœur aux choses les plus opposées, il y réunit ce qu'on croyait incompatible. Doué d'une susceptibilité sans bornes, la moindre chose le blesse et l'offense; une apparence, un doute, le font entrer en fureur ou

lui arrachent des larmes, et cependant il n'est rien qu'il ne pardonne et qu'il n'oublie. C'est le tyran le plus ombrageux de tous, et le plus porté à la miséricorde et au pardon. Il s'alimente de ce qui en apparence devrait l'affaiblir ou l'éteindre : les soupçons, la jalousie, les rigueurs, les caprices, lui donnent plus de force et d'énergie. Après la plus violente tempête, le calme renaît, et la vague apaisée, caresse la rive qu'elle couvrait naguère de son écume. Jamais deux amants ne sont plus près des douces promesses d'amour, des serments d'avenir, des tendres caresses, que quand la colère les anime et que leurs bouches prononcent l'abandon et l'oubli. Il n'est pas de mer plus sujette à être battue des vents, pas de ciel plus incertain.

Tout semble fait pour introduire l'amour dans l'ame, tout, jusqu'aux passions haineuses, qui mettent en contact par l'attention qu'elles sollicitent. Tous les plaisirs surtout sont ses pourvoyeurs. Comme le cœur qu'ils enivrent est bien mieux disposé à ses séductions! Une fois sur la pente du bonheur, combien il y glisse facilement! Si tout paraît devoir le faire naître, tous les cœurs paraissent aussi faits pour le sentir. N'avoir jamais aimé, mensonge! on a du moins aimé ses rêves et ses desirs, et les blondes figures que l'imagination dessine dans la pensée. Ne dites pas d'un homme, qu'il n'a jamais aimé, mais qu'il sait dompter son cœur et ses sens. Ne dites pas d'une femme, qu'elle est insensible, parce qu'elle n'a pas encore rencontré celui qu'elle doit aimer. Toute statue de chair où l'amour ne s'est pas fait sentir, attend le souffle inspirateur d'un Pygmalion fait pour elle.

C'est lui qui complète l'existence et rend l'homme ce qu'il doit être. Sans le commerce des femmes, l'homme le plus spirituel, le plus rempli de mérite, est comme un diamant brut qui n'a point passé dans les mains du lapidaire, et qu'une écorce grossière enveloppe. C'est le commerce des femmes qui amollit et assouplit l'ame, qui émousse les âpretés du caractère de la pensée, qui infuse à l'intelligence cette délicatesse,

ce tact, que les femmes possèdent, et que les hommes acquièrent. C'est lui qui initie le cœur aux douces émotions, aux tendres épanchements, qui le fait descendre des rêveries vagues et sans but de l'ascétisme, aux douces réalités que notre vie, à la fois immatérielle et physique, nous impose. Si, dans des cas exceptionnels, le célibat a pour quelques-uns d'incontestables avantages, il les assujettit aux vices qu'engendre le renoncement aux femmes. Supposant à toutes les défauts de quelques-unes, ils deviennent misanthropes, et sur bien des points, esprits faux. C'est avec une puissance également grande, que l'amour conduit au bien, comme au mal, celui dont il s'empare; il rend entreprenants les plus timides, pousse aux actions audacieuses ceux qui sont ordinairement pusillanimes. Il inspire le courage, la générosité. C'est lui qui fait briller toutes les vertus de l'éclat le plus vif, et donne aux vices l'énergie déplorable dont ils sont susceptibles. Il fait des héros, des demi-dieux et des forçats.

Quand il s'insinue dans l'ame, avec quelle adresse il sait la séduire, comme tout ce qu'il désire est innocent et naturel! Il change à son gré les idées reçues, modifie les principes les mieux établis, fait chanceler les croyances les plus enracinées. Dès qu'on aime, on commence à douter que l'amour et ses satisfactions soient un mal.

Si les cœurs pervertis ou grossiers, ne connaissent de l'amour que le côté matériel et brutal, il arrive souvent que les plus belles natures, les ames les plus généreuses, les cœurs les plus aimants, sont dominés, sans s'en douter, pour ce même amour et deviennent ses victimes.

Les jeunes gens qui n'ont pas d'expérience, qui voient tout à travers le prisme de l'imagination, se créent des types de perfection qu'ils adorent dans leur pensée, et qu'ils espèrent trouver facilement dans la vie réelle. Leurs sens s'allument à l'aspect de la beauté, et assujettissent l'esprit qui prend ses désirs pour de l'amour. Ils décorent l'objet aimé de toutes

les qualités qu'ils ont rêvées, et se préparent ainsi de terribles désenchantements.

Voyez le premier choix d'une jeune fille ! De tous les avantages qui lui plaisent dans son amant, il n'en est peut-être pas un qui convienne à son mari. Une jolie figure, une tournure agréable, de l'élégance dans les manières, dans la toilette, voilà ce qui, la plupart du temps, la détermine. Il en est de même des jeunes gens; et cela est si vrai, que beaucoup retrouveraient déposée dans leurs souvenirs quelque image de jeune fille, qui fut jadis l'idole de leur pensée, et à qui peut-être ils n'ont jamais parlé. La beauté du visage, la grace dans la physionomie, ont suffi pour entraîner la concupiscence du cœur, l'imagination a fait les frais des illusions qui séduisent l'esprit.

On nomme dans le monde, mariages d'inclination, ceux qui sont la suite de ces passions que la raison n'a pas sanctionnées. Presque toujours, ils sont pour ceux qui les contractent, une source de malheur et de larmes. L'expérience de l'amitié, la sollicitude des parents, les redoutent et ne peuvent, la plupart du temps, que déplorer l'impuissance de leurs conseils et de leurs prières.

L'amour est aveugle, dit-on. C'est de cet amour, qui naît de la convoitise, que cela est surtout vrai. Il doit participer de la nature de son origine : fils de la matière et des sens, il doit être opaque comme eux : quand il domine l'intelligence, c'est une puissance matérielle et brutale qu'il exerce.

Ces jeunes fous, que la fougue de l'amour emporte, ne raisonnent plus, ne prévoient plus; leur passion ferme les yeux sur tout ce qui ne l'atteint pas immédiatement. Une conformité de goûts pour le plaisir les réunit, les pousse l'un vers l'autre; ils s'abreuvent de jouissances, qu'importe tout le reste. Aveuglement fatal! L'amour des sens est borné comme eux; plus il est violent, plutôt il doit finir, plutôt son aliment est dévoré. Quand les sens ont ce qu'ils demandent, ils se reposent et cessent d'influencer l'esprit et le cœur.

Voyez avec quelle rapidité les deux victimes marchent au triste dénoûment de leur passion. Ils abusent de toutes les jouissances de l'amour. Partout et toujours ensemble, s'isolant du monde entier, ils attisent sans cesse la flamme qui les brûle et qui s'éteindra bientôt aux limites de la sensualité.

Alors la raison, que n'obscurcit plus le prestige des sens, fait un retour sur elle-même ; et que voit-elle souvent ? que deux êtres intelligents se sont réunis pour toujours dans l'intérêt d'une passion éphémère, que l'on n'a consulté ni les sympathies du cœur et de l'intelligence, ni celles de l'éducation, des goûts et des habitudes, pas même les convenances de fortune. Les aiguillons de l'amour charnel ont été pris pour le véritable et saint amour dont ils ne doivent être qu'un accessoire. Les antipathies se dévoilent, les illusions tombent, les enchantements s'envolent et le malheur reste ; les natures les mieux douées se réfugient dans l'indifférence. Mais quelle vie que celle où la patience doit être éternelle, où l'espérance est morte, l'avenir sans promesses de consolation et le présent plein d'amertumes. Terrible punition de l'homme qui n'a pas assez compris combien doit être écoutée la voix de la raison, combien les intérêts de l'esprit sont supérieurs aux exigences de la matière.

L'amour purement matériel ne s'alimente que de ce qui est matériel, et dépérit comme les objets de son culte. Quand c'est le charme éblouissant de la beauté qui le détermine, il n'a pas de durée, parce que la beauté passe vite, et que les besoins qu'elle est appelée à satisfaire sont bornés. La volupté est un vase qui n'a qu'une contenance médiocre, une flamme qui s'éteint dans la jouissance.

L'amour véritable, digne de l'homme et aimé de Dieu, est le lien de deux cœurs qui sympathisent l'un avec l'autre, dont les affections sont fondées sur l'appréciation de qualités mutuelles et sur une estime profonde. On n'a de part aux faveurs

de ce sentiment, émané d'en haut, qu'en aimant avec délicatesse un objet digne d'être aimé. Le première condition d'un amour durable, c'est la conformité de goûts pour la vertu. Comment, en effet, et par quelle perfection fixer un cœur pour qui la vertu n'aurait pas de charmes ?

Heureux celui qui laisse sa raison éclairer le choix de son cœur; il sait que la sympathie produit un amour solide, que la douceur du caractère et la sensibilité du cœur sont des ornements pour la beauté, et la préservent des outrages du temps. Il sait que la culture d'esprit de sa compagne et la conformité de son intelligence avec la sienne, seront pour lui une grande source de bonheur, que l'ennui ne s'assiéra pas à son foyer, que l'intérieur de sa maison lui tiendra lieu d'amis et de sociétés étrangères. Il n'associera son sort qu'à la femme qu'il estimera le plus au monde, qu'à celle dont il aurait fait son ami si elle eût été un autre homme. Il y a bien plus à espérer d'un amour qui commence par l'estime et par l'amitié, que de celui qui commence par l'amour même. Il y a peut-être dans les commencements moins de violence dans la passion, mais elle est plus durable et deviendra plus véhémente, parce qu'elle a une base sur laquelle elle peut s'appuyer, grandir, et puiser sans cesse de nouvelles forces.

L'amour qui n'a d'autres ressources que lui-même, vit de sa propre substance et ne peut réparer ses pertes; il périt bientôt d'inanition, et laisse l'ame vide, parce qu'il n'y a plus rien après lui. Le premier, fils de la raison, n'a rien à craindre de l'examen qu'elle peut faire; le second a généralement tout à perdre.

L'amour, tel qu'on doit le comprendre et l'estimer, tient certainement la beauté physique pour quelque chose, mais il s'attache encore plus à la beauté morale qui ne périt pas et qui est pour le cœur une source inépuisable de jouissances. C'est lui qui ennoblit et honore la femme, en l'aimant comme un être intelligent doit vouloir être aimé. L'autre amour la

dégrade, il l'arrache du sanctuaire où Dieu l'a mise, pour lui jeter un encens profanateur.

Comme nous l'avons dit, l'amour s'éteint chez les animaux, aussitôt que la reproduction est assurée. Chez l'homme, l'amour physique meurt dans la jouissance, et quand le sentiment qui l'accompagne dure plus longtemps, c'est qu'il repose sur des bases plus solides, telles qu'une profonde estime, une amitié née des qualités réelles ou supposées de l'objet aimé.

Chez la femme, l'amour est bien plus durable que chez l'homme; il s'augmente même par les faveurs qu'elle accorde. Ses instincts maternels la portent à s'attacher à jamais au père de ses enfants. Sa faiblesse et son impuissance lui font un besoin impérieux de l'assistance et du secours de celui qu'elle aime. Cette tendresse persistante, cet égoïsme même d'affection, qui dominent dans le cœur de la femme, lui sont donnés par Dieu dans l'intérêt de sa progéniture, bien plus que dans celui du plaisir.

En disant que l'amour répondait en nous au double besoin de nous reproduire, et de vivre en société, nous avons exprimé une vérité qui n'existe que quand il est normal; c'est-à-dire, quand, à côté de l'amour physique, il s'en élève un autre qui s'éprend des qualités réelles de l'esprit et du cœur, tout en gardant quelque chose des affections tendres et instinctives du premier.

Quand il en est ainsi, l'amour physique dure bien plus longtemps que lorsqu'il existe seul; il ne disparaît que peu à peu, et en se confondant par une fusion insensible avec celui du cœur et de la raison, alors que l'âge et les changements de l'organisme modifient les besoins.

L'amour physique, considéré isolément, n'a, comme nous l'avons dit, qu'une durée éphémère. Il finit quand il a rassasié ses lèvres à la coupe de la volupté; il meurt au sein du

bonheur qu'il ambitionnait. On n'est pas plus libre de l'éprouver toujours, qu'on ne l'a été de ne l'éprouver jamais. Le plus profond oubli lui succède, et ces liens, qu'on disait éternels, laissent à peine un souvenir dans la vie.

Que de pleurs sont versés, que de plaintes se font entendre, quand l'un des deux amants manifeste par sa conduite, par ses paroles, le changement qui s'opère en lui. La rupture est ordinairement subite, car, quand elle arrive, il n'y a plus d'amour. Il y a longtemps déjà qu'il a disparu, quoiqu'on en garde encore le langage et les manières. Alors le vide reprend sa place dans l'ame, qui recommence à désirer amour, bonheur, jouissances sans fin, préparant ainsi matière à de nouvelles déceptions et à des tourments nouveaux.

Heureux amants, que l'amour enivre de ses jouissances, qui délectez vos lèvres à sa coupe d'ambroisie, puissiez-vous ignorer toujours que souvent l'amertume est au fond! Puissiez-vous ne jamais dire, comme le roi Salomon : « J'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs et de prendre ses délices dans tout ce que j'avais préparé, et j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit dans toutes ces choses, et que rien n'est stable sous le soleil. Les lèvres de la femme sont douces comme le miel, mais la fin en est amère comme l'absynthe. » Triste et lamentable expression de ce que nous éprouvons tous les jours. Car Dieu nous verse avec sévérité les épreuves et les douleurs.

Le bonheur n'est pas de ce monde : habitant du ciel, il rase quelquefois la terre de son vol, et ne se montre à nous que pour disparaître. Malheur à ceux qu'il aura touché de l'aile, car ils auront une soif inextinguible que rien ici-bas ne pourra désaltérer ; car ils gémiront dans leur cœur et verseront des larmes brûlantes, quand ils auront épuisé la goutte d'eau tombée des cieux, quand la vision divine aura disparu ! Oui, malheur aux heureux de la terre, s'ils n'ont pas appuyé leur bonheur sur l'amour de Dieu ; les félicités qui n'ont pas

leur racine en lui, sèchent comme l'herbe et s'envolent comme le vent.

Appuyez donc vos affections sur cette base impérissable. Comme nous l'avons dit déjà, ayez à aimer, dans celle que vous aurez choisie, des qualités réelles, fondées sur la vertu, qui puissent attacher le cœur quand l'amour finira, et ne vous faites pas d'illusion sur sa durée, car sa fin est proche.

Ne croyez pas que Dieu vous ait donné l'amour et ses jouissances en vue seulement de votre bonheur, il avait un but plus élevé, c'est la conservation de l'espèce. S'il vous a permis de goûter quelque joie, en l'éprouvant, ce n'était que pour vous porter plus sûrement à l'accomplissement de ses desseins.

Jeune homme, prends dans ta main la main de ta fiancée, étends ta protection sur sa vie, choisis la place de son pied, traite-la avec honneur et discrétion, comme le sexe le plus faible ; n'altère point son innocence par l'exemple de tes vices. Respecte en elle la mère qui t'a donné le jour, et ta postérité dont elle est la source. Gardez-vous dignes l'un de l'autre, et sachez maintenir pur ce que Dieu a fait pur.

Nous renvoyons à l'article libertinage, pour ce qui a trait aux abus de l'amour, à l'amour coupable. Dans l'article jalousie, nous exposerons ses effets sur l'organisme et sur l'intelligence, quand il est contrarié et malheureux.

LIBERTINAGE.

Nous avons hésité longtemps avant d'aborder le sujet que nous traitons ici. S'il rentre par sa nature dans le plan que nous nous sommes tracé, il a des difficultés d'exécution très grandes. Notre livre, destiné aux personnes de tout âge, de toute condition, pourrait devenir dangereux, si nous entrions

dans de trop grands détails, si nous étalions à nu et sans précautions ces plaies hideuses du libertinage, qui rongent et dégradent l'humanité. Beaucoup, dans cette flétrissure du vice, ne verraient pas l'intention de l'auteur, et la peinture de certains désordres deviendrait pour eux une leçon d'immoralité. Ce danger est un écueil que nous voulons éviter. Cependant la crainte d'un excès ne doit pas nous jeter dans un autre. Il faut qu'on sache ce qu'est le libertinage, quelles sont ses funestes conséquences, et quel traitement il convient de lui opposer. Une mauvaise honte ne doit pas nous retenir; il n'est pas bon de renoncer à guérir un mal, pour éviter à sa victime la confusion de le montrer. Les théologiens eux-mêmes ont été forcés d'aborder les questions les plus délicates, et les plus grands saints : saint Paul, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Augustin, Tertullien, ont reproché de la manière la plus énergique, aux nations corrompues, les débauches scandaleuses dans lesquelles elles se plongeaient.

Le libertinage est à la fois le dérèglement du cœur et l'abus des organes génitaux.

Dans toute la création, l'homme seul est susceptible de ces désordres, qui naissent de l'imagination et non pas des besoins. La brute, soumise aux lois de l'instinct, obéit, sans les transgresser jamais, aux volontés du créateur, qui a mis chez elle, dans un juste rapport, l'exercice des facultés avec les exigences de la nature. Nous ne voyons les animaux se livrer à l'acte reproducteur, qu'aux époques déterminées par la sagesse suprême. Ils agissent dans l'intérêt des espèces, et non pas dans un but individuel de plaisir et de sensualité. Pour la plupart, ils n'ont reçu qu'une sensibilité peu exaltée, et leurs désirs n'étant point excités par la débauche de l'esprit, ne dépassent jamais la puissance qu'ils ont de les satisfaire. L'homme, au contraire, est doué d'une sensibilité exquise : sa peau délicate et nerveuse transforme toutes les impressions qu'elle reçoit en

douleur ou en plaisir ; ses organes sont disposés de manière à permettre aux sensations de les ébranler sans cesse. Son imagination, qui rêve le bonheur, est continuellement à la recherche de nouvelles jouissances. La vie sociale met les sexes dans des rapports fréquents où les relations qu'établissent le langage, les lois de la politesse, les égards réciproques, l'envie de plaire et d'être aimé, allument à la fois les désirs et les sens. D'un autre coté, une alimentation excitante, les séductions de la parure, les bals, les romans, le théâtre, ne contribuent pas peu à développer des désirs effrénés. Ainsi, entraîné par ses appétits fougueux, l'homme s'abandonne sans réserve aux attraits du plaisir, il abuse de toutes les jouissances, et bientôt la satiété vient en émousser l'aiguillon. La matière et les sens ont des bornes, et leur insuffisance se fait bientôt sentir ; mais l'imagination est vaste et insatiable : plus elle a joui, plus elle est ardente et désireuse. Alors elle invente des satisfactions illicites, elle obéit sans réserve aux incitations qui la poussent, et une fois lancée dans cette voie de débordements, elle ne tarde pas à se dégrader, à s'abrutir. L'organisme subit bien vite le sort de l'intelligence, et l'être énervé, qui s'est suicidé dans les étreintes du plaisir et de la débauche, n'est plus qu'une espèce de brute inutile à la société, à charge à lui-même, et incapable d'exciter autre chose que le mépris ou la pitié.

S'il n'a point tué en lui, par de précoces jouissances, la puissance d'engendrer, malheur aux enfants dont il sera le père. Tristes victimes de ses désordres, ils en porteront à jamais la peine. Dès leur jeune âge, accablés d'infirmités, scrofuleux, rachitiques, faibles d'intelligence, ils ne fourniront à l'espèce que des éléments capables de la détériorer ; à la société que des membres inutiles sous tous les rapports.

Dirons-nous que la liberté que Dieu a donnée à l'homme, avec cette immense puissance de désirs, soit un don funeste? Loin de nous cette pensée. En recevant la liberté, il a reçu la raison, et c'est en développant cette dernière, c'est en écou-

tant sa voix qu'il peut arriver au bien. La liberté n'est pas la licence, et l'on ne peut jouir de ce don précieux qu'en modérant ses penchants par la raison ; qu'en réfrénant les écarts dont il est susceptible, à l'aide des lois sociales et religieuses qui la maintiennent dans les limites de la vérité et de la justice.

Depuis la chute, la partie animale ayant acquis une puissance qu'elle n'avait pas auparavant, l'homme est par lui-même extrêmement assujetti. Il a fallu l'intervention divine pour le retirer de l'abrutissement dans lequel il était tombé, et pour l'empêcher de s'enfoncer de plus en plus dans les abominations matérielles de la chair. Depuis le jour fatal où notre premier père obscurcit en lui-même la sainte image du créateur, jusqu'à la grande réhabilitation de la montagne du Calvaire, l'humanité abandonnée, en proie aux appétits charnels, se vautra dans les vices les plus fangeux, les plus immondes, et l'histoire tout entière en fait foi. En vain le déluge universel vint engloutir un monde corrompu, en vain Sodome et Gomorrhe périrent par le feu, les hommes ne s'arrêtèrent point dans leurs débordements.

Le peuple élu du Seigneur, le peuple Hébreu lui-même, fut infecté de cette lèpre affreuse du libertinage à un degré extraordinaire ; à chaque page, les livres saints lui lancent à ce sujet l'anathème. De l'inceste d'un père avec ses deux filles, naissent les tiges de deux peuples : les Moabites et les Ammonites. Thamar, après avoir été successivement l'épouse des fils de Juda, se prostitue à son beau-père. Onan donne son nom à un crime qui viole les lois naturelles. David, le saint roi, devient, par son adultère avec Bethsabée, le scandale de son peuple. Salomon lui-même se forme un sérail composé de 700 femmes et de 300 concubines.

Le verset 19 du chap. XXII de l'*Exode*, prononce la peine de mort contre le crime de bestialité. Le *Lévitique*, chap. XVIII, prononce aussi des peines contre les turpitudes que l'on com

mettait devant l'idole du Dieu Moloch. Ce même chapitre défend aux femmes de se prostituer à des animaux. La peinture que fait Salomon des prostituées de son siècle, et de leurs habitudes, nous retrace exactement les mêmes infamies que nous voyons dans nos cités. Ézéchiel, inspiré par la colère divine, et personnifiant des cités et des peuples dans les emblèmes d'Ollah et d'Olibah, atteste la profonde corruption et le libertinage infâme du peuple Hébreu.

Si cette nation choisie, vivant à l'abri des lois divines et sous la protection spéciale du Très-Haut, se livrait à tous ces débordements, qu'étaient donc les autres nations?

Les Égyptiens étaient si profondément corrompus, qu'on ne livrait les corps des femmes aux embaumeurs que quand la corruption commençait à s'en emparer, de crainte de profanations honteuses. La fille de Cheops fit bâtir une pyramide par ses amants, et la hauteur du monument, sa masse imposante, disent à tous les siècles l'infâme vanité et le libertinage effréné de cette princesse. Cléopâtre, cette beauté célèbre, qui fut la maîtresse de César et d'Antoine, se déguise en prostituée pour aller plus facilement satisfaire sa dépravation. Des femmes, dans les fêtes publiques, dit l'abbé Mignot, d'après Herodote, portaient processionnellement le *phallus*, ou représentation des parties de la génération.

Toutes les cités, toutes les nations de l'Orient, la Syrie, la Chaldée, Sidon et Tyr, partageaient ces débordements. Les Babyloniennes étaient obligées, par les lois religieuses, de se donner dans les temples, au moins une fois dans leur vie, aux voyageurs étrangers. Il en était de même des Carthaginoises, des femmes de Byblos ; et saint Augustin rapporte que de son temps encore, ces infamies religieuses étaient prescrites chez les Phéniciennes. Tous les dieux de ces peuples n'étaient que des personnifications de la débauche. Beaucoup de leurs idoles n'étaient que d'immondes ressemblances. La pudeur des femmes était étouffée au berceau. Les plus recherchées, chez les Lybiens, étaient celles qui avaient le plus prostitué leurs charmes.

De semblables abominations existaient partout, et les peuples qui ont jeté jusqu'à nous le plus vif éclat de gloire et de civilisation étaient sous ce rapport les plus souillés peut-être.

C'est en Grèce qu'on retrouve les premières traces de l'amour masculin, qu'une loi autorisait en Crète, suivant Aristote, pour s'opposer aux progrès de la population. Le jeune Troïle fut immolé par Achille pour n'avoir pas voulu se prêter à ses désirs infâmes. Ces horreurs étaient justifiées par l'exemple des dieux. Jupiter et Ganimède, Apollon et Hyacinthe, les enseignaient aux mortels. Les poètes, les tragiques, en parlaient dans leurs ouvrages. Les processions du *phallus* avaient aussi lieu dans ce pays, et des jeunes filles, mêlées à des hommes vêtus en femmes, à des groupes de Satyres, exécutaient les danses les plus lascives. Les plus infâmes débauchés, dit le chrétien Théodoret, n'oseraient se livrer, dans le silence des demeures privées, aux abominables actions que commettent publiquement les acteurs de ces horribles saturnales.

Les prostituées, chez les Grecs, vivaient dans l'intimité des hommes d'état, des guerriers, des philosophes; témoin Sapho, Laïs, Aspasie, Thaïs, la maîtresse d'Alexandre. Les hommes de toutes les classes, fréquentaient les lieux de débauche. Démosthènes y va marchander les attraits de Laïs, et les trouve d'un prix trop élevé. Socrate ne craint pas d'avoir de pareilles relations, et l'histoire lui en reproche de plus honteuses encore. Beaucoup de ces amitiés antiques, qui nous paraissent si nobles et si dévouées, renferment des mystères d'infamie et de libertinage. Ces liaisons furent très fréquentes chez le peuple dont nous parlons.

Si nous jetons un coup-d'œil sur l'immoralité romaine, nous serons repoussés d'horreur en voyant ce peuple, dernière expression des puissances de l'humanité livrée à elle-même, résumer en lui seul toutes les turpitudes comme il résumait toutes les gloires. Jamais rien n'a égalé ni n'égalera l'affreuse débauche de ces maîtres du monde, et l'encre se fige dans la plume, quand il faut retracer cette série d'abominations.

Arrivant tout de suite au temps des empereurs, nous y voyons le premier des Césars, cette grande figure historique que tous les genres de gloire placent auprès de notre Napoléon! Mais le sang se glace et s'arrête au cœur, l'horreur voile l'admiration, quand les auteurs contemporains nous apprennent qu'il se vantait d'être le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. Bientôt c'est Auguste, à qui sa femme Livie, cherche elle-même des jeunes filles; auprès de lui c'est Julie, sa fille, l'une des plus grandes prostituées de Rome. On vendait publiquement des philtres pour allumer la concupiscence. On employait à cet usage tous les aphrodisiaques alors connus. Les danses lascives qu'on exécutait sur les théâtres, les pantomimes dégoûtantes qu'on y jouait, n'étaient pas des excitants assez énergiques pour ce peuple blasé.

Mais bientôt apparaissent les rois de la débauche, ceux qui peuvent se vanter de l'avoir poussée à ses plus infâmes limites: Tibère, Caligula, Néron, Commode, Héliogabale. Tibère, qui, dans son île de Caprée, se livre à de telles débauches, que notre langue n'aurait pas d'expressions pour les rendre; Tibère, qui, pour ses infâmes voluptés, fait enlever des enfants presque à la mamelle. Caligula commet l'inceste avec toutes ses sœurs, au milieu des festins, en présence même de sa femme. Il avait établi dans son palais un lieu de prostitution, et nous n'osons répéter ce que nous en disent les écrivains, Ausone, par exemple. Au milieu de toute cette fange, on voit Messaline, cette impératrice si honteusement célèbre, qui, non contente d'afficher publiquement ses intrigues, descendait dans les mauvais lieux pour y lutter d'impudicité, publiquement, avec les plus fameuses prostituées.

Bientôt Néron commet le plus grand des crimes avec sa propre mère. Ici nous ne nous sentons pas le courage d'aller plus loin. Qu'il nous suffise de dire que ces monstres ne laissèrent à commettre aucun des crimes honteux et contre nature, que pourrait imaginer l'ame la plus crapuleuse et la plus perver-

tie, et qu'ils étalèrent aux yeux de tous leur honte et leurs forfaits.

Comme on le voit, l'humanité, de plus en plus entraînée sur la pente du vice, s'abrutissait dans la fange et l'ordure; la matière et ses sales voluptés, étouffaient tous les sentiments honnêtes. Le grand mystère de la rédemption s'accomplit, et l'œuvre de régénération fut commencée. Peu à peu le Christianisme fit disparaître ces monstrueux excès, et rentrer l'humanité dans des voies nouvelles, en restituant à l'ame sa dignité, à la morale son empire. Cependant la nature humaine, en se relevant, ne dépouilla pas complètement ses infirmités; et si le règne du crime fut affaibli, il ne fut pas détruit entièrement. Le monde devint meilleur, mais toujours on vit des individus, plus coupables en cela que les anciens païens, rejetant loin d'eux les secours de la grace nouvelle et le bénéfice du sacrifice d'un Dieu, se livrer encore au libertinage, et préférer leurs appétits sensuels à la règle divine.

Quelquefois même des hommes puissants, des dominateurs des nations, exercèrent sur leur siècle une fatale influence. Les Borgia, les Médicis de Florence, poussèrent aux derniers excès l'immoralité. Louis XIV donna, tout en gardant les apparences de la décence, les plus funestes exemples à son peuple. Philippe d'Orléans et son ministre, l'infâme Dubois, rappelèrent les plus honteuses débauches des Romains. Louis XV mit une prostituée à côté du trône. Mais, au milieu de tous ces scandales, le Christianisme restait debout, planant sur l'humanité comme un phare sur les mers, et désormais nul effort ne pourra précipiter le monde dans l'abîme d'où le Christ l'a tiré. Quels que soient les désordres isolés de quelques particuliers, la société entière ne peut plus être infectée en masse des vices qui la déshonoraient autrefois, elle ne souffrirait pas non plus qu'ils se montrassent en public avec le même cynisme.

Les causes productrices du libertinage sont nombreuses; elles sont particulières, et agissent sur les individus; ou bien

elles sont générales, et agissent sur des cités, sur des nations. Elles sont dans l'organisme, dans l'éducation, dans les croyances, dans les climats, dans les gouvernements.

L'homme, comme nous l'avons déjà dit, doué d'une liberté illimitée, d'une puissance de désirs qui surpasse toujours celle de ses facultés, d'une imagination qui va toujours au-delà du possible et du juste, est, de toutes les créatures, la plus disposée à s'abandonner aux égarements de la chair. Une alimentation succulente, des boissons spiritueuses, allument son sang et surexcitent ses organes. L'usage des vêtements amollit son corps; les soins continuels qu'il donne à son bien-être le disposent aux jouissances. La station verticale, en obligeant le sang à se porter vers la région du bassin, contribue à exciter les organes génitaux. Si malheureusement la nature l'a doué d'une constitution énergique et nerveuse, d'une de ces constitutions ardentes et volcaniques, qui s'émeuvent au moindre souffle de la passion, il se laissera facilement entraîner, et la voix des sens dominera celle de la raison.

Les hommes sont en général plus esclaves de leur organisation que les femmes. Il est peu de ces dernières pour qui les plaisirs des sens aient beaucoup d'attraits. On trouve rarement des femmes voluptueuses. Parmi celles qui s'abandonnent au libertinage, il en est un grand nombre qui obéissent plutôt aux séductions du cœur et de l'esprit qu'à celles des sens. Mais, chose remarquable, quand une femme a franchi l'intervalle qui sépare la froideur de la volupté, elle est infiniment plus fougueuse et plus ardente que l'homme.

Parmi les causes les plus fréquentes du libertinage, il faut citer l'irréligion. Pourquoi l'homme retiendrait-il la bride à ses passions, si rien en dehors de lui ne les condamne? S'il n'y a pas de loi surhumaine, qu'opposera-t-on à ces lois naturelles, qui se font sentir dans l'intimité de l'organisme, et qui récompensent celui qui les suit en le payant de voluptés? Est-ce l'intérêt personnel qui pourra le retenir, la crainte de s'énerver ou de mourir par suite des fatigues ou des maladies que traîne à

sa suite l'abus des jouissances? Rien de tout cela n'aura de puissance suffisante. Si la vie n'a pas de lendemain, et la vertu de récompense, mieux vaut un jour de bonheur qu'une année de privations. Du reste, si quelques-uns succombent victimes du plaisir, n'en voit-on pas beaucoup, qui, par un heureux privilége, ont résisté à ses étreintes. N'avons-nous pas de ces vieillards luxurieux qui ont abusé de tout, et qui nous révèlent encore, sous la cendre de leur passé, une ardeur juvénile de corps et d'esprit? Pour être sage, il faut à l'homme des motifs surhumains; s'il s'affranchit de ce frein salutaire, rien ne le retiendra sur la pente du vice.

Parmi les causes les plus puissantes du libertinage, nous rangerons l'hérédité; les penchants suivent le sang, et, chose terrible, la mère sème dans le sein de sa fille le germe des désordres qui la perdront un jour. Le mauvais exemple des parents est, pour les enfants, tout aussi funeste. La fréquentation des bals, des spectacles, la lecture des romans surtout, les mauvaises compagnies, la société des personnes débauchées, sont encore d'actifs pourvoyeurs du libertinage.

Le séjour des grandes villes est une cause fréquente de désordres; c'est surtout dans les cités manufacturières que le libertinage est porté à un degré extraordinaire. On entasse pêle-mêle dans les ateliers, des personnes de tout âge, de tout sexe. On ne s'occupe que de leur travail, et pas du tout de leur moralité. Ceux qui sont âgés deviennent pour les autres des instituteurs de dépravation. Dans certaines villes, à Mulhouse, par exemple, on compte une naissance illégitime sur cinq. On y voit des enfants de quinze, seize, dix-sept ans, déjà pères de famille. A Lille, rue des Étaques, les ouvriers employés aux manufactures couchent sur le même grabat, hommes, femmes, enfants et vieillards. Aussi l'innocence du jeune âge est-elle flétrie avant que la raison soit développée; les enfants sont vicieux par habitude, avant même de savoir ce que c'est que le vice. C'est le seul héritage que ces pauvres malheureux reçoivent de leurs mères; ils le reçoivent en naissant. Ils sucent

la corruption avec le lait impur qu'elles leur donnent. On se sent, en présence de ces faits, saisi d'une profonde pitié : quand on rencontre ces êtres souillés, empoisonnés dès leur berceau, l'anathème s'arrête sur les lèvres, et l'on se demande si la justice de Dieu elle-même pourra compter avec eux, suivant la mesure de ses sévérités.

A Rheims, les jeunes filles employées aux manufactures se prostituent dès l'âge de douze à treize ans. Cette ville comptait en 1836 plus de 100 prostituées qui n'avaient pas quinze ans. Sur ce nombre, 10 ou 12 n'avaient pas atteint la douzième année. En présence de ces résultats, il est bien permis de se demander si nos progrès ne sont pas des calamités publiques, et s'il ne vaudrait pas mieux fermer ces ateliers, véritables catacombes de la population, que de les laisser ainsi dépraver, dévorer les générations.

A Yorskire, la moitié des enfants employés aux fabriques meurent avant dix-huit ans.

Nous savons bien qu'on nous taxera ici d'exagération. Mais alors, qu'on moralise le peuple, qu'on lui donne des principes religieux, qu'on ne le laisse pas pourrir dans la misère, qui engendre les vices, comme la corruption, des vers. Qu'on ne le livre pas, comme une proie, aux infâmes spéculations d'hommes qui l'exploitent comme des négriers. Ils se servent du corps et jettent l'ame à la corruption, au libertinage, sans songer qu'avilir ainsi l'humanité, c'est un forfait horrible, le plus grand de tous, pour lequel, au dernier jour, Dieu n'aura pas assez de malédictions et de châtiments.

Nos prisons elles-mêmes, ces lieux soumis à l'action du gouvernement, sont des antres de corruption qui infectent tout ce qui les touche. Quiconque y entre pur de corps, en sort pollué. On recule d'horreur, quand on songe que ces lieux vomissent tous les ans sur la France, environ 30,000 individus qui ont achevé de s'y dégrader et de s'y perdre. Ce levain d'immoralité se répand dans nos villes et dans nos campagnes pour les infecter et les corrompre.

Partout où des individus du même sexe sont réunis, on doit exercer la plus grande surveillance pour empêcher ces commerces infâmes, ces relations illicites qui outragent la nature. Partout la chair attire la chair, et c'est un fait déplorable à dire, mais vrai, les pensions, les colléges, les casernes, les vaisseaux, nous offriraient la preuve de ce que nous avançons. Chez les jeunes gens, c'est la masturbation qu'on découvre; elle est plus commune peut-être chez les filles. Chez les adultes, ce sont d'autres désordres plus révoltants encore.

Les climats ont toujours exercé une influence immense sur les désordres des mœurs. Dans les contrées chaudes de l'Afrique, de l'Asie surtout, on a constaté de tous temps la profonde immoralité des peuples. L'énervante chaleur qui les oblige à se renfermer, à se coucher la plus grande partie du jour, à prendre des bains, à se parfumer, amollit leurs corps et ouvre tous leurs sens à la volupté. Les hommes, ne pouvant suffire aux femmes, et jaloux de leurs faveurs, les enferment dans des harems. Là, abandonnées à elles-mêmes, oisives et ignorantes, elles cherchent de toutes les façons possibles à satisfaire leurs désirs voluptueux. Elles se livrent entre elles à des désordres inouïs, tandis que de leur côté les hommes, fatigués de jouissances trop faciles, vont outrager la nature dans des voluptés illicites. C'est ainsi que tout l'Orient est infecté de la lèpre de la Sodomie. Partout où existe la polygamie, où le nombre des femmes surpasse celui des hommes, on voit régner le libertinage.

Les peuples qui vivent sous un climat tempéré, sont plus chastes que ceux qui éprouvent l'action d'un soleil brûlant, à moins que d'autres causes ne les aient corrompus. Au nombre de ces causes qui livrent les nations au libertinage, il faut placer la civilisation. C'est dans les pays éclairés, avancés en civilisation, qu'on trouve le plus d'immoralité. Ce sont nos grandes villes et nos départements manufacturiers qui fournissent le plus d'attentats à la pudeur, le plus de prostituées. Depuis que nous marchons dans la voie des améliorations de toutes sortes

que nous ont léguées nos révolutions, nous faisons aussi d'immenses progrès en démoralisation. Maintenant on compte chaque année, moitié plus d'attentats à la pudeur commis sur des enfants de moins de quinze ans, qu'on n'en comptait en 1825.

Le despotisme est encore une cause très active de libertinage. Partout où il y a des maîtres et des esclaves, ces derniers sont obligés de tout souffrir des caprices, des brutalités des premiers. En Russie, les Boyards abusent impunément des femmes de leurs serfs. Elles se font une honteuse gloire de séduire leur seigneur. En France, les seigneurs avaient autrefois droit de jambage sur leurs vassales. Aux colonies, les maîtres avaient de même tout pouvoir sur les négresses, qui se faisaient un honneur de se donner à eux.

Partout où les conditions sont trop inégales, les hommes abjurent leur dignité, les uns pour mésuser de leur autorité, les autres pour se laisser avilir. Il est beaucoup de femmes réputées vertueuses qui consentiraient à devenir maîtresses d'un monarque. Tout ce qui peut donner aux hommes une haute opinion d'eux mêmes, la religion, qui leur prêche l'égalité devant Dieu, et l'égalité de la nature, la liberté, qui ne les soumet plus à des hommes, mais seulement à des devoirs; les rend meilleurs et moins corrompus.

Prostituées!... A ce nom, toute ame se révolte, on se rejette en arrière, comme si l'on allait marcher sur un reptile. Pour tout le monde, ce nom révèle quelque chose d'ignoble, de repoussant; il semble qu'il soit tracé avec de la fange. Devions-nous nous abstenir de l'écrire ici, et par respect pour cette haine, pour cette horreur publique, devions-nous renoncer à traiter cette partie du sujet qui nous occupe? Médecin des plaies de l'ame, de quel droit détournerions-nous les yeux à cause de l'horreur du mal? Une parole de bonté tomba des lèvres du Sauveur sur l'une de ces pauvres femmes vouées à la honte, au mépris; et Dieu, qui permet tant d'abaissement,

permet souvent aussi qu'à leur heure dernière un rayon de repentir vienne éclairer leur ame et souffler sur ses souillures.

Jamais les moralistes, jamais personne n'expliquera ce profond mystère de la prostitution. Jamais on ne comprendra qu'une jeune fille, belle et sainte, chaste et intelligente, se transforme en cette autre femme, qui n'a plus de nom sur la terre et qui ne peut plus voir d'ignominie égale à la sienne. Etrange énigme, en effet ; renversement inouï de tout ce qu'il y a de saint, de noble et de pur. Celle qui résistait naguère pudique et craintive, à l'expression d'un amour candide et vrai; celle dont la pudeur nuançait le visage de ses teintes gracieuses, va s'offrir elle-même, pour un vil métal, aux hommes les plus méprisables, les plus immondes. De quelles plaies, mon Dieu, vous frappez l'orgueil des hommes dans la plus angélique manifestation de la splendeur humaine! Et nous voudrions repousser du pied ceux que vous humiliez ainsi! Partout où il y a des souffrances, nous devons voir des frères à soulager. Partout où il y a de la honte, nous devons humilier nos fronts et tendre une main secourable. Combien qui se drapent dans leur orgueil, et qui devraient se reprocher peut-être l'abjection de quelques-unes de ces malheureuses femmes? Combien ont été cause de leur déshonneur! Combien les ont abandonnées et poussées dans la fange après une première faute! Les femmes sont comme les fleurs, elles se flétrissent quand on les jette, les unes à terre, les autres au vice.

En commençant ce sujet, nous avons craint deux choses: de blesser la susceptibilité des femmes honnêtes en faisant voir tant d'abjection dans leur sexe, et de les froisser encore en faisant ressortir les qualités de celles qui ne doivent plus être comparées à personne. Il faut pourtant bien obéir aux exigences de la vérité, et nous lui devons d'avouer que quelle que soit la dégradation des prostituées, quels que soient leurs vices, elles

n'ont pu se dépouiller entièrement en tombant, de ces inestimables qualités du cœur qui font l'ornement de leur sexe; elles en gardent encore, comme un diamant souillé de fange garde en partie son éclat.

Toutes nos villes sont infectées de la lèpre de la prostitution. Dans l'impossibilité où nous sommes de parler exactement, faute de documents, de la prostitution des provinces, nous allons jeter un coup-d'œil sur Paris, ce pandémonium de toutes les souillures.

Nous devons commencer par dire ici que les différentes administrations qui se sont succédées depuis quelque temps ont par leurs soins éclairés, par leur empressement à améliorer, mérité, en ce qui concerne cette plaie de la capitale, la reconnaissance publique.

De 1812 à 1832, la proportion des filles publiques à Paris avait augmenté de 200 pour 100; il y en a maintenant près de 4,000 inscrites à la police. Ce chiffre est bien loin de représenter la totalité de celles qui existent réellement : pour s'en convaincre, il ne faudrait qu'étudier la population des ateliers, des magasins, et compter toutes ces femmes censées entretenues qui trafiquent de leurs charmes, et sont assez habiles pour déjouer la surveillance. Le mal est profond, il a partout ses racines : l'ouvrière qui n'a pas d'amant, est une espèce de phénomène à Paris et dans beaucoup de nos villes; l'air du siècle est mortel à l'innocence.

D'après Parent-Duchatelet, à qui nous empruntons ces chiffres, sur 3,248 prostituées, 34 se sont fait inscrire de 10 à 15 ans; 912, de 15 à 20; puis, à la fin du tableau que nous consultons, on voit que 5 l'ont été de 55 à 60, et 1, de 60 à 65. Aux deux extrémités des énormités d'infamie!

Presque toutes les filles prostituées appartiennent aux classes moyennes et peu aisées de la société : le plus grand nombre sort des ateliers. Si beaucoup ont pour parents des cultiva-

teurs, c'est que cette classe est immensément plus nombreuse que les autres. Les départements manufacturiers fournissent un plus grand nombre de prostituées que les départements agricoles; il en sort des campagnes beaucoup moins que des villes.

Causes déterminantes de la prostitution sur 5,183 filles

Excès de misère, dénuement absolu..	1,441
Perte des parents. Expulsion du logis paternel. Abandon complet.	1,255
Pour soutenir des parents vieux et infirmes.	37
Aînées de famille n'ayant ni père ni mère, pour élever leurs frères et sœurs, quelquefois des neveux et nièces.	29
Femmes veuves ou abandonnées, pour élever une famille nombreuse.	25
Venues de province pour se cacher à Paris et y trouver des ressources. . . . . , ...	280
Amenées à Paris et abandonnées par des militaires, des commis, des étudiants, etc.	404
Domestiques séduites par leurs maîtres et renvoyées par eux.	289
Simples concubines ayant perdu leurs amants. . . .	1,425
Total.	5,183

Parmi les individus dont ce tableau fait mention, on a trouvé inscrites ensemble sur le tableau 164 fois les deux sœurs, 4 fois les trois sœurs, 3 fois les quatre sœurs, en tout 252 sœurs; 16 fois la mère et la fille; 4 fois la tante et la nièce; 25 fois les deux cousines germaines.

Dans l'espace de dix ans, 4 filles qui n'avaient jamais failli se sont fait inscrire. Quelle misère, ou quelle dépravation d'esprit!

Plus de la moitié des filles publiques sont sans instruction, même élémentaire.

Parmi les causes qui les perdent, la paresse est une des plus fréquentes. La misère force quelquefois de pauvres aban-

données, sans parents, sans appui, à employer ce moyen désolant de gagner quelque chose; dans ce cas, la société est moralement responsable. C'est un crime à elle de laisser, obligées de recourir au vice pour vivre, des créatures humaines, tandis que tant de riches jettent leur or aux prodigalités du luxe.

Beaucoup de jeunes personnes manquent de travail, ou bien celui auquel elles se livrent ne leur procure qu'un salaire insuffisant; alors elles se jettent dans le vice. Non, la société n'est point innocente de ce mal : pourquoi ne remédie-t-elle pas à ce désordre? Devrait-il y avoir, parmi nous, des individus dépensant au travail tout leur temps, toutes leurs aptitudes, et ne recevant pas de quoi subvenir aux premières nécessités de l'existence? M. l'abbé Anjalvin a obtenu du préfet de police, en 1841, que toutes les filles qui déclareraient ne se faire inscrire que par misère, seraient envoyées chez les dames de Saint-Michel, pour y vivre en travaillant.

Les dames du Bon Pasteur d'Angers, et leurs succursales, reçoivent toutes ces pauvres filles, lors même qu'un tardif repentir les amène chez elles pleurer et réparer les plus énormes fautes. Pour de semblables dévoûments, il fallait la charité chrétienne.

La vanité, le désir de briller, jettent aussi de bien nombreuses victimes à ce gouffre de la prostitution. Quand on considère la modicité des salaires et le luxe effréné des toilettes, on cesse d'être étonné de l'action si grande de cette cause de déréglements.

Bien des jeunes filles de province, délaissées par leurs amants, s'en viennent à Paris cacher leur honte, leurs regrets; ou bien elles y suivent ceux qui les ont séduites, et qui bientôt les y abandonnent. Qui pourra jamais supputer les larmes et les déchirements de cœur de la pauvre enfant délaissée, seule, dans une maison garnie, ou même sur une place publique, sans parents, sans amis, sans ressources. A la fois toutes ses illusions sont tombées, tout d'un coup son bonheur s'est

évanoui. Osez donc jeter la pierre à cette infortunée qui se fie au premier qui lui fait alors entendre un mot consolateur et qui la précipite souvent tout d'un coup du haut de sa douleur dans les bras de la prostitution. Quel horrible stupéfaction, quel réveil!... Souvent il n'en est pas ainsi : quelqu'une de ces procureuses infâmes, qui fourmillent à Paris, recueille la pauvre fille; elle l'amène peu à peu à croire à de nouvelles protestations, à des promesses de fortune, de bonheur, et l'enfant, placée entre la misère qui la pousse et les désirs qui l'attirent, descend un degré de plus dans le gouffre, au fond duquel est presque toujours la prostitution.

Quelques-unes, les imprudentes, fuient des chagrins domestiques, l'humeur chagrine d'un beau-père, d'une belle-mère. D'autres sont chassées de chez elles par des parents dénaturés, ou par la juste colère qu'attire leur inconduite.

Le travail des ateliers, le séjour dans les hôpitaux, l'abandon des parents qui laissent leurs filles errer sur la voie publique, exposées à tout ce qui peut les corrompre, sont encore des causes très fréquentes de prostitution.

Quelques personnes, mais heureusement cela est très rare, sont entraînées à la prostitution par le besoin de satisfaire la fougue de leurs passions sensuelles; quelques-unes, d'après le tableau que nous donnons plus haut, se prostituent dans un but honorable. La femme ne comprend pas toujours la bonté ni la malice de ses actes; souvent elle agit d'instinct, et suit sa voie comme l'eau qui coule, comme la plante qui pousse. Dans quelque terrain qu'on la mette, elle végète sans s'en rendre compte. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il en fût toujours ainsi : la plupart des filles publiques comprennent leur abjection, elles savent qu'elles font mal, et quoi qu'elles fassent pour s'étourdir, elles souffrent beaucoup par instant de leur horrible position. Toujours au fond de leur ame elles voient la belle figure de l'innocence, qu'elles ont souillée et couverte de boue; ainsi l'onde offre, malgré les vents qui l'agitent, l'image des arbres de ses rives.

Quand ces infortunées peuvent dire le fond de leur pensée, quand elles rencontrent quelqu'un qui leur marque un peu d'intérêt et de pitié, elles déplorent leurs égarements, elles regrettent les beaux jours de leur jeunesse, elles font des rêves de retour à la vertu. Presque jamais elles ne rejettent loin d'elles, d'une manière absolue, les croyances et les pratiques religieuses; il faut bien à ces malheureuses, qui se voient tombées si bas, un espoir de salut dans l'avenir, une pensée consolante qui les soutienne. Jamais, au lit de mort, elles ne refusent les secours de la religion; toutes s'empressent d'appeler le prêtre auprès de celle qui va finir, et c'est quelque chose d'étrange que le recueillement profond qui s'empare d'elles. Mélange de respect, d'espoir et de remords, ce recueillement d'un instant est une heure solennelle dans leur vie; c'est un des intervalles lucides dans lesquels elles voient leur abjection et la route du salut; c'est la voix du pasteur qui rappelle la brebis égarée, c'est peut-être une semence de retour à la vertu et à Dieu.

Elles ne sont à l'aise qu'en compagnie de libertins et de débauchés comme elles; rien ne les fait rougir alors, mais il n'en est pas une qui ne tremble sous un regard honnête, qui puisse supporter la vue de personnes vertueuses. La présence d'une mère de famille surtout leur perce le cœur, elles songent alors à ce qu'elles sont, à ce qu'elles auraient pu être.

Presque toutes s'attachent à un homme qu'elles aiment éperdûment, et qui toujours est un de ces êtres que la filouterie, le vol, l'ivrognerie, le jeu, rangent parmi les plus misérables et les plus vils. Il faut bien que le cœur s'attache à quelque chose, et l'amour, chez les femmes, se dépravе, mais ne s'éteint jamais. Ces malheureuses, maltraitées, battues par leurs amants, leur sont malgré cela dévouées; quand par hasard elles ont des enfants, elles se rattachent étroitement à cette affection; il est rare qu'elles les exposent. En les élevant, elles croient effacer en partie leur honte et racheter, par les

mérites de l'amour maternel, les souillures de cet amour infâme dans lequel elles se sont déshonorées. Elles sont en général charitables et bienfaisantes, prêtes à rendre service, enchantées d'en trouver l'occasion ; d'un autre côté, oisives et paresseuses, elles passent leur temps à manger, à dormir, souvent à s'enivrer.

Quand au commencement de ce paragraphe, nous disions que ces femmes étaient un profond mystère, nous disions vrai. Vicieuses par habitude, et souvent sans arrière-pensée, elles ont parfois une insouciance extraordinaire. Devenues prostituées par hasard, par circonstance, elles ont apporté dans cette infâme profession des qualités et des défauts qui ne devaient point nécessairement les y conduire; poussées par d'autres circonstances, elles eussent été de bonnes mères de famille, des épouses irréprochables. Véritables machines organiques, elles obéissent à l'impulsion qu'elles ont reçue; c'est la première impression qui a décidé de leur avenir. Que n'a-t-elle été différente! Ces femmes, a dit un auteur de talent, ne personnifient rien autre chose que le néant. En effet, elles ont détruit, autant que possible, la partie morale pour ne laisser subsister que l'automate; elles ont précipité l'humanité au dernier degré de déchéance.

Le libertinage abrutit l'être moral; il étouffe de bonne heure les plus heureuses dispositions et transforme les hommes les mieux prédestinés au talent, au génie, en des êtres stupides, véritables parias de l'intelligence. Que de jeunes gens perdent ainsi, dans les étreintes du vice, le germe des plus belles facultés! combien se privent ainsi des lauriers qu'ils auraient moissonnés plus tard! Combien se privent, les insensés, des délices que donne l'innocence, perdant la sainte ignorance du jeune âge avant d'en avoir seulement goûté les charmes.

Presque tous les hommes qui se sont distingués dans les

sciences et les arts ont été chastes, les quelques exemples du contraire que l'on rencontre, ne suffisent pas pour infirmer une vérité établie par la grande majorité des faits.

Les effets du libertinage sur l'intelligence sont beaucoup moins sensibles, moins apparents, que ceux qu'il exerce sur l'organisme. C'est là surtout qu'il imprime d'une manière effrayante ses honteux stigmates. Il empêche le corps d'acquérir le développement dont il est susceptible; il tarit les puissances vitales dans leur source la plus intime, en dépensant l'influx nerveux qui ne semble départi à chaque être que dans certaines proportions. Il courbe avant le temps ses victimes et leur arrache les insignes de la dignité, de la noblesse humaine, pour les marquer du sceau de la débauche. L'homme, de beau qu'il était, devient chétif et débile; chacun de ses membres est le siége de quelque douleur, de quelque souffrance prématurée. La face, qui resplendissait naguère des clartés de l'innocence, qui étalait avec orgueil les teintes rosées de la santé, qui semblait s'épanouir de bonheur, est maintenant terne et décolorée, son expression stupide ou ignoble inspire le mépris et le dégoût. Le regard effronté ou hésitant, annonce l'audace ou la honte du vice; l'œil, éteint dans son orbite, ne s'éveille plus qu'à la vue d'un objet qui excite la passion dominante, ou à ces discours pervers qui sont la débauche de l'imagination. Le front, comme humilié sous l'opprobre, ne semble plus être le siége de la pensée; la tête, qui prête à l'homme une si imposante majesté, quand le travail ou le malheur l'ont dépouillée ou blanchie, donne à l'individu un aspect repoussant, lorsque c'est le libertinage qui a produit ces résultats: la démarche est hardie, lubrique, ou hésitante et embarrassée. Le vice, il n'y a pas de milieu, brave la honte ou la subit.

La vie humaine, usée par les désordres de toutes sortes, n'atteint plus ses limites naturelles, et l'espèce ne présente plus les caractères de la beauté et de la force originaires. A chaque pas, parmi nous, on rencontre des jeunes gens épuisés

avant d'être hommes ; blasés sur les plaisirs avant le temps fixé par la nature pour les éprouver ; énervés avant d'avoir acquis le développement auquel ils étaient destinés. Quelques-uns se font gloire de leur inconduite et de ses résultats ; ils affectent de ne rien pouvoir sentir, d'être blasés sur les plaisirs du cœur et sur ceux des sens, de même qu'ils affectent de se refuser à toute croyance morale ou religieuse.

Des maladies de toute nature sont la triste conséquence de cet abus des jouissances ; de profondes altérations organiques minent sourdement l'existence : ainsi les affections du cerveau et de la moëlle épinière, les ramollissements, les dégénérescences cancéreuses, les inflammations chroniques, les abcès, les tubercules, les affections redoutables du cœur, les anévrismes des gros vaisseaux, les maladies des voies urinaires, les maladies mentales, telles que la folie, l'imbécillité, le spleen, la monomanie suicide, etc., etc. Pour les femmes les fleurs blanches, l'hystérie, la nymphomanie, la stérilité, les pertes utérines, les ulcérations, le cancer de l'utérus. Pour l'homme l'impuissance, le styriasis, les inflammations des reins, de la vessie. Pour les deux sexes l'affection vénérienne, ce fléau destructeur qui de plus en plus souille l'espèce humaine et la ronge.

Les ravages qu'exerce ce mal sont incalculables : pour les apprécier, il ne faut pas se borner à considérer le nombre des malades atteints des symptômes actuels ; il faut tenir compte des ravages éloignés qu'il exerce, il faut considérer combien il engendre de rachitiques, de scrofuleux, de tuberculeux, d'individus atteints de maladies de la peau, prédisposés aux affections chroniques de toute espèce.

C'est un affreux spectacle que celui d'un hopital de vénériens. On voit là des malheureux dont le corps entier n'est plus qu'un cloaque immonde ; quelques-uns n'ont plus de nez, plus d'yeux, plus de bouche ; d'autrefois, ce sont auprès de ces horribles ulcères, de frais visages de jeunes filles, belles encore jusque dans ce lieu fatal ; des têtes d'anges aux cheveux

blonds, au doux et limpide regard. Ce sont des fleurs souillées de la bave impure d'un reptile, pauvres fleurs humaines, dont la sève est empoisonnée. Un ulcère n'est pas plus repoussant à voir sur le corps des vieux libertins, des hommes dégradés, que ces angéliques figures d'enfants précipitées dans le repaire de la débauche. On ne peut voir sans une immense pitié ces innocences flétries, ces jeunes filles qui naguère encore souriaient, innocentes et pures, aux rêves de l'avenir, aux projets de bonheur. Elles eussent été peut-être de saintes mères de famille, de tendres épouses, des femmes l'ornement de la société.

En 1784, on comptait en France 40,000 enfants trouvés au-dessous de douze ans; en 1809, il y en avait 69,000; en 1815, 84,000; en 1825, 117,305; en 1835, 129,699. Il y a en France une exposition sur trente naissances, c'est 392 par département. Ces chiffres prouvent, d'une manière bien forte, que le libertinage est un mal en progrès chez nous, et qu'il suit, comme le crime, les développements de l'industrie et de la civilisation. La plupart des malheureux enfants ainsi abandonnés sont vicieux plus tard, d'abord parce que les instincts et les penchants suivent le sang et se transmettent avec lui; ensuite, parce que le défaut de surveillance, d'éducation, parce que la misère les abandonnent en proie à la dépravation et aux suggestions du crime. Le nombre des enfants trouvés traînés sur les bancs des tribunaux est immense relativement à leur petit nombre en France. Sur 8,000 accusés, il y a ordinairement de 160 à 180 enfants trouvés.

Parmi les femmes condamnées pour crimes, qui peuplent les maisons de détention, 24 sur 100 ont eu des enfants naturels ou ont vécu en concubinage antérieurement à leur condamnation. Il est très rare de trouver des femmes qui soient devenues voleuses avant d'avoir perdu la pureté du corps.

Le traitement du libertinage est préservatif ou curatif.

Le premier consiste dans l'éloignement des causes capables

de développer cette funeste passion. C'est surtout à l'égard des jeunes gens, que la plus exacte surveillance devra être employée, pour prévenir l'invasion d'un mal si difficile à détruire, quand il a pris racine dans le cœur et dans les sens. La maison paternelle est le berceau de l'éducation morale et physique; c'est là que se montrent les germes des passions, des inclinations qui plus tard domineront dans le cœur. Les parents sont les premiers instituteurs de l'enfance, et leurs leçons ont une force bien autrement grande que celles que donneront les maîtres qui les remplaceront. Elles s'insinuent dans l'ame des enfants avec les rayons de leur amour; elles sont toujours écoutées, parce que l'instinct naturel les accepte sans défiance. Elles ne sont presque jamais théoriques, mais pratiques, en ce qu'elles reposent toujours sur l'exemple, différentes en cela des leçons de la science, qui raisonnent plus qu'elles ne démontrent en pratiquant.

Les pères et les mères doivent veiller avec le plus grand soin à ce que les yeux de leurs enfants n'aperçoivent rien, à ce que leurs oreilles n'entendent rien de dangereux pour l'innocence.

Malheur à ceux qui souillent les regards du jeune âge, qui souillent son oreille par des paroles immodestes. Aux yeux d'une raison éclairée, il est plus criminel de flétrir l'innocence de l'ame, que de polluer le corps, et quand ce crime est commis par des parents, par ceux à qui Dieu a remis à garder, à instruire, à sauver, des ames qu'il a créées innocentes, il y a là quelque chose qui ressemble à l'inceste le plus odieux.

Les enfants arrivés à un âge capable de discernement, ou plutôt d'attention, car l'enfance s'instruit plus en voyant qu'en comprenant, ne doivent pas coucher dans l'appartement de leurs parents, où la plus légère imprudence peut être dangereuse. Ils doivent coucher dans des lits séparés, parce que le contact de la chair produit des mouvements qui éveillent les sens et ont dans l'ame un funeste retentissement. On veillera avec la plus religieuse attention, non seulement à ce qu'ils n'entendent pas des propos indécents ou équivoques, mais encore

à ce qu'ils ne puissent pas apercevoir les caresses que l'amour autorise. Dans le temps que Rome était pure, le sénat chassa de son sein un de ses membres, coupable d'avoir embrassé sa femme devant sa fille; et plus tard, quand déjà la débauche avait corrompu cette cité, Juvénal disait :

> Maxima debetur puero reverentia : si quid
> Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.

Il ne faut pas permettre aux enfants de fréquenter des camarades mal élevés, ou dont les parents aient une conduite équivoque et de mauvais principes. Mais, ce qui par-dessus tout doit être l'objet d'une surveillance spéciale, c'est le choix des nourrices et des bonnes d'enfants. Il n'est pas rare, malheureusement, de voir les enfants sucer avec le lait les vices de leurs nourrices; et il n'est que trop fréquent d'en rencontrer, que les jeunes filles, à qui on les confie, ont dès le berceau, initiés à de coupables habitudes.

Quand les enfants quittent la maison paternelle pour entrer dans des maisons d'éducation, les dangers se multiplient. Il faut que les instituteurs soient d'une conduite exemplaire et d'une excellente moralité. Les enfants remarquent vite les désordres des maîtres; leur regard est pénétrant pour deviner ceux dont les leçons et les exemples doivent leur servir de règle de conduite.

Il faudra surtout empêcher avec soin dans ces maisons les liaisons intimes. Ces liaisons ont tous les caractères de l'amour et conduisent aux plus grands désordres. On exercera dans les dortoirs, une surveillance active et constante. Aux promenades, on ne permettra pas que les enfants soient en rang deux par deux, mais trois par trois. En récréation, on se défiera des promeneurs solitaires et isolés; on fera son possible pour les amener à participer aux jeux communs. On ne permettra pas aux grands de se lier intimement avec de plus jeunes. Les maîtres eux-mêmes ne montreront aucune préférence pour certains d'entre leurs élèves. Aucun d'eux ne de-

vrait avoir la faculté d'en recevoir dans sa chambre, à moins de circonstances prévues et appréciées par le supérieur. Toutes les communications de maîtres à élèves, doivent avoir lieu dans une salle publique, dans le parloir de la maison.

Si des nécessités, tenant au local occupé par un établissement d'éducation, obligeaient à coucher les élèves dans plusieurs chambres, on aurait soin de toujours mettre par chambre un nombre impair de lits. Les chefs d'établissement comprendront la nécessité de cette disposition.

Les romans, les livres dans lesquels on parle d'amour, doivent être sévèrement recherchés et proscrits par les maîtres. Les élèves ne doivent avoir entre eux aucune espèce de correspondance. La plus grande décence doit être recommandée partout.

Le lever et le coucher n'auront jamais lieu qu'en présence d'un surveillant.

Dans quelque position que soient les enfants, un des moyens les plus propres à prévenir le libertinage, consiste à ne point permettre au corps un repos trop prolongé. Il faut que les instants donnés au sommeil soient réglés sur le besoin, que la fatigue le fasse naître. Les enfants coucheront sur un lit dur. Leur alimentation, abondante et saine, ne sera ni délicate ni excitante. Ils seront formés de bonne heure à la pratique des devoirs religieux et confiés aux soins éclairés d'un directeur prudent. Le confesseur doit être très réservé dans les questions qu'il adresse, de peur que son ministère, par un affreux malheur, ne vienne à corrompre au lieu de préserver et de guérir.

Quand les enfants ne sont pas imbus des idées religieuses, ils ressemblent à des soldats qu'on enverrait au combat sans armes. Plus tard, abandonnés aux séductions du monde, ils n'auront aucune force pour résister. Ils liront tous les livres capables de gâter le cœur; ils assisteront aux spectacles; ils fréquenteront les bals et les lieux publics, où des tentations

sans nombre, où de mauvais exemples développeront les germes, hélas! si nombreux que renferme notre nature.

S'il s'agit non plus de prévenir, mais de guérir le mal, la tâche devient bien plus difficile. Quand de jeunes enfants ont contracté de mauvaises habitudes, il ne faut rien épargner pour les en corriger. Lorsqu'il ne sera pas encore possible de s'adresser à leur raison, on emploiera des moyens mécaniques. Il existe des appareils qui les empêcheront de se livrer à aucun acte répréhensible. Auprès de ceux que la raison éclaire déjà, on fera intervenir un médecin, ferme et éclairé, qui leur parlera des dangers attachés au vice qui les ronge. Il leur fera le tableau des maux qui peuvent les atteindre. Il leur conseillera l'exercice, le travail, la diète de liqueurs excitantes, d'aliments épicés. Il prescrira les bains froids, les boissons délayantes. Un confesseur intelligent viendra, de son côté, prêter l'appui de son ministère; il ne menacera que dans des cas rares; il se montrera doux, aimant; il encouragera, il consolera; il ne se rebutera point devant les chutes réitérées, car jamais le succès n'est immédiat et spontané.

Quant au libertinage qui a fait des progrès avec l'âge, qui s'est développé avec les individus, qui est dévenu une dépravation de l'esprit et du cœur, en même temps qu'un besoin des sens, il est extrêmement difficile à guérir. Il faut, pour cela, les secours inespérés de la grace divine: Le libertin endurci tombe d'abîme en abîme; il arrive bientôt un moment où il ne désire plus sa guérison, où il ne sent plus son mal. Le doigt de Dieu s'appesantit sur lui, et peut-être est-il déjà frappé de réprobation. C'est aux lois à le punir, quand non content de commettre ces crimes cachés que la société ne peut poursuivre, il scandalise par des désordres publics, par des actes qui sont des attentats à la pudeur sociale; ou bien, quand, pour satisfaire sa détestable passion, il devient corrupteur, ou même exerce des violences sur les personnes.

Les peines portées contre ces crimes ne guérissent pas les coupables, mais elles vengent la société; elles la mettent pour

un temps au moins, pour toujours quelquefois, à l'abri des attentats de ces êtres corrompus.

Il arrive par fois que des désordres pathologiques, que des maladies véritables poussent irrésistiblement certains individus à des actes coupables. C'est à la médecine seule à intervenir, et le traitement qu'elle applique doit être en rapport avec les affections qu'elle combat. Il importe que les ecclésiastiques n'ignorent pas qu'il est certaines causes maladives qui, chez les femmes surtout, produisent d'irrésistibles désirs.

AMITIÉ.

Les besoins de l'ordre moral sont aussi impérieux pour l'homme que ceux de l'ordre physique. S'il faut que le sang se vivifie sans cesse au contact de l'air introduit dans les poumons, il est aussi nécessaire à l'ame de fuir l'isolement et de trouver une autre ame avec laquelle elle puisse échanger ses pensées ; au sein de laquelle elle puisse épancher ses affections. Il est impossible de se séparer entièrement de ses semblables sans faire violence à la nature.

Partout nous retrouvons des traces des lois conservatrices que Dieu a imposées au monde. Comme nous l'avons vu, toutes les parties de la matière ont entre elles une attraction plus ou moins puissante, qui les réunit ou les attire. A des distances énormes, cette force agit d'un globe à l'autre, et les corps célestes qui nagent par milliers dans les solitudes de l'espace, doivent à cette loi l'ordre qui les maintient dans des rapports constants, dans une harmonie que rien ne saurait troubler.

Cette loi de l'attraction ne s'éteint pas dans la matière, elle

s'élève jusqu'à l'ordre moral, et pousse les hommes les uns vers les autres. Chacun de nous gravite, pour ainsi dire, dans une sphère d'attractions qui lui est propre, et qui paralyse, jusqu'à un certain point, l'action qu'exercent sur lui d'autres individus plus éloignés.

Nous avons nos amis, nos parents, qui suffisent aux sympathies de nos ames ; mais s'ils viennent à mourir, à s'éloigner, d'autres prennent leur place dans nos affections, et leur succèdent dans l'action qu'ils exercent sur nous.

Cette action que nous exerçons les uns sur les autres n'est que masquée quand nous ne la sentons pas, et il ne faut que des circonstances favorables pour qu'elle se manifeste. Deux Français qui se rencontreraient au Japon seraient tout de suite attirés sympathiquement l'un vers l'autre ; deux prisonniers seront bientôt amis ; et si deux hommes pris, l'un en France, l'autre dans l'Océanie, pouvaient être transportés dans une autre planète, il est évident qu'ils se rencontreraient avec bonheur et s'attacheraient intimement l'un à l'autre. C'est ce lien mutuel qui fait la force de l'humanité, qui multiplie sa puissance et enfante les progrès qu'elle accomplit.

Les sympathies, qui nous attirent ainsi, sont nombreuses et agissent de différentes sortes ; les unes, plus générales, produisent les liens d'humanité ; les autres, plus restreintes, resèrent nos affections et les concentrent dans la famille, dans le cercle étroit de l'amitié. Ce sont ces dernières seulement qui agissent sur nous avec une très grande puissance : nos ames faibles et bornées n'auraient pas assez d'énergie pour sympathiser avec tout le monde. Du reste, l'ordre de choses établi par Dieu sur la terre, ne permet pas que des communications intimes d'ame à ame, existent entre tous les hommes.

Nos tendances sont appropriées à nos besoins, et chacun de nous a dans son cœur, des sympathies, des affections, qui s'élargissent de plus en plus, comme des zones, pour correspondre à ses relations diverses avec sa famille, ses amis, ses concitoyens, sa patrie, l'humanité.

Il existe entre les hommes des différences et des similitudes naturelles ou acquises, morales ou physiques, qui constituent des sentiments d'attraction ou de répulsion ; en sorte que tous ne se conviennent pas également. De là, les prédilections qui donnent naissance à l'amitié. C'est de ce sentiment que nous allons parler.

Tous les hommes, poussés par le besoin de rapprochement que nous avons signalé, cherchent parmi leurs semblables ceux qui leur conviennent le mieux, qui les touchent par plus de ressemblances, et s'attachent vivement à eux.

L'amitié, l'une des plus belles tiges de la faculté d'aimer, a été donnée à l'homme pour charmer sa vie et pour doubler son cœur.

C'est l'insuffisance de nos ames qui rend cette passion possible. Nous avons besoin de partager nos joies et nos peines, de mettre quelqu'un dans l'intimité de nos pensées. Pénétrés de notre impuissance, de notre faiblesse, nous voulons à côté de nous quelqu'un qui s'identifie avec nous et qui nous prête l'appui de sa force.

Les relations que nous avons d'ordinaire avec les hommes, sont fondées sur une multitude d'intérêts divers, et n'ont de force qu'en raison de ces intérêts qui nous lient ; or, il faut à nos cœurs quelque chose de plus intime, qui les rapproche, parce qu'ils se conviennent et sont faits pour s'aimer. Les liens de la famille, fondés dans le sang, dans des circonstances naturelles et nécessaires, n'établissent pas forcément entre les ames les sympathies que réclame l'amitié. Il faut à cette dernière liberté dans le choix, convenance parfaite entre les ames.

Il est une période de l'existence humaine où la nature développe dans le silence, dans le calme, les facultés physiques et morales. Elle veut donner aux unes et aux autres l'accroissement nécessaire avant de leur permettre de s'exercer. Le corps

serait trop faible pour le travail, l'ame trop molle pour recevoir le choc des passions. Dans l'enfance, les affections, renfermées dans le cercle de la famille, répondent seulement aux besoins. L'enfant n'a pas d'amis, il n'a que des compagnons de ses jeux.

Mais bientôt l'horizon s'élargit, la carrière est ouverte, l'avenir et ses illusions enflamment les convoitises. L'ame du jeune homme ressemble au coursier fougueux, mais hésitant, qui voudrait et qui n'ose avancer. Elle tremble à ce moment suprême qui va la mettre aux prises avec les hasards de la vie. Faible, elle veut s'appuyer sur quelque chose; elle cherche une autre ame, tourmentée des mêmes désirs, des mêmes besoins, et l'alliance se forme. C'est à cet âge que l'amitié, riche d'illusions, est dévouée et confiante. Elle a tant à mettre en commun! Le cœur est si riche d'espérances, l'esprit si fertile en projets! L'avenir promet tant de joies!.. Le jeune homme n'a point fait la triste expérience du peu que valent les hommes : il livre son cœur sans réserve, il n'appelle point à son aide les conseils de la prudence.

Noble générosité d'une belle ame, puisses-tu n'éprouver au début de la carrière aucune de ces déceptions qui fanent la pensée et dessèchent l'amour dans le cœur! Heureusement tous ne sont pas victimes de leur confiance : il est des amitiés heureuses, et celles qui jaillissent de l'impétuosité de la jeunesse sont les plus douces et les meilleures, quand on ne s'est point abusé sur les sympathies réciproques.

L'amitié, présent du ciel, est l'un des plus beaux sentiments du cœur, et l'un des plus utiles à l'homme. C'est elle qui réunit dans une même pensée les ames qu'elle enlace. « Deux amis, disait Aristote, sont une ame dans deux corps. » Ils confondent leurs pensées et leurs sentiments; chacun d'eux voit clair dans le cœur de son ami, et s'associe à tout ce qu'il éprouve. Les joies, les peines, tout est commun : la bonne comme la mauvaise fortune. La route est-elle semée de fleurs,

le ciel serein, les événements heureux; l'amitié, les mains serrées, embellit et charme tous les plaisirs. Compagne aussi fidèle, elle est là, dans les jours de malheur, avec ses consolations, qui sont le baume des infortunés : elle franchit le seuil des prisons, vient alléger le poids des chaînes; elle efface avec ses pleurs la noirceur de la calomnie et relève le courage avec la vertu; elle est, en un mot, le charme des gens heureux et la providence du malheur.

Quel trésor qu'un ami véritable! « Heureux celui qui l'a trouvé, » dit l'*Ecclésiastique*. En effet, n'est-ce pas le plus grand de tous les biens, qu'un ami sur lequel on peut compter comme sur soi, mieux que sur soi, qui donnerait au besoin sa vie? Son amitié est désintéressée, car son bonheur est de faire du bien à celui qu'il aime. Ses conseils sont toujours inspirés par son affection, et s'il se trompe, on est certain du moins qu'il n'a pas voulu tromper. On trouve en lui un guide que n'aveuglent point les passions, et qui parle à son ami le langage de la sagesse et de la vérité. On sait que son dévoûment est sans bornes, et qu'il n'abandonnera pas plus, s'il le peut, son ami aux coups du malheur qu'aux sarcasmes du monde. « Rien ne saurait être comparé à l'ami fidèle : son attachement est plus précieux que les richesses. » (*Eccli.*, chap. VI, verset 15.)

L'amitié ne veut point de restrictions ni de réserve; c'est un mariage des intelligences, qui doit établir entre les cœurs une correspondance et une intimité parfaites. Être avec un ami, converser avec lui, ce doit être comme s'entretenir avec sa propre pensée. On doit lui mettre à nu son cœur, lui ouvrir sa bourse, car l'amitié vit de confiance et de bons offices. Il est plus honteux de se défier d'un ami que d'être sa dupe. L'amitié doit être réciproque, elle veut être payée de retour; celui qui n'aime pas son ami est un fourbe et un hypocrite, car on n'obtient l'amitié d'autrui qu'en la lui rendant, ou bien en feignant de la lui rendre.

L'amitié a besoin de complaisance et de franchise tout à la fois : de complaisance pour supporter les défauts qui lui nui-

sent dans ceux qu'elle aime ; de franchise pour les corriger des défauts qui leur nuisent à eux-mêmes. Le plus grand effort et l'une des marques de l'affection sincère, c'est sa hardiesse à reprendre ses amis de leurs imperfections ou de leurs vices ; car l'amitié exclut la flatterie. Ce sentiment est exclusif; quand on a beaucoup d'amis, c'est qu'on n'en a véritablement aucun. Un seul véritable, c'est assez pour soi : pour le service des autres, il faudrait pouvoir en posséder beaucoup.

Le temps fortifie l'amitié; elle grandit avec les années; c'est un de ces penchants du cœur dont l'excès n'est jamais blâmable. Elle est généreuse, et pardonne aisément les fautes où le cœur n'a pas eu de part. Mais elle ne pardonne pas les trahisons, les ruptures et les outrages.

« Eussiez-vous tiré l'épée contre votre ami, il ne faudrait pas désespérer, il peut revenir encore. »

« Quand vous auriez dit à votre ami des paroles piquantes, ne craignez rien, vous pouvez vous réconcilier; mais les sarcasmes, les outrages, l'insolence, le secret violé, les coups portés en trahison, voilà ce qui ne se pardonne point ; voilà ce qui brise pour jamais les liens de l'amitié. » (*Eccli.*, ch. XXVII, versets 23 et 27.)

L'amitié peut exister entre des personnes de différent sexe, mais il est rare qu'elle soit exempte d'amour. Une affection tendre entre un homme et une femme a toujours, même quand elle est pure, un caractère spécial. Elle est rarement exempte de danger. C'est comme une substance inflammable que la plus légère étincelle peut embraser. Nous ne prétendons pas qu'il faille condamner une telle affection, mais il faut s'en défier, elle est souvent trompeuse.

Il faut, pour développer l'amitié véritable, une conformité de position, de caractère, de penchants, d'éducation, qui se rencontrent difficilement. On ne voit guère des hommes d'humeurs antipathiques se lier d'affection; pas plus ceux qui sont livrés à des goûts différents. Ceux qui sont dans une position élevée sont rarement les amis de leurs inférieurs ; ils sont

plutôt leurs protecteurs, et ces derniers gardent toujours pour eux une déférence, un respect, que ne comporte point l'intimité des cœurs.

Il est des antipathies naturelles et inexplicables que jamais l'amitié ne peut franchir. On éprouve pour certains hommes une répulsion tellement vive, qu'on peut à peine supporter leur présence. Parfois des ames sympathiques se sentent au travers de cette écorce, mais il faut pour cela un concours de circonstances extraordinaires.

La vertu est la base indispensable du sentiment dont nous parlons. Toute amitié qui n'est pas fondée sur elle, a le sort de ces semences qui germent sur le roc; le soleil les dessèche ou le souffle du vent les emporte. Deux amis réunis dans l'amour de Dieu et dans la pratique du bien, n'ont point à craindre que leur amitié périsse d'inanition; elle a ses racines dans un fond suffisant pour l'alimenter toujours; ses garanties de durée sont proportionnées à la grandeur de ses motifs. Il n'en est pas ainsi des affections fondées sur les choses du monde : elles partagent leur instabilité; leurs changements sont fréquents, et elles entraînent dans leur chûte tout ce qui s'attache à elles. De là ces amitiés rompues et reprises, ces déchirements qui frappent ceux qui s'appuient sur les vanités du monde, au lieu de se reposer sur Dieu, qui seul peut donner aux cœurs la stabilité et la vraie satisfaction. Tous les motifs humains ont peu de durée, et les ames qui s'unissent dans la foi, dans la religion, dans la vérité, sont les seules que rien ne puisse séparer.

Rien n'est rare comme l'amitié véritable : peu sont dignes de l'éprouver. Elle est le partage des ames nobles et pures : elle n'habite point avec le vice ou la médiocrité. Il n'est pas de titre plus prodigué que celui d'ami; il n'en est guère qui soit moins souvent mérité.

Presque toujours nous nous recherchons nous-mêmes dans nos affections; ce que nous prenons pour de l'amitié, n'est qu'un commerce réciproque où nous échangeons nos intérêts,

et dans lequel l'amour-propre ou d'autres passions se proposent quelque chose à gagner. Souvent c'est ce seul motif qui réunit les hommes : ils se disent amis, ils ne sont qu'associés; c'est la vanité qui veut des flatteurs, c'est l'opulence qui veut des convives, le crime qui veut des complices. Vienne à souffler le vent de l'infortune, et les faux amis prendront la fuite, car « les richesses attirent les amis, la pauvreté les écarte. » (*Prov.* 19, 4.)

Les liaisons, fondées sur le vice, portent vite leurs fruits : une telle amitié est un double poignard entre les cœurs. Malheur à ceux qui sont ainsi réunis! ils marchent sur l'abîme et la mort est entre eux.

Dans ce temps d'égoïsme et de passions funestes, beaucoup prennent le masque trompeur de l'amitié. Qui ne sait pas combien se disent amis, qui couvent des haines dans leur cœur; combien sont trompeuses les apparences d'harmonie entre les hommes; et que sous ce vernis de société, les divisions, la calomnie et toutes les passions haineuses exercent leur empire. Quelle est la table à laquelle ne se soient pas assis des parasites? Est-il une main qui n'ait été serrée par quelque traître, une ame qui n'ait pleuré sur de cruelles déceptions? Quand les hommes sont travaillés par l'intérêt personnel, quand ils s'éloignent de la lumière d'en haut, l'ame se dépravе et le cœur ne porte que de mauvais fruits.

Défiez-vous des amitiés perfides qui ont la flatterie sur les lèvres et qui caressent votre vanité. N'appelez point votre ami celui qui vous encourage au mal ou qui n'ose vous donner de bons conseils. Fuyez l'homme vicieux et ne lui permettez point l'entrée de votre maison; ne croyez pas qu'on puisse aimer les hommes, quand on n'aime pas Dieu et quand on foule aux pieds la morale. Mais appelez votre ami celui qui ne craint pas de vous reprendre, qui préfère vous rendre un service qu'en recevoir de vous. Gardez comme un trésor celui qui vous fût attaché dans le malheur. « L'*adversité* est la pierre » de touche de l'amitié. » (*Prov.*, ch. XVII, verset 17.)

Il ne faut point se lier trop vite en amitié, parce qu'on s'expose ainsi à des ruptures. Ce qui les rend si fréquentes, c'est que nous nous laissons séduire par les qualités brillantes de l'esprit, et que nous ne connaissons point l'intimité des cœurs. Une liaison qui se forme peu à peu, qui fait des progrès à mesure que les ames se découvrent, est plus sûre que celle que l'occasion fait naître. Cette dernière jaillit d'un choc comme l'étincelle; elle meurt, comme elle, dans le vide.

Tous les hommes ne sont pas également susceptibles d'amitié. Il est des natures sauvages qui semblent faites pour l'isolement, et que jamais aucune affection n'attira hors d'elles-mêmes

Les femmes sont peu susceptibles de se lier entre elles. Rarement vous verrez deux femmes amies, si ce n'est pour en attaquer une autre. Leur position sociale et l'intérêt de leur amour, jettent entre elles trop d'antagonismes pour qu'il en soit autrement. Presque exclusivement occupées de plaire aux hommes, aiguillonnées par la jalousie, chagrines des moindres avantages que les autres ont sur elles, elles sont parfois à l'état de trève, mais jamais en paix complète. Elles sont comme des ennemis en présence, qui s'observent et craignent toujours de se livrer par quelque fausse manœuvre. Ce qui, d'autre part, les éloigne de l'amitié, c'est que presque toutes ont goûté de l'amour, et qu'après avoir éprouvé cette passion, le cœur est, en quelque sorte, blasé pour les autres. Les excitations vives de l'amour, ses émotions incessantes, absorbent les sentiments plus calmes; et, d'ailleurs, il est exclusif et jaloux; il ne souffre pas de partage. C'est un tyran qui veut tout fouler sous ses pieds.

L'amitié, pleine de générosité, appelle dans le cœur tous les sentiments nobles et élevés, l'amour le rétrécit et l'épuise pour lui seul; il lui demande de lui tout sacrifier, et cette tyrannie réagit sur l'intelligence et la neutralise. L'amitié in-

vite à aimer les hommes; elle est la sœur de la charité; l'amour vit seul et s'isole; « il éloigne l'homme de ses semblables et lui rend plus difficiles le dévoûment et le sacrifice. » (Ch. Sainte-Foi.) L'amour aveugle les facultés de l'esprit; l'amitié véritable est un flambeau pour l'intelligence; elle est amie de la justice, et sait toujours la préférer à ses affections. Le maréchal de Muy disait à son ami, en lui refusant une grace injuste : « Je suis content que vous m'ayez fait cette prière : quand on saura que je vous ai refusé, personne n'osera plus me demander d'injustices. » L'apôtre saint Jean était le bien-aimé de Jésus-Christ ; c'est lui qui demeura chargé de la mère du Sauveur, et pourtant il ne fut pas institué chef des apôtres. Sublime exemple de notre divin maître, qui nous apprenait ainsi que l'amitié doit être soumise à l'équité. Quelque temps auparavant, l'amour arrachait à la faiblesse d'un prince un arrêt d'iniquité. Hérode, esclave incestueux de sa passion, accordait à celle qui l'avait séduit, la tête de saint Jean-Baptiste.

Phocion disait à un roi : « Je suis votre ami jusqu'aux autels; » nous devons en dire autant à ceux que nous aimons. Nos affections doivent s'arrêter toujours devant la justice et les commandements de Dieu.

L'amitié est de tous les âges; l'amour n'a qu'un temps. Rien n'est doux comme une vieille amitié qui fut autrefois le charme de la jeunesse, et qui maintenant vient embellir les abords de la tombe. L'amour s'envole avec la beauté; il meurt sur les ruines de son idole; un vieillard amoureux est ridicule pour tout le monde. Il est certain qu'un reste de dépravation fermente dans son cœur, et que sa pensée n'a point amassé sur la route de la vie ces trésors de philosophie, de religion, qui sont la seule chose que l'homme puisse emporter d'utile. Souvent l'amour détruit l'amitié; mais souvent aussi celle-ci préserve, par ses conseils, le cœur du jeune homme des séductions et des entraînements. Deux belles ames, pénétrées par elle, n'ont pas d'avenues pour les pensées fu-

tiles, pour les vanités du monde, pour les séductions qui entrent si facilement dans les cœurs vides.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent de l'amitié, ne peut pas s'appliquer à ces relations sociales qui naissent et finissent avec les rapports passagers des hommes. Les mêmes professions, les affaires, le voisinage d'habitations, sont des motifs suffisants pour les faire naître. Telle n'est point l'amitié sympathique et profonde dont nous avons parlé. Elle est immortelle ainsi que l'ame, et rien ne la peut détruire. Elle est très rare, et l'antiquité ne nous en a légué que quelques exemples. L'un des plus beaux est sans contredit celui que raconte Lucien dans ses dialogues.

Eudamidas était pauvre; il avait deux amis fortunés. Se sentant mourir, il les fit ses légataires. Son testament chargeait l'un de nourrir sa mère, et l'autre, d'élever sa fille et de la doter. En cas de mort de l'un des deux, il substituait le survivant dans cet héritage de l'amitié. A l'ouverture du testament, il y eut explosion d'hilarité de la part des auditeurs; mais les deux amis s'empressèrent de l'exécuter. Celui qui avait pris la mère chez lui étant mort, l'autre s'en chargea, et plus tard il maria dans le même jour sa fille et celle d'Eudamidas, leur laissant à chacune la moitié de sa fortune.

Le docteur Dubreuil, à son lit de mort, nous a légué un touchant exemple d'amitié. L'intérêt qu'il inspirait avait conduit dans son appartement quantité de personnes de tout rang et de toute condition. Les pauvres pleuraient dans son antichambre. « Mon ami, dit-il à Pechméja, qu'il chérissait avec tant de tendresse, il faut faire sortir tout le monde, ma maladie est contagieuse; il ne doit y avoir ici que toi. » (*Alibert.*)

Quelques-uns de nos esprits forts, ennemis déclarés de la religion, ont fait à l'Évangile le reproche ridicule de n'avoir pas parlé de l'amitié. Comme si une religion, fondée sur l'amour, pouvait enseigner ou laisser aux hommes l'aridité du

cœur. « Aimez-vous les uns les autres, » dit notre Seigneur. A chaque page des saints évangiles, nous sommes invités à la charité, à la concorde, à l'union. Tous les hommes sont frères. Jésus-Christ a des amis sur la terre : Lazarre et ses sœurs sont de ce nombre. Saint Jean, comme nous l'avons dit, est son disciple bien-aimé, et, du haut de sa croix, il lui donne, en confiant sa mère à ses soins, un témoignage touchant de la plus tendre amitié. Evidemment ce reproche est entaché de mauvaise foi, ou bien il dénote, à un haut degré, l'aveuglement et la prévention de ceux qui l'ont osé faire.

L'auteur de la nature a mis entre les hommes tous les éléments d'union nécessaires à leur bonheur et à leur destination ici-bas. L'amitié est un de ses dons les plus précieux ; elle entrait si bien dans ses vues, il savait si bien que le cœur humain avait besoin d'être aimé, qu'il a rempli ses créatures d'amour pour nous. Presque tous les animaux sont soumis à l'homme, et, s'il ne s'était fait leur tyran, presque tous le chériraient. Voyez dans le chien l'emblême de l'amitié ; croyez-vous qu'un Dieu, qui fit pour l'homme ce compagnon fidèle, ne savait pas les besoins de son cœur ? Pour le malheureux qui n'a plus rien sur la terre, cet animal est un ami plein de tendresse. L'infortune ne l'éloigne jamais, lui ; il est là couché sur les pieds du mendiant, n'attendant pour récompense que quelques miettes de son pain. Il bondit de joie, quand il revoit son maître ; il a pour lui des regards pleins d'affection ; il le protége et le défend ; il l'accompagne à son dernier séjour, et vient souvent mourir sur sa tombe.

Malheur à celui qui n'a point d'amis sur la terre ; il est sans bouclier contre le malheur, et sa tête se courbera, sans force, sous le vent de l'infortune. Le pauvre Gilbert, abandonné et mourant sur un lit d'hôpital, souhaite, dans l'amertume de son cœur, à ceux qui l'oublient, un ami qui leur ferme les yeux. Quand la main du mourant repose dans celle d'un

ami, que ses lèvres ont touché les siennes, et que son cœur l'a rendu dépositaire des souvenirs qu'il veut léguer à la terre, il franchit avec moins de peine le seuil de l'éternité.

RECONNAISSANCE.

L'homme est porté naturellement à aimer ceux qui lui font du bien. Ce sentiment d'amour pour les bienfaiteurs, accompagné du désir de s'acquitter envers eux, constitue la reconnaissance. C'est un instinct du cœur qui se fortifie dans l'idée du devoir. Il a ses racines dans l'amour et se développe dans la justice.

Un mouvement spontané de nos cœurs nous pousse vers ceux qui nous font du bien, qui s'intéressent à notre sort, et nous donnent des preuves d'affection. Le sentiment de la dignité humaine se relève et se complaît dans l'affection d'autrui. Instinctivement, l'homme hait l'isolement et tend à se rapprocher de ses semblables ; il sent qu'il est plus fort, quand il peut s'appuyer sur un autre que lui-même. Quand on l'aime, il n'est pas au dépourvu ; il a sur qui compter au besoin. Il se rapproche de ceux qui l'aiment par instinct, par amour-propre, par intérêt. Déjà l'amour le dispose à leur faire du bien, c'est ainsi que ce sentiment se manifeste toujours. De plus, l'équité le lui commande ; il est juste de rendre ce qu'on a reçu, et la reconnaissance est le paiement des bienfaits.

Celui qui fait du bien à son semblable, sans y être obligé, sans rien lui demander en échange, accomplit le devoir de la charité : il le doit, même envers les ingrats. Mais cette disposition charitable ne justifie cependant pas l'ingratitude, et la loi, qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal,

nous impose à plus forte raison le devoir de faire le bien à ceux qui nous en font. Nous devons, dans l'intérêt de notre dignité, nous acquitter envers eux par la reconnaissance.

En effet, quand on nous a fait du bien, nous sommes débiteurs ; notre indépendance se trouve compromise, notre liberté enchaînée, car nous sommes dans une sorte d'infériorité. Nous ne pouvons rétablir l'équilibre, l'égalité, qu'en rendant autant qu'il est en nous ce qu'on nous a fait.

Voilà ce que veut la justice ; mais le cœur commande autre chose. Il dépasse cette mesure, et, dans sa reconnaissance, il n'admet point de limites. Il rend avec effusion, d'abondance, pour ainsi dire, ce qu'il doit ; il se dévoue ; il croit ne pouvoir jamais faire assez. Souvent, à cause de la position élevée du bienfaiteur, l'obligé est dans l'impossibilité de lui rendre service ; alors il le paie par le cœur, par le désir, par le dévoûment. La reconnaissance fait toujours ce qu'elle doit, lorsqu'elle fait ce qu'elle peut. Le pauvre qui mange le pain de l'aumône, paie suffisamment le riche qui le lui donne, par sa gratitude et ses prières.

Il est facile de distinguer la reconnaissance qui part du cœur de celle qu'on affecte sans la ressentir. La première ne rougit point du bienfait, elle aime à témoigner hautement ce qu'elle éprouve par l'hommage de son dévoûment. L'autre, au contraire, honteuse et gênée, balbutie ses remerciements; elle est déjà sur le chemin de l'ingratitude.

Naturellement, l'homme éprouve le sentiment dont nous parlons ; cette disposition de son cœur se lie étroitement chez lui à l'amour de l'existence. Faible et dénué de tout, quand il vient au monde, il a besoin de l'assistance d'autrui. Dès qu'il ouvre les yeux à la lumière, il voit près de son berceau quelqu'un qui lui prodigue des soins. Quand la pensée vient éclairer son ame, il comprend sa faiblesse et l'utilité de ces soins qu'on lui donne ; déjà son cœur récompense par son affection reconnaissante les tendresses de sa mère, les travaux et les fatigues de son père. Alors, point d'entraves à l'expression de son amour ;

son sourire et ses caresses sont ses interprètes, et les premiers mots qu'il s'efforce à dire, sont l'hommage des sentiments de son cœur.

Le sauvage, qui n'a point comprimé ses instincts sous l'égoïsme social, éprouve et manifeste la plus vive reconnaissance pour ses bienfaiteurs. Les habitants de nos campagnes, dont les mœurs sont douces et pures, sont aussi très reconnaissants ; ils ne parlent pas beaucoup de cette vertu, mais ils en pratiquent avec religion les devoirs. Dans les hautes classes, au contraire, ce nom retentit partout : on le prodigue dans toutes les formules de politesse, on voue sa reconnaissance à tout le monde, on ne l'éprouve pour personne ; elle est dans toutes les bouches, mais elle n'est plus dans les cœurs.

L'homme ne devrait pourtant jamais oublier les devoirs que cette vertu lui impose : à chaque instant ils lui sont rappelés. Il n'est pas un seul être soumis à tant de besoins que lui. Dans l'ordre physique, il en éprouve bien davantage que les animaux, et ceux qu'il éprouve dans l'ordre moral sont immenses. Faible et chétif, il ne trouve en lui-même la satisfaction d'aucun d'eux ; elle est subordonnée à la bonté divine et à l'assistance des autres hommes. Sans l'active intervention de la Providence, il ne vivrait pas une seconde ; sans le secours de ses semblables, il périrait de misère dans l'isolement.

Notre reconnaissance appartient d'abord à Dieu, qui nous a donné, avec l'existence, une ame intelligente capable de l'aimer et d'entrer en participation du bonheur éternel. C'est lui qui nous conserve, qui nous a donné l'empire de la terre. Sa bonté règle pour nous les saisons, mûrit les moissons et les fruits. C'est pour charmer nos regards qu'il embellit la nature ; c'est pour nous faire aimer sa beauté divine, qu'il en épanche quelques rayons sur ses créatures.

Nous devons le remercier du bonheur qu'il nous envoie, des traverses qu'il nous suscite, car, s'il nous éprouve par le malheur, sa bonté nous garde quelque récompense ; sa sagesse in-

finie ne saurait se plaire à nous faire souffrir en vain. Nous devons le remercier de nous avoir donné de bons parents, une mère pieuse, qui nous a, dans notre enfance, imprégnés de croyances salutaires, qui nous a appris à le prier et à croire. Nous devons le remercier de nous avoir fait naître au sein de son Église, dans une contrée favorisée de tous les bienfaits de la science. Nous devons le remercier, par-dessus tout, de la loi d'amour qu'il est venu prêcher aux hommes, et du sacrifice qu'il a accompli en s'immolant pour eux.

Notre reconnaissance pour Dieu, ne peut être qu'un hommage de nos cœurs, qu'une adoration affectueuse, parce que, tout-puissant et infini, il ne peut rien recevoir de nous qui soit utile à son existence.

Après ces grands devoirs envers l'auteur de notre être, la reconnaissance doit s'attacher aux auteurs de nos jours. Délégués de la Providence, ils en ont été pour nous les ministres : nous devons les payer par notre amour de tout ce qu'ils ont fait. Ayant ailleurs énuméré leurs bienfaits et traité des devoirs des enfants, nous n'y reviendrons pas ici.

La reconnaissance rattache les hommes à Dieu, serre étroitement les liens de la famille; mais elle ne doit pas s'arrêter là ; elle est une vertu éminemment sociale. Pour celui qui voit les choses d'en haut, qui embrasse du regard les rapports des hommes entre eux, cette vertu ne s'arrête point au seuil de la famille. Elle s'adresse aux hommes dont le concours est utile à la société. Le laboureur, qui fertilise de ses sueurs le sol qui produit nos moissons; le guerrier, qui met notre repos à l'abri de son épée; le savant, qui nous enrichit de ses découvertes; l'homme d'état, qui tient le gouvernail du vaisseau social; le médecin, qui soulage nos douleurs physiques; le prêtre, qui est le médecin de nos ames, ont droit à notre reconnaissance. Les hommes, unis dans le lien de la charité fraternelle, doivent regarder comme leurs bienfaiteurs tous ceux qui soulagent l'humanité, tous ces envoyés du ciel qui se dévouent au bonheur de leurs semblables.

Chacun de nous doit payer sa dette de reconnaissance à Dieu par l'hommage de son être et l'adoration du cœur : à ses bienfaiteurs particuliers, par l'affection et le dévoûment; à la société, par le concours de ses facultés physiques et morales au bonheur de tous, et par la pratique de la charité.

La reconnaissance est une vertu que tout le monde admire; les païens lui élevaient des autels; les poètes et les écrivains se complaisent à célébrer les belles actions qu'elle enfante. Tel est la puissance de son empire, qu'elle excite l'admiration de ceux mêmes qui ne l'éprouvent pas. Partout où elle règne, on peut être sûr de rencontrer la vertu : c'est un parfum qui ne s'exhale que de la pureté du cœur.

RESPECT.

Ce sentiment que l'ame éprouve en présence d'une supériorité quelconque, se manifeste au-dehors, par l'humilité de la contenance, et l'air de crainte répandu dans toute la personne. La gravité, le sérieux du maintien, répondent aux pensées graves et sérieuses que nous avons alors; nous nous sentons, au physique comme au moral, dominés par quelque chose de grand, de noble, qui nous fait sentir fortement notre infériorité. On ne respecte pas ses égaux ni ses inférieurs.

Les hommes, pour marquer encore davantage leur respect et leur déférence, ont adopté des signes extérieurs, qui varient suivant les temps, les lieux, et qui sont purement de convention. Chez nous, le salut est l'expression vulgaire de la déférence que nous nous marquons les uns aux autres. Nous restons découverts et debout devant les grands et les personnes auxquelles nous portons un profond respect; nous baisons l'anneau

des évêques, la mule du saint-père ; nous nous agenouillons dans les temples, et nous inclinons nos fronts devant la majesté du Dieu qui s'y montre à notre foi. Dans certaines contrées, les sujets sont obligés de se prosterner devant leur monarque.

L'usage a diversement réglé le cérémonial de tous ces signes du respect.

Rien n'est aussi respectable que la divinité aux yeux de tout homme qui réfléchit, et qui ne s'est pas égaré dans les voies d'un fol orgueil. Pour celui qui pénètre sa pensée de la grandeur de Dieu, de ses infinies perfections, toute autre chose est néant et vanité. L'esprit, en considérant les gloires du monde à côté de la majesté suprême, est obligé de dire comme Bossuet : « Dieu seul est grand. » Toute gloire disparaît devant lui, comme la glace aux rayons du soleil. De tous temps, en tous lieux, quelles qu'aient été leurs erreurs, les hommes n'ont rien vu, n'ont rien compris de plus respectable que la divinité. Partout, quoi qu'on en ait dit, leurs hommages et leur culte ont témoigné de leur respect pour elle.

A cause de l'infirmité de notre nature, nous nous arrêtons bien davantage à ce qui frappe notre pensée par les sens, qu'à ce qui lui arrive directement par les seules lumières de l'esprit ; aussi, peu d'entre nous sont faits pour cette vertu contemplative qui fait aimer et vénérer Dieu dans l'intimité de la pensée, indépendamment des signes extérieurs et matériels du culte. Cette perfection n'est accordée qu'au petit nombre de ceux qu'une piété solide et pure, une habitude constante de réflexion, rapprochent, pour ainsi dire, davantage du ciel. Chez eux, le respect est immense : c'est un sentiment profond, qui pénètre l'ame tout entière et l'humilie devant son auteur ; mais chez le grand nombre, le respect pour la divinité a besoin d'être excité par les cérémonies religieuses, par la vue du culte extérieur.

Notre sainte religion, si belle et si grande, si parfaitement

d'accord avec la majesté divine, a tout ce qu'il faut pour répondre à ce besoin et pour inspirer aux hommes une haute vénération.

Notre respect est un hommage que nous accordons aux grands hommes, à ceux qui se sont illustrés d'une manière quelconque, qui ont acquis, par les services qu'ils ont rendus, par l'éclat de leur génie, des droits à la reconnaissance, à l'admiration des autres hommes. Quand nous sommes en présence d'un savant illustre, d'un fameux orateur, d'un guerrier valeureux, nous éprouvons un invincible respect; cet ascendant de la grandeur, nous le subissons même pour la mémoire de ces personnages éminents.

Les enfants des hommes recommandables nous inspirent en partie la vénération que méritaient leurs pères. N'est-il pas juste de supposer que le sang d'un grand homme doive transmettre à sa postérité les vertus qui brillèrent en lui? Si c'est un préjugé, il est de nature à faire naître une noble émulation, et à produire quelquefois des générations de héros. N'avons-nous pas en France de ces familles illustres qui, pendant une longue suite de siècles, ont brillé par l'éclat de leurs services, et qui ont semé l'histoire de noms glorieux? Est il un homme parmi nous qui puisse voir, sans une profonde émotion, sans un religieux respect, le dernier descendant des Montmorency? Quelque part que soient, poussés par le caprice du sort, les rejetons épars de la famille de l'empereur; à quelque porte souveraine qu'aillent heurter les exilés d'Holy-Rood; partout on s'inclinera de respect devant les grands souvenirs attachés à leurs noms. Les hommes se prosternent plus volontiers devant la majesté de l'infortune et des souvenirs que devant celle de la puissance actuelle.

Les individus haut placés, les souverains, les ministres, les évêques, nous inspirent toujours du respect : il est dans l'ordre, il est naturel, que nous ayons de la déférence pour ce qui nous est supérieur d'une façon quelconque.

Le sentiment du respect est dû à nos parents, qui sont pour

nous des bienfaiteurs et les représentants de l'autorité de Dieu; à la vieillesse, à cause de son expérience, de sa faiblesse et des travaux qu'elle a accomplis. Nous devons du respect aux femmes, parce qu'il est le seul rempart qui les protège, et que sans lui elles seraient en proie à toutes les tyrannies de notre force et de nos caprices. Nous le leur devons, parce que Dieu nous l'a prescrit, parce qu'elles sont la tige de l'humanité; parce qu'avec le bienfait de la vie, elles nous donnent les premiers aliments de nos corps, et les premières croyances de nos ames.

Après le respect que nous avons pour les personnes, vient celui que nous éprouvons pour les choses. Certains lieux, certains objets, nous inspirent la plus haute vénération: quel est celui d'entre nous qui pourrait, sans être profondément atteint de ces sentiments, mettre le pied dans cette terre des miracles, dans cette Judée toute retentissante des paroles de Jésus et des apôtres, qui semble encore émue de respect et d'effroi au souvenir des grands mystères de la rédemption? Cette terre, si éloquente avec ses torrents desséchés, ses montagnes arides, ses plaines incultes et ses villes désertes, garde encore l'épouvante qui la remua de fond en comble quand le divin sacrifice s'accomplit au sommet du Golgotha. Le chrétien qui la visite peut-il n'être pas saisi du plus profond respect, en songeant que ce sol sur lequel il marche porte l'empreinte des pas de son Dieu; que chacun des objets qu'il regarde est un témoin de sa vie, de ses miracles et de sa mort.

Les temples, les grands monuments de la gloire et de la bienfaisance nous émeuvent et excitent notre vénération. Il nous est impossible d'entrer, sans une vive émotion, dans la maison qu'habita un grand homme; il en est de même des ruines et des monuments qui rappellent de beaux souvenirs et qui se rattachent à l'histoire des nations célèbres. Quel est celui qui n'éprouvera pas le sentiment du respect sur les ruines de Sparte et d'Athènes, au milieu de cette Rome si longtemps maîtresse du monde et si pleine de souvenirs?

Il est des hommes pervertis et méprisables, qui n'ont de respect pour rien : ils méritent qu'on les repousse de partout, comme des profanateurs et des impies. L'orgueil a corrompu le monde ; la morale publique en a reçu les plus funestes atteintes. Personne ne se croit fait pour obéir ; les enfants à peine pubères méprisent les conseils de leurs parents et pensent être aussi bien qu'eux en état de se conduire. Une multitude de jeunes gens, égarés par un amour mal entendu de la liberté, affectent de mépriser tout ce que les hommes honorent et respectent ; ils appellent préjugés, toutes les saines croyances ; tyrannies, toutes les autorités. Cette triste tendance de notre époque nous entraîne de plus en plus : suivant nous, c'est le présage d'une décadence. Les sociétés ne peuvent se maintenir que par le respect de la divinité, des lois et des pouvoirs.

PITIÉ.

Partout où il n'existe pas une ame intelligente, l'amour de soi est la loi suprême des êtres vivants, et l'empire de cette loi est absolu. Elle gouverne despotiquement la brute, en donnant à tous ses actes l'égoïsme pour mobile. Si par intervalle elle semble perdre de sa puissance chez les animaux, c'est que, dans l'intérêt des espèces, Dieu l'a fait céder momentanément à l'instinct de reproduction et à l'amour de la progéniture. C'est cette loi qui éloigne l'animal de son semblable, le rend plus docile au joug de l'homme, ou moins puissant pour lui disputer l'empire de la terre.

Chez l'homme, elle règne aussi avec une extrême énergie ; mais Dieu n'a pas voulu que son empire égoïste et dissolvant

fût un obstacle aux rapports sociaux pour lesquels il nous a créés. Comme nous l'avons vu, il lui a donné pour contrepoids dans nos ames l'amour de l'humanité, et toutes ces sympathies bienveillantes, qui rapprochent l'homme de son semblable et produisent les vertus sociales. Parmi ces sympathies, la pitié est une des plus puissantes; c'est elle dont l'antagonisme combat dans nos cœurs les penchants égoïstes. C'est elle qui contribue le plus à cimenter les liens d'union, de fraternité, qui règnent parmi les hommes.

La pitié est une sympathie tout à la fois instinctive et réfléchie de nos ames, qui nous fait comprendre et ressentir les souffrances de nos semblables, et nous porte à leur désirer le bonheur qu'ils n'ont pas. Elle naît en nous de deux sources distinctes : du physique et du moral. Elle a par conséquent deux éléments différents. Il y a, dans l'intimité des êtres vivants, des sympathies mystérieuses que nous ne pouvons définir, mais qui s'émeuvent en nous à chaque instant. Nous sentons quelque chose d'instinctif et de profond qui fait vibrer nos nerfs à l'aspect de la souffrance physique des hommes ou des animaux. Nous ne pouvons voir le sang, les blessures ou la mort, sans être saisis d'une horreur subite qui nous glace avant que l'ame ait pensé. L'organisme tout entier se soulève en présence de la destruction. Notre système sensible réagit spontanément avec énergie contre tout ce qui menace la vie. Une sensation d'horreur et de crainte vient frapper en nous l'animalité, cette fraternité originaire, ce type d'organisation qui nous est commun avec tous les êtres animés. On dirait alors qu'une même vie anime tout ce qui sent, et que le mal, qui le frappe dans une de ses parties, éveille un écho douloureux dans toutes les autres.

Chose remarquable, plus l'organisation des êtres que nous voyons souffrir est semblable à la nôtre, plus l'impression que nous ressentons est vive. Le sang qui coule des blessures d'un autre homme, les souffrances qu'il endure, nous font une

impression très profonde; il semble que ce soit nous qui sentions son mal. Ceux qui chassent des singes, cette imitation si frappante de l'homme, ne les tuent qu'avec une extrême répugnance. Ils sentent en eux quelque chose de la terreur qui remue la conscience de l'assassin et qui glace son cœur. Nous tuons bien plus volontiers un poisson qu'un quadrupède, et l'impression devient presque nulle quand nous écrasons un insecte, ou bien quand nous mangeons un mollusque vivant.

Quand nous sommes obligés de donner immédiatement la mort, de tuer un animal entre nos mains, nous sommes très douloureusement émus; les sympathies se font alors bien mieux sentir; il semble que la souffrance se communique par le contact et fasse en même temps vibrer ces deux organisations de la victime et du meurtrier. Nous évitons complètement cet effet sympathique quand nous tuons à distance, d'un coup de fusil par exemple; ou bien quand l'être que nous privons de la vie est si faible, que nous pouvons la lui ôter d'un seul coup et sans qu'il en ait pour ainsi dire conscience.

Ce sont ces phénomènes du système sensible, ces réactions de l'animalité contre la douleur qui remuent les animaux, et que certains naturalistes ont pris pour de la pitié. Ces effets chez eux, comme dans l'homme, sont complètement instinctifs et spontanés; mais, dans les êtres privés d'intelligence, ils meurent tout entiers dans la fibre nerveuse; c'est un écho plaintif qui répond au cri de la douleur physique, mais ne constitue point la véritable pitié.

Chez l'homme, ces effets organiques réveillent dans l'ame des sympathies morales. L'intelligence mêle son action à celle du physique, et ces deux éléments combinés constituent la pitié. Ce sentiment suppose l'idée, la connaissance du mal d'autrui. Il est spontané ou réfléchi. Comme le physique, l'ame a des sympathies profondes, nées de la communauté d'origine et de la ressemblance essentielle qui la rend sœur des autres ames. Sans nous en rendre compte, sans avoir réfléchi, nous sommes portés à soulager ceux qui souffrent; le premier

mouvement de l'intelligence est toujours la bienveillance. Ce mouvement est presque aussi prompt que la compassion organique. Ainsi Dieu, qui nous commande l'amour de nos semblables, a incliné nos ames à les aimer d'instinct et comme de source. Il a mis d'accord nos devoirs et les penchants de notre nature. Nous sommes toujours sûrs de bien faire, quand nous n'avons pas perverti nos inclinations et nos premiers élans. Le mal vient de l'homme seul et de l'empire qu'il a laissé prendre sur lui au principe de corruption.

L'ame ne s'arrête pas là dans le sentiment de la pitié; elle raisonne, elle fait aux faits l'application de son intelligence.

Il existe en nous des notions innées de justice qui nous portent à penser que tous les hommes, égaux dans l'ordre naturel, destinés au même but, doués des mêmes facultés, soumis aux mêmes besoins, ont les mêmes droits à la bienveillance. Lorsque nous les voyons souffrir, sans apercevoir la cause de leur souffrance, nous sommes spontanément entraînés à croire que la justice a été violée à leur égard. Nous pensons qu'ils doivent jouir des mêmes avantages que nous; qu'ils ne doivent pas être plus que nous atteints par le malheur. D'un autre côté, un instinct d'intérêt personnel vient presque à notre insu agir dans le sentiment de la pitié. Nous sommes menacés, atteints dans notre sécurité par la souffrance des autres; nous savons que, semblables à eux, nous pouvons être victimes des mêmes souffrances. Nous nous faisons par la pensée l'application de ce qu'ils endurent, et nous réagissons ainsi pour nous-mêmes contre le mal qui les atteint.

Ainsi, l'intelligence vient fortifier nos instincts, les diriger dans leur tendance; et nos intérêts, alors même que nous avons perverti nos ames et endurci nos cœurs, viennent nous rappeler sans cesse aux devoirs primitifs de notre nature et aux lois imposées par le Très-Haut.

La pitié est un sentiment qui se développe dans l'homme

avec les années. Chez l'enfant, qui n'a pas encore appris à voir l'humanité en lui et dans les autres, elle est bornée tout entière à l'impression physique. Cette impression est très vive chez lui, parce que la fibre sensible est très molle, très impressionnable, et peut vibrer au moindre contact. Le vieillard, dont l'organisme s'use, s'endurcit, n'est plus accessible aux impressions venues du dehors ; il se concentre et s'isole en lui-même. Son ame, émoussée par l'habitude et la longue expérience des choses de la vie, ne se laisse toucher que difficilement par le mal d'autrui. L'idée de la mort qui l'assiége sans cesse, qui le tient pour lui-même dans un état continuel de crainte, le rend indifférent à tout ce qui ne l'atteint pas personnellement.

Chez la femme, toutes les puissances de la pitié s'élèvent au plus haut degré. Cela tient à la faiblesse de son organisation, qui la rend accessible à la moindre douleur, à l'extrême sensibilité de ses nerfs qui s'ébranlent à la plus légère impression. D'un autre côté, destinée par la Providence à donner la vie, à veiller sans cesse à l'existence individuelle, à conserver ses enfants à l'abri de tout danger, elle éprouve, sans s'en rendre compte, un amour immense pour les hommes. Un rayon d'affection maternelle s'épanche de son cœur sur l'humanité, et la vue de ses douleurs déchire ses entrailles. Son ame, comme un écho plaintif, résonne au cri de la souffrance et compatit à tous les maux. C'est elle, la Providence des affligés, qui trouve, dans sa compassion si vive, des trésors de consolations, d'aumônes et d'intercession. Chez les antropophages, souvent on vit des femmes arracher la victime tremblante des mains cruelles de leurs époux. La femme comprend bien mieux le pardon que la justice ; si elle jugeait les coupables, toujours elle ferait grace.

Les divers tempéraments ont une grande influence sur la pitié. — Les hommes sanguins sont plus susceptibles que les autres d'éprouver ce sentiment : la pitié les émeut soudainement et avec énergie ; mais elle s'éteint vite en eux,

comme toutes leurs impressions qui sont très mobiles et très fugaces. — Le lymphatique sympathise peu avec les souffrances d'autrui ; c'est à peine si les siennes peuvent vaincre son apathie. — Les mélancoliques, ordinairement concentrés dans leurs afflictions réelles ou imaginaires, sont par là même difficiles à émouvoir ; mais quand on peut les arracher à leur isolement, leurs impressions sont vives et durables. — Les bilieux, généralement dominateurs et égoïstes, sont peu enclins à la pitié ; chez eux, l'intérêt personnel marche avant tout le reste : ils calculent jusqu'à leurs émotions. Tout ce qui ne les atteint pas directement, les touche médiocrement. Ils ne sont pas dénués d'une certaine sensibilité, mais elle s'épuise entièrement à leur profit.

Il est une foule d'autres causes qui modifient le sentiment de la pitié, qui le rendent plus ou moins intense. La fortune, qui devrait attendrir les cœurs en donnant le moyen de faire du bien aux hommes, produit souvent la dureté, l'insensibilité. On s'imagine, quand on est heureux, qu'il n'y a plus de souffrances dans le monde : l'égoïsme ne veut pas affliger son bien-être par le spectacle de la misère. Pour bien compatir au malheur d'autrui, il faut n'avoir pas été toujours heureux : on comprend beaucoup mieux ce qu'on a soi-même éprouvé.

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Il y a dans ce vers de Virgile une grande profondeur de pensée, jointe à une vérité, à une sensibilité exquise. Là est le secret de la dureté de cœur de tant d'hommes opulents, qui n'ont jamais arrêté leurs regards sur les souffrances humaines ; qui ne sont jamais descendus visiter l'indigent, le prisonnier, le malade. Un roi, par exemple, au faite de la puissance, s'imagine difficilement qu'il n'est qu'un homme, et que les malheurs qui frappent ses sujets puissent arriver jusqu'à lui.

Dans les hautes régions sociales, où l'orgueil est hérédi-

taire avec les titres, on considère le bas peuple comme étant d'une nature inférieure : on le dit assez stupide pour ne pas sentir sa misère, et l'on s'épargne ainsi la peine d'être humain.

Si, pour compatir aux souffrances d'autrui, il faut avoir été soi même malheureux, rien n'empêche quelquefois d'éprouver la pitié comme d'être actuellement misérable. On dépense pour soi toute la sensibilité dont on est susceptible, et le cœur, ému de ses propres douleurs, ne s'ouvre point à celles qui affectent les autres.

Il est bien d'autres circonstances qui agissent sur le sentiment de la pitié; notre pauvre nature subit à chaque instant les influences des milieux dans lesquels nous vivons, et des conditions physiques dans lesquelles nous sommes. Notre sensibilité varie, selon que nous sommes bien portants ou malades, riches ou pauvres. Après le repas, nous compatissons plus volontiers aux souffrances d'autrui, si nous avons nos aises, que lorsque nous souffrons de quelque chose. La température, le soleil, le vent, le froid ou la chaleur, tout nous modifie. C'est ainsi que les choses matérielles nous dominent et assujettissent à leur gré les penchants de nos ames. Parlons donc encore de liberté, de puissance; exaltons donc des facultés qui sont soumises à tant de vicissitudes! Pitié, que l'homme et son orgueil! Il n'est grand que quand il s'humilie; il ne peut s'élever qu'en avouant sa faiblesse et en s'appuyant sur Dieu qui est le principe de la force et de la puissance.

Le sentiment dont nous parlons est bien plus intense entre des personnes de sexe différent qu'entre celles de même sexe : cela tient à l'influence réciproque qui s'exerce entre l'homme et la femme, et qui donne à toutes leurs relations un caractère spécial. On éprouve davantage ce sentiment pour un enfant que pour un vieillard. Le premier appartient à l'avenir, le second au passé; l'un promet à la société une carrière utile, l'autre a fourni la sienne. Quand un homme

chargé d'années paie sa dette à la nature, personne ne le trouve étonnant, personne n'en éprouve une bien douloureuse impression. Mais si la mort vient moissonner à l'entrée de la vie un jeune enfant et dévore à la fois avec lui les espérances de la famille, de la société, ce funeste événement jette le deuil et la consternation dans tous les cœurs.

Notre pitié s'attache davantage aux douleurs morales qu'aux douleurs physiques. Une triste et constante expérience nous apprend que nous sommes faits pour souffrir dans nos corps, et qu'ils sont nécessairement soumis à mille infirmités, à mille souffrances qui les accompagnent du berceau jusqu'à la tombe. Nous savons que la matière est mortelle, et que les souffrances qui naissent d'elle sont dans sa nature ; aussi, ne sommes-nous point étonnés des misères physiques qui sont notre cortége ici-bas. Mais nul de nous ne peut s'habituer à penser que l'ame doive souffrir ; un secret sentiment de sa dignité, de son immortalité, lui rend la souffrance insupportable. Malgré nous, nous nous révoltons à l'idée des peines morales; nous sentons qu'elles sont un état anormal pour notre ame. D'un autre côté, elles sont les plus cuisantes sans contredit, et la pitié qu'elles excitent en nous est bien plus profonde que celle qui naît des maux physiques.

Chez les natures inclinées vers l'égoïsme, la personnalité, l'habitude de voir souffrir, a bien vite émoussé la pitié. Rien ne rend insensible aux impressions physiques comme l'habitude. Au bout de peu de temps, la vue du sang, des blessures, de la mort, ne nous fait presque plus d'horreur. Les sœurs hospitalières ne tardent pas à surmonter leurs répugnances et leurs sensibilité naturelle ; elles restent physiquement impassibles en face des plus poignantes douleurs de l'humanité ; il en est de même des médecins. Du reste, cette victoire, remportée par l'habitude sur les instincts nerveux, est extrêmement utile à tous ceux qui sont chargés de donner

des soins aux malheureux. Que deviendraient les malades, dans une salle d'hôpital, si la sensibilité de ceux qui les entourent les rendait incapables de leur prodiguer des soins? Si la vue du sang, si les cris des blessés, épouvantaient les chirurgiens, que deviendraient, après une bataille, les victimes que le carnage a mutilées?

Pour certaines personnes, pour certaines professions, cette facilité de résister aux impressions physiques est donc un devoir, une vertu. Mais rien n'est dangereux comme de donner aux gens du peuple l'habitude de voir souffrir sans éprouver de pitié. La vue des supplices, des combats d'animaux, produit dans la basse classe des penchants funestes de cruauté.

Dans la révolution française, parmi les bourreaux de 93, on comptait un nombre considérable de bouchers et de garçons d'amphithéâtre. Pour que l'habitude de voir souffrir ne produise pas de mauvais résultats, il faut que le cœur et l'esprit présentent de grandes ressources. Si les tyrans qui tourmentaient les martyrs, si tous ces monstres qui déchiraient leurs semblables avec plus de férocité que n'eussent fait les tigres, avaient dû, sans transition, assister aux horribles supplices qu'ils inventaient, ils seraient morts eux-mêmes d'horreur et d'effroi.

S'il est dangereux d'habituer les yeux à regarder le sang, la souffrance, le meurtre, il est tout aussi dangereux d'énerver les émotions de l'âme au spectacle romanesque et mensonger des souffrances morales. Nous éprouvons tous du plaisir dans le sentiment de la pitié, et c'est en excitant cet instinct si naturel de nos ames, que les auteurs dramatiques nous attirent et nous charment. Presque toujours les souffrances imaginaires qu'ils mettent en scène, sont exagérées; elles font couler nos larmes, arrachent nos sanglots, excitent toutes nos facultés compatissantes et épuisent notre sensibilité. Puis, lorsque nous descendons dans la vie réelle, nous trouvons que les souffrances des hommes ne sont plus rien, nous sommes

blasés, nous avons le cœur sec ; après avoir dépensé tous les trésors de notre sensibilité en vaines émotions, après avoir pleuré pour des mensonges, nous restons froids devant des malheurs réels. Tel vient d'éprouver au théâtre une pitié immense pour des infortunes factices, qui ferme l'oreille aux cris de détresse d'une pauvre mère sans asile et sans pain pour ses enfants.

La pitié est un sentiment si naturel à nos ames, elle est tellement inhérente à nos penchants, que nous avons honte de ne pas la ressentir et la manifester en présence des malheureux. Quand nous ne soulageons pas nos semblables, toujours nous cherchons quelques excuses qui puissent nous en dispenser ; nous disons que ceux qui sollicitent notre compassion, notre bienfaisance, ne sont pas dignes de les obtenir ; que leur inconduite a mérité le sort qui les frappe ; qu'ils ont des défauts, des vices, qui doivent éloigner d'eux les bienfaits des gens honnêtes. Un homme, quelque dur qu'il soit, refuse rarement ses secours au malheur, sans chercher ainsi l'apparence d'une raison qui le lui permette.

Nous savons qu'il est des malheurs qui ne doivent pas exciter notre pitié : nous ne compatissons point aux infortunes occasionnées par la débauche ou l'inconduite, et quelles que soient nos dispositions à nous attendrir sur les souffrances d'autrui, nous ne manquons jamais de nous enquérir de la moralité des malheureux que nous assistons. Nous voulons savoir s'ils ont des droits réels à notre bienfaisance, car la pitié s'accompagne toujours d'un profond sentiment de justice. Un bienfait accordé à quelqu'un qui n'en est pas digne, est presque un vol fait aux malheureux qui le méritent, et le cœur a regret d'avoir été ému dans de telles circonstances.

C'est ce sentiment de justice qui fait que nous ne sommes point touchés des infortunes des condamnés. Nous savons qu'ils ont mérité leur peine, et quand nous sommes glacés d'horreur à la vue d'un criminel qu'on traîne au dernier supplice,

la plupart du temps c'est une impression purement physique qui nous domine.

Cependant la pitié vient souvent adoucir les rigueurs de la justice ; il est souvent des circonstances qui, quoi que nous fassions, affaiblissent à nos yeux le délit. Un vieillard blanchi par l'âge, une femme, sur les bancs de la cour d'assises, exciteront davantage notre pitié qu'un hardi brigand dans la force de l'âge et de la vigueur. C'est en exposant aux jurés les choses qui peuvent les toucher de compassion, en présentant à leur esprit le tableau d'une famille livrée au désespoir, de parents cassés par l'âge, d'enfants au berceau privés de leurs uniques soutiens, que les avocats réussissent à arracher les coupables au glaive de la justice, ou bien à leur faire accorder les circonstances atténuantes, cet adoucissement que la loi a voulu laisser à la pitié la faculté d'obtenir.

A Rome, avant que le peuple fût appelé à prononcer la sentence, on permettait à l'accusé de se promener dans l'assemblée, invoquant la pitié de tous par sa contenance humiliée et par ses larmes. Son épouse, son vieux père, ses jeunes enfants l'accompagnaient, et la clémence qu'il ne méritait pas était bien souvent obtenue par leur désespoir.

Chez tous les peuples, la prière est aussi sacrée que la justice, et l'on regarderait comme une chose aussi horrible d'enlever aux accusés le droit d'implorer la pitié, que de leur ôter celui de faire valoir leurs moyens de défense.

Quand la loi a prononcé, quand le coupable, rejeté par la justice, n'a plus rien à espérer d'elle, il compte encore que la pitié lui garde une porte de salut : le droit de grace, cette belle prérogative du souverain, vient quelquefois jeter un reflet d'espérance à travers les grilles du cachot, et enlever au supplice la victime que la pitié publique a protégée.

C'est ce sentiment consolateur qui couvre de son égide tous les malheureux de la terre. C'est à lui qu'ils s'adressent dans leurs angoisses, c'est en lui qu'ils espèrent toujours. Tous tant que nous sommes, si faibles par nous-mêmes, soumis à tant

de misères, que deviendrions-nous si l'égoïsme de chacun éteignait cette flamme salutaire qui nous fut donnée par Dieu pour le bonheur de tous ? Si l'homme isolé, concentré en lui-même, n'espérait plus en rien, quand ses propres ressources seraient épuisées, l'affreux désespoir étendrait un voile funéraire sur la société ; le suicide présenterait son poignard à l'infortune. Mais Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi : partout où s'élève un cri de douleur, un écho de pitié lui répond ; il n'est pas un cœur affligé qui n'ait à puiser des consolations dans un autre cœur plus heureux.

La charité, comme nous le verrons, vient fortifier en nous la pitié en communiquant sa force divine à nos penchants. Elle nous enseigne à ne pas nous arrêter aux vaines émotions, aux théories vides des philantropes. Elle dirige nos instincts bienveillants vers leur but naturel, le soulagement de l'infortune. Elle prend en quelque sorte la pitié par la main pour la conduire ; elle lui fait franchir les limites de notre faiblesse, et les malheureux étonnés se demandent si Dieu n'aurait point envoyé ses anges sur la terre pour les consoler et les secourir.

Malheur au monde si la pitié l'abandonne ! Ne fermons jamais nos ames à ce sentiment salutaire ! Que la plainte du malheur nous trouve sans cesse humains et compatissants ! Ne repoussons pas du seuil de notre demeure celui qui nous demande un abri. Peut-être demain, errants et vagabonds, nous implorerons la pitié des autres. Quand nous sommes heureux, conquérons, en faisant le bien, des droits à l'assistance de nos semblables, pour les jours néfastes. L'infortune plane sur nos têtes. Nul n'est certain de pouvoir éviter ses coups. Habituons-nous de bonne heure à la bienfaisance ; nous amasserons ainsi de doux souvenirs et de nombreux éléments d'espérance pour la vie future. N'est-ce pas déjà une jouissance infinie pour un bon cœur d'avoir semé de bienfaits la carrière qu'il a parcou

rue? Les larmes répandues dans le sein des infortunés valent bien les joies bruyantes des heureux d'ici-bas; et nul n'a le sommeil tranquille comme celui qui croit n'avoir rien fait dans sa journée quand il n'a pas soulagé quelque misère.

CHAPITRE V.

AMOUR DES LIEUX, DES INSTITUTIONS.

Dès qu'un fait se présente à nos regards, que nous le soumettons à un examen attentif, nous ne tardons pas à voir qu'il est gouverné par quelqu'une de ces lois générales qui président à l'existence et à l'harmonie des mondes. Ainsi, maintenant que nous voulons étudier la faculté d'aimer, ouvrant le cœur humain à l'amour des lieux et des institutions, nous nous demandons si l'homme est le seul être qui ait une patrie ?

De prime-abord, cela semblerait vrai; mais un coup-d'œil moins superficiel nous apprend que tous les êtres ont leur place assignée dans ce vaste univers. Chacun concourt, dans des conditions voulues et déterminées, à l'harmonie du tout ; nul ne peut sortir des limites qui lui ont été tracées.

Les globes décrivent régulièrement leurs orbes ; ils ont leur

route invariable dans l'immensité du vide; l'œil de l'astronome y suit leurs mouvements et connaît d'avance leurs révolutions. La terre et les eaux sont séparées sur notre planète; l'air a sa patrie où volent les nuages; le sein du globe renferme des métaux dont le géologue sait les demeures. Les vents et les tempêtes ont aussi leur patrie redoutée des navigateurs. Les végétaux vivent par familles dans des contrées qu'ils aiment. Les animaux ont leurs climats, leur patrie, leur demeure. Tous ces êtres, parce que Dieu le veut ainsi, affectionnent la place qui leur a été marquée.

Cet amour, ainsi que nous l'avons vu, est une obéissance passive dans la matière brute; une fonction vitale chez la plante; un instinct dans l'animal. Chez l'homme, il se fortifie dans l'intelligence.

L'espèce humaine a une patrie sur la terre : elle ne vivrait point dans ces tristes contrées, où des frimats éternels renferment, dans le sein de la terre, les trésors de la nature. Partout ailleurs, elle a pris possession du monde. Chaque homme s'attache au lieu de sa naissance, au lieu où il vit, parce que là sont autour de lui les éléments de son bien-être physique et moral. Il trouve dans son pays les richesses nécessaires à sa vie animale, et les rapports indispensables aux affections de son cœur.

S'il est un principe d'éternelle justice, c'est que toute créature est, par le fait même de son existence, investie du droit de jouir des choses utiles à ses besoins; mais aucune ne doit empiéter sur celui d'une autre. C'est pour garantir l'exercice mutuel de ces droits, que Dieu a donné aux êtres privés de raison des règles de conduite qu'ils ne peuvent jamais transgresser entièrement. Quant aux êtres raisonnables, il leur a imposé des devoirs moraux et a mis dans leurs cœurs les principes de la vérité et de la justice.

Si les hommes écoutaient la voix de la conscience, leurs droits mutuels seraient à l'abri de toute atteinte; mais beau-

coup d'entre eux mettent leurs convoitises déréglées à la place de l'équité. Pour remédier à cet abus, pour éviter la guerre incessante qui résulterait de cette violation de la justice, ils ont réuni leurs intérêts et les ont placés sous la garantie du pacte social. La société donne à chacun de ses membres, la protection nécessaire à l'exercice de sa liberté, renfermée dans de sages limites.

C'est à la condition de trouver dans sa patrie et dans les institutions qui la régissent, les éléments de son bonheur et les garanties de sa liberté, que l'homme peut lui accorder son amour. On conçoit qu'il n'y ait point de patrie pour l'esclave, et qu'il n'y ait pas vraiment de citoyens sous un gouvernement despotique.

L'être humain doit accomplir sa destination en se servant des facultés qui lui ont été départies. Ses droits, à cause de leur source divine, sont des devoirs qu'il ne peut décliner. C'est donc à bien juste titre que sa faculté d'aimer s'attache au lieu de sa naissance, à sa patrie et aux institutions qui le protégent.

AMOUR DU SOL NATAL.

La terre est la mère commune de tous les êtres vivants : c'est de son sein que chacun d'eux tire sa nourriture ; par le fait même de son existence, il a le droit d'en posséder une partie. L'humble lichen qui s'attache au rocher, le cèdre altier qui couronne la cime des monts, sont possesseurs du lieu qui les nourrit. L'insecte qui rampe dans la poussière est investi d'un droit de propriété sur les objets nécessaires à sa subsistance, comme le lion dominateur des déserts, sur les animaux

dont il fait sa proie et sur la caverne qu'il habite. La Providence verse ainsi ses bienfaits sur toutes les créatures; elle veille à leur conservation avec une sollicitude admirable.

A chacune d'elles est assignée une patrie, où elle trouve les choses qui lui sont utiles : le droit qu'elle a d'en user est proportionné à ses besoins.

Les familles des végétaux, répandues partout avec tant de profusion, ont à peu près toutes une patrie qui leur est propre, une zone, un hémisphère, une contrée où elles sont destinées à vivre. Les sapins affectionnent les climats glacés des pôles; ils y atteignent des proportions gigantesques. Ils languissent dans les régions tempérées et n'existent plus dans les sables brûlants de la Torride. La vigne, ce trésor de nos contrées, ne voit point mûrir ses fruits chez les habitants des zones glaciales. Notre France n'est pas propice au palmier, qui fait la richesse des tropiques; tous les végétaux qui croissent autour de lui, l'oranger, le dattier, l'arbre à pain, viennent s'étioler dans nos serres. Ils ne peuvent pas vivre sous des cieux étrangers : un besoin impérieux de la terre natale les y fait languir et mourir.

On remarque la même chose chez les animaux. Il est des espèces qui ne vivent que dans certaines régions de la terre. Le renne ne sort pas impunément des contrées hyperboréennes. L'ours blanc ne quitte point ses glaces éternelles. Le lion du Sahara n'habite jamais les forêts de l'Europe. Il est une multitude d'espèces qui ne franchissent pas les limites dans lesquelles les a circonscrites la Providence. L'amour, le besoin de la terre natale sont si grands en elles, qu'elles périraient si on les en exilait.

Les animaux voyageurs reviennent toujours aux lieux qui les ont vus naître. Tous les ans, l'hirondelle demande l'hospitalité à la même ville, au même toit. Le pigeon, qu'on emporte à d'énormes distances, revient instinctivement trouver sa demeure. Il est rare que les petits oiseaux s'éloignent beaucoup des lieux où ils sont nés; que les petits lapins

aillent creuser leur terrier bien loin de celui de leurs parents. Beaucoup d'animaux meurent consumés d'ennuis, quand on les réduit en captivité.

Si l'amour des lieux n'enchaînait pas de cette façon les animaux à la terre natale, d'immenses désordres s'en suivraient. L'homme verrait fuir loin de sa demeure toutes les espèces domestiques si utiles à son existence. A chaque instant, les incursions des bêtes féroces exposeraient les jours des paisibles habitants des campagnes : les animaux eux-mêmes, que cette vie errante mettrait sans cesse aux prises les uns avec les autres, seraient bientôt détruits. Il entrait dans les plans de la sagesse divine, d'attacher les végétaux et les animaux au sol natal. Cette loi conservatrice est sous la sauvegarde des besoins organiques de tous les êtres vivants, et d'un instinct impérieux qui porte les animaux à affectionner les lieux qui les ont vus naître, où ils sont accoutumés à vivre, où ils trouvent leur nourriture.

L'homme, ce roi de la terre, à qui Dieu a remis l'empire sur toutes les créatures, n'est point, comme la plupart des animaux et des plantes, destiné à vivre dans une région déterminée du globe. Sa nature se prête à toutes les variations de climat; il est éminemment cosmopolite. Depuis les plages glacées de la Laponie, jusqu'aux dévorantes contrées équatoriales, on le trouve partout. Il supporte également bien les rigueurs du froid et les ardeurs du soleil des tropiques. Cependant, il subit aussi, lui, la loi impérieuse qui fait aimer la terre natale.

Si l'espèce est destinée à vivre partout, il n'en est pas de même de l'individu. L'instinct puissant, qui enchaîne les animaux aux lieux de leur naissance, s'augmente chez l'homme de toute la force de l'intelligence. Il s'attache à son pays par un amour invincible. Une multitude de circonstances fortifient cette affection. C'est là qu'il a reçu la vie; là que s'est écoulée son enfance; c'est là, au milieu de tous ces êtres, avec eux, qu'il a

grandi. C'est là que sa mère et son père, qui l'aimaient tant, lui prodiguaient leurs soins et leurs caresses.

C'est au sein de cette nature que se sont formées ses premières pensées : toutes les images dont son intelligence est ornée, il les a empruntées aux objets, aux sites qu'elle étale à ses regards. Tout ce qui l'entoure fut l'aliment de sa curiosité, de ses questions ingénues. Il voit la pelouse sur laquelle il aimait à folâtrer, à courir avec ses compagnons d'enfance. Il revoit les tableaux magiques qu'il admirait à l'aurore, quand les premiers feux du soleil ruisselaient sur les penchants des collines; le ruisseau capricieux qui s'enfuit sous les saules. Il entend encore la chanson du rossignol qu'il écoutait avec tant de charme, et l'aboiement du chien, et le mugissement des bœufs dans la prairie. Tous ces lieux sont pour lui remplis de précieux souvenirs. Il n'est pas un endroit, pas un rocher, pas un arbre, qui ne réveillent en lui quelqu'une de ces pensées si chères à la mémoire; quelqu'un de ces bonheurs de l'enfance qui n'élèvent jamais de trouble dans la conscience, et qu'on garde toute la vie pour se consoler quand on n'est plus heureux.

Pourra-t-on jamais oublier ce clocher du village, où tintait la cloche matinale; l'église où tous les dimanches on se rendait avec sa mère pour prier Dieu; ces lieux, témoins de ce jour solennel dans la vie, où l'on reçut pour la première fois de la main du prêtre, et sans crainte alors, le corps du Dieu fait homme? Pourra-t-on se rappeler sans émotion ce foyer paternel, où le soir, autour de l'âtre, on écoutait si religieusement les contes de la grand'mère, et ses histoires du temps passé?

Non jamais on n'oublie son enfance et les lieux chéris où elle s'est écoulée! On était si heureux alors, si tranquille et si confiant dans l'avenir! On aime tant à se rappeler les circonstances de cet âge enchanteur, les sourires qu'on recevait de tout le monde, et les illusions dans lesquelles on s'endormait chaque soir!

Quels que soient les événements qui plus tard bouleverseront la vie, on se souviendra toujours des lieux où, pour la première fois, on aima : du sentier où passait cette jeune fille, sur la tête de laquelle on bâtissait tant de rêves ; cette enfant qu'on aimait, sans le lui dire, avec toute la naïveté du premier âge, avec toute la fougue d'un premier amour. Tous ces lieux qu'on parcourait alors rêveur et solitaire, comme on les embellissait dans sa pensée ! comme ils apparaissent encore splendides et ravissants ! De semblables souvenirs sont un bienfait que Dieu nous accorde, pour porter le poids des choses terrestres et des réalités de l'existence.

Si plus tard de tristes souvenirs se révèlent à l'aspect de la terre natale, sont-ils moins attachants ? C'est quelque tête chérie qu'on a vu s'incliner et mourir : une mère, un père, une sœur, un ami, qu'on a suivis jusqu'au cimetière. Ceux qui restent sont les gardiens des tombes ; il ne faut point s'éloigner de ces tristes dépouilles de ceux qu'on aimait. L'homme n'a pas de bonheur que dans la joie ; il est des chagrins que le cœur savoure avec délices, et les lieux consacrés par le malheur sont peut-être les plus chers de tous.

C'est ainsi qu'on s'attache au pays de sa naissance par le bonheur et par les larmes. Peu à peu, sous les coups du temps, on a vu tomber une à une ses illusions, ses espérances ; on vieillit avec une seule, la dernière de celles de ce monde ; c'est de mourir aux lieux où l'on est né, et de mêler sa cendre à celle de ses pères.

On préfère le sol natal à tous les autres pays, fussent-ils plus beaux cent fois et plus favorisés par la Providence. Il n'est pas un homme qui ne fasse l'éloge de sa patrie ; pas une cité qui n'exalte ses avantages, ses monuments ; pas un village qui ne se préfère aux autres. C'est que l'homme s'identifie avec les lieux qu'il habite, par ses habitudes, par ses occupations. Il s'établit entre eux et lui un rapport intime, comme une sympathie secrète, que rien ne peut briser.

C'est ici le lieu d'admirer la sagesse divine qui fait tout

concourir au but qu'elle veut atteindre. L'homme est fait pour vivre en société ; il était convenable que des relations durables de famille, de voisinage, de cité, de nation s'établissent. Il fallait que les citoyens, attachés de cœur à leur pays, y restassent pour mettre en commun leurs intérêts ; pour s'instruire, se secourir, se défendre, vivre en un mot à l'abri des lois.

Sans l'amour du pays, chacun, entraîné loin des lieux qui l'ont vu naître, serait isolé, sans appui ; il n'aurait point pour soutenir ses facultés, encourager son travail, ces sympathies qu'il trouve parmi les siens et qui lui sont d'un si grand secours.

Plus les peuples avancent en civilisation, plus l'amour du sol natal se relâche. Les habitants des grandes villes, élevés dans le luxe et la mollesse, retrouvent partout les mêmes jouissances, les mêmes plaisirs. Paris, Londres ou Rome, conviennent également à leurs habitudes, à leurs goûts ; pour eux, une ville ressemble à une autre ; ils n'ont point réellement de patrie ; ce sont eux qui peuvent dire :

Illa mihi est patria ubi pascor non ubi nascor.

Les habitants des campagnes aiment bien davantage les lieux de leur naissance que ceux des villes. Ceux qui demeurent dans les plaines, dont l'uniformité monotone n'offre à la vue aucun accident de terrain, aucun site qui plaise par le contraste, affectionnent beaucoup moins leur pays que ceux qui demeurent dans les montagnes, au milieu de cette nature saisissante, où tout fait tableau, où tout offre à l'œil enchanté des sujets d'admiration grandiose et d'émotions successives et variées. Les cultivateurs, les hommes simples des campagnes, s'attachent davantage à la terre natale que les hommes instruits, que les commerçants, les industriels. Ces derniers ont mille sujets de distraction qui les entraînent au dehors ; tandis que le laboureur concentre toutes ses affections dans les lieux où il est né, où il vit : il est attaché au terrain comme

les troupeaux qu'il conduit, comme les arbres de ses champs. C'est lui qui dit avec amertume quand on l'enlève à son pays :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

Chez les peuples sauvages ou peu civilisés, l'amour de la terre natale est la plus vive des affections. S'en éloigner est un crime : plus d'une fois, on vit certaines peuplades mettre à mort d'imprudents compatriotes revenant dans leur pays qu'ils avaient momentanément quitté.

Dans des contrées dont la description nous glace d'horreur et d'effroi, existent des peuples, contents de leur sort, bénissant la Providence des avantages dont elle les a comblés, qui pour rien au monde ne consentiraient à changer de patrie.

Sur les bords des mers glaciales, le Jakute, l'Esquimau, le Lapon établissent sur quatre pieux leur misérable hutte, se couvrent de peaux d'eiders emplumés, ont pour nourriture du poisson cru ou gelé, pour boisson des huiles rances de baleines ou de morses : vous les voyez glisser joyeux sur les neiges et les glaces, portés sur de longs patins ou sur des traîneaux attelés de chiens ou de rennes. Ils ont pour siége des bancs taillés dans la glace. Les Kamtschadales habitent l'hiver dans d'immenses terriers qu'ils ont creusés sous les neiges.

Eh bien ! ces tristes enfants du Nord, par comparaison si malheureux, n'ambitionnent point un sort meilleur ; ils ne conçoivent pas une existence plus heureuse ; ils pensent même qu'ils sont l'objet d'une faveur toute spéciale de la Providence. Les riants coteaux, les frais vallons, la verdure des autres pays, ne valent point à leurs yeux leurs plaines resplendissantes, leurs montagnes de glace, et les reflets scintillants du soleil sur les neiges.

Le nègre du Sénégal ou de la Gambie, nonchalamment étendu sous un ajoupa de feuillage, ne voit rien au monde de préférable à ses champs de maïs, à ses palmiers, à ses bosquets d'orangers. La nature prodigue lui donne avec abon-

dance, des fruits délicieux et toutes les choses nécessaires à la vie. Pour lui, le bonheur suprême, c'est sa molle oisiveté sous les ombrages frais; c'est la contemplation de son Eden, qu'il préfère au luxe des cités. L'amour de la terre natale est immense chez ces hommes de la nature. Les sauvages ont tous pour elle un attachement extrême. Rien ne peut les en arracher que la violence. Ceux qu'on emmène loin de leur pays, n'ont de bonheur que quand on leur permet d'y retourner. Le sauvage n'oublie jamais la natte sur laquelle il a reposé, l'ombrage qui l'a protégé, le ruisseau auquel il se désaltérait, les lieux témoins de ses exploits à la chasse, à la guerre. Admirons la bonté de la Providence qui rend ainsi contents de leur sort les peuples les plus malheureux, et les berce, par de douces illusions, dans cette préférence qu'ils ont pour leur chère patrie. Le pauvre aime autant son petit champ et son humble cabane, que le prince ses palais et ses immenses domaines.

Quand la jeunesse et les passions emportent l'homme dans le tourbillon de la vie, l'amour du sol natal s'efface quelquefois. Alors des goûts aventureux, des projets de fortune séduisent l'imagination. L'avenir et ses mensonges apparaissent brillants dans le lointain, et pour les poursuivre, le jeune homme quitte ses amis, ses parents, sa patrie. Mais bientôt, triste fatalité, ses illusions s'envolent, et les amours d'autrefois reviennent prendre dans le cœur la place qu'on leur avait ôtée. L'image de la terre natale apparaît consolante : on se rappelle le bonheur qu'on y goûtait, les sympathies qu'on y a laissées; on aspire au retour, on veut revoir ces lieux absents si pleins de souvenirs.

Qui pourrait dépeindre l'émotion délicieuse qu'on goûte en voyant de loin le rivage de la patrie, le toit de ses pères, en respirant de nouveau sous le ciel de ses jeunes années? On parcourt avidement tous ces lieux qui parlent des jours passés. Le soc n'a-t-il point dévasté la verte pelouse? La cognée

n'a-t-elle point abattu ces grands arbres aux frais ombrages, ces buissons d'aubépine? N'a-t-on point détourné le lit du ruisseau? D'odieux embellissements n'ont-ils point défiguré la maison blanche et ses alentours? a-t-on respecté tous ces objets? C'est ainsi qu'on interroge tout ce qu'on se rappelle. Puis, on n'ose faire de questions sur ceux qu'on aimait : la tombe s'ouvre si vite pendant l'absence! Le vieux pasteur n'est-il point mort? — Non, mais vous verrez au cimetière bien des tombes de plus. Bien des compagnons de votre jeune âge, frais enfants joyeux, blondes jeunes filles, ne vous reverront plus; la mort a fait tous les ans sa moisson. Mais vous verrez des enfants déjà grands qui vous regarderont avec surprise et comme un étranger.

Bonheur de revoir la patrie, délicieux jusque dans les larmes et les regrets, vous n'êtes compris que par ceux qui l'ont quittée.

Non, rien n'est doux comme la terre natale! Malheur au pauvre banni qui n'a point l'espérance de la revoir! Il était pauvre dans son pays, il travaillait chaque jour pour vivre. La terre hospitalière qui l'a reçu, l'a comblé d'honneurs et de fortune; il a trouvé des cœurs compatissants, des amis, une famille. Une jeune étrangère a versé sur ses douleurs le baume de son amour. Pourquoi donc ces soupirs et ces larmes furtives? Ah! c'est qu'un souvenir l'obsède et pèse sur son cœur. Il pense au sol qui l'a vu naître; il voudrait le revoir une fois au moins avant de mourir. Sa place au tombeau n'était point marquée sur cette terre d'exil, et sa dernière pensée s'envolera vers les lieux qu'il regrette.

Non, le bonheur n'existe point pour ceux qui sont éloignés de la patrie : toujours un vague regret les consume. L'oiseau de passage qui traverse les airs, la voile qui blanchit à l'horizon, la brise qui glisse sur leur tête, tout leur parle d'elle. Ils répètent, dans leurs cœurs attristés, le cantique des enfants d'Israël sur les rives de l'Euphrate. *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus cum recordaremur Sion.* (Ps. 86.)

Honte à ces philosophes sans ame, qui dessèchent les sentiments de l'homme, et qui disent :

Illa mihi patria est, mihi quæ patrimonia præbet.

Honte à tous ceux qui mettent le bonheur dans les jouissances matérielles. Demandez au pauvre exilé qui n'a pas dans sa patrie où reposer sa tête, qui mendiait jadis aux portes des riches, demandez-lui s'il ne la regrette pas. Rendez-lui l'humble chaumière qu'il habitait, son pain noir et sa place au soleil, et vous verrez à son bonheur, à ses larmes de joie, si la terre natale n'a d'attrait que pour les heureux d'ici-bas.

Cet amour qui naît dans l'enfance, qui grandit avec nous, qui se fortifie chaque jour, reste dans nos cœurs quand le malheur, les déceptions, la vieillesse, ont chassé toutes les autres affections terrestres. Le vieillard traîne ses pas hésitants aux lieux témoins des jeux pétulants de son jeune âge ; il trouve partout des traces de ses affections, de ses jours heureux d'autrefois, et de frais souvenirs viennent caresser ses cheveux blancs. Il vient, confiant, écouter la parole de Dieu dans ce même temple où jadis il joignit, pour la première fois, ses jeunes mains ; où plus tard il pria successivement pour les siens qui moururent. Il est heureux de penser que bientôt, quand Dieu l'appellera, sa dépouille suivra la même route que celle de son père, viendra s'arrêter sous la même voûte, pour aller reposer dans la tombe auprès d'elle.

NOSTALGIE.

Il est une affection morale connue vulgairement sous le nom de mal du pays, et que les médecins appellent nostalgie. C'est la mélancolie profonde qui s'empare de ceux qui sont

éloignés de la terre natale et tourmentés du désir impérieux de la revoir.

Cette maladie sévit le plus ordinairement chez les jeunes gens. On l'observe parfois chez les enfants, que les nourrices rendent à leurs mères, et chez les vieillards qui rompent brusquement leurs habitudes pour aller vivre sous d'autres cieux.

La nostalgie est quelquefois causée par l'absence du toit paternel, de l'habitation natale, chez des enfants qui viennent de la campagne dans les villes; qui se trouvent tout à coup privés, dans un collége par exemple, de l'entière liberté dont ils jouissaient et des tendres soins dont ils étaient l'objet.

Les habitants des montagnes, des contrées âpres et désertes, sont plutôt que d'autres sujets à l'éprouver; tous les sauvages amenés en Europe furent bientôt les tristes victimes de ce mal. On se rappelle l'histoire de ces Groenlandais transportés en Danemarck, qui furent pris d'un tel désir de revoir leur pays, qu'ils s'exposèrent à une mort inévitable, en essayant de traverser, sur de légers canots, les mers immenses qui les en séparaient. Jamais les Lapons ne quittent leur terre natale; comme leurs rennes, ils meurent promptement quand ils en sont éloignés.

Les individus qu'on arrache à leurs foyers, principalement ceux des campagnes, les marins, les domestiques, les esclaves, sont souvent décimés par l'affection redoutable dont nous parlons.

Les cultivateurs, bien plus que les habitants des villes, deviennent nostalgiques, quand ils se trouvent dans les camps, éloignés de tout ce qui leur était cher et forcés de rompre leurs habitudes tranquilles. Tout ce qu'ils voient leur rappelle la patrie : les troupeaux qui paissent dans les prairies; les moissons qui couvrent les champs. Ils ne peuvent, sans verser des larmes, voir le laboureur paisible regagner au coucher du soleil sa demeure, dont le toit aigu fume au loin. Tout ce qui offre quelque analogie avec les lieux qu'ils

ont quittés, renouvelle dans leur imagination le tourment cruel de l'absence. Ainsi, le jeune Suisse verse des larmes amères quand il entend l'air national, qui réveille dans la pensée le souvenir de tout ce qu'il aimait, qui lui rappelle son pays, sa jeunesse, ses joies d'autrefois, et lui fait sentir de vives douleurs et de profonds regrets. Ainsi le son de la cornemuse rappelle à l'Écossais ses montagnes, ses lacs et ses forêts.

Jamais la nostalgie ne fut plus fréquente que dans les armées françaises pendant les guerres qu'enfanta la révolution de 89; les soldats, transportés tout à coup à d'énormes distances de leur pays, chaque jour exposés aux hasards des batailles, songeaient douloureusement que jamais, peut-être, ils ne reverraient leurs foyers, leurs parents, leurs fiancées. C'était dans les revers surtout, alors qu'aux privations de tout genre venait se joindre le découragement, que la nostalgie sévissait. Elle était infiniment plus rare dans les succès, quand nos armées victorieuses sillonnaient en tous sens l'Europe, et prenaient leurs quartiers d'hiver dans les capitales étrangères : les illusions de la gloire, l'enivrement du triomphe, tout contribuait à allumer l'imagination de nos guerriers, à chasser de leur esprit les pensées tristes et les regrets.

Quelquefois la nostalgie se fit sentir épidémiquement; elle compliqua la peste, le typhus, et doubla les ravages de ces fléaux terribles. En Égypte, alors que la contagion dévorait nos soldats, le désespoir s'emparait d'eux : ils songeaient, en voyant mourir leurs camarades, aux lieux qu'ils ne reverraient plus. A Mayence, cette affection ne contribua pas moins que le typhus, à détruire la moitié de la garnison.

Quand les jeunes soldats se trouvent soumis à des chefs inflexibles et durs, qui les astreignent, sans transition, à toutes les exigences de la discipline, le chagrin s'empare d'eux et ils deviennent nostalgiques Les mauvais traitements exercés

par la tyrannie brutale des maîtres sur les nègres, produisent les mêmes effets avec bien plus d'intensité; chez ces malheureux, comme nous l'avons dit déjà, l'amour de la terre natale est immense. Sur les vaisseaux qui les amènent des côtes africaines, souvent ils se révoltent, mettent à mort ceux qui les ont enchaînés, et l'image de la patrie qu'ils veulent revoir les porte à se jeter à la mer, espérant regagner à la nage les côtes qu'ils ont quittées. La mort qu'ils trouvent au sein des illusions, ne vaut-elle pas mieux qu'un triste et dur esclavage? Dans les colonies, souvent on les voit terminer leurs ennuis par le suicide; ils s'imaginent qu'après le trépas ils renaissent dans leur pays, et cette croyance les engage à se soustraire aux rigueurs de leur sort; ils se pendent aux arbres, ou s'étranglent dans leurs cabanes. C'est ainsi que partout l'imagination de l'homme établit ses préjugés et ses rêves d'après ses désirs et ses espérances.

Les maîtres, qu'appauvrissait la nostalgie des esclaves, faisaient enterrer leurs cadavres de façon qu'un membre fût hors de terre; les survivants, en voyant ces tristes débris, comprenaient enfin que la terre d'exil était un éternel sépulcre, et renonçaient à leurs projets de mort en même temps qu'à leurs illusions.

Beaucoup d'émigrés français, en sûreté dans l'exil, bravèrent la mort pour revoir la patrie : pendant des années entières, ils vécurent dans des souterrains, où l'amitié, où la piété filiale venaient les consoler. Sous le ciel de la France, ils préféraient ces lugubres asiles aux palais hospitaliers de la terre étrangère.

Lorsque la nostalgie se déclare chez un individu, une profonde tristesse s'empare de lui; bientôt l'économie tout entière en subit l'influence. Le cerveau, tendu sur un seul ordre d'idées, concentrant ses forces sur un seul objet, n'a plus la même action sur les organes; l'inervation se fait mal, l'estomac, qui ressent si vite les influences cérébrales, ne fonc-

tionne plus d'une façon normale; les digestions sont mauvaises et pénibles. Une sombre mélancolie remplace la tristesse. Le malade prend en haine tout ce qui l'entoure; il déteste le pays qu'il habite, les usages qu'on y suit; il s'isole de toute relation. On le voit chercher la solitude et l'ombre épaisse des forêts : de temps en temps, de profonds soupirs soulèvent sa poitrine oppressée, la respiration est haute, des palpitations le font souffrir. Il n'avoue son mal à personne, et dans cet isolement sa pensée s'exalte, son chagrin s'accroit, ses forces s'affaiblissent, son corps affaissé ne peut bientôt plus supporter la marche; le repos devient un besoin, et le malade n'a plus d'énergie pour résister à l'anéantissement moral et physique qui s'empare de lui. Les yeux ternes et languissants, la pâleur du visage, la maigreur générale, tout annonce une consomption lente. Le système nerveux devient très irritable, la plus légère émotion est une véritable douleur; les organes intérieurs se congestionnent, et des obstructions se forment. La peau est sèche et terreuse. Bientôt le sommeil fuit la paupière du nostalgique; la fièvre hectique, le marasme et la diarrhée colliquative, viennent mettre un terme à des souffrances d'autant plus cruelles, qu'elles n'ont point été épanchées. Le malade, victime d'une fausse honte, s'est privé par son fatal silence du seul remède à ses maux; c'est à la dernière heure, quand il va rendre le dernier soupir, qu'il avoue la cause de ses douleurs, et c'est alors aussi que le regret le plus cuisant se fait sentir : son chagrin le fait mourir, et la mort lui ravit son dernier espoir.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Quelques médecins ont avancé que la nostalgie n'était point une maladie, mais pouvait en occasionner, et qu'alors il fallait s'occuper de traiter les symptômes pathologiques qui se manifestaient. Il nous semble qu'avant tout il convient d'ap-

pliquer le remède à la cause ; il faut admettre des affections de l'ame, et ne pas faire de l'homme une machine organique susceptible seulement de dérangements matériels.

Le traitement de la nostalgie est excessivement simple : c'est un traitement moral qu'il faut à cette affection de l'ame, c'est en rendant aux malades l'air natal, le ciel de la patrie, qu'on les guérira sans peine.

Zimmermann raconte l'histoire d'un étudiant de Gottingue, devenu nostalgique, et qui croyait avoir un anévrisme de l'aorte ; des palpitations effrayantes le forçaient à garder le repos le plus complet. Dès qu'il eut reçu la permission de retourner dans ses foyers, son mal se dissipa comme par enchantement : il parcourut la ville pour faire ses adieux à ses amis, et gravit même jusqu'au sommet escarpé des cascades du Cassel. Deux jours auparavant il était exténué de fatigue et de souffrance quand il montait son escalier.

Combien de fois n'a-t-on pas vu des militaires, réduits au dernier degré du marasme, sortir de l'hôpital et recouvrer, avec leur liberté, assez de force pour regagner leur pays ? Souvent dans les armées, pour guérir des épidémies de nostalgie, il a suffi d'annoncer que de nombreux congés allaient être délivrés ; l'espérance ranimait la vie prête à s'éteindre. Chez un grand nombre, la santé redevenait florissante, et bientôt, à l'appel de la gloire, ils retournaient aux combats, oubliant les chagrins qui les avaient dévorés.

Le médecin soutiendra, par d'innocents mensonges, l'espérance de ceux qu'il ne sera pas possible de rendre à leur terre natale. Il devra procurer à ces malheureux des distractions convenables, appeler leur imagination vers d'autres objets, et soutenir leurs forces défaillantes par un régime approprié. Les chefs des armées, les maîtres dans les colléges, ceux qui se font servir, ne devront pas oublier que de bons soins, que quelques complaisances, qu'une tolérance bien entendue, sont des moyens efficaces d'éloigner le regret du pays chez ceux qui pour la première fois l'ont quitté ; tandis

qu'une sévérité outrée augmente leurs chagrins et leur fait désirer davantage ce qu'ils ont perdu.

Que de remords ne se prépareraient pas des supérieurs, qui par leur dureté, par la crainte qu'ils inspireraient, auraient refoulé dans le cœur de malheureux jeunes gens des chagrins qui doivent s'épancher, des chagrins qui, quand on les comprime, rongent l'existence de leurs victimes, et les poussent quelquefois jusqu'au suicide?

AMOUR DE LA LIBERTÉ.

Avant d'aborder un sujet aussi épineux, nous éprouvons le besoin de définir la liberté, de dire ce qu'il faut entendre par ce mot, auquel on a donné tant de significations différentes.

Liberté, dans le sens le plus étendu, signifie le pouvoir que l'on a de faire acte de volonté en agissant ou n'agissant pas. Elle est la conséquence du libre arbitre accordé à l'intelligence. Sans elle, il n'y aurait pas de moralité sur la terre. Elle implique l'idée de droits et de devoirs, prouve l'existence de l'ame et de la vie future. Elle est naturelle et innée, et confère à l'homme le pouvoir d'employer ses facultés à accomplir ce qu'il croit utile à son bonheur.

Au sein de la société, cette liberté ne peut être restreinte que par des conventions volontaires faites dans un but d'utilité générale. Ces conventions se nomment des lois. Elles doivent s'arrêter dans certaines limites, n'être que l'expression de la justice et de la vérité.

Nul au monde ne peut, sans attentat, détruire certains droits qui sont les suivants :

La liberté civile, ou la faculté de faire tout ce que la loi ne proscrit pas et qui en soi n'est pas mal.

La liberté individuelle, ou le droit qu'a tout citoyen de n'être privé de la liberté de sa personne, que dans des circonstances prévues, et d'après des formalités déterminées par la loi.

La liberté de conscience, ou le droit qu'a l'homme d'adopter telle ou telle opinion religieuse qu'il croit vraie, sans pouvoir être inquiété, à ce sujet, par qui que ce soit.

La liberté des cultes, ou le droit qu'a tout croyant d'exercer son culte et d'enseigner ses doctrines.

La liberté de penser, ou le droit d'émettre sa pensée sans entraves.

Cette dernière liberté comprend :

Celle d'écrire ;

Celle de la presse ;

Celle de l'enseignement, qui ressort aussi de la liberté des cultes.

Sur le terrain de la liberté se trouvent sans cesse en présence, le pouvoir chargé de la protéger et de la maintenir, et les citoyens qui doivent en jouir.

Les conflits de ces deux éléments de la société viennent, ou bien de ce que le pouvoir veut détruire ou restreindre la liberté à son bénéfice; ou bien de ce que les citoyens veulent en franchir les limites en se livrant à la licence.

Le pouvoir vise au despotisme, et c'est un mal; les citoyens haïssent le pouvoir, c'est un autre mal aussi grand que le premier. Chez aucun peuple, on n'a pu encore établir un juste équilibre entre l'action du pouvoir et les droits des citoyens. C'est une chose déplorable qui tient aux vices des institutions et surtout à la perversité des hommes.

La liberté civile ne peut exister sous un gouvernement despotique, parce que le pouvoir établi peut, sans cesse, mettre sa volonté, ses caprices, à la place de la justice et des lois. En France, nous jouissons de cette liberté qui est moins qu'une autre sujette aux empiétements de l'autorité.

La liberté individuelle ressort aussi de notre forme de gouvernement; elle est garantie par nos institutions, et quand elle est violée dans la personne des citoyens, c'est en vertu d'un abus de pouvoir. Il n'y a pas de liberté individuelle sans constitution civile.

La liberté de conscience, la plus imprescriptible de toutes, la plus sainte, la plus nécessaire à l'être intelligent, a sans cesse été dans le monde l'objet des atteintes et de la violence du pouvoir. Dans des intérêts mesquins de circonstance et de politique, les gouvernements se sont arrogé le droit de violenter les consciences et de forcer les hommes à suivre, horrible tyrannie! les religions qui convenaient à leurs desseins. D'un autre côté, les sectaires de certains cultes ont souvent exercé de semblables violences à l'égard des cultes dissidents. Nous jouissons de la liberté de conscience, c'est-à-dire que nul ne peut être recherché, inquiété pour ses opinions religieuses tant qu'elles ne sortent pas du for intérieur, et ne se manifestent pas par la pratique ou par l'enseignement.

Mais, chose absurde, nous ne jouissons pas de la liberté des cultes qui découle nécessairement de la précédente. L'état maintient les cultes existants, mais il ferme la porte à ceux qui veulent s'élever. Il a posé des bornes à l'esprit humain; il trace une ligne de démarcation entre l'erreur et la vérité; il s'empare des consciences pour les diriger à sa guise. Nous qui ne croyons pas que la vérité soit en dehors du catholicisme dont nous partageons les croyances, nous trouvons absurde et inique que l'on prétende ainsi fermer la carrière

de l'avenir aux doctrines nouvelles. C'est à la vérité à se défendre, à se soutenir par elle-même, et dès qu'un homme croit qu'il la possède, il a non seulement le droit, mais le devoir impérieux de la proclamer, de la propager, même par voie d'enseignement.

Quand l'autorité met la main sur les choses religieuses, elle commet un sacrilége. C'est une chose désolante et honteuse de voir l'état et les cultes transiger sur le terrain des croyances et des pratiques religieuses. C'est une simonie, une impiété des deux côtés.

La liberté de penser est le terrain brûlant sur lequel éclatent presque toutes les dissidences de l'autorité et des citoyens, sur lequel ont lieu presque toutes les luttes qui désolent les sociétés. A chaque instant, le pouvoir ressuscite la censure contre les écrivains : elle renaît sous toutes les formes. Sans cesse elle fait effort, pour refouler en arrière les élans de l'esprit humain pour arrêter, au profit de la tyrannie ou de l'erreur, les nobles conquêtes de l'indépendance et de la vérité.

Deux libertés surtout nous ont été promises : celle de la presse et celle de l'enseignement. Or, le peuple a été forcé d'accomplir une révolution pour la première : il l'a conquise au prix de son sang. On n'osera désormais, sans folie, la lui arracher de vive force; mais de toutes parts on fait effort pour en étouffer les organes. On dirait que le pouvoir se croit intéressé à la détruire, et d'un autre côté, que les écrivains ont pris à tâche d'en abuser. Cette noble tribune de la conscience publique, cette chaire du haut de laquelle la science, la religion, la morale, doivent convier le genre humain aux progrès de l'avenir, on la prostitue dans de vils intérêts de passions égoïstes, d'ambitions vulgaires. La presse s'avilit, le pouvoir la déteste. Chacun forfait ainsi à sa mission.

Que le pouvoir prenne franchement, noblement la tête de

l'humanité, qu'il marche le premier à la conquête des progrès et des améliorations, il n'aura plus la presse contre lui, parce que tous les hommes de bien, toutes les intelligences d'élite se rangeront sous sa bannière.

S'il reste stationnaire, que la presse, abjurant toute passion mesquine, tout intérêt passager, fasse entendre unanimement la voix de la vérité, et réclame, au nom des besoins réels de l'humanité : le pouvoir débordé, envahi, tombera d'inanition s'il est pervers ; ou s'éclairera s'il n'est qu'égaré par l'erreur.

La liberté d'enseignement n'existe pas chez nous. La charte la consacre comme un droit, personne n'ose dire qu'elle n'en soit pas un, et cependant on ne la proclame pas.

Comment! au sein d'un pays d'indépendance, chez un peuple qui, depuis deux mille ans, est en quelque sorte l'apôtre du genre humain, il y a debout la plus odieuse des tyrannies, un attentat à toutes les libertés; de toutes parts on lance contre elle l'anathème, et cependant elle ne tombe pas! Quel est donc ce mystère d'iniquité! Soulevons le voile qui couvre cette plaie de notre société, et là, nous verrons peut-être le mot de toutes les tyrannies.

Pourquoi ne veut-on pas de la liberté d'enseignement? C'est que chacun prétend user de la somme de liberté qui lui convient, et ne veut pas laisser autrui jouir du même privilége. Chacun se fait l'oppresseur des idées qui ne sont pas les siennes. Quand donc les hommes comprendront-ils qu'ils doivent être les prédicateurs de leurs croyances, et non pas les persécuteurs de celles des autres ?

Hommes de tous les partis, de toutes les opinions, sectateurs de toutes les doctrines, le champ de l'avenir et de l'infini vous est ouvert : il est assez grand pour que vous y semiez tous sans vous heurter, sans vous faire obstacle les uns aux autres. Ayez chacun le courage de votre apostolat; faites appel aux consciences, groupez les convictions autour de vous, la vérité n'a pas besoin qu'on l'aide avec les armes de l'op-

pression, ceux qui s'en servent sont des hypocrites, des méchants ou des insensés.

Chose étrange! on ne veut pas laisser l'enseignement libre, parce que, dit-on, le clergé l'aurait bientôt accaparé tout entier. Nous ne pensons pas que ce puisse être sans le consentement des majorités. Si c'est une nécessité, il faut la subir. Si c'est une conséquence de l'erreur, il faut la combattre par des vérités opposées, mais non par la tyrannie.

Convertissez, mais n'asservissez pas.

Quoi! vous voulez enchaîner la majorité! Mais nous ne voulons pas, nous, que les minorités le soient. Toute minorité, a le droit d'espérer du temps, de ses efforts, de ce qu'elle croit la vérité, la propagation de ses idées, le règne exclusif de ses croyances. La religion, dites-vous, a 40,000 mille chaires du haut desquelles elle enseigne, elle a la confession. Mais ce sont là les conquêtes d'un culte; et parce qu'un culte aura conquis la moitié du genre humain, il faudra l'asservir!

Faites des conquêtes, élevez chaire contre chaire. Si vous êtes les interprètes des besoins sociaux, vous réussirez. Tous les cultes, toutes les croyances ont eu des apôtres qui se sont posés avec confiance en face des convictions contraires de l'univers, et qui ont entrepris de le convaincre.

Douze pêcheurs ont prêché l'Évangile : avaient-ils 40,000 chaires alors? Toutes les écoles, tous les pouvoirs, tous les hommes étaient contre eux. Pendant trois siècles, on a persécuté, égorgé ces prédicateurs d'un culte nouveau. Ont-ils failli à leur mission? Ayez le courage de la vôtre : vous n'avez point à redouter les persécutions ni les bourreaux. Vous n'avez à combattre que des croyances. Laissez au culte établi le bénéfice de son passé : c'est un droit conquis par ses efforts, par sa foi, par son sang. Jamais, du reste, à aucune époque, les doctrines nouvelles n'ont eu à opérer sur des éléments vierges de croyances et d'antécédents.

Apôtres des libertés modernes, organes de la presse et des

opinions politiques, vous êtes les premiers à refuser cette liberté d'enseignement, mère de toutes les autres; comme tous les pouvoirs établis, vous avez peur des libertés : vous êtes des tyrans aussi vous, et vous ne voulez pas qu'on vous tyrannise, et vous vous étonnez de ce que le monde ne marche pas. Sachez mieux comprendre les besoins de l'humanité et les voies de son avenir Vous arrachez à votre profit le lambeau de liberté qui vous est nécessaire; vous la mutilez; elle n'est plus bonne à rien pour les destinées du monde.

Écoutez le principe de notre Évangile, qui domine toutes ces questions et qui les a résolues bien avant vous, alors que le grand libérateur prêchait l'indépendance morale. Il enseignait aux nations qu'il voulait être adoré en esprit et en vérité, c'est-à-dire librement. Il disait à tous les hommes : « Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. Et faites-leur ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. »

Il faut ouvrir au genre humain le vaste champ de la liberté, et laisser à chaque croyance le pouvoir, comme elle a le droit, de se propager.

L'état devrait n'être, au milieu des libertés du monde, que le surveillant chargé de les favoriser, de les protéger toutes, de réprimer les abus. Là devrait se borner son rôle; rôle de police sociale et voilà tout.

Il a le tort d'oublier souvent, sciemment peut-être, que les opinions ne sont point justiciables de ses tribunaux; que les erreurs intellectuelles déclinent la compétence des hommes, et ne relèvent que de Dieu qui seul sonde les cœurs et les reins. Il est non seulement tyran, mais encore sacrilége quand il veut dominer les consciences.

Espérons-le, bientôt on fera justice à nos demandes : le père ne sera plus forcé de confier l'éducation de ses enfants à des maîtres dont parfois il désapprouve l'enseignement, dont il déteste les doctrines. La plus sainte des libertés nous sera donnée, quand la plus infâme des tyrannies sera renversée.

La liberté tient à l'essence même de l'homme; elle est une nécessité de sa nature. Il ne peut se développer qu'en elle. Il doit donc l'aimer comme son élément, comme la condition de son bonheur et de ses progrès, et ne la soumettre qu'à la volonté de son auteur, aux principes qui émanent de la justice éternelle. La liberté bien entendue n'est pas autre chose que l'adhésion de l'esprit à la vérité et la préférence qu'il lui donne sur tout ce qui n'est pas elle.

Tous les hommes sont doués d'intelligence, de volonté; ils ont la même nature physique, la même nature morale; pourquoi l'un d'eux prétendrait-il imposer sa volonté à ses semblables et limiter ainsi l'exercice de leurs droits? Rien n'autorise un tel ordre de choses, une semblable violation de la liberté. La force seule peut commettre cet attentat, mais elle ne le justifie jamais. Quand l'homme résiste à l'empire injuste qu'on veut prendre sur lui; il est dans son droit; il prouve qu'il le comprend, ainsi que les devoirs qu'impose à tout être intelligent la dignité de sa nature.

La loi naturelle, primitive, à laquelle nous devons obéir, c'est l'expression de l'éternelle vérité, de l'éternelle justice. Cette loi est indépendante des temps, des lieux, des conventions humaines. L'autre, qu'on nomme la loi sociale, est, comme nous l'avons dit, l'ensemble des conventions humaines faites dans l'intérêt des sociétés. Tout ce qui dans cette dernière n'est pas fondé sur les principes immuables du juste et du vrai, n'est obligatoire qu'en vertu du contrat social.

L'Évangile, en prêchant aux hommes l'égalité de leur nature et l'égalité devant Dieu, a détruit à tout jamais les idées absurdes qui sanctionnaient les tyrannies, qui divisaient le monde en peuples de maîtres et en peuples d'esclaves. C'est lui qui a remis en lumière le grand principe de l'égalité politique, principe dont nous sommes encore à chercher l'appli-

cation dans l'organisation sociale, mais principe acquis à l'humanité malgré les efforts du despotisme et la perversité des hommes.

Le végétal suit organiquement les lois qui lui furent imposées; l'animal obéit aveuglément à son instinct; c'est l'obéissance passive à la loi. L'être intelligent ne s'en écarte pas davantage tant que chez lui la vie intellectuelle ne s'est pas encore manifestée; mais dès que la pensée perce son voile de matière, dès que la volonté se sent exister dans l'idée du moi, le rôle actif de l'esprit commence. L'homme conçoit qu'il a une volonté, et que sa dignité lui commande de ne la point asservir à celles d'autrui; c'est à son intelligence de lui montrer la voie qu'il faut suivre, c'est à sa volonté d'y entrer. Nul n'a le droit de le contraindre; il a son libre arbitre, *il est entre les mains de son propre conseil.*

Serait-ce à dire que toute autorité fût attentatoire aux droits de l'être intelligent et libre, et qu'il n'en dût reconnaître aucune? Loin de nous cette pensée. Nous savons qu'il faut une représentation de la loi, une autorité qui la maintienne, mais nous savons aussi que Dieu seul peut édifier un tel pouvoir. Nous ne voyons dans l'autorité qu'une délégation de la volonté divine, qu'une puissance qui ne serait qu'un intolérable despotisme, si elle n'avait pas sa source en celui qui seul a le droit de commander aux hommes.

C'est à ce titre seulement qu'elle est, à nos yeux, sacrée et vénérable. Dans les puissances terrestres, nous ne voulons pas voir l'expression de la volonté des hommes, parce que nous ne reconnaissons point de maîtres ici-bas, si ce n'est Dieu. Ses représentants sont tenus, sous peine de devenir d'odieux tyrans, d'exercer dignement les fonctions qui leur sont conférées; de ne prendre pour règle que la vérité, la justice; les hommes ne doivent point sentir, en leur obéissant, le joug d'une volonté comme la leur, mais seulement celui d'une volonté suprême.

Malheur aux puissances quand elles ne se considèrent plus comme déléguées par Dieu, quand elles ne s'appuient pas sur cette base inébranlable. Malheur aussi aux sociétés impies qui perdent la foi, car elles deviennent des sociétés d'esclaves; elles obéissent à la force; elles ont pour maîtres des hommes qui les bâillonnent et les chargent de chaînes. Dès que l'obéissance n'est plus considérée comme un devoir et qu'elle est dégagée de l'idée religieuse, qui peut l'ennoblir, elle devient esclavage.

C'est dans l'affaiblissement de la foi qu'il faut chercher le secret des agitations politiques qui nous remuent sans cesse. Une philosophie insensée a, depuis un siècle surtout, exalté l'orgueil des hommes; elle a prêché que la raison était la règle suprême, et qu'elle devait tout approfondir. Elle a peu à peu enlevé aux nations les croyances salutaires qui les rendaient heureuses. Les peuples ont confondu la liberté avec la licence, et dans toute autorité ils ont vu la tyrannie. Les passions exaltées n'ont plus connu de barrières; un amour effrené de l'indépendance a soufflé partout l'esprit de vertige, et la fureur populaire a brisé, dans un seul jour, les autels du Seigneur et le trône du souverain.

Alors la liberté philosophique s'est assise sur ces ruines amoncelées, et le monde a vu ce qu'elle pouvait pour le bonheur des nations. Jamais plus affreux despotisme ne pesa sur un peuple, jamais la cruauté des tyrans ne sacrifia tant de victimes. Cette liberté sanguinaire se vautra dans le sang comme une bête féroce, elle dressa partout des échafauds, elle immola partout ce que la France avait de plus vénérables citoyens. Jamais, à aucune époque de ses annales, l'histoire n'offre un pareil cortége de tyrans et de bourreaux.

Certes, l'humanité avait à conquérir de grands principes et de précieuses libertés; il était temps enfin qu'elle se dépouillât des langes du passé, qu'elle pût respirer libre de ses fers et forte de ses droits. Mais nous croyons, nous, que

la liberté est une chose si naturelle, que l'homme ne doit pas avoir besoin de tirer l'épée pour elle ; nous voulons qu'elle sorte radieuse et immaculée des progrès de l'esprit et du temps ; nous répugnons à la voir marcher souillée de fange et de sang ; nous ne voulons pas surtout qu'elle ait un bandeau sur les yeux et un glaive à la main pour se frayer un passage. Elle est la mère du genre humain, et une mère ne doit jamais égorger ses fils.

Quand les peuples abusent de la liberté, comme à cette époque fatale, si mêlée de gloire et de honte, si pleine de sublimités et d'horreurs, ils appellent sur eux la colère d'en haut. Dieu livra la France au despotisme de l'empereur, et cette puissance de fer, en même temps qu'elle ferma ses plaies lui imprima jusqu'aux os le sceau brûlant de l'esclavage. Il n'est pas un homme au monde qui ait étouffé davantage de libertés et de principes ; il a eu le talent de donner à la tyrannie le vernis des lois. Nous nous sentirons longtemps de son passage, s'il a sauvé la société de l'anarchie, il a reculé de longtemps, peut-être, les libertés du monde.

Les leçons de l'expérience sont souvent aussi stériles pour les peuples que pour les individus. Cette soif d'indépendance, qui a enfanté de si grands désastres, nous tourmente encore ; nous ne voulons point souffrir d'autorité : tout pouvoir qui limite nos passions, qui met un frein à notre ambition, nous paraît insupportable. La liberté, telle que nous l'entendons, c'est la haine de la loi ; nous voulons détruire les pouvoirs existants pour nous mettre à leur place, pour avoir notre part de domination, d'autorité, car la haine du pouvoir implique l'amour de la domination.

Beaucoup de ceux qui nous font entendre leurs déclamations libérales, sont des ambitieux qui se trouvent déplacés dans leur sphère, qui voudraient arriver aux emplois dans l'intérêt de leur fortune, de leur amour-propre ; des hommes sans

principes religieux, qui se laissent aller à leur aveugle fureur contre un culte qui les condamne, et qui prennent leur rage indécente pour du libéralisme. Laissez-les arriver au pouvoir ces hommes probes qui sans cesse ont sur les lèvres les mots de dignité humaine, d'émancipation, de progrès, qui veulent maintenant la liberté pour leurs opinions et leurs doctrines, vous les verrez, affreux terroristes, nous ramener encore les beaux jours de 93 ; car ils sont les admirateurs des Robespierre et des Marat. A leurs yeux, ces monstres sont des ames candides, des apôtres calomniés, des saints qui méritaient un meilleur sort. Vous les verrez, ces hommes qui prêchent la tolérance, envoyer à l'échafaud, sous prétexte de régénérer la nation, tout ce qui ne partagera pas leurs opinions.

Mais à côté de cette hideuse écume de toutes les révolutions, l'avenir voit avec espoir, avec confiance, la grande majorité de la génération nouvelle. Dans ses rangs se pressent des hommes de toutes les doctrines, de toutes les nuances, nous aimons à le constater, qui sont imbus des vrais principes de la liberté et désireux de la conquérir avec les armes pacifiques de la parole et de la presse. Ils seraient, dans les jours de crise, la sauvegarde de la sécurité publique et de l'inviolabilité des personnes.

Ceux-là, nous les voyons, intrépides soldats de l'indépendance et du progrès, affronter, aux dépens de leur fortune et de leur liberté personnelle, les haines du pouvoir et l'injustice de la société. A eux l'avenir, à eux la reconnaissance des siècles qu'ils préparent.

Quelques-uns peuvent errer dans leurs doctrines, dans leurs rêves, dans leurs espérances ; mais partout où la conscience fait de nobles efforts, où l'intelligence se dévoue à une mission désintéressée, il y a gloire, honneur, et surtout spectacle consolant pour les libertés qui souffrent, gémissent et attendent.

Passerons-nous sous silence la tourbe des voltairiens ; ceux-là se payent des mots sonores de liberté, de patrie, d'indépen-

dance, sans approfondir ni comprendre les idées qu'ils expriment. La haine du prêtre et de toute autorité quelle qu'elle soit, c'est la base de leurs opinions, le thème éternel de leurs déclamations. Leur éducation, faite dans les journaux et les pamphlets, les laisse en proie à la plus déplorable ignorance; malgré cela, ils ne reculent devant aucune question politique, religieuse ou morale; ils prononcent avec une incroyable assurance. Ce sont les tribuns des lieux publics, les déclamateurs populaires. Les hommes sages et instruits ont pitié d'eux; le peuple les admire et les prône. Il suffit, pour ressembler à ces hommes, d'avoir une haute stature, de forts poumons, beaucoup d'assurance, et de posséder un certain nombre d'expressions encyclopédiques, telles que fanatisme, émancipation sociale, progrès humanitaires, etc.

Ce qui distingue la liberté bien entendue de la fausse, c'est son extrême tolérance : rien n'égale l'intolérance du faux libéralisme, il ne peut rien souffrir qui lui soit opposé; religion, opinions politiques, tout lui paraît un crime en dehors de ses idées exclusives.

Les haines qu'entretiennent entre les citoyens les différences d'opinion, sont des plus profondes et des plus vivaces qu'on puisse imaginer. On se passionne pour un parti, pour une idée politique, avec une incroyable facilité. C'est dans les temps de révolutions, surtout, qu'on voit ce fanatisme s'emparer des hommes, diviser les pays, les cités, les familles. Il faut quelquefois des siècles pour fondre ces nuances et ramener les peuples à l'unité. En général, ceux qui se passionnent ainsi, ne voient pas sainement les choses, ne comprennent pas combien les hommes pèsent peu dans la balance des événements.

Ne vous attachez point aux hommes qui ne sont que les instruments de la Providence; Dieu accomplit les faits malgré eux et sans eux, et les voies de l'avenir sont dans sa main,

mais attachez-vous aux principes éternels de la justice et de la vérité. Etes-vous donc la propriété d'un souverain, la chose d'un consul, d'un empereur ou de tout autre pouvoir ? N'êtes-vous pas des hommes comptables à Dieu de vos droits, comme vous l'êtes de vos devoirs, faits pour développer toutes vos facultés à la fois dans toutes les directions qui conviennent à votre nature ?

Quand une domination tombe, est-ce que l'éternelle justice tombe avec elle ? Est-ce qu'un prince peut emporter dans le sépulcre ou dans l'exil les destinées des nations ?

Qu'est-ce qu'un pouvoir, une domination ? Un homme aujourd'hui, demain un autre : l'avenir ne tient pas à si peu de chose. La liberté n'est point fondée sur une tête mortelle, elle est au ciel dans le sein de l'infini, et ses rayons descendent échauffer, sur la terre, les cœurs de tous les hommes généreux.

PATRIOTISME.

Au point de vue le plus général, tous les hommes sont frères ; ils forment une grande famille qu'on nomme la société humaine. A titre de membres de cette immense association, ils sont tenus à l'accomplissement de certains devoirs généraux d'humanité, de charité, que la communauté d'origine et les préceptes divins leur imposent. Mais, eu égard aux divisions territoriales du globe, aux variétés de climat, aux besoins divers qu'elles font naître, aux langages, ils se sont séparés en associations secondaires qu'on nomme des nations.

Chaque nation jouit d'une existence individuelle qui gît dans son organisation politique, morale et religieuse. Cette

organisation est formulée dans des lois qui sont l'expression des conventions et des besoins sociaux. Une autorité, un gouvernement, sont chargés de les faire exécuter et de veiller à la prospérité nationale.

On appartient à la nation par le fait de sa naissance et de l'éducation qu'on a reçue. Ainsi conçue, la nation c'est la patrie, au sein de laquelle chaque homme jouit des avantages que procure l'existence collective, et consacre ses facultés à son propre bonheur et à celui de tous.

La voix est la manifestation de l'intelligence; le langage est la forme des idées ou la représentation parlée de ce que l'intelligence a conçu et veut exprimer au dehors. La voix appartient à l'essence de l'homme, au fond même de sa nature; le langage est soumis à sa volonté. L'homme fait et modifie ce dernier en le limitant, en lui donnant une forme déterminée, pour déterminer aussi l'idée qu'il veut traduire. Chaque peuple s'est créé des formes de langage particulières, en rapport avec la nature au sein de laquelle il vivait, avec les objets qui s'y trouvaient, avec ses besoins, ses penchants et ses goûts. Ces formes diverses et conventionnelles constituent les langues, qui marquent d'un cachet spécial les nationalités diverses. Ce sont elles qui tracent les circonscriptions des contrées, et qui établissent entre tous les membres des sociétés humaines ce lien moral qui les unit comme les parties d'un même corps.

C'est par la langue maternelle qu'on tient le plus à la patrie; c'est en elle et par elle qu'on se développe intellectuellement, qu'on reçoit les notions, les connaissances de tout genre qui sont le domaine de la nation. La langue, c'est en quelque sorte le terrain dans lequel pousse l'intelligence; elle y grandit et y atteint la puissance dont elle est susceptible. C'est le moyen de communication qu'ont tous les citoyens entre eux, le véhicule à l'aide duquel ils se transmettent les arts,

les sciences, les notions de la morale, et tous ces principes de civilisation qui font la grandeur des peuples et le bonheur des individus.

Ainsi, la patrie prend l'homme au berceau, l'adopte à sa naissance, protége ses jeunes années et garantit son avenir. Elle fournit à son esprit, à son cœur, aussi bien qu'à son corps, une nourriture convenable. Elle le fait jouir des bienfaits de l'éducation scientifique, morale et religieuse. Elle l'associe à tous les avantages de la civilisation, lui donne les leçons de l'expérience, et lui inculque de toutes façons les idées d'équité, de justice ; elle a des écoles pour l'instruire dans le bien, des lois pour l'y maintenir, des châtiments pour l'y faire rentrer et le punir d'en être sorti. Sous ce rapport, la patrie donne à l'individu incontestablement plus qu'elle ne reçoit de lui. Pour son concours qu'elle lui demande, elle le rend participant de tout le bien qu'opèrent les autres hommes. Elle ressemble au créateur qui ne demande aux mortels que de la reconnaissance et de justes hommages pour les inappréciables trésors de faveurs et de graces dont il les comble. Elle représente Dieu sur la terre, par ses bienfaits, par son autorité, par son amour, elle a donc des droits suprêmes à notre gratitude. Elle est revêtue d'un caractère de sainteté que nous devons respecter toujours.

Quand nos mères nous ont enfantés à la vie, c'est elle qui nous couvre de son aile, qui nous comble de faveurs et qui a pour nous une sollicitude maternelle ; elle a donc droit à notre piété filiale. Nous lui devons le même amour qu'à nos parents, la même reconnaissance et le même respect. Nous ne pouvons, sans ingratitude, manquer à ces devoirs ; tenant d'elle tout ce que nous sommes, nous devons être disposés à tout lui donner, à lui faire l'offrande de notre vie. Ces préceptes sont d'accord avec la justice qui, dans toute association, met l'intérêt général au-dessus de l'intérêt particulier, avec les commandements évangéliques qui nous prêchent la charité jusqu'au sacrifice.

La patrie a droit à notre respect, à notre attachement inviolable, malgré ses erreurs et ses fautes. Nous pouvons intérieurement les déplorer, mais jamais l'accuser ouvertement. Un fils doit-il accuser son père? doit-il mépriser le sein qui l'a nourri? n'est-il pas maudit au contraire, quand il commet de pareils crimes? A plus forte raison, combien n'est pas abominable la conduite de celui qui prend les armes contre son pays; qui lève une main parricide sur la tête de la patrie; qui s'unit contre elle aux étrangers, viole ainsi le pacte social et les sentiments les plus nobles que la nature ait mis dans le cœur humain.

Dans aucun cas, il n'est licite de s'insurger contre sa patrie. Cependant, nous n'irons pas ici jusqu'à prétendre que ce principe doive être applicable au cas où des usurpateurs féroces, où des tyrans sanguinaires, assis au faîte du pouvoir, prétendraient identifier avec leurs forfaits la cause de la sainte patrie. Il est de nobles résistances, et les horreurs de 93, qu'on commettait en son nom, n'étaient que d'intolérables atrocités. Dans ces calamités publiques, elle n'est pas avec les bourreaux, elle est avec les opprimés et les victimes. Quand deux partis sont en présence, elle se réfugie du côté des principes, de la religion, de la modération. Jamais elle ne préside, déesse impitoyable, au massacre de ses enfants. Elle n'a point pour trône les échafauds, et ses prêtres ne sont point des sicaires. C'est ainsi qu'on doit envisager la patrie sous le rapport moral.

Sous le rapport politique, la patrie c'est la chose publique. C'est l'intérêt commun, qui embrasse les intérêts privés et les rapporte tous à lui. C'est le centre d'un cercle qui réunit dans un seul point tous les rayons qui partent de sa circonférence. Il n'existe que dans les états où les citoyens, égaux devant la loi, participent aux bénéfices comme aux charges de l'association civile. Là seulement on peut trouver le patriotisme politique.

Il y a trois formes primordiales de gouvernement : le despotisme, la monarchie, la république.

Dans un état despotique, on ne trouve qu'un maître et des esclaves. Il n'y a que des habitants et pas de citoyens. La volonté du despote est la loi qu'il faut suivre, et ses moindres caprices sont des obligations pour ses sujets. Ce n'est point le patriotisme, l'amour de la chose publique, qui sont le ressort d'un tel gouvernement ; c'est la crainte, la crainte seule, qui maintient les peuples dans l'obéissance, qui les domine sans cesse, et leur fait régler leur conduite et leurs actes sur l'amour de la conservation. C'est la crainte qui préside à leur éducation, en leur faisant redouter le tyran; qui les abrutit, en leur faisant considérer la science comme chose dangereuse, puisqu'elle mène à l'émulation qui ne peut se donner carrière sous le despotisme, jaloux de tout ce qui s'élève.

A quoi servirait que l'éducation formât de bons citoyens et inspirât le patriotisme? Ils ne pourraient que détester l'ordre de chose établi et s'appliquer à le renverser. La main de fer qui se tient continuellement levée sur le pays pour le maintenir, les aurait bientôt écrasés. Sous un tel régime, les hommes peuvent bien se préoccuper de leurs intérêts privés, de leur fortune; mais ils n'ont point les vertus civiles qui font aimer la chose publique. Elle est tellement identifiée avec la personne du despote que tout autre intérêt disparaît devant le sien.

Il n'est qu'une chose qui soit au-dessus du despote dans un tel gouvernement, c'est la religion, parce qu'elle vient de plus haut que les hommes, et plane également sur la tête du maître et des esclaves. C'est le seul frein que le despotisme reconnaisse et redoute.

Il est à remarquer que partout où la religion catholique a propagé ses croyances, partout le despotisme a reculé devant elle.

Il ne peut pas exister longtemps sans l'ignorance et sans la cruauté des princes, sans l'abrutissement des peuples;

car, dans les conditions opposées, un despote honnête et juste ouvrira la porte aux progrès, et tempérera lui-même son autorité par des lois qui seront un frein pour ses successeurs. C'est ainsi que la religion a fait entrer peu à peu l'humanité dans les voies de la science et de la liberté.

Matériellement, les basses classes du peuple peuvent être heureuses sous un despote qui ne craint et ne frappe que les puissants, que les hommes capables de lui faire antagonisme.

Dans un état monarchique, la chose publique c'est le gouvernement du souverain; c'est lui qui veille sur l'exécution des lois, sur la gloire du pays et sur les intérêts communs. Les sujets n'ont que des garanties et des devoirs; ils n'ont point de droits reconnus. Le patriotisme politique ne saurait exister chez eux, et pourtant ils ont un mobile d'action qui manque aux esclaves des despotes. C'est l'émulation qui peut se développer sous les garanties légales, et concourir indirectement au bien du pays dans un but personnel de gloire et d'honneur.

C'est là que, pour acquérir des honneurs, des titres ou des places, on travaille pour le bien commun en servant le prince. L'honneur tient la place du civisme et pousse aux belles actions. On arrive aux mêmes résultats quoique le but soit tout différent. On sert le souverain avec une sorte de religion, et les services qu'on lui rend rejaillissent sur le pays dont il est le chef. La différence fondamentale qui existe entre l'obéissance qu'on a pour le despote et celle qu'on a pour le monarque, c'est que la première est forcée et que l'autre est volontaire. Quand le despote commande, il faut obéir ou mourir : quand le monarque donne des ordres, on peut s'abstenir de les exécuter en déclinant les fonctions qu'on a reçues de lui. L'homme, dans ce dernier cas, suit son libre arbitre; il a pour règle sa conscience ou son intérêt privé. Sous cette forme de gouvernement, le souverain crée autour de lui des castes, qui de-

viennent le plus ferme appui de sa puissance. C'est ainsi que, dans nos monarchies, la noblesse environnait le trône et lui prodiguait son sang et sa vie. Chevaleresque dévoûment commandé par l'honneur, qui produisit longtemps les mêmes effets qu'un véritable patriotisme. Sous un tel régime, les peuples sont ordinairement heureux; ils n'ont point à craindre les agitations intérieures, les troubles qui fermentent dans les états démocratiques. Le ressort des monarchies, ce n'est point la vertu des citoyens, c'est le point d'honneur qui les dirige, excité sans cesse par les priviléges accordés à certaines classes au détriment des autres.

Dans la république ou la démocratie, on trouve le patriotisme proprement dit. C'est la vertu qui est le ressort de ce gouvernement. Il ne peut exister que par elle. Le bourreau maintient le despotisme; les lois établies et appliquées par un homme qui se juge au-dessus d'elles, maintiennent la monarchie. Mais dans la république, où chaque citoyen participe au pouvoir, est législateur et souverain, l'ordre de choses ne peut durer, si la vertu cesse d'exister. Il faut, de toute nécessité, que les citoyens, qui n'ont rien au-dessus d'eux, aiment assez la loi pour l'exécuter, et la patrie pour la servir. Ce qui constitue le bon citoyen, c'est l'amour de la chose publique poussé jusqu'au renoncement à soi-même.

Sous une monarchie, si les lois ne sont plus exécutées, c'est que le souverain a relâché les rênes de son autorité; il peut les ressaisir quand bon lui semble. Dans une république, si les lois cessent d'être respectées, cela tient à la corruption du peuple, et la ruine est inévitable. Il est indispensable que le citoyen possède toutes les vertus privées qui sont la conséquence du vrai patriotisme. Dès qu'il est dominé par les passions, dès qu'il écoute leur voix, il se recherche lui-même, il se préfère à la chose publique. Sans des mœurs pures, sans des croyances religieuses, profondes, sans une extrême frugalité, on ne pourra jamais soutenir une démocra-

tie. Les passions éveillent l'ambition pour se satisfaire, et l'ambition des particuliers est la ruine de l'état.

Il est des peuples qui doivent être transitoirement soumis à des lois indépendantes de leur volonté ; ils sont incapables de se conduire eux-mêmes. Quels efforts inouïs n'ont pas faits l'Angleterre et la France pour se constituer en république? Après avoir donné au monde le spectacle des agitations intérieures les plus violentes; après s'être déchiré les entrailles par des horreurs inconnues dans l'histoire, ces nations ont dû confier leur salut au gouvernement qu'elles venaient de proscrire. Quand Sylla, César et Néron dominaient dans Rome, était-ce l'existence de ces hommes qui renversait la démocratie? Quand Sylla rendit à Rome sa liberté; quand Brutus tua le dictateur; quand Néron fut assassiné, la république se releva-t-elle? Le mal n'était point dans la tyrannie, il était dans la corruption des citoyens devenus ambitieux, débauchés, avares; des citoyens qui avaient cessé de préférer la république à eux-mêmes.

La démocratie est faite surtout pour les nations naissantes ; elle fait leur éducation, leurs mœurs, leurs usages; mais un peuple qui a reçu l'éducation du despotisme ou de la monarchie, un peuple qui n'est pas essentiellement vertueux, aura d'immenses difficultés à se constituer en république.

Le patriotisme est la vertu-mère qui soutient les démocraties ; elle se nourrit dans l'égalité des citoyens. Chacun d'eux, égal à celui qui gouverne, ne voit point en lui un maître, mais un citoyen dévoué, chargé momentanément de fonctions publiques. Il est libre avec les lois; il identifie ses intérêts avec ceux de tous, car il partage avec tous les droits et les obligations. C'est une communauté où nul n'est le maître, où nul n'est esclave. Un tel régime obtient l'amour des citoyens, par la liberté qu'il leur accorde, par les droits qu'il leur confère. La démocratie absolue est le plus beau des gouvernements : c'est un idéal de perfection, auquel les hommes n'ont

jamais pu atteindre. Dans les états les plus démocratiques, il y a toujours eu des nuances entre les classes de citoyens, des pouvoirs exorbitants, des injustices criantes. Les Ilotes de Sparte, les patriciens de Rome, le Conseil des Dix à Venise, ne sont-ils pas la preuve éternelle de cette vérité que, dans leurs institutions les plus parfaites, les hommes laissent toujours subsister des vices dépendant de leurs passions mauvaises ; des vices, en flagrant délit d'opposition avec les principes qu'ils proclament.

Depuis quelque temps nous avons mêlé l'élément monarchique et le démocratique, pour constituer ce que nous appelons le gouvernement représentatif. C'était une idée féconde en soi, mais qui n'a fait qu'avorter dans l'application ; quelques efforts que nous ayons faits depuis 20 ans, nous n'avons pu trouver assez de patriotisme pour constituer l'élément démocratique du pouvoir. Nous avons créé une arène où la corruption déborde, où les ambitions, où les intérêts privés, s'agitent d'une façon désastreuse pour la chose publique. La représentation nationale n'est qu'un immense embarras pour la marche des affaires, parce que la vertu manque, et que sans ce ressort rien ne peut exister que la force. Ici, nous ne critiquons point le principe du gouvernement, nous ne le discutons pas : pour nous, ce principe est excellent. Seulement, pour l'appliquer, il faudrait aux citoyens du patriotisme, ils n'ont que de l'ambition ; il faudrait de la vertu, ils n'ont que des passions ardentes, qui cherchent leurs satisfactions dans les fonctions publiques et dans les trésors de l'état. Et nous voudrions arriver à la république, nous qui n'avons pas assez de patriotisme pour soutenir dignement ce gouvernement mixte que nous avons fondé ! Nous avons besoin d'être conduits : c'est déplorable, mais c'est réel. Parmi ceux qui marchent en tête du progrès, qui nous convient à la démocratie de l'avenir, on trouve de nobles intelligences en proie à de généreuses illusions, mais plus souvent des prédicateurs industriels qui fomentent

les passions privées, qui offrent partout des débouchés à l'ambition d'amasser, qui allument l'intérêt dans le cœur des hommes. Ce n'est point ainsi qu'on marche à la république : il n'est qu'un chemin pour y arriver, la vertu. Si elle doit être, elle naîtra de la bonté des institutions, de la transformation des peuples. Jamais elle ne sortira des ambitions privées, pas plus que de l'émeute ni des barricades.

Instinctivement les hommes sentent leur faiblesse, et la main puissante qui les créa a laissé dans leur ame l'empreinte de la grandeur divine. Partout et toujours, il faut qu'ils attachent leurs croyances à quelque chose de suprême et de plus grand qu'eux, qui soit le but de leurs efforts et l'objet de leur vénération. La pensée de Dieu se voile sous mille formes, et le sentiment religieux s'exprime de mille façons dans le cœur humain. Les anciens, aux yeux desquels les dieux étaient cachés sous des croyances fabuleuses, absurdes, firent de la patrie leur Dieu, du patriotisme leur religion. Ils ne virent pas de but plus grand devant eux, et leur patriotisme devint immense ; ils subordonnèrent tout à la patrie. Les dieux étaient ses serviteurs ; leurs fonctions étaient de veiller à sa prospérité ; on en faisait pour elle comme on faisait des magistrats.

Devant ce culte suprême de la chose publique, tout s'inclinait avec respect ; le citoyen n'avait rien de plus cher que sa patrie, il lui sacrifiait sa fortune, ses amis, ses parents, sa propre existence. Mourir pour elle, était le plus grand acte de vertu qu'on pût accomplir. Léonidas et ses trois cents Spartiates qui s'immolèrent aux Thermopyles, savaient bien, en s'y rendant, quel serait leur sort.

La plupart du temps, chez les anciens, les premiers magistrats de la république étaient aussi les prêtres du culte. La fusion de l'état et de la religion était entière ; la patrie avait donc sur l'esprit et le cœur des citoyens un immense ascendant. Son intérêt l'emportait sur tout, même sur les notions d'équité naturelle ; c'est ce qui explique les injustices, les

fourberies, les iniquités de toutes sortes qu'on trouvait licites, quand l'intérêt de l'état le demandait. A Lacédémone, le vol entrait dans l'éducation de la jeunesse. Dans ce pays, berceau de la liberté, s'offrait le spectacle du plus rude esclavage : les Ilotes cultivaient les terres, pendant que les nobles Spartiates s'occupaient des choses publiques. Cette lèpre de l'esclavage déshonore toutes les républiques de l'antiquité ; mais on croyait alors que le bien de l'état excusait tout, permettait tout, jusqu'à la perfidie, à la cruauté et à l'esclavage.

Ce fanatisme enfantait des dévoûments sans bornes : il nous explique ces actions étonnantes, ces guerres de géan ts, soutenues par de petites nations, dont l'histoire ancienne est remplie ; il nous explique aussi la mort sublime de tant de citoyens : Brutus met à mort ses enfants ; les vieux sénateurs, quand Brennus entre dans Rome, ne pensent pas que la dignité de la patrie leur permette d'abandonner leur ville ; ils tendent la gorge à l'épée des Gaulois. Régulus, en se livrant aux Carthaginois, préfère une mort horrible à la honte que ferait rejaillir sur la patrie le parjure d'un de ses fils.

Quand la corruption des mœurs, le luxe et l'ambition des citoyens détruisirent dans Rome le sentiment de la liberté, beaucoup de citoyens préférèrent la mort au despotisme ; Brutus, Cassius, Caton, se percèrent de leur épée ; Cocceius Nerva, riche et puissant à la cour, se tua parce que la Rome des empereurs n'était plus celle des Scipion et des Emile ; Granius et Statius, graciés par Néron, ne voulurent pas devoir l'existence au tyran de leur pays, ils se poignardèrent.

Le fanatisme de la patrie se montra chez bien d'autres peuples de l'antiquité, et s'y manifesta par des actions bien plus étonnantes : quand Marius eut vaincu les Ambrons, peuples de la Gaule, leurs femmes vinrent lui demander qu'on respectât leur honneur et leur liberté ; sur son refus, elles égorgèrent leurs enfants et se pendirent toutes à des arbres.

Trois fois la ville de Xante, dans la Lycie, se brûla pour se soustraire au joug de la conquête : la première fois devant

l'armée d'Harpage, lieutenant de Cyrus ; la seconde fois pour échapper à Alexandre-le-Grand ; la dernière pour échapper à Brutus, qui assassina César. Brutus, instruit de cet horrible désespoir et de ce grand courage, offrit une récompense à tout soldat qui sauverait un Xanthien ; mais on ne sauva que cent cinquante femmes, qui manquaient d'époux, pour les égorger.

Un trait semblable de patriotisme se renouvela dans une ville indienne assiégée par Alexandre, et dans Abbyde, assiégée par le dernier Philippe de Macédoine. Alexandre se conduisit comme Brutus ; mais Philippe se retira, donnant aux habitants trois jours pour se tuer à leur aise ; dès le lendemain, Abbyde ne comptait plus un seul habitant.

Tous les siècles admireront le patriotisme des Grecs, devant lequel vinrent se briser les forces réunies de l'Asie ; celui des Gaulois, moins heureux, mais non moins braves contre les Romains.

Le patriotisme des anciens temps n'existe plus parmi nous, qui sommes dévoués au culte de nos passions et de l'intérêt individuel. Nous n'avons plus de Fabrice ni de Cincinnatus, chacun de nous agit pour soi ; il faut largement payer ceux qui servent l'état. Il n'y a qu'un mot pris au sérieux sur nos drapeaux : *ordre public*. Nous aimons l'ordre qui conserve nos propriétés, qui met nos vies à l'abri des proscriptions, mais hors de là aimons-nous la patrie, la liberté ? Leur sacrifierions-nous notre fortune ou notre vie ? L'égoïsme est le ressort des sociétés modernes et la corruption déborde de toutes parts. La milice de nos cités est composée de propriétaires, qui défendraient volontiers leurs terres, leurs maisons, leurs boutiques, mais qui sont parfaitement indifférents à la forme de gouvernement qui les dirige. Par amour-propre, il leur faut un semblant de liberté, qu'on les voit prostituer tous les jours aux chefs de parti dans les élections ;

aux hommes du pouvoir pour des faveurs et des places. Il semble que plus les civilisations sont avancées, que plus les sociétés s'améliorent au point de vue matériel, plus elles se détériorent moralement pour la liberté.

Il y a chez nous trois classes bien tranchées de citoyens : —Les légitimistes : les vieux sentiments de l'honneur et du dévoûment sont encore vivaces chez eux ; il y a de la noblesse dans cet attachement chevaleresque qui fit pendant quatorze siècles de la monarchie de France, la plus glorieuse de l'Europe, et qui suit, sur la terre étrangère, une famille exilée. —Les conservateurs : c'est-à-dire les hommes d'ordre qui sont attachés à ce qui est, à cause des garanties qu'ils y trouvent, et qui redoutent le changement parce qu'ils ont peur d'y perdre en bien-être. — Les républicains : ce sont des hommes pour la plupart sans expérience, qui prennent leurs rêves pour des possibilités, qui ne sondent point assez profondément les plaies morales de la nation, et qui voudraient ressusciter les beaux jours de Rome et de Sparte chez un peuple aussi vieux que le Bas-Empire. C'est parmi eux qu'on trouve le plus d'illusions peut-être, le plus de vaines théories ; mais certainement c'est là que sont les idées les plus généreuses, les dévoûments les plus nobles ; c'est là qu'il y a de la vie et de la sève. Quand de toutes parts on voit crouler de vétusté l'édifice social, on aime à rencontrer des hommes qui ne désespèrent pas de l'avenir, et qui font entendre le langage de l'espérance, dût-elle ne jamais se réaliser.

Ici nous devons dire que nous n'entendons point parler des républicains de 93 ni de ceux qui leur ressemblent ; mais de ces hommes, fleur de la génération nouvelle, qui demandent à l'avenir la réalisation de leurs espérances, fondées sur les principes éternels de la vérité, de la justice.

Avant le Christianisme, le patriotisme était ce qu'il y avait

de plus élevé dans les croyances et dans la religion des peuples; il divisait l'humanité en nationalités diverses, toutes ennemies les unes des autres, parce qu'aucun but moral ne les réunissait. Chacune marchait au sien par la force, la ruse, la perfidie; la fin rendait tous les moyens bons. Le citoyen devait être une victime toujours prête à s'immoler à la patrie, quoi qu'elle lui commandât. Le Christianisme, agrandissant le cœur humain, prêcha la fraternité des hommes, laissa l'intérêt privé subordonné aux intérêts nationaux, mais enseigna que ces derniers devaient, autant que possible, se fondre dans l'unité du genre humain. Il apprit au monde que le patriotisme était une vertu, comme les autres, qui ne devait point être exclusive ni absolue; qu'avant la patrie, le citoyen devait chérir la vérité, la justice. L'homme est ici-bas pour vivre suivant les préceptes divins et mériter une autre vie, celle de l'immortalité. Les associations nationales qu'il forme dans des intérêts terrestres, sont choses secondaires à côté de ce vaste intérêt de l'éternité.

La religion chrétienne recommande aux hommes toutes les vertus, tous les devoirs, mais elle les assujettit tous à la volonté de Dieu. Chez les peuples religieux, le patriotisme est moins vif comme sentiment instinctif, mais il grandit comme devoir en reconnaissant des motifs surnaturels. Dans nos sociétés modernes, où le patriotisme des anciens ne subsiste plus, lorsque la religion perd son empire par l'affaiblissement de la foi, les hommes substituent leur propre intérêt à l'amour de la patrie. Ils aiment celle-ci par un froid calcul, à cause des avantages, des biens qu'elle leur confère. Ils n'ont plus d'entraînement, de dévoûment; ils n'obéissent plus à l'appel du devoir. L'égoïsme est leur règle de conduite et la mesure de leur attachement pour le pays. Ils ne font rien pour l'intérêt commun, que lorsqu'ils sont sûrs d'en retirer un particulier. Dans cette association purement intéressée, la justice n'est plus que sous la sauvegarde des lois, et nullement sous celle des consciences. Dans cette lutte des antagonismes, il n'y a rien de

noble, rien surtout qui promette pour l'avenir ces résultats féconds que nous avons le droit d'espérer, parce qu'ils sont dans les destinées futures des nations et dans les tendances des facultés humaines.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

(Voir la Table analytique au deuxième volume.)

Préface v
GÉNÉRALITÉS SUR L'HOMME. 1
— Double nature de l'homme . . . . . *Ibid.*
— L'homme est un être déchu 2
— L'homme avant la chute.. 5
— L'homme dégradé 13
DES PASSIONS EN GÉNÉRAL. 20
— Définition des passions 22
Siége des passions . . . . . *Ibid.*
— Division des passions 26
— Causes des passions.. 33
— Des ages.. . . . . *Ibid.*
— Des sexes. 38
— Des tempéraments 45
— De l'alimentation 52
— Des maladies 55
— Position sociale 60
— Industrialisme 69
— Éducation 72

SIGNES PHYSIONOMIQUES ET PHRÉNOLOGIQUES DES PASSIONS. 78
— Physionomie . . . . . *Ibid.*
— Phrénologie 88

FACULTÉ D'AIMER EN GÉNÉRAL 95

LIVRE PREMIER,

FACULTÉ D'AIMER DANS SES APPLICATIONS SPÉCIALES.

CHAPITRE Ier.

INTEMPÉRANCE 99
— Gourmandise 102
— Ivrognerie 121

CHAPITRE II.

AFFECTIONS DE LA FAMILLE. 156
— Amour maternel 158
— Amour paternel 173
— Amour filial 182

CHAPITRE III.

AMOUR DE SOI. 192
— Égoïsme 196
— Orgueil. 204
— Modestie. 213
— Pudeur 219
— Vanité 224
— Ambition 232
— Courage 244
— Prudence. 254
— Paresse. 262
— Avarice 275

CHAPITRE IV.

AMOUR DES AUTRES 284
— Amour.. 286
— Libertinage. 316

— Amitié. 343
— Reconnaissance. 355
— Respect 359
— Pitié. 363

CHAPITRE V.

— AMOUR DES LIEUX, DES INSTITUTIONS 376
— Amour du sol natal 378
— Nostalgie 387
— Amour de la liberté 393
— Patriotisme. 406